N° 596 34e Année. Tome CLXIII 15 Avril 1923

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



PRIX DU NUMÉRO

France .... 3 fr. 50 | Étranger .... 4 fr.

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

CHARLES VILDRAC

ET LE THÉATRE CONTEMPORAIN

— Allez-vous au théâtre ? — Non, presque jamais. — Au reste, moi non plus.

Ce petit dialogue frappe l'attention des hôtes du Vieux-Colombier. Il est inscrit en épigraphe sur le programme où deux colombes, affrontées dans un médaillon, semblent échanger elles-mêmes ces propos inquiétants. Et, comme leur confidence est signée du nom de Mallarmé, nous songeons que l'une d'elles doit représenter la plus authentique aristocratie de l'art, tandis que l'autre personnifie le jugement le plus raffiné du public ou de la critique.

Pourquoi donc la Colombe-Artiste et la Colombe-Public-raffiné se renferment-elles dans leur médaillon et ne vont-elles « presque jamais » au théâtre ? Toutes sortes d'enquêtes ont essayé de leur faire préciser les raisons de leur abstention sans arriver à les élucider pleinement. Faisons une nouvelle tentative. Demandons-leur pourquoi elles viennent, malgré tout, se poser sur certain théâtre et pourquoi, dans leur aveu le mot « presque » corrige le sens absolu du mot « jamais » ? Connaissant ce qui les attire parfois, nous comprendrons mieux ce qu'elles fuient par principe.

Dans le théâtre en faveur duquel elles consentent une exception, elles trouvent l'accord, sinon parfait, du

moins scrupuleusement recherché, des divers éléments qui participent à la réalisation d'une œuvre d'art ; ailleurs, elles déplorent l'absence de cet accord mathématique, d'une cohésion intime, secrète, indissoluble ; elles n'y trouvent qu'une juxtaposition d'efforts isolés. C'est cette juxtaposition qui nous déçoit et nous choque dans certains spectacles où la pièce proprement dite est *accompagnée*, — non pénétrée, — de musique, encadrée, ornée de décors qui ne contribuent guère à sa construction, illustrée par les figures et les gestes des acteurs sans être véritablement interprétée par ceux-ci.

Le malheur de l'art théâtral, — et son inaltérable prestige aussi, — c'est que, seul entre tous, il est un art collectif. Nous disons bien : un art collectif, non une collectivité d'arts parallèles. Nous savons, ou devrions savoir que, pour réaliser une œuvre parfaite sur la scène, il ne s'agit pas de convoquer un écrivain, un peintre, un musicien, un sculpteur, un maître de danse et plusieurs acteurs, chacun doué de génie dans sa spécialité. Pourtant, c'est là une erreur où s'engagent la plupart des directeurs de spectacles. La vérité, sans doute, est plus simple et plus exigeante : il faut que tout homme de théâtre,— auteur, metteur en scène ou acteur,— possède, ne fût-ce que sous forme d'intuition, le sens de chacun des arts qui font partie du théâtre.

L'auteur dramatique doit avoir, pour ainsi dire dans le subconscient, le souci de l'architecture, de la couleur, de la plastique, par lesquelles sa pièce *écrite* deviendra une pièce jouée, vue, entendue.

Le metteur en scène doit deviner, sinon comprendre, toutes les intentions de l'auteur, le rythme de l'ensemble et les moindres particularités du poème qu'est une belle œuvre théâtrale.

L'acteur qui, par son intelligence et par son être physique, fait partie à la fois de l'architecture matérielle et de l'architecture morale de la pièce, — l'acteur doit

porter au suprême degré la science ou l'instinct des qualités littéraires et des qualités scéniques de cette pièce.

De même, si des musiciens, des peintres, des danseurs collaborent à une réalisation théâtrale, chacun d'eux doit être, dans une certaine mesure, l'artiste complet pour qui l'hypertrophie d'un métier personnel ne cache pas le but proposé aux efforts communs. Compris de cette façon, le *communisme* théâtral devient une organisation éminemment aristocratique ; il perd toute la vulgarité des ambitions isolées, hétérogènes, dont les assemblages hasardeux ont offusqué, offusquent encore les esprits délicats.

I

Qu'une telle conception du théâtre n'est pas une utopie, bien des signes l'attestent déjà. Déjà nous avons, dans quelques-uns de nos metteurs en scène, ces artistes complets dont nous parlions tout à l'heure. Nous avons aussi, — et plus nombreux qu'on ne croit, — des acteurs sachant non seulement faire vivre un personnage, mais encore l'insérer à sa place exacte, selon l'exacte mesure de ses gestes individuels, dans la vie complexe d'un organisme scénique.

Que manque-t-il au théâtre français pour que, étant remplie cette double condition, — la mise en scène parfaite et le jeu parfait, — l'élite du public prenne goût aux spectacles modernes ? N'hésitons pas à l'avouer : il nous manque des auteurs dramatiques dignes de ce nom. (Certes, il faut ouvrir ici, et refermer aussitôt, la parenthèse qui comprend le genre caricatural ou facétieux dont la France a le privilège de posséder les maîtres incontestés : Courteline, Tristan Bernard, Sacha Guitry).

Mais si nous voulons y voir le visage douloureux ou gravement souriant de la vie, son véritable visage humain, — quel vide ou quelles grimaces nous offre le miroir de notre théâtre contemporain ! Que de fausse idéologie,

que de conflits sentimentaux sans autre intensité que celle qui leur est prêtée par les « situations » exceptionnelles, les intrigues laborieuses, les bruits de coulisse émouvants et les savants éclairages !

La plupart de ceux qui écrivent pour la scène ne sont pas des auteurs de théâtre, le théâtre pour lequel ils écrivent n'est pas le théâtre, mais le tréteau. Penseurs incapables de construire un système philosophique, psychologues ou peintres de mœurs incapables de construire un roman, poètes incapables de construire une épopée, ils appellent les décors et les acteurs au secours de leur insuffisance. Et mieux leurs pièces sont interprétées, plus elles nous choquent par le manque d'harmonie dans leur ensemble scénique. Elles nous font assister, en effet, à la disjonction des éléments essentiels du théâtre : dans la commune entreprise, le metteur en scène, les acteurs ont fait leur devoir, ils se sont prodigués pour la vérité de l'œuvre, mais l'auteur, lui, tandis qu'il travaillait à cette œuvre, n'a tenu compte de leurs futurs efforts que dans la mesure où ils pouvaient suppléer à son manque de vérité. Il est à peine paradoxal de dire que la plupart des pièces modernes gagneraient en unité si elles étaient moins bien « montées ».

Mais les auteurs médiocres ne sont pas seuls à rendre fastidieux ou irritant le théâtre actuel. Il y a aussi des écrivains de talent dont l'unique défaut est de ne point comprendre que ce talent peut manquer d'aptitudes scéniques, de même qu'un visage parfaitement beau peut ne pas être *photogénique*. — « Il ne s'agit pas de faire du théâtre, disent quelques-uns, il faut faire de la vie, vie de la pensée, vie du sentiment. » — Etrange aberration ! Un artiste ne fait jamais « de la vie », il fait de la littérature, de la peinture, de la sculpture, — de l'art, sous n'importe quelle forme. Supposer que le théâtre est destiné à répéter, non à traduire la vie, c'est le rabaisser sciemment; et c'est aussi avouer la pauvreté d'une pensée qui

trouve ses moyens d'expression dans un art qu'elle considère comme imitatif, donc inférieur.

La « pièce d'idées » et la « tranche de la vie » sont également absurdes. D'autre part, l'après-guerre est trop avide de précision pour que la fantaisie libre et mystérieuse puisse s'épanouir à l'aise dans notre atmosphère circonscrite. Cependant, notre besoin de netteté et d'exactitude, jusque dans le plus vague et le plus secret, fait que seules nous satisfont, au théâtre, les pièces conçues par des poètes. (Je ne parle pas des versificateurs). Seul un poète, par son instinct du nécessaire et du superflu, par sa prescience mathématique des valeurs et des proportions, nous donne en juste mesure, en équilibre parfait, l'illusion et la vérité, la suggestion et le document, le premier plan et la perspective des choses humaines.

On pourrait me demander où je prends les faits qui me permettent de formuler et de généraliser cette dernière affirmation. Ce n'est certes pas dans l'engouement du gros public pour l'odieux théâtre qui est précisément l'antithèse de celui que j'envisage. Je vois mon argument le plus sûr dans une exception à cette règle de mauvais goût. Grâce au ciel, l'exception dont je me propose de parler n'est pas unique ; mais elle est, à mon avis, la plus caractéristique de toutes, par le fait qu'elle réunit, dans l'évidence d'une lumière très pure, les marques distinctives du vrai théâtre moderne. C'est l'œuvre dramatique de Charles Vildrac.

§

Pour savoir si une pièce comme *le Paquebot Tenacity* correspond à un besoin du public, il ne faut pas interroger les critiques officiels, toujours plus ou moins pervertis par l'exercice de leur métier, ni même les spectateurs à la sortie du théâtre. Il faut regarder la collection des affiches qui, deux années durant, ont montré, curieusement associés, les noms de Mérimée et de Vildrac. Il

faut consulter l'étranger, notre juge sévère, qui a déclaré catégoriquement que *le Paquebot Tenacity* était la seule pièce moderne qui l'intéressât sur nos scènes. Il faut, sans les questionner, suivre ces intelligentes mondaines qui vont se délasser, croient-elles, auprès des « petites gens » de Vildrac, après avoir, la veille, cariatides volontaires, supporté le poids des « idées » dans un grand théâtre.

D'où vient cet attrait mystérieux et durable des pièces de Vildrac ? D'abord de ce que, conçues comme des poèmes, elles sont des poèmes *de théâtre*. Le prétexte, l'intrigue, la fable y tiennent la place du ressort caché qui a mis en mouvement le double jeu du sentiment et de la pensée. Ce mouvement, du commencement à la fin, se développe sans accidents, sans détours inutiles. Ce mouvement n'est pas l'agitation habituelle que communiquent à leurs personnages les auteurs des pièces dites vivantes, parce qu'on y remue beaucoup. C'est le rythme même du mouvement de la vie, coulant toujours vers un horizon plus vaste. L'irrésistible désir du plus vaste, chez les êtres les plus confinés en apparence, — voilà ce que traduit chaque pièce de Vildrac.

L'art du théâtre exige qu'en face du point de départ, un point fixe marque le but. Aussi Vildrac place-t-il, dans le lointain moral vers lequel aspirent ses héros, un jalon concret : le Manitoba dans *le Paquebot*, le cabinet de lecture et le bureau de poste dans *Michel Auclair*, et dans *le Pèlerin*, le cousin de Paris, « qui est dans la commission ». Mais ces buts provisoires, ne les choisit-il pas exprès si humbles, si chétifs, pour mieux donner, par contraste, la mesure des profondeurs d'où s'élance vers eux le mouvement d'une conscience réveillée et qui doit les dépasser ? Le but marqué à la fin de chaque pièce est encore un point de départ, qui fait pendant à celui du début. Architecture de précision et de suggestion à la fois, structure éminemment scénique, par quoi le

drame ou la comédie produisent sur nous un effet direct et lui assurent un prolongement dans notre souvenir.

Ordonnateur du paysage d'âmes qu'il nous propose, Vildrac n'y promène point sa propre personne, ses tourments intellectuels, ses plaisirs esthétiques. Il met dans ses héros la dose d'intelligence et de sentiment qui peut être contenue par chacune de ces formes définies de l'humanité. Son esprit à lui ne déborde point de ces formes, ne flotte pas autour d'elles, brouillant leurs contours, les baignant dans une atmosphère préparée d'avance. L'atmosphère est créée par les personnages eux-mêmes, c'est pourquoi elle ne comporte point cette couleur d'intellectualité qui, ailleurs, enchante notre snobisme, mais altère toujours la ressemblance humaine des frères et sœurs que nous voulons trouver au théâtre.

§

Ce qui contribue à l'étonnement presque scandalisé de ses confrères exclusivement intellectuels, ce qui fait que les maîtres du réalisme d'hier le considèrent à tort, et non sans méfiance, comme leur continuateur ,— c'est que Vildrac situe généralement son action dans le milieu populaire.

Pourquoi, désirant peindre quelques sentiments d'une portée largement humaine, Vildrac les fait-il exprimer, dans le *Paquebot Tenacity*, précisément par des ouvriers ? Ce n'est certes pas dans un dessein démagogique, mais par prédilection de poète et de psychologue. Ce milieu, en effet, est le seul où la simplicité des actes laisse en évidence le jeu passionnant des ressorts moraux. L'amitié de Ségard pour Bastien, ses confidences à Thérèse, l'émotion de Hidoux annonçant le départ des amants, la compassion de la patronne, — chacune de ces manifestations nous touche à fond, — parce qu'elle est exempte des complications intellectuelles de la « bonne société » ;

chaque conflit de ces âmes nous paraît d'autant plus intense qu'il n'est pas amorti par le capitonnage de nos habitudes et de nos artifices. Nous avons l'impression de nous trouver devant des êtres qui éprouvent plus directement, plus essentiellement que nous les chocs des destinées, de même qu'en entendant un poilu parler de la guerre, nous sentions que sa lucidité en pénétrait le sens mieux que notre analyse.

Les pièces dites populaires abondent dans notre répertoire. Des écrivains sincèrement inspirés par des idées démocratiques, les grands metteurs en scène du réalisme, nous ont offert en spectacle tantôt les misères du peuple, tantôt ses vertus ou ses vices, tantôt ses efforts vers la lumière et la liberté. Souvenons-nous à ce propos de *la Terre*, des *Remplaçantes*, du *Chemineau*, de *la Clairière*, des *Mauvais Bergers*. Dans toutes ces œuvres, les auteurs ont abordé le peuple comme un élément exceptionnel, comme un objet d'observation par rapport aux autres formes sociales, ou comme un client à défendre. Tout au contraire, Vildrac prend ses personnages parmi le peuple comme s'il n'existait pas d'autre classe dans la société. Il établit ainsi, sans plaidoyer, l'égalité, l'identité des catégories humaines devant l'art du théâtre. Mais, encore une fois, — et c'est là le secret de sa fraternité persuasive, — il voit le peuple à travers l'art, et non l'art à travers le peuple.

§

Dans *Michel Auclair*, Vildrac a voulu peindre la ferveur apostolique de l'intelligence et du cœur, le conflit entre cette ferveur et la veulerie commune, l'optimisme triomphant, réalisateur malgré tout. Où donc, sinon dans un milieu tout proche du peuple, aurait-il trouvé, de notre temps, les éléments de cette triple aventure ? La bourgeoisie est trop prudente, l'aristocratie intellectuelle trop sceptique pour de telles expériences. Le milieu

propice, mouvant, sensible, est celui du peuple déjà évolué, non point ballotté en rond, comme les autres classes sociales, sur le bassin affairé des circonstances, mais porté par l'irrésistible marée vers la stabilité provisoire d'une prochaine étape.

Ce choix d'un milieu à la fois favorable à l'action et intéressant par son contraste avec les zones plus ou moins mondaines, chères aux auteurs des boulevards, révèle chez Vildrac l'instinct et le souci de la véritable nouveauté théâtrale. Son art de modeler les personnages n'est pas moins nouveau sur nos scènes. La critique, avec son habitude de voir des scénarios, des intrigues, des dénouements, rend compte du *Paquebot Tenacity* ou de *Michel Auclair* comme de petits drames d'amour, d'abandon et de résignation, « joliment teintés de sensibilité ». Mais le public a bien senti, lui, qu'il s'agissait, dans chacune de ces pièces, d'un jeu de caractères. Ces caractères ont juste assez de particularité et de généralité pour vivre devant nos yeux pendant quelques heures et pour continuer leur vie dans notre conscience, alors que les péripéties de l'épisode se sont dejà effacées de notre souvenir.

Bastien, Ségard, hommes du peuple, hommes de France, hommes tout court, — ne les avons-nous pas vus, il y a quelques années, entraînés dans la grande aventure de la guerre, l'un par sa propre impulsion, l'autre par les circonstances, celui-ci, doux et timide, accomplissant des actes d'énergie par la seule docilité au destin; l'autre, résolu et buté, pliant son indépendance au souffle de la passion? Cette œuvre, qui ne parle de la guerre qu'accessoirement, on la sent mûrie par elle, on y découvre l'aboutissement d'une immense leçon de solidarité. Voilà d'où vient sa grandeur décente, sa discrète puissance de vérité.

§

Michel Auclair est aussi, avant tout, la peinture d'un

caractère. Ce n'est point par manque d'imagination que Vildrac, cette fois, a choisi pour titre le nom d'un homme. Caractère aussi défini dans sa particularité que dans sa généralité.

Michel, c'est un de nos nombreux camarades d'avant-guerre, spontanément enthousiaste, mais déjà façonné par les échecs des Universités Populaires, déjà désabusé des théories, déjà sorti des griffes des doctrines, déjà préférant les livres eux-mêmes aux interprétations pratiques de leurs vulgarisateurs. Ce n'est pas par hasard non plus que l'auteur en a fait un vendeur de librairie et non un ouvrier militant. L'évolution préalable n'a pas éteint en lui le feu sacré de l'apostolat... (Cela se passe *avant l'après-guerre*)... Il mène sa vie en apôtre, c'est en apôtre qu'il aime la compagne rêvée de ses travaux.

Jusque-là, nous avons en lui les caractéristiques de la jeune démocratie idéaliste de tous les pays d'Europe. Mais voici le conflit : Suzanne, sensible et clairvoyante en présence de Michel, se laisse, lui parti, reprendre par le médiocre et le superficiel. Elle trahit. Michel va-t-il réagir par la vengeance, comme d'autres Latins, ou par la métaphysique, comme un Germain, ou par le pessimisme dédaigneux, comme un Anglais, ou, comme un Slave, par les excès d'une éclatante renonciation ? — Michel, avec la lucidité française, avec l'esprit fatalement constructeur du Français, poursuivra sans phrases, sans presque s'en apercevoir lui-même, son œuvre apostolique. Michel est de la race de ceux qui ont plus de joie à revoir leur maison natale que de peine ou de dégoût à la voir posséder par d'autres. Michel a, dans le subconscient, le sentiment du droit et de la propriété. Ce qu'on lui a pris, il ne l'a pas donné, donc pas perdu. Il n'y a point là de tragédie, point de prétexte à vociférations. Mais on veut faire du mal à son bien, le déformer, l'abaisser. Cela, il ne le supportera pas. Parce que c'est à lui : il

prend conscience de sa propriété et de son droit au moment où son bien est menacé d'une profanation. A ce moment, il réagit avec révolte, avec violence. Qu'est-ce qui l'arrête ? C'est le sentiment, parallèlement inné, de la liberté d'autrui, le respect de la propriété d'autrui, la notion de l'égalité des hommes. Blondeau lui est antipathique ; il l'a offensé ; il lui a pris son bien. Mais Blondeau est une réalité, un homme, et, de plus, Suzanne a choisi Blondeau. Tout cela impose une certaine considération. Par cela même qu'il ne l'aime pas, Michel se rapproche de Blondeau. « Il doit tout de même y avoir quelque chose en lui », répète-t-il, avec une sorte d'impatience qui s'adresse à lui-même, à son manque de promptitude devant cet inconnu dont il veut, coûte que coûte, extraire les possibilités les meilleures. La conquête de Blondeau par Michel est une des plus magistrales réalisations de Vildrac. Elle n'a rien d'équivalent, pouvons-nous affirmer, dans le théâtre français de nos jours, exclusivement préoccupé de conflits entre homme et femme, ou entre deux hommes à propos de la femme. Michel parle à Blondeau directement, et non à travers le « corps astral » de Suzanne. Il ne s'agit pas de celui qui possèdera ou non le prix d'une victoire après le combat du lâche et du vaillant. C'est beaucoup plus haut que cela : un homme parle à la conscience d'un autre. Il appelle, il secoue, il flatte, il peine à attirer, du fond de sa somnolence, par n'importe quel moyen, la toute petite identité d'une conscience humaine. Il y a là quelque chose d'infiniment émouvant, d'infiniment simple et beau.

§

Dans *le Pèlerin*, — dont les personnages sont de tout petits bourgeois, — le débat de deux consciences est également placé sur un plan supérieur à celui où se déroulent d'habitude nos pièces de théâtre.

Un homme qui s'était séparé de sa famille pour mener une existence plus libre, plus aventureuse, revient au foyer de son enfance, maintenant réduit au cadre d'une petite vie dévote et égoïste. Et là, inattendu, le meilleur de son adolescence lui apparaît sous les traits de sa nièce Denise. Comme Michel Auclair exerçait avec autorité ses droits informulés sur la vie de Suzanne, Edouard Desavesnes spontanément, inconsciemment presque, rompt le silence pieux dans lequel il voulait contempler *les choses* de son passé et laisse s'affirmer l'emprise de son caractère sur l'être semblable à lui, formé à son image dans le moule qui l'avait façonné lui-même jadis. Ce qui, dans la nature de Denise, appartenait, de par l'hérédité et l'affinité, à son oncle Desavesnes, se dégage, sous cette influence soudaine et directe, des liens de l'éducation, de l'habitude, de la médiocrité maternelle. A la fin de cet acte unique, où tout le passé d'une âme et tout l'avenir d'une autre sont évoqués, — ou peints, ou plus encore : sculptés à même la matière délicate, fuyante des réalités morales, — à la fin de cet acte, Denise demeure encore entre sa mère et sa sœur, comme Suzanne reste auprès de Blondeau ; mais, comme l'être intime, essentiel de Suzanne, aux derniers mots de la pièce, retourne à Michel, de même la petite Denise est désormais la fille spirituelle d'Edouard Desavesnes, car l'auteur nous a fait assister, en une demi-heure, à la naissance d'une âme humaine.

Le *Pèlerin* me paraît être, jusqu'ici, le chef-d'œuvre dramatique de Charles Vildrac. C'est là que se révèle tout ce qu'il faut de sensibilité fraîche et tendre, de nuances maternelles dans l'amour viril de la vie, pour que des sujets non amoureux deviennent, au théâtre, plus passionnants que les thèmes romanesques. D'autres auteurs ont essayé de nous guider loin des sempiternelles intrigues amoureuses. Ils sont, presque tous, tombés dans l'exagération de l'exclusivisme intellectuel. La

psychologie qui exclut délibérément l'amour reste toujours incomplète. Il ne s'agit pas de supprimer l'amour de nos scènes, il s'agit de le présenter dans ses rapports les plus vastes et les moins connus avec les autres éléments qui constituent la vie humaine. C'est ce nouveau visage de l'amour qui nous émeut si fort dans *le Pèlerin.*

§

Nous avions pris l'habitude de chercher cette qualité d'émotion dans le théâtre étranger, et surtout dans le drame russe. Quelle reconnaissance ne devons-nous pas à Charles Vildrac pour avoir, d'un seul coup, placé la France au rang des pays où la sincérité est la plus belle force du théâtre. Pour excuser la pénurie morale de nos pièces,on avait coutume d'alléguer une soi-disant pudeur, une répugnance de l'esprit français à faire étalage de sentiments intimes. Nous avons peine à croire à cette excessive pudeur qui se dresse en cerbère devant ce qu'il y a de plus avouable dans nos mœurs,et qui laisse libre cours au dévergondage le plus déshonorant. Une telle pudeur pourrait bien plutôt s'appeler inconscience ou lâcheté. Quoi qu'il en soit, le monde renonçait déjà à lutter contre elle, de peur de découvrir, derrière cette figure de gardienne farouche, un siège vacant, successivement abandonné par toutes les vertus.

Pour modeler ses héros, Charles Vildrac n'a pas couru derrière le cortège en fuite de ces vertus traditionnelles. Il s'est contenté de nous montrer, extrêmement ressemblants, quelques portraits du Français moyen, tel qu'il se révèle dans les moments critiques de l'histoire nationale ou individuelle : enthousiaste, mais sachant circonscrire le domaine où doit rayonner son feu sacré; généreux, mais énergique à défendre ce qui appartient à son amour ; prompt à retrouver, après le choc le plus dur, l'équilibre du cœur et de l'intelligence ; rapide et

exact dans l'évaluation de son voisin, mais, malgré ce sens critique, plus enclin à admettre qu'à s'indigner; ne se reprochant qu'à soi-même les échecs de ses sauvetages moraux ; cherchant le bien d'autrui pour sa satisfaction personnelle ; trahi, abandonné par ses amis, sans cesser de les dominer à leur insu. Tels sont, sous des aspects divers, Ségard, Michel Auclair, Edouard Desavesnes.

§

Si le fait de choisir ses modèles parmi ce que nous appelons « les simples » sert le goût de sobriété de Vildrac, sa tâche d'artiste en devient plus limpide, mais non certes moins difficile. A l'écrivain qui veut représenter le peuple, tout un monde de faux pittoresque, de faux reliefs, de fausses trouvailles de vocabulaire s'offre aussitôt ; il est plus malaisé encore d'échapper à la formule conventionnelle du théâtre populaire qu'à celle du théâtre mondain. Et voici où Vildrac s'avère artiste infiniment sûr et délicat : il ne parodie ni le patois, ni les gestes brutaux ou gauches, ni les naïvetés, ni les préjugés du peuple ; il en traduit l'âme encore prisonnière, mais déjà soulevée vers la conscience de soi-même ; il n'imite pas les apparences frustes de cette âme, il en exprime la vérité profonde, celle-là même qui frémit dans les plus pures chansons de bergers ou de lavandières. Et il le fait précisément comme un poète des champs ou de la rue, sans nous laisser entrevoir le moindre effort d'invention, d'élimination, d'agencement poétique, sans nous confier le secret de son action pénétrante.

Mais l'âme du peuple, par cela même qu'elle se reconnaîtra dans cet art, goûtera-t-elle les révélations nuancées qu'il nous offre, à nous les bourgeois intellectuels ? — Cela ne paraît guère probable si l'on se souvient que le peuple s'éloigne de la chanson pour se laisser griser par la romance et le fox-trot qui le rapprochent des « gens

chics ». Ne venons-nous pas d'apprendre qu'à Turin, où *le Paquebot Tenacity* fut joué en italien, le peuple a protesté avec violence contre une peinture aussi peu éclatante de son caractère ? Le peuple ignore encore sa propre intimité. Le peuple ne veut pas rester peuple, ni être traité comme tel. Le peuple qui va au théâtre est déjà un bourgeois en formation. Il réclame un spectacle bourgeois. C'est la règle. Mais les poètes populaires, ces bergers, ces lavandières, ces ouvriers, interprètes des plus émouvantes aspirations du peuple, n'étaient-ils pas de tout temps des exceptions à la règle ? Vildrac est une exception parmi les auteurs populaires, ses héros sont des hommes du peuple exceptionnels. Mais proposer des modèles d'exception à la foule, n'est-ce pas le seul moyen de faire son éducation, malgré ses révoltes ou ses rires ? Il y a, dans le peuple même, toute une classe déjà évoluée, qui comprendra Vildrac et lui saura gré de l'avoir placée, dans le domaine de l'art, au même niveau que la noblesse et la bourgeoisie.

§

Pour nous qui nous plaçons à un autre point de vue, ce qui nous semble admirable, ce n'est pas la préoccupation sociale de Vildrac, c'est son aboutissement artistique. Dans la peinture d'un maître, ce n'est pas le modèle qui doit nous intéresser, c'est l'art qui le transfigure. Il nous importe peu, en effet, qu'un peintre ait invité un casquettier du Marais à poser pour le roi Salomon dans sa gloire, pourvu que la royauté et la gloire rayonnent de la toile achevée.

Le peintre, ayant conçu son tableau et trouvé ses modèles, voit aussitôt l'effet que devra produire son œuvre, en fresque sur un mur, en creux dans une voûte, ou sous la lumière oblique d'une salle d'exposition. Inconsciemment, mais sûrement, il conforme sa vision, sa technique, sa « mise en pages » à ce cadre futur. De

même on devine que Vildrac, poursuivi par un thème qui s'est présenté à lui sous une forme dramatique, a travaillé sans perdre de vue que son sujet prendrait corps définitivement sur une scène, dans un cadre précis, et sous l'aspect diversement homogène d'un certain groupe d'acteurs. (Toutes proportions respectées, n'est-ce pas ainsi que travaillaient Shakespeare et Molière ?) — Cette conscience nous paraît plus artistique, et partant plus vraie, que celle d'un auteur qui pense exclusivement à la vie qu'il essaie de copier, infligeant ainsi à ses futurs collaborateurs, les comédiens et le metteur en scène, la tâche de copier aussi, non de créer, et n'aboutissant, du reste, qu'à un compromis, à un pis-aller.

Cela est si vrai qu'en lisant une pièce de Vildrac sans l'avoir vue à la scène, nous comprenons immédiatement quel doit être le décor, à quels types humains doivent correspondre physiquement les interprètes de l'action. La vie qui émane du texte écrit est suffisante pour que les acteurs, s'inspirant d'elle, nous donnent l'impression de vivre et non de jouer. Ainsi l'auteur va au devant de ses collaborateurs et crée par avance la solidarité de l'effort qui aboutira au spectacle harmonieux. Et ce qu'il y a de plus remarquable dans le cas de Vildrac, c'est qu'il arrive à la perfection sans parti pris,sans théorie, par la grâce de la poésie et la sûreté de l'instinct dramatique.

Si simple, si modeste, si peu grisé par le succès, il serait fort étonné, sans doute, de voir que son œuvre spontanée prête à de longues et minutieuses analyses. Et en effet, si nous nous livrons aujourd'hui au plaisir d'étudier à la loupe cet art sans artifice, ce théâtre sans coups de théâtre, — il n'est pas absolument indispensable que le public quotidien sache *pourquoi* il aime Vildrac. Chaque représentation du *Paquebot Tenacity*, de *Michel Auclair* ou du *Pèlerin* aura créé, dans un certain nombre d'êtres, ce quelque chose qu'on appelle un état d'âme

nouveau ; et, qu'ils en aient ou non analysé les causes, ils en demeureront un peu transformés. Le lendemain, leurs exigences envers le théâtre en général ne seront plus les mêmes que la veille...

Allons ! tout n'est pas perdu pour l'art dramatique français.

LUDMILA SAVITZKY.

LE MYSTÈRE BACON-SHAKESPEARE[1]

UN DOCUMENT NOUVEAU

(*Notes annexes*)

—

K

Un correspondant me demande s'il est admissible qu'une erreur de chiffrement ou d'impression ait pu substituer *him* ou *his* à *her*.

Ces trois trigrammes, chiffrés d'après le système de Bacon, comportent les groupes suivants, de formes typographiques *a* et *b* :

him =	aabbb	abaaa	ababb
his =	aabbb	abaaa	baaab
her =	aabbb	aabaa	baaaa

A priori, il est tout à fait possible qu'une erreur ait transformé *i* en *e* et *m* ou *s* en *r*, surtout dans un texte assez long pour fatiguer l'attention du chiffreur ou du typographe compositeur.

D'autre part, il est également possible que des indécisions ou des erreurs aient induit le déchiffreur à traduire *her* par *him* ou *his*.

Il est évident d'ailleurs que, pour répondre nettement à la question posée par notre correspondant, il faudrait examiner les divers cas où, dans la pratique, peuvent se rencontrer des erreurs ou indécisions susceptibles de provoquer un des déchiffrements erronés susvisés : il serait, en

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 563, 5 8, 581, 582 et 591.

particulier, indispensable d'examiner si l'appréciation exacte des formes *a* et *b* est possible et si, en cas d'erreurs ou d'indécisions, le contexte permet de choisir sans ambiguïté entre les trois trigrammes quand ils sont également possibles au point de vue cryptographique.

Le même correspondant, faisant allusion à l'erreur manifeste que, nous avons signalée § E au sujet de Davison (chapitre VI de l'autobiographie), me demande si la fin de la phrase :

... The life of the secretary was forfeit to the deed when Her Majesty became aware that so daring a crime had become committed, but who shall say that the blow fell upon the guilty head for, truth to say, Davison was only a feeble instrument in their hands, and life semed in they balance, therefore blame doth fall on those men, great and noble though they be, *who led him to his death.*

ne pourrait être lue :

..... who led her to her death.

J'ai répondu plus haut que, au point de vue cryptographique, cela était possible.

Mais il faudrait alors pouvoir modifier sensiblement le reste de la phrase pour qu'il soit d'accord avec la fin ainsi corrigée.

A priori, il ne me semble pas qu'une telle modification soit cryptographiquement possible.

Toutefois je ne puis me prononcer catégoriquement à ce sujet, n'ayant pas les éléments d'appréciation indispensables.

Le passage, visé plus haut, de l'autobiographie aurait été déchiffré dans l'édition de 1635 de l'ouvrage intitulé *Natural History*.

Il serait intéressant de savoir si ce passage est confirmé dans d'autres fragments chiffrés, comme cela a lieu pour certaines parties de l'autobiographie : le Colonel Fabyan et Mrs Gallup pourraient sans doute fournir ce renseignement.

A ce sujet, je dois protester contre l'affirmation d'un cri-

tique, généralement mieux inspiré, qui écrit qu'on peut faire dire à la cryptographie tout ce que l'on désire y trouver : ce critique ignore certainement tout de la cryptographie. Sans doute, il y a des problèmes cryptographiques qui admettent plusieurs solutions.

Mais ces solutions ne sont pas arbitraires et elles doivent satisfaire à certaines conditions qui en limitent le nombre et les caractéristiques.

En principe, seuls les textes chiffrés relativement courts peuvent donner lieu à plusieurs solutions admissibles cryptographiquement. Les textes longs ne comportent généralement pas d'ambiguïté, sauf à titre tout à fait exceptionnel, car l'avancement du travail de déchiffrement élimine successivement les solutions qui seraient en contradiction avec les conditions cryptographiques ou grammaticales ou historiques résultant du développement progressif du texte clair reconstitué.

L

Voici quelques renseignements que je trouve dans l'intéressant ouvrage de M. Granville C. Cuningham intitulé *Bacon's Secret disclosed in contemporary books*, imprimé à Londres en 1911 :

Le premier mariage secret entre Elisabeth et Robert Dudley fut célébré en 1554 à la Tour de Londres où tous deux étaient prisonniers ;

il y avait eu un scandale au sujet des relations d'Elisabeth avec Sir Thomas Seymour qui était son geôlier ;

ce premier mariage ne pouvait avoir de valeur légale, car la femme de Robert Dudley, la belle Amy Robsart, était alors vivante ;

le second mariage secret, susceptible d'être légal celui-là puisque la femme de Robert Dudley venait de mourir, eut lieu en septembre 1560 ;

ce mariage aurait eu lieu en présence de plusieurs témoins, dont Sir William Pickering (1);

Francis Bacon naquit le 25 janvier 1561, quatre mois seulement après le mariage.

M

Quelques correspondants me demandent de formuler une opinion au sujet de la valeur *historique* du déchiffrement de l'autobiographie de Francis Bacon.

J'ai déjà indiqué dans mes Conclusions (*Mercure de France* du 15 septembre 1922) que je n'étais qualifié que comme cryptologue.

Mais j'ai invoqué un certain nombre de témoignages *autorisés* pour appuyer les déductions historiques qui paraissaient résulter du texte décrypté.

En voici d'autres que j'emprunte à Sir Edwin Durning-Lawrence dans son ouvrage *Bacon is Shakespeare* 1910 : ce sont des opinions qui me paraissent susceptibles de retenir l'attention, car elles émanent de personnalités dont la compétence est universellement reconnue.

Lord Palmerston (1784-1865) avait l'habitude de dire qu'il se réjouissait d'avoir assez vécu pour voir trois choses : la réintégration de l'Italie, la révélation du mystère de la Chine et du Japon, *la destruction des illusions shakespeariennes.*

Lord Houghton (1800-1885) rapportait les paroles de Lord Palmerston et disait au Dr Appleton Morgan que lui-même ne considérait plus Shakespeare, l'acteur, comme l'auteur des drames.

Samuel Taylor Coleridge (1772-1834), bien qu'il admît que Shakespeare fût l'auteur des drames, niait les particularités de sa vie et de son caractère; il écrivait :

Demandez à votre cœur et à votre bon sens de concevoir la possibilité que l'auteur des drames soit le génie bas et vil, objet de notre critique journalière. Quoi ! devons-nous admettre des mi-

(1) Serait-ce le Lord P... du chapitre Ier de l'autobiographie ?

racles? Dieu choisit-il des idiots pour transmettre à l'homme les vérités divines?

John Bright (1811-1889) déclare : « Tout homme qui croit que William Shakespeare de Stratford a écrit *Hamlet* ou *Lear* est un fou. » Dans son numéro du 7 mars 1887, le *Rochdale Observer* rapporte que John Bright était furieux de ce que des gens pussent croire que Shakespeare eût écrit *Othello*.

Ralph Waldo Emerson (1803-1882) dit :

Tant qu'il s'agit de talent et de puissance intellectuelle, le monde n'a pas d'égal à montrer....... Le verdict égyptien des Sociétés shakespeariennes vient à l'esprit, qu'il était un acteur jovial et un administrateur. Je ne puis allier ce fait à ses vers.

John Greenleaf Whittier (1807-1892) déclare :

Que Bacon ait écrit ou non les drames étonnants, je suis tout à fait sûr que l'homme Shakespeare ne l'a pas fait ni ne le pouvait faire.

Dr W. H. Furness (1802-1891) écrivait à Nathaniel Holmes dans une lettre du 29 octobre 1866 :

Je suis des nombreuses personnes qui n'ont jamais pu rapprocher la vie de Shakespeare et ses drames à une distance planétaire. Y a-t-il au monde deux choses plus incongrues? Si les drames nous étaient parvenus anonymement, si la tâche de découvrir leur auteur avait incombé aux générations qui ont suivi, j'estime que nous n'aurions personne autre que Francis Bacon à qui décerner la couronne. Dans ce cas, elle reposerait maintenant sur sa tête d'un accord presque unanime.

Mark Twain (Samuel Langhorne Clemens, 1835-1910) écrivait :

Vous pouvez suivre la biographie de toutes les célébrités mondiales excepté d'une, de beaucoup la plus colossalement prodigieuse, Shakespeare. Sur lui, vous ne pouvez rien découvrir : rien de la plus faible importance, rien qui vaille d'être retenu, rien qui indique même de loin qu'il fût autre chose qu'une personne vulgaire, un manager, un acteur de bas étage, un petit

commerçant dans un petit village qui ne le considérait pas comme un personnage d'importance et l'avait oublié avant qu'il fût froid dans sa tombe. Nous pouvons trouver tout ce qui concerne l'histoire de chaque cheval de course célèbre des temps modernes, — mais non de Shakespeare! Il y a beaucoup de raisons pour cela et elles ont été fournies par charretées (de suppositions et de divinations) par ces troglodytes; mais il y en a une qui vaut toutes les autres réunies et est largement suffisante par elle-même — il n'avait aucune histoire digne d'être conservée. Il n'y a aucun moyen de sortir de ce fait accablant. Et il n'y a aucun moyen d'échapper à sa formidable signification. Sa signification tout à fait claire — à tous excepté à ces ruffians (je n'emploie pas le terme méchamment) — est que Shakespeare n'avait aucune notoriété quand il vivait et qu'il n'en eut aucune jusqu'à deux ou trois générations après sa mort. Les drames, au contraire, jouirent d'une grande célébrité dès leur apparition.

Le Prince de Bismarck (1815-1898) disait qu'il ne pouvait comprendre comment un homme, bien que doué des intuition du génie, pouvait avoir écrit ce qui était attribué à Shakespeare à moins qu'il n'ait été en contact avec les grandes affaires d'Etat, avec les dessous des scènes de la vie politique et, de plus, intime avec les courtoisies et raffinements de pensée qui, au temps de Shakespeare, ne pouvaient se rencontrer que dans la plus haute société.

Il lui semblait également « incroyable que l'homme qui avait écrit les plus grand drames de la littérature mondiale avait pu, librement et pendant qu'il était encore dans la première période de sa vie, se retirer à une place comme Stratford-sur-Avon et vivre là des années, séparé de toute société intellectuelle et sans contact avec le monde ».

Lord Beaconsfield met la phrase suivante dans la bouche d'un des personnages de *Venetia* :

Et qui est Shakespeare? nous connaissons autant de lui que d'Homère. A-t-il écrit la moitié des drames qui lui sont attribués? A-t-il seulement écrit un seul drame entier ? J'en doute.

M. Taco de Beer cite aussi les opinions suivantes :

James Russell Lowell désigne le célèbre auteur comme « l'apparition connue des modernes comme Shakespeare ».

Oliver Wendell Holmes écrit : « Je ne serais pas surpris de me trouver avec Mrs Pott et Juge Holmes du côté du philosophe contre l'auteur-acteur. »

M. Gladstone disait avec sa réserve caractéristique : « Considérant ce qu'était Bacon, j'ai toujours pensé que la discussion était absolument sérieuse et respectable. »

Voilà certes des références qu'on ne saurait mettre de côté et qui valent bien certaines critiques quelquefois très vives qui ont accueilli la publication des travaux de Mrs Gallup.

M. Taco H. de Beer ajoute d'ailleurs cette affirmation dont je lui laisse la responsabilité : « Les maîtres de la littérature anglaise mentionnent rarement cette question, car *ils savent que Bacon est Shakespeare.* »

Mais alors si le problème est résolu en ce qui concerne la question littéraire, il ne resterait à discuter que la question cryptographique et je serais très heureux que la perspicacité des chercheurs soit orientée vers les trois questions que j'ai posées dans mes premières conclusions et notamment vers la troisième.

Comment l'autobiographie (vraisemblablement rédigée et chiffrée par Bacon lui-même) a-t-elle pu être typographiée et insérée dans les divers ouvrages d'où elle a été déchiffrée?

Cette question est surtout intéressante en ce qui concerne les parties chiffrées contenues dans des ouvrages imprimés après la mort de Francis Bacon.

La découverte de manuscrits, préparés pour l'impression par Bacon lui-même ou par des collaborateurs fournirait évidemment des éléments précieux de discussion et ferait disparaître certains doutes qui existent encore, soit sur l'authenticité des cryptogrammes, soit sur la façon dont ils ont été réalisés.

J'ajouterai, pour les lecteurs peu familiarisés avec les opérations cryptographiques, que le chiffrement par le pro-

cédé de Bacon est relativement facile et rapide dès qu'on sait l'alphabet à peu près par cœur : la désignation soit des formes *a* et *b* par des points et des traits, soit de la forme *b* seulement par des points ou des traits, est sensiblement aussi rapide que la manipulation de l'alphabet télégraphique Morse.

Il en résulte que l'opération du chiffrement des textes décryptés par Mrs Gallup n'a pas demandé un temps aussi long qu'on pourrait le supposer ; le chiffrement est en tout cas beaucoup plus rapide que le collationnement des épreuves et surtout que le décryptement qui exigent, le premier, une attention soutenue, le second une étude minutieuse des formes typographiques susceptible de fournir les éléments d'une classification en formes *a* et *b* aussi correcte et complète que possible.

N

J'appelle l'attention sur un point qui paraît avoir échappé à quelques lecteurs : il n'est pas dit, dans l'autobiographie, que *toutes les œuvres* des écrivains dont Francis Bacon aurait emprunté le nom sont de lui.

Il serait intéressant de rechercher si, dans la collection complète des ouvrages de ces auteurs, il y en a qui diffèrent assez pour qu'on puisse en faire le partage entre Bacon et l'auteur désigné ; ce travail semble susceptible d'intéresser les littérateurs et il permettrait peut-être de réduire à une limite raisonnable la production personnelle de Francis Bacon.

Quelques critiques se sont en effet élevés contre la prétention, qu'ils attribuaient d'ailleurs gratuitement à Francis Bacon, d'avoir écrit *toutes les œuvres* publiées sous le nom de Timothy Bright, Robert Burton, Robert Greene, Ben Jonson, George Peele, Edmond Spenser, William Shakespeare.

La liste complète de ces œuvres, jointe à celle des ouvrages publiées sous le nom de Francis Bacon, paraît a

priori hors de proportion avec ce que peut produire un écrivain, même particulièrement doué.

Si l'on se rappelle qu'un grand nombre d'ouvrages de la période envisagée n'ont été publiés qu'après la mort de leurs auteurs et que beaucoup ont apparu tout d'abord sans auteur désigné, il serait naturel de commencer les recherches parmi ces deux catégories.

Je n'émets là, bien entendu, qu'une suggestion, laissant aux intéressés qualifiés le soin de lui donner la suite qu'ils jugeront utile.

D'autre part, la plupart des écrivains qui ont étudié les ouvrages publiés à l'époque où Bacon avait acquis une maturité littéraire et scientifique suffisante ont cru reconnaître *sa manière* dans un certain nombre d'œuvres publiées sous d'autres noms que ceux que j'ai indiqués plus haut :

The Anatomie of the Minde, publiée en 1576 sous le nom de Thomas Rogers, dont le style personnel est tout à fait différent de celui de l'ouvrage en question ;

Beautiful Blossoms, publié en 1577 sous le nom d'un inconnu, John Byshof;

l'*Histoire de l'Académie française* dont la publication commença en 1577 et dont la préface indique une collaboration de quatre jeunes philosophes : l'un de ces auteurs s'appelle Achitob, anagramme de *Baco hit*, qui a suggéré qu'il pouvait bien s'agir de Bacon.

La première traduction anglaise, ne comprenant que la première partie, fut publiée en 1586 sous le nom de T B. et l'ouvrage entier (cinq parties), traduit en anglais, fut publié en 1618.

Citons encore :

l'*Argenis* de John Barclay, qui fut publié tout d'abord en latin en 1621, mais dont une traduction anglaise, publiée en 1625 sous le nom d'un inconnu, Kingesmill Long, semble bien, par sa rédaction, être une production originale ;

l'édition de 1598 des œuvres de Chaucer, presque inintelligibles dans l'édition originale de 1561.

Je pourrais continuer cette énumération.

Mais je dois signaler ce fait, c'est qne de 1580 à 1597, c'est-à-dire pendant une période de 17 ans, il ne parut, sous le nom de Francis Bacon, que quelques documents sans grande importance :

Notes sur l'Etat du Christianisme, 1580 à 1584;
Lettre à la Reine, 1584-1586;
Notes sur l'Eglise d'Angleterre, 1586-1589;
Quelques discours, 1590-1592;
Observations sur un pamphlet injurieux pour la Reine, 1592;
A true report on the detestable treason, 1594;
Gesta Grayorum, 1594;
Bacon's device, 1594-1598;
Trois lettres au comte de Rutland 1595-1596.

C'est peu étant donné la puissance de travail et la facilité d'écrire de Francis Bacon.

En 1597 il publia les *Essais*.

Puis il faut attendre jusqu'à 1605 l'apparition des deux livres de l'*Advancement of Learning*.

One st donc amené à cette conclusion, c'est que pendant cette longue période, Bacon dépensa son activité soit en écrivant sous d'autres noms, soit en collaborant à la rédaction d'ouvrages entrepris quelquefois sur son initiative.

Chose curieuse qui doit également retenir l'attention, c'est que Shakespeare et Bacon paraissent s'être complètement ignorés l'un l'autre : jamais l'un ne fait allusion à l'autre. D'autre part, ils semblent avoir conjugué leurs activités, car la période que j'ai indiquée plus haut et pendant laquelle Bacon ne publia que peu de chose sous son nom, est celle où apparurent la plupart des œuvres attribuées à Shakespeare.

Enfin je crois devoir citer ces appréciations que j'ai trouvées dans divers ouvrages relatifs à l'œuvre de Francis Bacon.

« Le style de Bacon est tout à fait personnel. »

« On ne sait ce que l'on doit le plus admirer dans ses ouvrages:

la force du raisonnement, la puissance du style, le brillant de l'imagination. »

« Le style de Bacon est aisément reconnu dans de nombreuses dédicaces et préfaces d'ouvrages non signés de lui. »

« Quand on est bien familiarisé avec le style de Bacon on ne peut manquer de le reconnaître. »

« La dédicace de l'édition de 1625 de l'*Argenis* est un des meilleurs spécimens de la manière de Bacon. Quel autre que l'auteur des pièces de Shakespeare aurait pu écrire ce spécimen de langage musical? Ecouter lire à haute voix cette dédicace donne entièrement la joie d'entendre une belle composition musicale. Il en est de même avec les pièces de Shakespeare : c'est seulement quand elles sont lues à haute voix que la richesse et le charme du langage peuvent être appréciés. »

Nous voilà loin de la cryptographie ! Je m'excuse de cette digression dans un domaine qui n'est pas le mien. Mais j'ai cru devoir la faire pour fournir de nouveaux éléments d'appréciation aux lecteurs qui voudraient examiner l'autobiographie au point de vue littéraire. Quelques correspondants m'ont en effet écrit que le style de quelques pages de cette autographie était comparable à celui des meilleures pages de Bacon. Un autre m'a dit : « Ce n'est certainement pas de Bacon. » La discussion reste donc ouverte : je ne suis pas qualifié pour conclure.

O

Je voudrais maintenant essayer de répondre aux correspondants qui estiment que l'emploi du système de Bacon dans des ouvrages publiés de son vivant et après que la description de ce système avait été donnée dans les deux ouvrages *Advancement of Learning* 1605 et *De Dignitate et Augmentis Scientiarum* 1623 n'aurait pu passer inaperçu et aurait exposé son auteur à un danger certain.

Tout d'abord, la description avait été donnée en 1605 sans exemples et d'une façon tellement sommaire qu'il est naturel qu'elle n'ait pas retenu l'attention des lecteurs.

Quand elle a été reproduite en 1623 avec tous les éclair-

cissements susceptibles d'en rendre la compréhension facile, elle comportait des exemples en caractères manuscrits et il est probable que les lecteurs ont cru que l'emploi du système comportait exclusivement l'utilisation de caractères de cette nature.

D'autre part, il ne faut pas oublier que la différence des deux formes typographiques, *a* et *b*, si elle est aisément appréciable pour la plupart des lettres majuscules et quelques minuscules, est peu sensible pour la majorité des lettres dont la classification présente de réelles difficultés, même pour les personnes familiarisées avec l'emploi du système.

Il est donc tout à fait vraisemblable que l'emploi systématique, dans les ouvrages que nous avons indiqués, des deux formes typographiques qui constituent la base du système de Bacon, ait été ignoré de la grande majorité de ses contemporains.

Peut-être quelques observateurs ont-ils été frappés par la différence de certaines lettres et ont-ils essayé de les classer et d'effectuer un déchiffrement. Mais ils ont probablement éprouvé des difficultés de classement qui ont découragé les moins tenaces. Les autres se sont vraisemblablement heurtés, dès le début de leurs essais de déchiffrement, à des indécisions ou des erreurs produisant des séries incohérentes de lettres analogues à celles que nous avons données précédemment § C.

Quoi qu'il en soit, il semble bien qu'aucun déchiffrement n'ait été fait avant les travaux de Mrs Gallup.

En ce qui me concerne, je n'en suis nullement surpris et l'exemple suivant me paraît de nature à faire partager mon sentiment à quelques lecteurs.

Mr Granville C. Cuningham, que j'ai déjà cité, a publié à Londres, en 1911, un ouvrage intitulé *Bacon's Secret disclosed in contemporary books*, dans lequel il s'étend longuement sur le chiffre de Bacon. L'attention des lecteurs était donc appelée sur les particularités de ce chiffre. D'ailleurs, cet ouvrage ne s'adressait qu'à un public spécial, intéressé

BACON'S SECRET DISCLOSED IN CONTEMPORARY BOOKS

BY

GRANVILLE C. CUNINGHAM



LONDON
GAY & HANCOCK, LTD.
12 & 13, HENRIETTA STREET, COVENT GARDEN
MCMXI

Pl. No 1

PREFACE

The great interest that has grown up in recent years in the life and work of Francis Bacon induced me to collect early editions of his books, and of books that have a bearing on him and on his life. Reading these and comparing them has brought out many curious facts, and has suggested or compelled many still more curious inferences, while numberless questions that press for answers have sprung up. From reading and annotating the step to publishing is not a long one, though it is one often taken with great hesitation. But the facts that I have been able to gather together have convinced me that there is a real mystery and a carefully-veiled secret about the life of Francis Bacon. The uncovering of all this has proved an absorbing pastime for myself, and to those who are interested in this question the windings of the trails I have been following will, I hope, prove also attractive and stimulat-

Pl. No 2

ing. This is what has led to the production of the present little book, which, small though it is, represents the search and thinking out of some years.

GRANVILLE C. CUNINGHAM.

37, Craven Hill Gardens, W.,
August 1, 1911.

Pl. No 3

à l'œuvre de Bacon et par suite plus susceptible que celui de l'époque d'Elisabeth de relever tout ce qui concernait cet éminent encyclopédiste.

La planche n° 1 représente la page de tête de l'ouvrage en question; les planches 2 et 3 sont des photographies de la préface.

J'avais cet ouvrage depuis quelques jours et, à la première lecture, je n'avais rien remarqué de particulier dans cette préface que j'avais pourtant lue avec intérêt.

Ce n'est que tout à fait par hasard que mon attention a été attirée sur les deux formes typographiques employées pour chaque lettre : une forme arrondie avec pleins bien marqués et une forme plus réduite avec les pleins plus minces et les angles très aigus.

A priori, la forme arrondie est nettement plus fréquente que l'autre et j'ai essayé un déchiffrement en supposant que cette forme correspondait à la forme *a* de l'alphabet de Bacon, l'autre correspondant à la forme *b*.

J'ai tout d'abord laissé de côté les lettres majuscules trop peu nombreuses et j'ai obtenu le résultat suivant dans lequel la forme *a* est marquée par un (.), la forme *b* par un trait |, le signe + correspondant aux lettres majuscules dont la classification était douteuse.

<table>
<tr><td>PRÉFA</td><td>CETHE</td><td>great</td><td>inter</td><td>estth</td><td>athas</td><td>grown</td><td>upinr</td></tr>
<tr><td></td><td></td><td>···|·</td><td>····|</td><td>·||··</td><td>···||</td><td>·|···</td><td>···||</td></tr>
<tr><td></td><td></td><td>C</td><td>B</td><td>N</td><td>D</td><td>I</td><td>D</td></tr>
<tr><td>ecent</td><td>years</td><td>inthe</td><td>lifea</td><td>ndwor</td><td>kofFr</td><td>ancis</td><td>Bacon</td></tr>
<tr><td>·||··</td><td>·||·|</td><td>|··|·</td><td>···||</td><td>·|···</td><td>··|+·</td><td>·|···</td><td>+||··</td></tr>
<tr><td>N</td><td>O</td><td>T</td><td>D</td><td>I</td><td></td><td>I</td><td>N</td></tr>
<tr><td>induc</td><td>edmet</td><td>ocoll</td><td>ectea</td><td>rlyed</td><td>ition</td><td>sofhi</td><td>sbook</td></tr>
<tr><td>|··|·</td><td>|·|··</td><td>··|··</td><td>|··|·</td><td>|·||·</td><td>|···|</td><td>·|···</td><td>|·|·|</td></tr>
<tr><td>T</td><td>W</td><td>E</td><td>T</td><td>Y</td><td>S</td><td>I</td><td>X</td></tr>
<tr><td>sando</td><td>fbook</td><td>sthat</td><td>havea</td><td>beari</td><td>ngonh</td><td>imand</td><td>onhis</td></tr>
<tr><td>····|</td><td>|··||</td><td>|··|·</td><td>|····</td><td>··|··</td><td>|··|·</td><td>·|···</td><td>|····</td></tr>
<tr><td>B</td><td>U</td><td>T</td><td>R</td><td>E</td><td>T</td><td>I</td><td>R</td></tr>
</table>

lifeR	eadin	gthes	eandc	ompar	ingth	emhas	broug
··|·+	···||	·|···	·||··	|··|·	·||·|	··|||	·|···
	D	I	N	T	O	H	I
htout	manyc	utiou	sfact	sandh	assug	geste	dorco
···||	·|···	·||··	··||·	·|·|·	·|··|	|··||	··|··
D	I	N	G	L	I	V	E
mpell	edman	ystil	lmore	curdo	usinf	erenc	eswhi
···||	|··|·	·||·|	|··||	··|··	|····	|·||·	··||·
D	T	O	V	E	R	Y	G
lenum	berle	ssque	stion	sthat	press	foran	swers
|····	··|··	·····	|··|·	·····	··||·	··|··	····|
R	E	A	T	A	G	E	B
haves	prung	upFro	mread	ingan	danno	tatin	gthes
|····	·|··|	·|+··	··||·	·|···	·||··	··||·	·||·|
R	I		G	I	N	G	O
tepto	publi	shing	isnot	along	oneth	oughi	tison
|··||	|··|·	|·|··	·||·|	|····	|···|	··|||	··|··
U	T	W	O	R	S	H	E
eofte	ntake	nwith	great	hesit	ation	Butth	efact
··||·	|····	·|···	··||·	·····	···|·	+|···	··||·
G	R	I	G	A	G		G

Les lettres correctement traduites permettent de rétablir le texte qui est évidemment le suivant :

Bacon did not die in twe(n)ty six but retired into hiding lived to very great age bringing out wor(k)s he...

A partir de là, les lettres correspondant aux groupes de cinq lettres forment une série complètement incohérente.

Comme il me paraissait peu probable que le chiffreur n'ait pas continué son texte, j'ai supposé qu'il y avait eu de sa part une omission ou une addition de lettres.

L'addition, en tête de la série incohérente, d'une lettre que j'ai représentée par une croix, puisque j'ignorais à quelle catégorie elle appartenait, a donné les groupements et le déchiffrement qui suivent : j'ai étendu au sentiment le déchiffrement aux mots en lettres majuscules qui constituent la signature et l'adresse.

Le commencement du déchiffrement ainsi obtenu permet de classer les dix premières lettres majuscules

PREFA CETHE
a a a a b a a a a a
B A

ainsi que les majuscules intercalées dans le texte.

La classification des dernières majuscules est également faite au sentiment, mais elle n'est pas tout à fait arbitraire : elle ne doit être, néanmoins, considérée que comme très probable.

.eoft	entak	enwit	hgrea	thesi	tatio	nButt	hefac
+··||	·|···	··|··	···||	·····	····|	·+|··	|··||
	I	E	D	A	B		U
tstha	tIhav	ebeen	ablet	ogath	ertog	ether	havec
···|·	|+··|	·|···	|·|·|	|··|·	|·||·	··|··	·|···
T		I	X	T	Y	E	I
onvin	cedme	thatt	hereI	Sarea	lmyst	eryam	dacar
··||·	··|||	|··|·	····+	+··|·	·····	·|||·	··|··
G	H	T			A	P	E
efull	yveil	edsec	retab	outth	elife	ofFra	ncisB
·||·|	··|·|	··|||	|··||	·||··	···||	|·+··	··|·+
O	F	H	U	N	D		
aconT	heunc	overi	ngofa	llthi	shasp	roved	anabs
···|+	·····	·|||·	···||	|···|	··|··	|··||	··|··
	A	P	D	S	E	V	E
orbin	gpast	imefo	rmyse	lfand	totho	sewho	arein
·||··	|·|··	··|||	··|··	|····	··|··	·|···	·|··|
N	W	H	E	R	E	I	K
teres	tedin	thisq	uesti	onthe	windi	ngsof	thetr
·||··	·||·|	|·|··	·||··	·||·|	|··|·	····|	|··||
N	O	W	N	O	T	B	U
ailsI	haveb	eenfo	llowi	ngwil	llhop	eprov	ealso
|··|+	·|||·	|····	·||·|	····|	·+···	····|	·|·|·
	P	R	O	B		B	L
attra	ctive	andst	imula	tingT	hisis	whath	asled
|·||·	·····	····|	|····	·||·+	·····	···||	|··|·
Y	A	B	R		A	D	T

	tothe	produ	ction	ofthe	prese	ntlit	tlebo	okwhi
	A	I	S	W	A	S	K	N
	chsma	litho	ughit	isrep	resen	tsthe	searc	handt
	O	W	N	T	O	S	O	M
	hinki	ngout	ofsom	eyear	sGRAN	VILLE	CCUNI	NGHAM
	E	I	N	E	N	Y	L	A
37	GRAVE	NHILL	GARDE	NSWAu	gust	I	1911	
	N	D						

On lit aisément le texte :

died about sixty eight at age of hundred and seven where I know not but probably abroad this was known to some in England...

Le déchiffrement complet est donc le suivant :

Bacon dit not die in twenty-six, but retired into hiding, lived to very great age, bringing out works ; he died about sixty-eight at age of hundred and seven ; where, I know not, but probably abroad : this was known to some in England...

Ainsi voici un exemple d'un ouvrage contenant un passage cryptographié d'après le système de Francis Bacon, passage placé en vedette pour attirer l'attention des lecteurs puisque c'est la préface même de l'ouvrage, et qui est resté presque complètement ignoré pendant 11 ans. M. Cunninghan m'écrit en effet qu'à sa connaissance *deux personnes seulement* ont remarqué et déchiffré son cryptogramme. Et cela se passe à notre époque de progrès incessants où tous les problèmes sont l'objet de recherches persévérantes et minutieuses ! Je sais bien qu'il y a eu la guerre qui a pu détourner des études purement spéculatives un grand nombre de chercheurs. Mais l'ouvrage en question, comme je l'ai remarqué plus haut, ne s'adresse

qu'à une catégorie de lecteurs, ceux intéressés par le mystère qui entoure la vie de Francis Bacon et documentés, par conséquent, sur son système cryptographique et sur les travaux de Mr Gallup, lesquels avaient, quelques années auparavant, excité la curiosité des Baconiens du monde entier. La simple lecture de la préface et la constatation facile qu'il y avait deux fórmes typographiques bien nettement différentes auraient dû suggérer à la plupart des lecteurs qu'il pouvait s'agir d'une application du système de Bacon et les inviter à une tentative de déchiffrement qui aurait abouti, comme je l'ai montré.

Eh bien, il n'en a rien été. L'ouvrage de Mr Granville C. Cuningham a été certainement lu par de nombreux lecteurs, plusieurs centaines vraisemblablement, sans que les particularités typographiques de sa préface aient paru faire l'objet d'une remarque quelconque. Sans doute, l'ouvrage est maintenant classé dans la plupart des bibliothèques qui possèdent, pour n'être désormais consulté qu'occasionnellement : il y aurait donc eu de grandes chances pour qu'il conserve son secret si les recherches personnelles des deux personnes susvisées et mes propres études ne nous avaient amenés à le parcourir avec beaucoup d'attention.

S'étonnera-t-on après cela que des cryptogrammes insérés dans les ouvrages que j'ai cités (1) aient été ignorés des contemporains et soient restés indéchiffrés pendant trois cents ans ?

En ce qui me concerne, c'est le hasard qui m'a fait reconnaître la cryptographie de Mr Granville C. Cuningham. Je ne supposais pas qu'il eût pu songer à mettre ainsi à l'épreuve la sagacité de ses lecteurs.

Dans quelles circonstances Mrs Gallup a-t-elle été amenée à chercher des cryptogrammes dans les ouvrages de l'époque élisabethaine, comment a-t-elle tout d'abord remarqué et classé les deux formes typographiques qui constituent la base du système de Bacon, quels ont été ses premiers dé-

(1) *Mercure de France* du 1er septembre 1922, page 300.

chiffrements ? Autant de questions que me pose un correspondant et auxquelles je ne puis répondre. Je les transmets à Mrs Gallup si cet article lui tombe sous les yeux: je serais également très intéressé de lire ses réponses si elle estimait devoir satisfaire la curiosité du correspondant précité et la mienne.

Les erreurs que j'ai relevées dans le cryptogramme de Mr Granville C. Cuningham sont relativement nombreuses, étant donné la brièveté du texte chiffré. Celles qui concernent des substitutions accidentelles de formes typographiques *a* à des formes *b* et réciproquement peuvent être attribuées au typographe compositeur : elles auraient dû être relevées par Mr Cuningham s'il avait collationné avec soin les premières épreuves.

L'omission d'une forme est plus grave et elle ne peut être imputée qu'au chiffreur.

Mais j'ai montré que de telles erreurs ne peuvent empêcher un déchiffrement correct : elles pourraient, toutefois, déconcerter et décourager un déchiffreur inexpérimenté, surtout si elles se présentaient au début du texte ; il semble bien que tel est le cas pour quelques opérateurs qui ont tenté de vérifier les déchiffrements de Mrs Gallup.

Je donne, à l'intention des lecteurs qui désireraient étudier pratiquement le système de Bacon, un autre exemple de cryptogramme qui a été inséré dans le *Foreword* (Préface) d'un ouvrage publié en 1919 par l'auteur que nous venons de citer.

Les planches 4 et 5 représentent la première et la deuxième page de cette préface : l'œil le moins exercé reconnaît immédiatement l'emploi de deux formes typographiques, forme *a* arrondie et grasse, forme *b* mince et réduite.

Le mot *Foreword* n'est pas compris dans le cryptogramme qui se termine au premier alinéa de la deuxième page.

FOREWORD

In the following pages I have undertaken a great work; a work that I know to be far beyond my capacity to carry out efficiently and thoroughly, but a work that must be done somehow and by someone, if the great aggregation of communities that we call the British Empire is to be preserved from disintegration, and is to be compacted into an entity that will be of inestimable good to humanity as a World Power, for the preservation of the World's Peace. The task is to rouse the British Nation to the necessity of forming a Government for the British Empire.

The subject is so large, and the considerations, for the proper elucidation of it, so numerous and so diverse that the mind and industry of a Gibbon would be taxed to the utmost to do it proper justice. Volumes would have to be written, years devoted to it, in order to work out the problems in all their bearings; and in the end few would read the volumes; while, in the passing of the years, constant growth and development would have changed the problems, and made their possible solution continuously

different. Whatever may be done, to be efficient, must be done in the present; not deferred to the future. Perchance some two hundred years hence a learned historian may produce a great work on "The Decline and Fall of the British Empire"; if the men now living do not take up the task of preventing that catastrophe: for the present, the work to be done is that of trying to convince the British people that that catastrophe SHOULD *be averted.*

The difficulty is to know HOW *to do this. If elaborate volumes are written, dealing with the subject fully; practically speaking, no one will read them—they will never get to the heart and mind of the people. If the subject is treated briefly, as I have endeavoured to do in this short book, so as to come within the reach of all (if possible), the danger is that too great compression leaves out the consideration of points and problems that weigh most with certain classes of readers. Every man looks at a great question such as this from his own particular point of view, and if that view is not presented, he is apt to think that the whole matter is not worth his attention.*

I have, however, followed the plan of compression as being that more likely to get a hearing among the public at large, and I must beg of my readers to think out themselves the many subsidiary questions that arise. If only the public can be persuaded to think about this question, they will, as it seems to me, most certainly be brought to the conclusion, that

Il suffira de marquer les lettres successives par un point (.) ou un trait (1), suivant qu'elles sont de la forme *a* ou de la forme *b*, de les grouper par cinq à partir du commencement, et d'appliquer le tableau de concordance de Francis Bacon, pour lire le texte qui suit :

In spite of all said, I fear nothing will be done to form empire gov(ernmen)t, task too big, men too much to do, no votes influenced by it will be dropped, difficulties will become intense, none able put right, if war break up, if king takes it up through pr(i)vy council, work may be carried out.

Mr Cunningham, qui a bien voulu me signaler ce document, m'écrit qu'à sa connaissance son cryptogramme est resté ignoré jusqu'à maintenant, bien que l'ouvrage dans lequel il se trouve, *Wake up, England*, ait été, en raison de son caractère d'actualité, lu par de très nombreux patriotes et lettrés.

P

Je crois intéressant de donner un exemple de cryptogramme déchiffré par Mrs Gallup et dans lequel se trouve une omission analogue à celle que je viens de signaler.

La planche n° 6 est une photographie de la page 59 de l'ouvrage de Francis Bacon intitulé *The Histoire of the Raigne of king Henry the Seventh*, édition de 1622.

Je donne ci-après, d'après Mr Henry Seymour (1), la classification faite par Mrs Gallup, classification vraisemblablement rectifiée après déchiffrement, des lettres de la page 59, en forme *a* (marquées par un point) et en forme *b* (marquées par un trait). En outre, les lettres sont groupées par cinq, chaque groupe devant être traduit conformément à l'alphabet de Bacon.

(1) *Baconiana*, n° 64, juin 1922.

will saue the Bloud in the Citie; nor the Marshals Sword, that will set this Kingdome in perfect Peace: But that the true way is, to stop the Seeds of Sedition and Rebellion in their beginnings; and for that purpose to deuise, confirme, and quicken good and holesome Lawes, against Riots, and vnlawfull Assemblies of People, and all Combinations and Confederacies of them, by Liueries, Tokens, and other Badges of factious Dependance; that the Peace of the Land may by these Ordinances, as by Barres of Iron, bee soundly bound in and strengthned, and all Force both in Court, Countrey, and priuate Houses, be supprest. The care hereof, which so much concerneth your selues, and which the nature of Times doth instantly call for, his Grace commends to your Wisdomes.

And because it is the Kings desire, that this Peace, wherein he hopeth to gouerne and maintaine you, doe not beare onely vnto you Leaues, for you to sit vnder the shade of them in safetie; but also should beare you Fruit of Riches, Wealth, and Plentie: Therefore his Grace prayes you, to take into consideration matter of Trade, as also the Manufactures of the Kingdome, and to represse the bastard and barren Imployment of Moneyes, to Usurie and vnlawfull Exchanges; that they may be (as their natu-

King	these	venth
··|·	·|··|	|·|··
	K	W

wills	aveth	eBlou	dinth	eCiti	enort	he
··|||	···|··	|····	··|··	·|···	·||··	·|
H	E	R	E	I	N	

Swo	rdtha	twill	setth	isKin	gdome	imper
···	|···|	··|||	·||··	|··||	·|·|·	···||
I	S	H	O	U	L	D

fectP	eaceB	uttha	tthet	ruewa	yisto	stopt	he
·|·|·	·||·|	·||·|	·|··|	··|··	··|·|	·||·|	|·
L	O	O	K	E	F	O	

See	dsofS	editi	onand	Rebel	lioni	nthei	rbegi	n
···	·|·||	·····	·||··	|·||·	··|||	·||··	·||··	·
R	M	A	N	Y	H	O	N	

ning	sandf	ortha	tpurp	oseto	devis	econf	irme
||·|	|··||	|····	|···|	|···|	·|···	·||··	···|
O	U	R	S	S	I	N	G

a	ndqui	ckeng	oodan	dhole	someL	awesa	gains	t
·	··|··	·|···	|·|··	·····	|··|	·|·|·	··|··	·
	E	I	W	A	S	L	E	

Riot	sandu	nlawf	ullAs	sembl	iesof	Peopl	eand
··||	|··|·	·||·|	|··|·	··|||	·|···	·||·|	·|··
D	T	O	T	H	I	N	K

a	llCom	binat	ionsa	ndCon	feder	acies	ofthe	mby
|·	|···	|·|··	·····	|···|	····|	·||··	|····	·||
	I	W	A	S	B	O	R	N

Li	verie	sToke	nsand	other	Badge	soffa	ctiou	s
··	··|··	|··|·	·||··	·||·|	|··|·	··|||	·|···	·
	E	T	N	O	T	H	I	

Depe	ndanc	ethat	thePe	aceof	theLa	ndmay
||··	··||·	··|||	·|···	··||·	··|||	··|··
N	G	H	I	G	H	E

bythe	seOrd	inanc	esasb	yBarr	esofl	ronbe	e
|····	·||·|	··|·|	·····	|··|·	|····	|·||	|
R	O	F	A	T	R	U	

soun dlybo undin andst rengt hneda ndall Force
••|• ••||| •|••• •||•• ••||| ••|•• |•••• ••||•
T H I N H E R G

bothi nCour tCoun treya ndpri vateH ouses
|•••• ••••• •••|• •|••• •||•| |••|| |•••|
R A C I O U S

besup prest Theca reher eofwh ichso much
•|•|| •||•| •||•| •••|| ••|•• |•••| •|•|
M O Q D E S M

c oncer nethy ourse lvesa ndwhi chthe natur eof
| |•||• |•••• •||•| |•||• ••••• •|•|• •|•|• •|•
Y R O Y A L L M

Ti + mesd othin stant lycal lforh isGra cecom
|| ||•| |••|• ••||| ••|•• |•••• |•••| ••|||
T H E R S H

mends toyou rWisd omes
••|•• |•|•• ••|•• •••|
E W E D

A ndbec aussi tisth eKing sdesi retha tthis
| ••••• •••|• ••|•• |•••• |••|• ••••• •|•••
A C E R T A I

Peace where inheh opeth togov ernea ndmai n
•||•• ••|•• •|||• |•••• •|••• •••|| ••|•• •
N E P R I D E

tain eyoud oenot beare onely untoy ouLea ves
|••• •||•• •|•|| ••|•• |•|•• ••||| ••|•• •||
I N M E W H E N

fo ryout ouitu ndert hesha deoft hemin safat ie
•• |•••• ••||| ••|•• •||•• ••••• •|•|| ••|•• ••
S H F N A M E

but alsos hould beare youFr uitof Riche s
•|| •|••| ••|•• ••||| ••|•• |•••• •|•|• •
D M E H E R L

Weal thand Plent ieThe refor ehisG racc
|••• |••|• |••|• •|•|• ••|•• •|•|• •||•
I T T L E L O

p rayes youto takei utoco nside ratio nmatt erof
| •|••| ••|•• ••|•• •|||• ••|•• |••• ••••| |••|
K E E P E R B U

T radea salse theMa nufac tures ofthe King
T N O T T H P

d omean dtore press otheb astar dandb arren
R I N C E N E

Implo yment ofMon eyest oUsur ieand unlaw
V E R O W N E

fullE xchan gesth atthe ymayb easth eirna tu
D T H A T T H

On remarquera, sur la dix-septième ligne, marquée par une croix +, la place d'une lettre omise : elle s'est signalée, au déchiffrement, par l'apparition, en cet endroit, d'une série incohérente succédant brusquement à un texte clair. Le déchiffreur a dû opérer, pour la localiser, comme je l'ai fait plus haut.

Voici le déchiffrement de cette page 59 :

... wherein I should looke for many honours, since I was led to think I was borne t'nothing higher. Of a truth, in her gracious moodes, my Royall Mother shewed a certaine pride in me when She named me her little Lo'Keeper, but not th' Prince, never owned that (1)....

Q

Bien que je tienne à éviter toute appréciation historique ou littéraire qui me ferait prendre parti dans la discussion relative à la paternité des œuvres attribuées à Shakespeare, je crois que la curieuse remarque suivante de Mrs Lucy Derby Fuller est susceptible d'intéresser quelques lecteurs.

(1) Cette phrase se trouve dans le chapitre I de l'autobiographie : *Mercure de France* du 1er septembre 1912, page 303.

Voici cette remarque, telle qu'elle a été exposée par son auteur dans *Baconiana* en 1913.

Le sonnet 136 de Shakespeare contient les lignes suivantes (lignes 8 à 14) :

Among a number, one is reckon'd none :
Then in the number let me pass untold,
Though in thy store's account I one must be ;
For nothing hold me, so it please thee hold
That nothing me, a something sweet to thee :
Make but my name thy love, and love that still,
And then thou lovest me, for my name is Will.

D'autre part, on trouve dans *Love's Labour Lost* (Acte IV, Scène II) :

If Sore be Sore, then L to sore makes fifty Sores one Sorel! Of one Sore I a hundred make by adding but one more L.

La lettre L en chiffres romains vaut cinquante, et en y ajoutant une L, on obtient LL qui vaut cent représenté dans le même système par C.

Revenons maintenant au sonnet 136 dont la quatorzième ligne, rappelée plus haut, se termine par cette affirmation : « *My name is Will* » c'est-à-dire : « Mon nom est Will. »

A priori, cette indication semble d'accord avec l'hypothèse que l'auteur du sonnet est William Shakespeare.

Mrs Fuller y voit au contraire une signature de Francis Bacon et elle l'explique comme suit :

Dans l'alphabet employé par les écrivains anglais du seizième siècle, les lettres I et J étaient interchangeables, de même que U et V : la lettre W avait par conséquent le numéro 21.

La lettre I, en chiffres romains, représente un, en anglais *ONE*.

En nous conformant aux prescriptions des deuxième et troisième vers, c'est-à-dire en écrivant le mot W I L L en

sautant I *one* et en reportant cette lettre à la fin, nous avons W LL I.

Or W = 21 = B A, en remplaçant 2 et 1 par les lettres B et A qui sont respectivement la deuxième et la troisième de l'alphabet, LL = C, I = ONE.

Par conséquent W = B A.
L L = C.
I = ONE.
c'est-à-dire WILL = BACONE.

Le signature du sonnet ne serait donc pas WILL (iam Shakespeare) mais (Francis) BACONE.

Cette transformation de WILL en BACONE est évidemment ingénieuse, et elle est d'autant plus suggestive qu'elle est indiquée, comme Mrs Fuller le fait remarquer, par l'auteur même du sonnet 136 et de *Love's Labour Lost.*

Il ne faut pas oublier que l'orthographe du nom de l'auteur du *Novum Organum* était aussi bien BACONE que BACON.

Dans l'ouvrage de Sir John Davies intitulé *Selected Odes of Horace, Epigrams, Anagrams and Epitaphs* publié en 1621, on trouve l'anagramme suivant :

To the right Honourable
Sir Francis Bacone Knight
Lord High Chancellor of England.

Anagramme { *Bacone* / *Beacon* }

Thy virtuous name and office
Joyne with Fate
To make thee the bright Beacon of the State.

De plus, dans les *Manes Verulamiani* publiés après la mort de Francis Bacon, on trouve souvent son nom écrit Bacone.

De même que les anagrammes de Sir Edwin Durning Lawrence et de Mr Henry Seymour du long mot honorificabilitu-

dinitatibus, la transformation de *Will* en *Bacone* constitue une sorte de cryptographie.

Elle présente, sur les anagrammes précités, l'avantage d'être authentiquée, dans une certaine mesure, par les textes découverts et interprétés par Mrs Fuller.

Je crois qu'elle mérite d'être retenue et qu'il faudrait se garder de l'apprécier avec notre mentalité actuelle et sans tenir compte de l'intervalle de trois siècles qui nous sépare de l'époque où elle aurait été conçue.

Si d'autres exemples étaient découverts, de transformations analogues ou basées sur les mêmes principes, la valeur documentaire en serait évidemment accrue : il y a là une nouvelle piste proposée aux chercheurs.

R'

Je crois intéressant, pour les personnes qui ne peuvent consulter un exemplaire de l'ouvrage *Advancement of Learning* 1605 ou de l'*Augmentis Scientiarum* 1623, de donner ici une traduction de la description du système cryptographique de Bacon telle qu'elle a été rédigée par l'inventeur.

Après avoir énuméré les divers systèmes connus avant lui et indiqué les trois conditions principales qu'ils doivent remplir, à savoir : être faciles à employer, ne pas exiger beaucoup d'efforts, être indéchiffrables, il ajoute :

On ne doit pas seulement soupçonner, s'il se peut, que ce sont des chiffres. Car si les documents (visiblement chiffrés) tombent dans les mains de personnes ayant de l'autorité sur les expéditeurs ou les destinataires, bien que le système soit indéchiffrable, on peut essayer de les décrypter en les étudiant et questionnant, à moins que le système ne soit tel que l'on ne puisse se douter qu'il y a quelque chose de chiffré.

Ainsi donc, à toutes les conditions généralement admises de son temps (et qui sont les mêmes encore aujourd'hui) Bacon ajoute celle de pouvoir passer inaperçu de manière à ne pas provoquer les recherches des décrypteurs.

Voici comment il expose sa solution :

Que quelqu'un ait deux alphabets, l'un de lettres véritables, l'autre de lettres sans signification ;

Qu'après cela, il envoie une lettre à double sens dont l'un constituera le secret et dont l'autre sera tel qu'il paraîtra vraisemblable qu'on l'aura voulu faire savoir, sans danger pourtant.

Que si l'on presse le porteur, qu'il donne l'alphabet des nulles pour celui des lettres véritables et celui des véritables pour les nulles.

Celui qui déchiffrera trouvera par ce moyen le sens extérieur, lequel lui paraissant vraisemblable, il ne se doutera pas qu'il y en a un autre de caché.

Je signale en passant le problème ainsi défini, aux cryptologues qui ont étudié la possibilité de faire exprimer par un texte clair ou chiffré deux sens différents, suivant la transformation cryptographique qui lui sera appliquée. François Bacon ne donne pas de précision à ce sujet. Il est évident que le problème comporte plusieurs catégories de solutions et qu'il est relativement facile dans le cas d'un seul texte court. Il est beaucoup moins simple dans le cas de deux ou plusieurs textes. Mais revenons à l'exposé de Bacon.

Afin d'éviter tout soupçon, j'ajouterai une autre invention que j'ai trouvée autrefois quand j'étais à Paris, encore fort jeune, et que je ne veux pas laisser perdre, car elle contient le meilleur chiffre qui permet de chiffrer n'importe quoi dans n'importe quel texte, à condition toutefois que le texte chiffré soit cinq fois plus court que le texte clair : il n'y a pas d'autre condition ni restriction.

Il donne alors l'alphabet chiffrant que nous avons déjà rappelé et un exemple.

Il est intéressant de citer la suite du chapitre consacré aux chiffres :

Cette science du chiffrement en a fait naître une autre qui est celle du déchiffrement, laquelle consiste à décrypter sans connaître l'alphabet ou le chiffre et les conventions secrètes entre les cor-

respondants. C'est évidemment une science qui exige à la fois du travail et de l'ingéniosité et est (comme l'autre) destinée au secret des Princes. Toutefois, grâce à des mesures de prévoyance adéquates, elle pourrait être rendue inutile, bien que, dans l'état actuel des choses, elle soit d'un grand usage.

Car si des chiffres bons et sûrs étaient imaginés et employés, plusieurs d'entre eux, bien qu'ils soient commodes à lire ou écrire, déjoueraient l'habileté des déchiffreurs. Mais l'inexpérience et l'inintelligence des Secrétaires d'Etat sont telles que, souvent, les affaires les plus importantes sont confiées à des chiffres enfantins et sans valeur.

Bacon fait ainsi allusion à la science du décryptement, mais il ne donne aucune précision sur l'état d'avancement de cette science.

Toutefois, le seul fait qu'il ait prévu que chaque système de chiffrement pouvait comporter un procédé conjugué de décryptement permet de penser qu'il n'eût pas commis l'imprudence d'utiliser son propre chiffre dans les conditions mêmes qu'il venait de décrire et avec l'alphabet manuscrit dont les deux formes typographiques n'auraient pu manquer de frapper les lecteurs.

Il est logique de supposer qu'il ait conservé le tableau de concordance tel quel, de manière à pouvoir l'employer de mémoire avec une rapidité compatible avec la longueur des textes qu'il pouvait avoir à chiffrer.

Mais il devenait indispensable de chercher le secret, ou plutôt un secret relatif, dans l'emploi de formes typographiques susceptibles de ne pas attirer l'attention ; c'est pourquoi ses chiffrements ont dû être faits avec des caractères d'imprimerie, plus communément employés que les formes manuscrites ; de plus, les différences entre les deux formes de chaque lettre ont été rendues aussi insensibles que possible, tout en étant néanmoins appréciables pour que le déchiffrement soit possible.

L'exemple que j'ai donné d'un chiffrement inséré dans un ouvrage imprimé en 1911 et qui, malgré la netteté des

différences qui distinguent les deux formes de chaque lettre, a passé presque complètement inaperçu, est une preuve que le procédé ne manque pas d'une certaine sécurité.

Il sera intéressant de voir, dans trois cents ans, ce que sera devenu ce document et comment l'action des siècles sur le papier et l'encre auront modifié son aspect. Sera-t-il encore déchiffrable ? Y aura-t-il quelque émule de Mrs Gallup pour le remarquer et en entreprendre le décryptement ?

C'est là une expérience de trop longue haleine pour être faite par les lecteurs de cet article. Puisse-t-il en rester au moins un exemplaire (de l'article bien entendu) pour signaler à quelque lecteur de l'année 2223 l'existence du cryptogramme de Mr Cunningham et l'inviter à chercher ce cryptogramme et à le décrypter !

Pourvu que la date 1911 n'en ait pas disparu ! Qui sait quelles déductions ne manqueraient pas de faire les Baconiens de l'avenir, déductions qui laisseraient loin d'être elles les hypothèses les plus hardies des Baconiens actuels, puisqu'elles prendraient comme base l'affirmation, au moins discutable, de Mr Cunningham !

GÉNÉRAL CARTIER.

POÈMES

—

LE LIÈVRE

Le beau lièvre au poil roux, imprudemment caché
Dans la touffe de trèfle où j'enfonçais ma lame,
S'est trouvé tout à coup cruellement fauché.

Sa ruse le perdit. Pour moi, je le proclame,
Son sang m'est odieux, comme un vilain péché.

Que n'a-t-il fui ? Nul trait savamment décoché
Ne me vaut la beauté vivante, où vibre une âme !

—

L'HORLOGE

Laïde est pauvre et les sanglots couvrent sa voix :
Elle a vendu la vieille horloge de famille,
Qui martelait le temps dans sa boîte de bois.

Le cœur de la maison ne bat plus, et l'aiguille
Semble trembler plus fort entre les maigres doigts ;

Laïde est seule, et, quand elle écoute, parfois
Elle a peur et devient une petite fille...

—

VACHÈRE

Fille de France, paysanne un peu matine,
Qui vas gardant ta vache avec un joyeux chant,
Ta plus sûre opulence est dans ta fraîche mine :

Dans ton sourire, dans tes yeux, dans ton accent,
Le charme des vertus de Gaule se devine ;

La courbe que ta bouche ironique dessine
Est un vers de Villon, un trait de Maupassant...

—

LA TARTE

Par devant les enfants fiévreux de convoitise,
Sa main prompte a pétri la tarte couleur d'or
Et, dans le four au ventre fauve, elle l'a mise.

La ménagère épie. Une minute encor !
C'est cuit ! La croûte craque au fer qui la divise.

O femme, c'est ainsi que ton cœur rude et fort
Se partage, et la pâte en devient toute exquise...

—

LE CHANT DE L'EAU QUI COULE

Connaissez-vous le chant de l'eau qui coule ?
La rivière, avec des moires
De lumière sur son dos souple,
S'en va sous les saules penchés,
Attentifs, semble-t-il, à pêcher
Entre les joncs le menu fretin des étoiles...
Près du vieux pont ébréché,
Qui rit de toutes ses dents de pierre,
J'écoute :
C'est comme un sanglot et comme une prière,
Quelque chose qui s'égoutte
Du cœur de la terre,
Et qui sonne comme la voix un peu sourde
De lointains siècles.
L'eau court sous la lune,

Qui allume
Entre les roseaux des blancheurs,
Et son chant est si doux en pleine solitude
Qu'un frisson m'étreint le cœur,
Comme d'entendre rire une femme
A travers ses pleurs.

Penché au parapet de pierre, je regarde ;
Combien de chevaliers,
Avec leurs pages dont sonnaient les hallebardes,
Sont passés là, vêtus d'acier,
Au pas nerveux de leurs coursiers,
Et mirant dans l'eau bavarde
Leur orgueilleux cimier !
Ils montaient là-haut vers la forteresse ;
Ils montaient là-haut prier
A l'église, près du pilier
Où la Vierge sourit de céleste tendresse !
Gerberoy, Gerberoy !
Ce sont les ombres de l'Histoire
Qui flottent sur l'eau, ce soir,
Sur l'eau du vieux Théroin dont pleure un peu la voix
Et, parmi tes ruines, c'est la France
Que j'écoute crier sa divine espérance !

Connaissez-vous le chant de l'eau qui coule ?
Il dit la gloire et les revers,
Le mystère du temps qui sans fin se déroule,
Toujours nouveau, toujours divers !
Gerberoy, Gerberoy, tes remparts sont pleins d'herbe,
Comme les prés qui bordent le Thérain :
Là où coula le sang superbe
Des chevaliers, au cœur bardé de triple airain,
La bonne eau des fécondes pluies
Distille mollement son pacifique ennui,
Et fait jaillir une moisson de roses fraîches.

O combats d'autrefois, victoires et déroutes !
Qui dira
Si de prochains héros ne viendront pas
Arroser de rouge cette route,
Où nous promenons, en rêvant, nos pas ?

Ecoutes, écoutez le chant de l'eau qui coule
Entre les piles du vieux pont, là-bas...

PHILÉAS LEBESGUE.

LES BELLES AMOURS

LE FAVIOLON DE LA FAVIOLETTE

A Louis Bertrand.

PROLOGUE

Une pièce basse dont le plafond de sapin est mordoré par l'âge. Sur la table, beau plateau de cerisier veiné de rose, la lampe; sous le cône lumineux que son abat-jour modèle, des papiers, un gros livre, une main qui tantôt feuillette et tantôt écrit.

Un imagier d'aujourd'hui, de ceux qui ambitionnent de tout exprimer par des surfaces et par des lignes, la musique et le mouvement, le milieu ambiant, le drame intérieur, et — comme les somnambules extralucides — qui promettent de révéler le passé, le présent et l'avenir de leur modèle, cet imagier-là devrait superposer, confondre, entremêler bien des visions pour évoquer les sensations, les espoirs, les regrets dont cette main, — monde en petit, — est le centre.

★

Il y a d'abord l'orchestre de la nature et des choses. On dirait, tout à coup, des déchirements dans les parois. Dehors, halète le vent d'hiver, tranchant, épaissi de neige, — et le chalet craque, soit que le froid contracte les fibres de ses solives, vieilles de quatre siècles, soit que le vent, plus durement le secoue. Dehors, cette rude respiration d'une force qui lutte et fait grincer les joints de l'abri. Dedans, une atmosphère qui doit à ce contraste plus d'intime harmonie. La pendule neuchâteloise, à coups secs, coupe

le temps en minces espaces égaux ; et quand elle en a coupé quinze, elle compte un quart à voix basse ; et quand elle en a compté quatre fois autant, elle compte une heure à voix plus haute. Le poêle de pierre, engourdi de chaleur, somnole et ronfle. Et la lampe aussi fait son bruit d'énergie qui se dépense.

*

Et puis, il y a cet organe vivant qui se meut.

Sous la lampe va et vient la main.

Elle pose le porte-plume sur l'encrier de faïence, — elle tourne un feuillet du gros volume que soutient sa compagne, la main gauche invisible, — et reprenant la plume, elle note :

Les Lélèges paraissent être passés d'Europe en Asie, antérieurement aux Pélasges.

Le bras qu'elle termine, la tête qui la commande, — comme le poêle, comme la pendule, comme les armoires, — trempent dans la pénombre tiède. Mais pourtant, de la blancheur des feuilles, rejaillit un reflet ; il s'accroche aux brins d'une barbe taillée très court, sans doute parce qu'elle grisonne, et glisse au devant des yeux, sur les deux ronds luisants des larges lunettes remises à la mode par les soldats américains et que portait déjà le vieux Chardin. A peine, au travers, distingue-t-on le regard.

La main manœuvre toujours :

Les Cariens auraient reflué des îles de la mer Egée, lorsque Minos y eut établi sa domination.

De nouveau, elle pose la plume, elle hésite un instant, se laisse retomber fatiguée. Brusquement, elle se relève, se retire du cercle lumineux, se porte au visage. Elle redescend placer sur la table les lunettes à monture d'écaille. Une pipe, tout près, voisine avec le pot à tabac. La main gauche s'en saisit, la droite la bourre. Une clarté vive fait battre les paupières rougies, fait briller le balancier de cuivre, l'or d'un cadre, les cannelures de la crédence. Et la fumée s'en-

gouffre sous l'abat-jour, pour s'en échapper en clair panache que rosit la flamme agitée de la lampe.

Dehors, ce vent ; ce vaste murmure tout autour et qui vient de si loin ; cette attaque qui se prépare, qui s'avance, ce choc, et cette résistance.

Dedans, ces harmonies intimes, ce « chœur des petites voix » et ce mouvement alternatif de la main qui rend la pipe aux lèvres, qui la leur reprend, — et ces minces bouffées qui vont s'épanouir, volutes éblouissantes et qu'aspire autour de la lampe la lumière échauffée.

Tous ces signes sont là qui, sur une banderole imaginaire tracent un mot : *rêverie*...

Le regard erre, la pensée le suit, le quitte, franchit un abîme d'espace ou de durée, le rejoint. Il s'arrête sur les dossiers des chaises paysannes qui entourent la table, qui disent aussi des choses et des noms d'autrefois. Un pâtre, sur celui-ci, à la pointe de son couteau, a maladroitement taillé le profil d'un soldat suisse, coiffé du morion, la pique en main ; sur cet autre menace, des ongles et des becs, l'aigle bicéphale de Frutigen ; sur cet autre un nom est sculpté, en belle gothique, Aberham Lörtscher, et une année, 1797 ; sur celui-là, dans la planche de tilleul, des initiales seulement sont incrustées et une date plus récente : J. M. L. 1825. C'est la chaise que la mamé s'attribuait lors de ses séjours au chalet ; et sa mince silhouette nerveuse et remuante, depuis si longtemps disparue, un bref instant, s'y vient rasseoir.

Une longue bouffée méditative... la main gauche retourne au livre, le feuillette, se pose sur une illustration qui reproduit le trône de Minos, dans le palais de Cnosse. Son dossier de gypse est découpé avec moins de goût que ceux de ces chaises oberlandaises.

Une demie tinte à la pendule, sans souci du vent. Chère pendule, fidèle servante. On l'abandonne, elle s'engourdit dans l'ombre glacée. Des mois plus tard, la demeure se peuple à nouveau, le poêle bourdonne, comme ce soir, et,

remontée, la voici qui se remet, d'une humeur égale, à sa besogne.

Pourquoi ce père Betchen, qui l'a vendue, s'est-il pendu? Tec-tuc tec-tuc, pen-du, pen-dule, pen-dule, pen-du!

Pourquoi?

A côté d'elle est pendu, lui aussi, le calendrier à effeuiller. On distingue son rectangle blanc, son chiffre noir : 5.

Cinq janvier! cinq jours de cette année nouvelle! Demain on ne servira pas le gâteau traditionnel, nul n'espérera rencontrer sous sa dent la fève qui apporte la couronne; nul n'aura de reine à choisir; et personne ne criera : Le Roi boit!

Cette fève enfouie dans la pâte! Etrange coutume. On la remplaçait parfois par une petite poupée de porcelaine. La fève vaut mieux. Et l'esprit qui erre sans but répète : fève, faba, fabæ, et puis, tout à coup, plonge dans le passé, y réveille un être bizarre, un falot personnage de conte dont une fève était marraine.

FAVIOLON... JEAN FAVIOLON

—

I

Jean Faviolon. Une des histoires du livre de l'enfance, du clair livre dont chaque image, triste ou gaie, est coloriée avec des couleurs éclatantes, livre magique qui suffit à émerveiller la vie.

O gros volume, bourré de savoir et lourd de siècles, que tu pèses peu, en ce moment, à côté du livre mystérieux ouvert ainsi, tout à coup, et posé là par le souvenir!

Clarté et joie. Couleurs violentes, verts crus, bleus vifs, blancs éblouissants. Et tout est mouvement! Les oiseaux dans les haies, les poules sur les fumiers, les deux promeneurs sur la route, et les nuages surtout, les longs nuages lancés à travers le ciel. Il y a des albums comme cela où les images sont animées : on tire, au bas de la page, des petits carrés de toile ou de carton qui la dépassent, et le bateau se

balance, le coq bat des ailes pour chanter, la petite fille saute à la corde.

Dans cette joie et dans cette clarté, avec ses lumières, ses creux et ses bosses, c'est un grand morceau de la patrie enfantine, un grand morceau du canton de Genève, qu'enfièvre l'âpre premier baiser du Printemps. D'où est-il plus beau, notre canton, dites, que des hauteurs de Landecy, de Compesières et de Saconnex d'Arve? Reliés par le Mont de Sion, le Salève et le Jura l'entourent; il repose sur leur commun giron et le lac, là-bas, reflète sa tête obstinée et fervente.

Clarté et joie! D'un côté le Salève, dos fauve, pelé, allongé sur les assises grises dont la base émerge de la zone déjà violacée des boqueteaux et des buissons; de l'autre, le Jura, une ligne modulée qui se lève sur l'horizon et se confondrait avec le ciel si une fine marge de neige luisante ne l'en séparait encore. Là-bas Genève, son profil hautain, ses clochers nets et qu'on prendrait ainsi de loin pour le relief si patiemment, si exactement construit par le bon architecte Magnin, d'après sa cité natale. Et derrière, c'est le lac, d'un bleu violent, d'un bleu presque trop bleu, d'où arrivent, précipités comme des flèches, les longs nuages. Du même vol qu'eux va la bise. Comme elle va! Elle arrache aux chênes de Landecy la rouille tenace de leurs dernières feuilles dont l'hiver même n'a pu avoir raison; elle creuse des sillons pâles dans le vert acide des jeunes blés; elle roule les crottins secs; elle fait claquer la jupe bleue à pois blancs de la mamé, elle lui enlèverait son chapeau si elle n'avait eu la précaution d'en assujettir l'aile d'un cordonnet qu'elle tient de la main gauche; elle hurle de plaisir, la bise, se grise de sa vitesse et de sa force accrue et sur tout le paysage elle répand la ronde blanche des pétales de cerisiers qui ont l'air de flocons de théâtre, qui tourbillonnent, qui tombent, qui repartent, qui mènent une telle danse que tout danse avec eux: les montagnes qui se tiennent par la main et font la ronde, les ombres bondissantes des nuages et, sur la route,

les deux légers promeneurs, la mamé et celui qu'elle nomme son « monstre », qui luttent, le souffle coupé, qui rient aux éclats, s'accrochent l'un à l'autre et sautillent pareils à ces minuscules poupées montées sur trois crins que l'on anime en tambourinant des doigts sur la table.

Comme tout frémit et tournoie dans cette grande clarté joyeuse !

Une vive poupée, en vérité, que la « mamé », si bien prise, si bien mise, si proprette, tout environnée d'un parfum de lavande, et qui pose à peine ses petits pieds ! Sa figure est ridée, c'est vrai, mais toute rose, et puis on n'y voit que le pétillement des yeux, ces yeux perçants, dont nul chagrin, nulle souffrance n'a pu ternir l'éclat rieur et qui peuvent pourtant, parfois, s'emplir d'une surprenante énergie.

Son « monstre », lui, que voulez-vous, c'est son « monstre », son « terrible », son petit-fils préféré, celui que son vieil ami le curé Desturens a baptisé « mouvement perpétuel », un gamin de 8 ou 9 ans, plus souvent perché sur un arbre, juché sur les meules, mussé dans les greniers, qu'assidu à ses tâches et à ses leçons ; plus souvent égratigné par les ronces, « échiré » par les branches, dépeigné par l'air du temps, que soigné dans sa mise et coiffé à l'anglaise, comme elle le voudrait ; un pas grand chose qu'elle adore, son bonheur et son tourment, un « monstre » enfin, pour qui elle a dû faire coudre chez l'Adèle, à la main, — car toutes les aiguilles de la machine s'y brisaient, — un vêtement en *cuir-loup*, fameux dans le village.

Les voyez-vous, tous deux, qui par la rude bise et parmi le tourbillonnement des pétales, cheminent sur la route, badinent à l'envi, et se disputent, dans la haie de la campagne Micheli, les primevères et les violettes ? Le cantonnier qui les a salués sait bien d'où ils viennent, allez ! Ils viennent, comme ils font chaque semaine, de Collonges en Savoie. Ah ! on les connaît bien, allez ! tous les deux. Ils ont traversé le pont dont une croix décore le parapet ; ils se

sont amusés aux jeux des canards, au bruit du moulin ; à travers la grille du parc, ils ont admiré les pelouse de l'avenue qui monte noblement vers la demeure des de Beaumont. Et puis, ils ont franchi les deux marches qui mènent à l'épicerie, à la boutique sombre, étroite, encombrée de sacs, de pains de sucre dans leur papier bleu, de pelotons de ficelle, de souliers, de bocaux multicolores, imbibée d'odeurs de pétrole, de cannelle et de cuir. Pour sûr qu'on les connaît ! Au retour, les douaniers ont bien visité le panier que la dame porte toujours au bras, un panier de paille souple, fermé d'un couvercle d'étoffe rouge, à coulisse, et sur lequel on peut lire, en lettres rouges : *Souvenir de Nice*. Ils ont visité le panier sous l'œil moqueur de la dame, ils y ont bien trouvé un gros « cornet » de « drops » qu'ils ont laissé passer, *pour cette fois*. Mais le reste, bernique. Elle est fine, celle-là, et rusée ! Ces volants, cette pèlerine, ce tablier de soie noire, qui dira ce qu'ils cachent ? Pour sûr le père Tabuis aura ce soir son paquet de tabac ; et l'on sait bien que la cassonade coûte moins cher à Collonges qu'à Saconnex-delà-d'Arve !

La frontière repassée, — salut bien, Messieurs les gabelous ! — ils sont entrés, à la Croix de Rozon, chez la maman Dupont qui a sorti du dressoir son eau de prunelle ou sa crème de cacao. Et les voyez-vous maintenant qui gambillent comme deux bienheureux ! Pourquoi n'ont-ils pas tiré à droite ? Ah ! sans doute veulent-ils, en passant, saluer à Compesières cette grande bringue de curé. Il ne se trompe pas, le cantonnier ; les voici qui sonnent à la cure. Mais la Francine sur le pas de la porte leur a dit : « Monsieur le curé n'est pas là, il est descendu en ville, s'il ne remonte pas par Arare, vous le rencontrerez peut-être. » Et, en s'éloignant, le monstre à qui M. Rheinwald, un ami de la mamé et son régent au collège, a donné l'amour du latin, déchiffre une fois de plus l'inscription gravée sur la porte de la Tour bâtie par les chevaliers de Malte :

Hanc struxit melioris amor.

Le soleil s'est abaissé ; dans les arbres qui bordent le domaine dont les Loup sont fermiers, des arbres tardifs qui bourgeonnent à peine, il tend un treillis de vermeil où la bise vanne l'azur du soir. De l'autre côté, par-dessus la haie, elle avive les braises qui dessinent encore les contreforts du Salève, et, au milieu, en contre-bas, son souffle crépusculaire rabote furieusement la route qui descend à Saconnex-delà-d'Arve.

Le monstre a pris le panier de la grand'mère ; il la tient elle-même par le bras. Tous deux, courbés, peinent contre les coups de soufflet. Au tournant, là où s'embranche le sentier qui conduit au pavillon de l'avenue, ils débouchent au milieu d'une troupe de gamins endiablés qui grimacent, se désarticulent, girent et hurlent à tue-tête :

Favi, Faviolon, Faviole
Prend son cou sur son épaule,
Dans sa main
Prend du crottin !
Ton esprit s'envole, vole
Favi, Faviolon, Faviole
Saute après, saute donc
Favi, Favio, Faviolon.

Ils entourent quelque chose qui remue sur la route ; une espèce de grosse fève brunâtre, un être tout rond dont la tête dépasse à peine les épaules, dont le fond de culotte traîne par terre, dont sort un goitre pâle comme un germe blanc sort d'un haricot, qui, une pelle à feu dans une main, un balais de ramure dans l'autre, dispute à la bise des crottins dont il emplit une caisse montée sur quatre roues.

La « mamé » ne rit plus, ne plaisante plus.

— Laissez-le tranquille, immédiatement. Vous devriez avoir honte de tourmenter de la sorte un pauvre homme qui a déjà bien assez de mal à gagner sa vie. Et toi, Blanc, tu sais ce que je t'ai déjà dit. Que je ne t'y reprenne pas !

Blanc, le plus acharné, baisse la tête, ramasse sa courroie de livres, s'éloigne sans repiper mot ; et tous les autres le

suivent. Ils savent qu'on n'en fait pas à son idée avec cette dame et que leurs parents, même les plus gros du village, n'entendraient pas qu'on la contrariât.

— Alors, mon pauvre Jean, dit-elle en se rapprochant de l'infirme, ces pandours vous font encore endèver!

Par-dessous l'aile du feutre ignoble qui le coiffe et pose sur ses épaules inégales, de ses yeux clignotants, perdus dans les plis grisâtres de sa grosse tête, il la contemple, et puis il les regarde disparaître, et levant sur eux sa pelle embrennée: — Oô, si j'en prends un, une fois, si j'en prends un, ôô, je l'écrase, gronde-t-il, et il lance sa pelle, d'un geste terrible, dans les crottins de son chariot.

— Non, Jean, non, ne vous encolérez pas. Ce sont des enfants; il faut leur pardonner; ils ne comprennent pas le mal qu'ils font. Et elle ajoute : En redescendant, passez chez moi, il y aura un verre de vin chaud pour vous... viens, petit.

Et Faviolon, d'un double geste qui exprime la délicatesse de l'âme enlisée dans cette forme hideuse, écarte d'une main la charrette à crottins pour laisser passer la dame et, de l'autre, tire sur le rebord de son chapeau.

Le monstre ne chante plus, ne bavarde plus; il se presse contre sa mamé. Il n'aime pas rencontrer Faviolon. Sa vue lui cause autant d'horreur que de pitié; et, secoué par la bise, il frissonne en songeant que le goitreux va venir s'asseoir dans la cuisine et qu'il arrachera de sa gorge ces sons affreux qui lui servent de voix.

*

Faviolon est venu, il s'est assis sur l'escabelle que la mamé lui a tendue. Il a laissé sortir une espèce de rire: ho, ho, ho, en contemplant les cuivres polis accrochés au mur et les assiettes à fleurs du vaisselier et ses yeux au fond des deux trous sales ont brillé lorsqu'il a pris la tasse où fumait le vin chaud. Il a bu longuement, en grognant de plaisir, un peu comme font les porcs dans l'auge et, de son doigt répugnant:

Dans sa main
Prend du crottin

il a ramené du fond de la tasse un morceau de sucre à demi fondu et l'a poussé dans le creux qui lui sert de bouche et qui ressemble à l'ouverture du sac flasque qu'est son goitre. Alors, la mamé lui a dit : « Il fait nuit, Jean, il faut rentrer. » Il s'est levé, il a tiré sur son chapeau ; les franges de ses pantalons ont balayé la cuisine, et dans la cour on a entendu tressauter son chariot à crottins.

La mamé, qui sait tant de choses sur les gens du village, n'en sait guère, sur lui. Il n'a pas plus d'histoire qu'une motte de terre, dit-elle. « Il y a peut-être une quinzaine d'années qu'il est apparu dans le pays... il arrivait, assurait-on, d'au delà le Mont de Sion, du côté de Cruseilles. Bambou, le braconnier lui a donné une place dans son écurie, à côté du bourrique. C'est lui qui « soigne » le grison et la chèvre lorsque Bambou a trop bu. En été il va, il vient. Pareil aux chiens errants il suit l'un ou l'autre. Tantôt il accompagne le fondeur de cloche, tantôt l'étameur. Comme le monstre le sait bien, puisqu'il l'y a souvent rencontré, il s'aide au four banal le mardi. Il ramasse du crottin pour les rosiers de celui-ci et de celui-là. Un temps, il a fait le taupier. Il travaille aussi pour Lachenal le puisatier, et Breton, le modèle de leur fameux Hodler, celui qui peint des femmes jaunes, l'emmène lorsqu'il va aux champignons de l'autre côté du Salève. Il connaît le pays loin à la ronde. C'est lui qui a été chercher le mège chargé de chasser le mauvais esprit de l'écurie des Tabuis. Il bricole, le pauvre Jean ! tout moindre et privé qu'il est, il besogne de son mieux ; il y en a plus d'un par ici qui faraudent, se donnent du bel air, et ne le valent pas, même de loin. Et ne va pas croire, petit, qu'il soit si sot qu'on suppose. Il n'est pas méchant non plus ; c'est la malice des autres qui l'engrinche et le rend mauvais. Quand mon Vaillant a été blessé par des chasseurs au champ de la pierre, c'est lui qui me l'a ramené. Vaillant s'en souvenait bien, je t'assure, et lui qui était si bon gardien, il ne le mo-

lestait jamais. Et même j'ai l'idée que ce Faviolon aime aussi les belles choses. N'est-ce pas pour admirer la vue, parce qu'il se plaît au spectacle de la ville et du lac, qu'il va si souvent le soir s'accroupir sur les marches de la croix, à l'entrée du village? Comme cela, immobile, il ressemble bien un peu à une grosse fève et c'est pourquoi les malins de l'auberge l'ont surnommé Faviolon. »

Ainsi jacassait la mamé, tout en dépliant la nappe blanche, en activant le feu sous la marmite, en arrangeant dans une corbeille verte de vieux Widgwood, — débris de sa splendeur passée, — les beaux fruits de l'automne, les « culotte suisse » et les « cuisse-dame ». Et le monstre l'écoutait bâillant de bonne faim, et les yeux pesant de sommeil.

II

— La Bonjour ne m'a pas apporté mes œufs, murmure la mamé. La Tabuis n'a pû m'en remettre que deux. Demain, les cousines nous visitent. Je veux faire un soufflé à Marthe, qui en est friande. Après le souper tu m'accompagneras chez la Charrat. Elle en a pour sûr, avec son grand poulailler. Ça te fera coucher un peu tard ; mais tu pourras dormir plus longtemps puisque c'est dimanche. J'irai seule à la basse messe.

Et après le repas, une fois la vaisselle en ordre, tous deux, la grand'mère et le petit-fils, se sont mis en route, bien emmitouflés, dans la nuit noire. La mamé a pris sa canne ; le monstre balance la lanterne.

Il n'a pas encore neigé, mais sous le brouillard de décembre le froid pince. On ne voit rien que le reflet jaune de la lanterne qui boitille sur la route et se mire dans les ornières où l'eau commence à geler.

Au village tout est clos. Les maisons se confondent avec la nuit, barrées, çà et là, d'un trait ou d'un carré de lumière, fente de volet ou fenêtre embuée. Mais « aux Amis réunis », les buveurs du samedi mènent grand train. On reconnaît la

voix de ce gueulard de Bambou. Et, par le vitrage, on voit, dans la boutique de l'Adèle, des femmes assises sur les sacs et sur les caisses, qui cancanent, le foulard autour des oreilles, les mains sous leurs tabliers. Un peu plus loin, la croix, au carrefour, étend ses bras blancs. La mamé se signe. Là-bas, une lueur rouge accrochée au brouillard annonce Genève.

Il faut que la mamé ait bien besoin de ces œufs, pense le « monstre ». Il n'ignore pas qu'elle n'aime guères la Charrat qui passe pour un peu sorcière. On l'accuse d'avoir mis le sort sur l'écurie des Tabuis. Et lorsque le major est mort, dans une de ses terribles crises d'épilepsie, il l'a couverte de malédictions. Le monstre sait bien où elle habite : la petite maison, au pied de la rampe qui mène à Saconnex-d'en-bas, sous le gros noyer, à peu de distance de la tour où madame de Montfalcon a fait placer une statue de la Vierge. Mais il n'est jamais entré chez elle. D'Arare à Landecy, c'est bien une des seules maisons dont il n'ait pas franchi le seuil. Déjà voici briller, entre les branches dépouillées des noyers, la lumière que l'on allume chaque soir, sur la tour, à côté de la Vierge. Et voici, dans l'épaisseur des lierres, le portail de la Charrat. Un jardinet sépare la masure du chemin. Le rond d'or de la lanterne chevauche des bordures de buis, grimpe à des troncs d'arbres fruitiers tortus et grimaçants. Est-ce un chat, cette forme noire, silencieuse et furtive ? Sans le rectangle sombre de la porte on ne distinguerait pas la façade du fouillis des branchages, toute couverte qu'elle est par les entrelacs d'un rosier.

Mais... n'entend-on pas comme une musique ? Oui, bien, une musique très douce, égrénée...

— Ce n'est pourtant pas un accordéon, marmonne la mamé.

En même temps, elle lève le marteau, et le monstre, inconsciemment, lui prend la main. A travers l'épais panneau, le coup a enfoncé un son lourd qui s'éloigne, qui va,

de l'autre côté, où est la cuisine, porter la nouvelle : Quelqu'un est là qui frappe à la porte !

La musique s'est tue ; quelque chose grince, là-bas, où le son est allé. Une voix en revient, qui crie : « Voilà, j'y vas ! » Des galoches glissent sur les « carrons », une main gratte à la porte, tire un verrou, entr'ouvre avec prudence.

— C'est nous, maman Charrat, dit gracieusement la mamé, excusez-nous, je suis là avec le petit...

— Comment, à cette heure, Madame, et depuis des lunes qu'on ne vous a pas vue. Entrez seulement. Il ne fait pas trop chaud cette nuit.

— Nous ne nous arrêtons pas, maman Charrat ; je viens voir si vous avez peut-être quelques œufs; je n'ai pu en trouver que deux chez la Tabuis, et demain je voudrais faire un soufflé.

— Entrez, entrez seulement, on tâchera bien de vous accommoder ; suis la grand'mère, petit.

Et elle pousse le monstre dans le corridor, pour refermer la porte derrière lui.

— Ah ! qu'est-ce que c'est ? s'écrie la mamé.

— N'ayez pas peur, ça n'est rien, c'est Mic-Mac qui a profité pour rentrer.

— Mic-Mac ?

— Oui, notre chat.

Le monstre aussi, contre son mollet nu, a senti glisser l'épaisse fourrure. Et c'est Mic-Mac sans doute qui, en se faufilant dans la cuisine, a élargi la tremblotante barre de lumière dressée à l'extrémité du corridor et vers laquelle, dans une étrange et forte odeur de plantes séchées, on marche en tâtonnant.

Le monstre toute sa vie gardera, inséparable du souvenir de cette odeur, la vision du tableau peint là, subitement, devant lui.

Une cuisine si grande qu'on n'aurait jamais cru du dehors qu'elle tiendrait dans cette masure, une cuisine dallée de plaques de schiste, plafonnée de solives noircies, où l'âtre,

tout d'abord, sous le large manteau, s'impose à la vue. Des bûches, de leurs langues ardentes, y lèchent le ventre noir de la marmite à trois pattes, suspendue à la crémaillère. Et répondant à ce rougeoiment, le tremblotement du crésu, au bout de la potence de chêne, révèle sur la table des pots où macèrent des ramures, des écuelles pleines de graines diverses, et la silhouette hostile de Mic-Mac. Mais, dans ce décor d'obscurité bougeante et de lueurs, hanté de formes vagues, ce qui retient surtout les regards élargis de l'enfant, ce sont, de chaque côté de la cheminée, cariatides qui semblent en soutenir le manteau, deux êtres difformes, deux génies de nuit et de mauvais contes, Jean Faviolon, acropetonné sur la dalle de molasse, et vis-à-vis, assise sur une banquette, la Naïne.

La Naine à la Charrat, la naine à la Sorcière, tous savent son aventure, qu'elle a été abandonnée à Plan-les-Ouates, par des Bohémiens poursuivis à la suite d'un vol, et recueillie par la vieille herboriste ; un drôle d'être, ma foi, à tête énorme, posée sur un tout petit bout de corps de rien du tout, qu'achèvent des pieds bots. Et toujours propre avec ça, toujours souriante et de gracieux accueil, encore qu'elle soit à demi muette, et qu'il faille bien être accoutumé à sa manière de langage pour la comprendre. La Charrat pousse la table, approche des chaises du foyer :

— Asseyez-vous, Madame, et le petit aussi, chauffez-vous, la fraîcheur commence à mordre.

Ce disant, elle lance sur les bûches tout un panier de coquilles de noix qui pétillent, brasillent, illuminent l'âtre et ceux qui l'entourent au grand contentement de Faviolon qui fait : ho, ho, ho... à la danse des flammèches.

— Tu es donc là, toi aussi, Jean ? fait la mamé.

— Eh ma pauvre, que voulez-vous ; depuis la vendange Bambou ne dessoule plus, il l'arsouillait à tout propos, le battait à mort, ça aurait fini par du vilain. Quand il y en a pour deux, il y en a pour trois, pas vrai ? Je l'ai pris à mon service, hé, hé, j'ai assez tracassé dans ma vie ; je peux bien

me payer de faire la dame, avant d'aller manger les salades par la racine. Un bon valet, je vous assure, et une gentille servante.

Et se tournant vers la naine :

— Va, ma cauque, va voir chercher dans le placard du réduit une douzaine de beaux œufs.

La naine s'est levée, elle roule sur ses moignons, balançant sa grosse tête, coiffée d'un mouchoir noir, et son ombre s'en va, clopinant, dessinée d'un trait de lumière par le crésu qu'elle emporte.

— Ce n'est pourtant pas la soupe, maman Charrat, que vous apprêtez à cette heure ? fait la Mamé toujours questionneuse.

— La soupe, làs ! mon dieu, y a beau longtemps qu'elle est mangée. C'est une de mes drogues, ma bonne dame ; c'est avec ce qui cuit là-dedans que, l'autre année j'ai tiré de l'enfer, où il mérite pourtant bien d'aller, le mari à la Muffaz. Croyez-moi, je sais bien des tours, bien des tours que les docteurs de la ville, qui font les semblants de tout savoir, ne sauront pourtant jamais. Ils gribouillent une recette pour le pharmacien, ils empochent la pièce, adieu j't'ai vu, et leur malade est bientôt encrotté ! A vous qui êtes un peu guérisseuse aussi, je dirai bien ce qui bout là-dedans. Mais, voyez-vous, les ingrédients, ça n'est pas tout. Il y a les paroles...

Et elle répète d'un ton qui ne rassure pas le petit :

— Il y a les paroles !

— C'est sûr, c'est sûr, reprend la mamé qui préfère ne pas insister, car elle devine l'inquiétude de son monstre et redoute les cauchemars auxquels il est sujet ; c'est sûr ; mais, dites-moi, maman Charrat, de votre jardin, nous avons cru entendre de la musique.

— Ah ! ah ! rit la vieille, vous avez entendu. C'est bien ça, tous les soirs il y a musique chez moi. Je vous le dis, qu'avant de passer chez les morts, je veux me payer du bon temps. Ne savez-vous donc pas que la cauque sait

jouer de la guitare? Demandez à Jean. Tenez, lorsque vous avez frappé, elle a caché son instrument derrière le fagot. La voici qui rapporte les œufs, on va lui demander un air pour le petit-fils.

La naine s'avance en effet, d'une main elle relève son tablier, et tient un corbillon rempli d'œufs blancs, dont le reflet éclaire, par-dessous sa figure enfantine, souriante et triste ; de l'autre, elle lève le crésu. Quelques syllabes, lentement, sortent de sa bouche.

— Voyez, traduit la Charrat, elle a choisi les plus beaux, — puis fouillant dans le tablier, — elle a pensé à prendre des noix et des noisettes pour votre gamin.

Comme la naine, après avoir raccroché le crésu va se rasseoir :

— Prends ta guitare, ma cauque, joue-leur un petit air.

Mais la naine, toute envahie de honte, cache sa grosse tête dans ses petites mains plissées.

— Joue donc, sotte, on ne te mangera pas, gronde la Charrat.

Et comme la naine demeure la figure dans les mains, c'est Jean qui se lève, traînant ses grègues, qui va chercher la guitare derrière la caisse à bois, et doucement, doucement, la met sur les genoux de la pauvrette.

Elle se résigne, elle passe le cordon de cuir sur son épaule, elle pince une corde, une autre. Mic-Mac étire ses griffes comme pour menacer les sons métalliques qui l'horripilent. La Charrat lui allonge une bourrée :

— Toi, si tu jargonnes, gare !

Maintenant la naine est toute à sa guitare, aux plaintes qu'elle en tire. Elle regarde le feu sans le voir, elle incline son front boursouflé vers l'instrument chéri qu'elle berce, dirait-on, et qui répète ces mélopées que les tziganes enseignent à tous les échos du monde oriental.

Jouait-elle bien, ou jouait-elle mal ? Nul des auditeurs n'aurait su le dire, ni le monstre dont ces accents pin-

çaient le cœur trop tendre, ni la Charrat, toute enorgueillie des talents de son adoptée, ni Faviolon, béant d'extase, ni surtout la mamé qui, de sa vie, n'avait chanté juste quatre notes. Mais tous subissaient instinctivement le prodige, l'étonnant et merveilleux contraste qu'il y avait entre tant de difformité et tant d'harmonie, entre tant de déchéance et tant d'élévation.

III

L'hiver a passé, — un second printemps, — et c'est l'été. Tout le jour la mamé crochète ou tricote à l'ombre du grand sapin, parmi la fraîcheur du verger; son monstre près d'elle, étendu dans l'herbe, lit *Vingt mille lieues sous les mers* ou *l'île mystérieuse*. Et vers le soir, lorsque la chaleur est tombée, ils vont se promener. Ils vont sans se presser, ils s'attardent, il n'y a pas de cuisine à faire. La mamé s'est arrangée avec la Tabuis qui leur garde, au chaud sous un linge bien sec, deux pots de soupe épaisse. La mamé y jette gros comme une noix de beurre frais, et la main à la panse tiède, on va savourer sa potée, dans la cour, sur le banc de pierre, tandis que Picus, l'aide-berger, tire sur le bras de la pompe pour remplir l'abreuvoir.

Ce soir, ils ont poussé jusqu'à Arare. A travers la grille du Château, ils ont tenté d'amadouer le dogue qui s'est tu, mais a continué de les regarder de côté, sans trop de confiance, à leur amusement. Et les voici qui s'en retournent, tout à la douce. Sous le linge épais, la soupe attendra un peu. Il n'y aura plus ensuite qu'à s'aller « dremi », comme dit la Tabuis. Et puis, bien que le soleil soit déjà tombé derrière le Jura, et que sa lueur n'enfonce plus qu'un grand coin rouge dans l'embrasure du Fort de l'Ecluse, l'air est encore si chaud et doux à la flânerie! Des nuages dorés, une limaille d'or tombe sur terre se mêler au crépuscule. Dans les haies, à tous les buissons, les brindilles de foin, bien séchées par les beaux jours, tendent des barrettes reluisantes : sur les prés les rides parallèles des coups de faux ont l'air de

frissons d'or à la surface d'un étang. Tout embaume, et l'haleine qui s'élève du sol, et le souffle qui passe dans les branches. Le concert des grillons s'attendrit. Une alouette de là-haut, de ce rayon peut-être qui traverse le ciel, chante, chante et chante encore ; et là-bas, sur le grand chemin, l'essieu d'un char récrimine à cause de la trop lourde charge de foin qu'il lui faut porter à la grange.

Ah ! la mamé, ce soir, n'a pas besoin de tenir le cordonnet de son chapeau à dentelles. Adieu pèlerine ! Elle n'est chargée que de son inséparable panier et des fleurs que son monstre lui cueille. Elle se sent heureuse, si heureuse, après tant de vicissitudes, de cette soirée pacifique, embellie par la présence de l'être au monde qu'elle chérit davantage.

— O mon petit, s'écrie-t-elle, oh ! que c'est beau !

De la main, elle montre là-bas sur le dos du Salève un jeune croissant fin, fin et recourbé comme un cil qui palpite.

— Quand tu seras grand, souviens-toi, continue-t-elle, moitié plaisante et moitié grave, quand tu seras un jeune homme, et que peut-être ta mamé qui est vieille, mon bon petit, qui est très vieille, ne sera plus là, alors mon petit, souviens-toi comment il faut saluer la lune nouvelle pour connaître son avenir. Je vais te le montrer, tiens, prends mon panier. Et la voici qui pinçant sa jupe, à la vieille mode, fait une belle révérence au croissant et lui adresse ce discours : « Lune, ma lune jolie, fais-moi voir en rêvant celui que près de moi j'aurai dormant de mon vivant. » Tu diras : *celle*, toi, naturellement ; et tu feras trois pas en arrière, comme cela, et une nouvelle révérence, et tu répéteras la demande, et tu recommenceras une fois encore en prenant bien garde surtout de ne pas trébucher. Alors, à ce qu'assurait la Charrat qui m'a appris ce dire, tu verras en rêve celle qui sera ta femme.

Le gamin rit, rit tant qu'il peut, émerveillé par ses génuflexions à la lune. Il saute au cou de sa mère-grand.

— Ah ! ma mamé, ma mamé, je crois bien que tu es un peu folle !

— Vilain monstre, va, et elle le presse dans ses bras, oui, tu as peut-être raison, je suis un peu folle sans doute ou un peu grisée ; c'est que je suis contente et qu'à mon âge, vois-tu, le bonheur, c'est si rare que cela tourne la tête.

Comme il va vite le croissant et comme il brille à mesure qu'il monte ! Les grillons s'apaisent, l'alouette ne chante plus.

Au bout du sentier, sous le noyer, fume la demeure de la Charrat.

— Elle est morte, n'est-ce pas, mamé ? questionne l'enfant.

— Oui, elle est morte pendant les vacances du nouvel an. Elle mange les salades par la racine, ainsi qu'elle disait. Ses breuvages ne l'ont pas sauvée. La vieillesse, c'est une maladie qu'on ne guérit pas. J'ai appris la nouvelle à Nice par une lettre de Monsieur le Curé. Elle a laissé son bien à la naine. Et celle-ci, ce printemps, a épousé Jean Faviolon. M. Dethurens a bien raison : il y a des couvercles pour tous les pots. Les vauriens du village, Bambou en tête, leur ont mené un fameux charivari. Ces pauvres, pourtant, pourquoi n'auraient-ils pas droit à un petit morceau de bonheur ?

Et la grand-mère et le petit-fils, sur le vieux chemin envahi d'herbes, dans le silence du soir, s'avancent à la rencontre des sons de la guitare. Au lieu de remonter directement du côté de la croix, et malgré l'heure tardive, ils se détournent, s'approchent doucement de la clôture de lierre. Sous la voûte des arbres fruitiers, au bord de l'allée de buis, ils peuvent voir la maison ; le jour fermant colore encore sa façade toute pointillée de rouge par les fleurs du rosier.

Près de la porte, sur le banc, sous la fenêtre, Faviolon est assis, Mic-Mac sur les genoux, et la naine, à son côté, égratigne sa plaintive guitare. On devine qu'elle s'applique à donner le moins de son possible, à retenir les notes près

d'eux, sous les vieux pommiers, sous les vieux poiriers, dans les limites du jardin. Ce n'est plus comme jadis, du temps qu'elle habitait la roulotte, pour les passants qu'elle joue, c'est pour celui-ci maintenant, pour ce goitreux difforme comme elle et qui la contemple, illuminé de reconnaissance.



Ouf, murmure, la mamé, en s'éventant d'un bizarre petit éventail rond, qu'on tire d'un manche de roseau ; ouf ! quelle chaleur ! Il y aura de nouveau de l'orage. Oui, assurément, répondent ensemble les deux demoiselles Du Coudray qui passent la journée auprès d'elle.

Le monstre a porté leurs chaises, les deux chaises de paille et la chaise pliante de la mamé, sous le grand sapin, près de l'ancien jeu de boules abandonné. La mamé crochète, Mlle Louise tricote, et Mlle Eugénie leur lit : *La résurrection de Rocambole*. Adossé à une racine qui bossèle l'herbe rare, le monstre a délaissé un croquis commencé pour suivre le va-et-vient, en sens inverse, d'une double procession affairée de fourmis.

Quelle chaleur en vérité! et quel lourd silence sur la campagne immobile! Pas un souffle, pas un chant d'oiseau, rien que le crissement, assourdi et si habituel qu'on ne l'entend plus des grillons et des sauterelles.

Et tout à coup, au milieu de cette torpeur où halette la voix de Mlle Eugénie, un appel :

— Madame, Madame !..

Et par la petite porte du jardin, la Fine, presque au même moment, se précipite, sans couleur :

— Madame, venez vite, il vient d'arriver un malheur chez les Bonjour...

La mamé, déjà, a posé ses lunettes, s'est levée. Elle trotte auprès de la Fine, tout en épinglant son chapeau, et le monstre les accompagne, tandis que les bonnes demoiselles croisent des regards épouvantés en murmurant :

— Eh ! bien, en voilà une affaire !

Sans rentrer dans le jardin, la Fine a pris tout droit le long du mur, et elle explique, le souffle coupé :

— C'est Picus qui vous est venu quérir. C'est pour Jean Faviolon ; il travaillait à creuser l'égout qu'ils veulent faire, vous savez. On ne sait pas comment ça s'est passé ; ils l'ont trouvé à moitié pris sous un tas de pierres et de terre qui lui était venu dessus. Lachenal et Saxoud et les autres le tirent de là-dessous ; Picus dit qu'il est bien malade. On l'a envoyé vous chercher pour voir s'il y a du remède.

Suivie de la mamé, la Fine a passé par le pressoir, franchi la route, contourné le jardin et la maison de feu le major et les voilà parmi ceux qui se poussent autour de la tranchée, les femmes qui brament de pitié, les hommes qui s'essuient le front penchés au-dessus du corps informe qu'ils ont dégagé et déposé sur une botte de paille.

Le grand Lachenal, le puisatier, qui a travaillé comme dix et ruisselle, continue l'explication de l'accident :

— Vous comprenez, là il y a un ancien canal que nous ne connaissions pas ; le poids de la terre l'a effondré ; tout est venu en bas même la borne de la grange, et c'est elle qui a touché Faviolon, en plein au travers des estomacs, et elle est pesante, la garce !

La mamé s'est agenouillée près du blessé. Elle relève la tête d'où le chapeau n'est même pas tombé. Tout cet amas de chairs ravagées qu'est sa figure n'est ni pâle, ni livide ; mais vert, du vert des racines de rave. Et dans cette boursouflure verte, il y a un ruban noirâtre, qui descend de la bouche.

— Donnez-moi de l'eau, commande la mamé et un linge.

Elle a arraché le chapeau collé au crâne chauve, elle tamponne les tempes qui se creusent.

— Du cognac, ou de l'eau de vie... et préparez du café.

Elle glisse une cuillère de cognac entre les lèvres serrées. Les paupières battent, Faviolon ouvre les yeux. Il re-

garde la mamé. Assurément il la reconnaît, il s'efforce de lui sourire...

— Tu me reconnais, mon pauvre Jean !

Il fait : oui, des paupières.

— Tu as bien mal, où as-tu mal ?...

Alors, en s'y reprenant à plusieurs fois, avec des mouvements imperceptibles qui témoignent d'un immense effort, les lèvres sifflent :

— Fffou... tu.

On dirait que ce mot, prononcé par lui, et qu'il a entendu, fouette ce qui lui reste de vie. Sur la paille, il agite sa main droite, la soulève, — et péniblement, avec un soupir d'affreuse souffrance, la tend dans la direction de la grange.

— Ah, dit Lachenal, c'est y le paquet que tu veux, Jean?

Et il prend, posé sur une brouette, un objet plié dans un bout de journal, qu'il passe à la mamé.

— C'est bien cela, Jean ? interroge celle-ci.

— Oui, répondent les paupières.

Elle déplie le journal ; elle en tire un beau mouchoir de soie noire, à franges.

Il n'y a pas une heure qu'il l'a acheté à Moritz, le colporteur, non pas une heure, dit Lachenal ; si au moins ça s'était éboulé pendant qu'il faisait son marché.

La mamé a compris. Elle replie le mouchoir que les deux yeux regardent, regardent tant qu'il peuvent.

— Vous voulez que je le porte à votre femme, Jean, n'est-ce pas, de votre part ?

— Oui, merci... font en retombant sur deux larmes les grosses paupières.

IV

La mamé s'est envolée à la première heure. La veille, elle avait reçu une lettre, et l'ayant lue et relue, se parlant à elle-même : « Allons, tant pis, il faut aller examiner ça avec mon vieux Pavarin. » Son « vieux Pavarin » était banquier, un banquier des autres temps qui la conseillait, la

guidait, l'aidait à ménager son reste d'avoir. Et elle avait envoyé son monstre dire à la laitière, la Bonjour, celle-là même chez qui l'accident était arrivé, qu'elle prendrait demain son « équipage » pour descendre en ville. Le monstre sommeillait encore dans sa gaie chambrette dont la tapisserie représentait des enfants jouant à la marelle, jouant aux grâces, jouant à la toupie, lorsqu'elle était venue, toute fraîche et toute parfumée, l'embrasser au moment de partir. A peine le jour écartait-il, au-dessus du Salève, la draperie brumeuse de la nuit.

— La Tabuis t'attend à déjeuner et à midi. Sois sage. Fais bien ton lit. Aie soin surtout de fermer la porte à clef, si tu sors. Je pense rentrer vers les 4 h.-4 h. 1/2. Je prendrai, par Piadanse, l'avenue des peupliers et Saconnex d'en-bas. Tu viendras à ma rencontre, n'est-ce pas ?

En son absence, il a reçu M. le Curé, il l'a accompagné à Compesières. Et le curé, son chapeau toujours à la main, comme de coutume, lui a parlé du pauvre Faviolon et de tout ce qu'il a dû souffrir encore pendant une longue semaine d'agonie. Et il a ajouté

— Plus de trois mois, déjà. Seigneur comme le temps va vite. Souviens-t-en, mon enfant, souviens-t-en, le temps perdu, on ne le rattrape plus. Sois bien raisonnable aussi avec ta bonne grand'mère, elle se plaint quelquefois de toi ; songe à la contenter, tu ne l'auras pas toujours.

En s'en retournant, le monstre à rencontré Bambou, le fusil sur l'épaule.

— Viens avec moi, crapaud, lui a dit le braconnier en salivant dans sa pipe, j'ai vu hier un roi de cailles, du côté du champ de la pierre.

C'est une fête pour le monstre d'accompagner Bambou dans ces équipées. Mais il sait que cela ne plaît guère à la mamé. Il se souvient aussi que Bambou battait Faviolon et puis il a un thème à terminer.

— Non, merci bien, pas aujourd'hui, une autre fois.

Et il est rentré faire ses tâches.

Comme la maison est silencieuse quand la mamé n'est pas là ! Le petit escalier de bois ne craque pas ; il ne vient pas de la cuisine, ce joli bruit d'assiettes et de casseroles, ni ces aimables odeurs. Personne ne crie : « Eh ! Picus, pompe-moi un arrosoir mon garçon, tu auras un cigare pour ta peine ! » Et personne ne marmotte : « Maudites lunettes, où diantre les ai-je posées ? » « Tu ne l'auras pas toujours, ta bonne grand'mère », a dit Monsieur le curé Déthurens. Et le monstre se rend compte comme tout deviendra triste et comme tout deviendra vide, quand elle ne sera plus là. Et à chaque instant il regarde l'heure à la pendule empire dont quatre colonnettes d'albâtre soutiennent le cadran doré.

Son thème fini, il a juste le temps encore d'aller remplir l'arrosoir, de mettre la nappe sur la table et les assiettes et la coupe verte sur la nappe. De la sorte la mamé pourra se reprendre un moment.

Et après avoir fermé la porte avec soin, et tourné la clef cassée qui écorche un peu les doigts, il s'élance sur le chemin. Où la rejoindra-t-il ? Pas au Piadanse, c'est trop tard. A l'avenue des peupliers peut-être, ou vers la maison Montfalcon.

La brume d'automne ne s'est pas levée ; elle est restée tendue du Salève au Jura. Par des trous qu'elle a, çà et là, le soleil glisse des rayons bleus qui tantôt touchent un bois, tantôt un clocher, tantôt une vigne où s'arrondit la bossette. Les vendanges ont commencé. On presse chez les Blanc, chez les Saxoud. Demain le monstre ira avec les Tabuis vendanger la vigne de Neydan. Sur tout le pays pèse déjà la forte odeur du moût. Les bossettes s'alignent dans la cour des Montfalcon, et l'on entend geindre le « gros vis » du pressoir.

C'est d'un peu plus loin, du carrefour, que le monstre découvre, entre la double rangée des peupliers, sa mamé qui s'avance. Pour sûr qu'elle n'est pas si vieille qu'elle le dit. Il n'y a qu'à la voir poser l'un devant l'autre, — clac,

clac, — ses petits pieds chaussés de fines bottines d'étoffe! Elle a mis sa capote de velours qui lui va si bien, sa mantille de dentelles, sa robe de faille, qu'elle porte avec tant de simplicité et d'élégance.

« Qu'elle est jolie, ma mamé », pense le monstre, en courant à sa rencontre. Et parmi les feuilles d'or des peupliers, les voici qui s'embrassent et se cajolent à plaisir.

Et de se questionner : « Tu as vu notre Marthe? » dit l'un; « As-tu eu un bon dîner, chez la Tabuis? » dit l'autre ; « As-tu pas eu froid sur le char, ce matin ? ». « As-tu bien fermé la porte ? » Et l'un et l'autre, du haut en bas, ils se content toute leur journée. Ils traversent le village. De leur seuil, des commères leur crient : « Bonsoir ! ». Et celle-ci pense : « En voilà un qui est pourri. » Et celle-là : « En voilà une qui a un gentil mignon pour lui porter son cabas. »

La route tourne ; elle monte aussi. Ils sont parvenus à la hauteur de la tour. La vierge n'a pas encore sa lumière ; mais en face, chez les Trottet, on allume déjà la lampe.

En passant devant la masure de la Charrat, une fois de plus, les sons de guitare les arrêtent.

— Elle s'est reprise à jouer, dit la mamé surprise, presque choquée d'abord...

Mais elle ajoute dans sa bonté :

— Sans doute est-ce là sa seule consolation.

Ils se sont approchés du portail. Ils regardent par-dessus le lierre sombre. Les arbres défeuillés laissent voir la façade.

A la fenêtre encore ouverte, ils sont là, tous trois : Mic-Mac accroupi sur le rebord, la Faviolette — et Faviolon.

C'est à n'en pas croire ses yeux. Vêtue de noir, le beau mouchoir autour de sa tête, la naine joue de toute sa tendresse... Mais Faviolon ne bouge pas la tête, selon son habitude : il est immobile, immobile.

La grand'mère, elle le dit souvent, en a vu de toutes les couleurs, elle ne craint pas grand chose. Pourtant elle ne peut vraincre les battements de son cœur, et dans sa main elle sent trembler celle de l'enfant.

Ils voudraient s'en aller, se sauver, et ils ne peuvent pas, attachés là par cette musique plaintive, par cette scène, par ce fantôme.

De lourds souliers, heureusement, frappent le chemin. Quelqu'un se rapproche.

— Ah! mon Dieu, c'est vous Lachenal! s'écrie la mamé en reconnaissant le puisatier. Venez voir, c'est à n'y rien comprendre!

— Alors vous aussi, vous avez cru que Faviolon était revenu! Ils l'ont tous cru par ici, les premiers temps. On n'osait plus se risquer devant la baraque. Des folétries, quoi. Ah! c'est drôle, allez, et c'est triste aussi, surtout pour moi. Voilà bien trois semaines que ça dure. Chaque soir, quand elle a fini son ménage, elle se fait belle, elle s'assied là, comme vous le voyez, elle joue comme vous l'entendez, pour faire plaisir aux habits de Faviolon qu'elle a bourrés de paille et de pattes, et cousus ensemble, et assis dans la bergère à la Charrat... Que voulez-vous, elle n'était déjà pas bien rusée; le chagrin a fini de lui tourner les esprits. Mais y faut quand même aller à la soupe. Bonne nuit!

Et le puisatier s'éloigne, et dans le crépuscule d'automne, plus frais tout à coup, la mamé et son monstre, l'un contre l'autre, restent à écouter la Faviolette qui joue ses plus beaux airs pour l'âme du pauvre Faviolon.

—

Le livre d'images est refermé. La lampe baisse. La violence du vent s'accroît. Dans la chambre il commence à faire froid. La pendule annonce qu'il est onze heures. Sur la table les mains mettent les papiers en ordre, et quelqu'un qui se parle à mi-voix, comme quand on est seul, répète: «Faviolon... pauvre Faviolon...» et puis murmure dans un soupir: « Et toi, chère mamé, et toi?... »

DANIEL BAUD BOVY.

LETTRES D'ALBERT GLATIGNY

A

THÉODORE DE BANVILLE[1]

—

Patron,

V'là des vers pour Véron, envoyez-les-lui et donnez-lui mon adresse. Je commence à pouvoir travailler un peu — une heure par jour — et je voudrais gagner assez pour acheter une montre en argent, pour le 19 mars, fête de mon père. Le froid cruel m'empêche de sortir, et je tousse comme par enchantement. Tâchez de m'aboucher avec Véron. Ces choses m'amuseraient énormément à faire. Je vous enverrai une nouvelle d'un feuilleton pour le *National.* Bonjour à tous, mes parents vous serrent la main avec moi.

ALBERT GLATIGNY,
Beaumesnil (Eure).

—

Voici un *Pés de Puyane* retrouvé chez mon père. Donnez-le à Pagès et qu'il taille, et qu'il coupe et surcoupe, dévisse et Dupontavisse à son aise. Il trouvera des renseignements dans le commencement du *Voyage aux Pyrénées* de Taine. Je viens d'envoyer du papier timbré à Lemerre pour lui concéder mes bibelots rimés. Je vais un peu mieux aujourd'hui, mais il n'est encore que trois heures et c'est vers cinq heures que la fièvre entre en scène. Si elle pouvait rater son entrée aujourd'hui ! En fait de travail, je ne m'occupe plus que du *Charivari* qui me prend peu de temps. Tout autre travail m'est interdit jusqu'à nouvel ordre, sous peine de me reflanquer au sein du lit pour un temps incalculable. J'ai suspendu un roman commencé et lâ-

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 594 et 595.

ché mes nouvelles à la main. On trouve déjà qu'une heure de lecture par jour, c'est trop.

Bonjour à tout le monde de mes parents et de moi.

ALBERT GLATIGNY.

Baillez mon adresse à Pagès.

—

Je suis en voyage à mon tour dans le pays où je suis né natif. Ce que ça me fait de bien est inimaginable. Je parle comme Choppard, par exemple. Véron n'insère plus rien de moi depuis près d'un mois et m'a fait retenir le prix d'un abonnement de trois mois pour le journal que je croyais recevoir à l'œil. Mes trois derniers envois n'ayant pas paru, j'ai cessé de les continuer, trouvant inutile de me répandre en copie perdue. J'ai reçu de bien tristes nouvelles concernant Renard. Qu'a fait la pièce de Villiers ? Les journaux de Lillebonne sont le *Journal de Rouen* qui n'en disait ni bien ni mal. Bonjour à Georges et à sa mère.

Je vous serre la main.

ALBERT GLATIGNY,
Chez M. Henri Legris; Lillebonne
(Seine-Inférieure).

Pour savoir à quoi m'en tenir sur les décisions de Véron, je lui demande un à-compte. Cette épreuve est loyale, elle réussira ? comme dit Daubenton dans le *Courrier de Lyon*.

—

11 messidor, an 78.

Voici mon portrait que Madame votre mère a eu la bonté de me demander. Je voudrais lui envoyer une plus belle trompette, mais on donne ce qu'on peut. C'est tout ce que Carjat (école française) a pu faire de moi. Avant de rentrer à Beaumesnil, je vais m'arrêter un jour ou deux chez Saint-Agnan Choler qui demeure à Chantilly. Bonjour à tout le monde de la maison.

Je vous serre la main.

ALBERT GLATIGNY.
Poste restante, Chantilly (Oise)

—

Mes parents vous remercient de votre bon souvenir et voudraient bien vous voir. Pas maintenant, car vous arriveriez à

peu près à l'état de glaçons, mais aux premiers beaux jours. Si j'étais parti un jour plus tard, j'arrivais mort. Cependant, je peux sortir dans le jardin, une heure par jour au soleil. D'après ce que je vois dans les feuilles publiques, la Normandie est encore heureuse. Il fait froid, mais pas comme ailleurs, et si je me portais bien, je supporterais parfaitement ce froid-là.

Voilà les seules choses dont j'aie besoin : le *Dictionnaire des rimes* de N. Landais, qui est encore le moins mauvais, et un abonnement de trois mois au *National*, que je paierai soit en copie, soit en or. Mon père sous-loue ce journal au cabaretier de l'endroit : il ne l'a que deux jours après son apparition, est obligé de le rendre et paie vingt sous par mois. J'aime mieux l'abonner directement. Tous les trois mois je renouvellerai. Avez-vous reçu mes vers et donné mon adresse à Véron ? Je tousse plus qu'à Paris et ça me fait un mal de chien. Impossible de dormir, c'est embêtant. Mes parents sont un peu tristes et ne veulent pas le paraître. Dites donc à Gautier de m'écrire une lettre où il me dira, la vérité après tout, que je n'ai besoin que de repos et qu'il n'y a rien de dangereux dans mon affaire. Mes parents et moi vous embrassons.

ALBERT GLATIGNY.

A GEORGES

Lorsque tu n'étais qu'un moutard encore,
Que tu n'avais pas, sous le poids du temps,
Incliné ton front qu'un sillon décore,
Quand tu n'avais pas, enfin, tes sept ans,

Tu pouvais traîner sur les confitures
Ton doigt propre ou non, amuser le chat,
Lesurques froissé que tes impostures
Déclaraient l'auteur de ce noir dégât.

Ces jeux innocents étaient de ton âge,
Tu pouvais aussi faire un pied de nez
En voyant passer un grand personnage,
Aux cheveux sur les tempes ramenés.

Ces temps ne sont plus. Ta folle jeunesse
Hier a déployé ses ailes d'azur

Et s'est envolée — il est temps que naisse
Un homme nouveau fait par l'âge mûr.

La patrie en nous voit des tributaires,
Car nous traversons des jours anxieux
Qui font à chacun des devoirs austères ;
Ce sont les devoirs qui m'ont rendu vieux.

Sois bon démocrate, aime Léon Plée,
Sache ce qu'on veut au sein des Etats,
Bois des chopes, parle à la masse ailée,
Egorge parfois quelques potentats.

Tente hardiment la voie inconnue,
Sois stoïque dans la douleur. Dis : Zut
Au pion qui te colle en retenue,
Alors qu'il t'aura tourné l'occiput.

Va voir à Bullier s'échauffer des gorges,
Mets-les rafraîchir, le soir, en tes draps.
Tels sont mes conseils, ô citoyen Georges,
Maintenant, fais-en ce que tu voudras.

ALBERT GLATIGNY.

—

20 février.

Nos lettres passent leur temps à partir pour délivrer le Saint Sépulcre, mais ça ne fait rien, l'essentiel est qu'elles arrivent. J'ai écrit, il y a une heure, à Pierre Véron une lettre que je crois destinée à le chatouiller agréablement. Mes parents sont tranquillisés. Le médecin du château m'a sculpté hier et n'a constaté qu'une fatigue générale mais immense. J'ai le dos tatoué de papier Fayard et je bois de la tisane de fucus ainsi qu'une autre combinaison de choses bizarres. Il paraît que cela va faire cesser ma toux et me permettre de dormir. Le dégel a l'air de vouloir venir. Pourvu qu'il persiste dans cette bonne intention ! Mes parents, qui vous disent bonjour, ont mis de côté pour vous une bouteille de vieille eau-de-vie de cidre que vous emporterez si vous venez ou qu'on vous enverra par la prochaine occasion. Rien de nouveau si ce n'est que le fils Gilles a tiré le n° 18 à la conscription et que le fils Dagorre s'est flanqué par terre en glissant sur les fossés du châtiau. Nous avons pris

une chouette et deux corbeaux au piège. Voilà tout. Bonjour à tout le monde.

ALBERT GLATIGNY.

—

Dimanche.

Fièvre de cheval. Reçu le *Charivari* où mes vers sont parus. J'en ai envoyé d'autres. Assommez Belmontet pour son Néron. Je m'arrête, trop souffrant pour continuer.

Bonjour à la maisonnée.

ALBERT GLATIGNY.

Véron m'a écrit, il est content, et m'a donné des titres. Ça me va. C'est plus commode.

Bonjour à Max, je lui écrirai, mais pas aujourd'hui.

—

Patron,

Je vais confectionner quelque chose dans les eaux Véroniennes, mais je fais paraître les vers dans *la Cloche*. Je les trouve trop doux pour ce scélérat qui met en prison tous mes amis. Quant à ce qui est de son père, jamais personne n'y eût songé, si lui-même n'avait pas eu l'infamie de venir jouer cette scène ridicule de mélodrame à la chambre. Que cela me nuise ou non, peu m'importe. Deux partis se présentent. Il faut choisir, je choisis, avec d'autant moins d'hésitation que depuis deux ans mon choix est fait. Merci de vos conseils pour le *Charivari*, que je suivrai comme je suis tous les conseils que je demande, ne les demandant que pour les suivre et ne les demandant qu'à ceux en qui j'ai confiance. Maintenant, permettez-moi de vous en donner un : n'appelez plus votre chat Alexandre, j'ai vérifié son sexe et ce chat est du beau. En un mot c'est une chatte. L'assassin de Mascarille est une assassine. On va me coller un vésicatoire sur la poitrine, ce qui ne m'égaie que médiocrement. Ma toux augmente. Claretie vous remettra une copie qui pourra faire une variété ou un feuilleton pour *National*. Si vous la pouvez faire passer, prenez sur le prix l'abonnement de trois mois pour mon père. Mes parents vous disent bonjour à tous avec moi et Cosette.

ALBERT GLATIGNY.

—

Patron,

C'est les jambes à présent qu'est malade. Au lieu de jarrets,

j'ai des attaches en coton comme les polichinelles. Ça restreint mes promenades et c'est d'autant plus embêtant que le soleil remplit consciencieusement son devoir. Je commence à pouvoir, cependant travailler un petit peu. J'ai publié cette semaine dans l'*Eclipse* un cinquième acte de *Lucrèce Borgia* pour apprendre à Victor Hugo à faire du théâtre digne de Thierry. Lisez-le. Ma mère n'est pas contente du roman de Flaubert. C'est du potin, m'a-t-elle dit. Envoyez-moi pour elle quelques romans sur deux colonnes, au rabais, sous l'Odéon, dans les prix de dix sous, ou quelques-uns de ceux qu'Avenel vous envoie après les avoir rédigés comme il rédige et dont vous faites hommage au panier. *Les Crimes Mystérieux* que le *National* a terminés l'ont enthousiasmée. Voyez donc si vous avez chez vous quelques meurtres tempérés par un aimable inceste. Votre bouteille d'eau-de-vie de cidre vous attend. Mes malles sont en route avec l'encrier de Georges, qui est un fichu vagabond, pas Georges, l'encrier. A la faveur du *Bois*, *Vers les Saules* pourra peut-être se vendre. Je l'ai proposé gratis à Lemerre pour le remercier. Je ne sais pas s'il vous l'a dit mais il m'a donné cent francs et quittance de ce que je lui dois de Corse pour réimprimer *Le Jour de l'An d'un Vagabond*. On ne peut pas être plus aimable et charmant. Bonjour à tout le monde. Mes parents se joignent à moi.

ALBERT GLATIGNY.

—

Victoire ! Je me suis promené trois quarts d'heure avec ma mère et suis revenu sans être fatigué. Y avait du soleil ! Une chose cocasse, c'est que le propriétaire du château et du bois dont mon père est garde est le Comte de Maistre, petit-fils de Joseph, de Maistre également. C'est un bon homme, mais d'une religiosité farouche, abonné à l'*Univers*, communiant, etc., à part cela charmant. Comme ça rentre dans mes principes, je suis content. Pas de réponse à la Véronique que j'ai envoyée rue des Pyramides, 5. J'ai écrit à Malassis. Il n'y aura pas l'ombre d'une difficulté. Si Lemerre n'a pas son adresse, c'est rue Meralis, 35 *bis*, Ixelles, Bruxelles. Mes parents vous disent bonjour à tous, moi je suis crânement fier de vous faire part de ma promenade avec laquelle je vous serre la main.

ALBERT GLATIGNY.

Le Rappel ayant donné mon adresse, deux lettres farouches sont arrivées, d'êtres barbares qui me demandent de l'argent. On devrait guillotiner Bottin qui a amené cette manie d'imprimer les adresses de gens.

Bonjour à Berton.

—

Procédons par ordre : 1° Lemerre et du Quesnel ont leurs lettres faites. 2° Quant à la société, mon intention était d'attendre la représentation du *Bois*, j'aurais été honteux de me faire passer pour auteur dramatique avec mon prologue pour tout bagage à Paris. 3° Pagès peut s'occuper du Drame qui fait quatre tableaux après tout. Il y a un débouché praticable. Les *Menus-Plaisirs* avec un mot de Larochelle pour Courrier, mot qu'il ne me refusera pas. 4° Mes seconds vers ont paru chez *Charivari* et doivent avoir produit de l'effet. Ils étaient dans le numéro de dimanche, mais comme on ponctue mal ! 5° Pour les costumes du *Bois*, M. Dehodencq, votre ami, ou Voillemot, ancien homme blond, feraient ça à merveille. 6° Quand vous aurez le temps, copiez-moi, je vous prie, dans le *Parnasse satyrique*, 1er volume, mes vers qui ont pour titre *Cinque francs*. Je rassemble toutes mes pièces bouffonnes que je peux retrouver pour un volume.

Assez d'affaires comme ça. J'attends après-demain Alphonse de Launay qui vous portera votre eau-de-vie de cidre, dont mon père est plus fier que Thierry du succès de Manuel. Je viens d'envoyer à l'*Eclipse* pour paraître la semaine prochaine la copie la plus sinistrement crapuleuse que j'aie faite. C'est chaste, oh ! chaste ! Mais horrible. Je vais préparer avec un vieux savant de Pont-Audemer une belle édition d'Alexandre de Bernay. Un mufle a prétendu que l'alexandrin était l'œuvre de Robert Vace, mais nous allons réduire à néant cette accusation perfide. Robert Vace a bien écrit les premiers vers français que l'on connaisse, mais l'alexandrin qu'il a employé est d'Alexandre. En tout cas, ce sont deux Normands. Melle Jouvin se marie aujourd'hui. Elle épouse M. Bénard, épicier à Beaumesnil. Rien de plus neuf, si ce n'est que ma mère est dans la lessive et tous ses états par conséquent.

A vous de tout mon cœur.

ALBERT GLATIGNY.

—

Avez-vous entendu parler de ce daim sur le papier de qui je vous écris ? C'est au moins la septième lettre que je reçois de lui. Je vous en fais hommage. J'ai voulu faire le malin cette semaine, c'est-à-dire aller à Évreux, j'en suis revenu bien vite, éreinté avec un redoublement de toux. Ce n'est pas encore cette semaine que j'aurai la force d'accompagner le capitaine Lambert. Rien de neuf à vous dire sinon que mes parents vont bien, et je suis content que cette nouvelle ne soit point neuve. Il est survenu sept petits chiens dans la maison. Cosette n'a point suivi le noble exemple que lui ont donné les deux chiennes de mon père. Elle a bien mené une conduite scandaleuse quand je suis arrivé à Beaumesnil, mais il n'y a pas eu de résultat. C'est dommage, si elle avait mis bas, pères, mères et enfants, ça aurait fait quinze chiens au logis. En attendant que ces dignes animaux soient assez grands pour être donnés ou vendus, ils piaulent comme des anges. Envoyez une *Florise* à M. Dupont Hilaire, directeur du théâtre d'Évreux. Tâchez de venir. Mes parents vous attendent. Bonjour chez vous.

Je vous serre la main en tremblant, ni d'effroi ni de crainte, mais d'un peu de fièvre !

ALBERT GLATIGNY.

Comment s'est passée la première de Coppée ? Pourquoi n'avez-vous pas traîné Wolff dans la m... de Villemessant ?

12, Cité du Pan, Nice (Alpes-Maritimes) 21 avril 1870.

Monsieur,

Si la Persévérance a quelque avantage, j'en suis passablement doué, j'espère donc que la demande toute simple que je j'ai eu plusieurs fois l'honneur de vous faire, du don précieux de votre autographe, sera, cette fois-ci, accordée, lorsque la valeur en sera beaucoup rehaussée par l'extrême difficulté que j'aurai eue pour l'obtenir. Bien que cela puisse paraître intrusion de ma part de vous écrire de nouveau après le silence si prolongé que vous avez jusqu'ici observé à mon égard, cependant le *plaisir* que *j'entretiens* de le recevoir *l'emporte.*

Espérant que les excuses que j'offre maintenant pour être importun rachèteront mon manque de bienséance, si vous le jugez ainsi,

J'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très humble serviteur.

ACHILLE VOGUE.

Monsieur A. Glatigny,
Poète, etc., etc.

P. S. — Un morceau de poésie serait bien acceptable.

—

Launay et Bautier me quittent et vous disent ce que la nuit tombante m'empêche de vous dire longuement. C'est-à-dire bonjour. Les giboulées m'ont fait des farces. J'allais mieux et elles m'ont refait tousser. Ne venez qu'au printemps bien établi et sûr de sa position.

Je vous embrasse tertous.

ALBERT GLATIGNY.

—

Le beau temps arrive petit à petit. Le fond de l'air n'est plus si froid et je sors un peu. Mais je pense à une chose. J'ai cédé au bon Lemerre mes droits du *Boys*. Ça ne lui sera pas difficile de les toucher à l'Odéon, mais en province ? Pour qu'il puisse se substituer à moi, ou, pour mieux dire, pour que l'agent des villes touche, il faut que je sois de la Société. Deux pièces jouées à Paris et cinq ou six en province suffisent-elles ? Je vous prierai de me présenter avec Saint-Aignan Choler. De la sorte, Lemerre, touchant à Paris chez l'agent, ne perdra rien. Mes parents vous disent bonjour à tous et je fais comme eux.

ALBERT GLATIGNY.

—

Les feuilles poussent pour de bon. Les bois sont d'une gaieté folle, alors nous avons imaginé ceci : collez Georges dans l'express qui part à 9 heures du matin, à 11 h. 19 il me trouvera à la gare d'Évreux, le jour que vous m'aurez désigné. Je le conduirai avec rigueur à Beaumesnil après l'avoir fait reposer cinq heures à Evreux. Une fois chez nous, il respirera tous les parfums de la campagne, se lèvera à cinq heures du matin pour aller boire le lait chaud, se promènera, travaillera même si vous lui mettez ses livres avec lui au chemin de fer, et quand, au bout de huit ou quinze jours et plus, ça vous ennuiera de ne plus voir votre gars, vous viendrez le chercher tous deux et on vous le rendra coloré, embelli, augmenté de quatre kilos et robuste comme Arpin. Mes parents, les chiens, les poules, les furets, le faisan et moi vous soumettons cette idée. La mère Glatigny

répond du soin de son linge et de ses petites affaires de toilette. Répondez-moi *oui* comme les fonctionnaires français vont répondre au monarque. Ça fera du bien à cet enfant (Georges, pas le monarque); vous pourrez être sûr que ma mère aura pour lui tous les égards que la sienne aurait; sans vouloir vous humilier, l'air de Beaumesnil est actuellement supérieur à celui de la rue de Buci. Est-ce entendu ? Si Beaumesnil était à deux cents lieues de Paris, on pourrait hésiter, mais il n'aura que 2 heures 13 minutes de chemin de fer, tout seul, et encore rien ne vous empêche de l'accompagner soit vous, soit sa mère, soit tous les deux. Nous comptons sur le gosse.

Bonjour de tout cœur.

ALBERT GLATIGNY.

—

Monsieur,

J'ai reçu l'opuscule au sujet duquel vous avez bien voulu me demander de vous faire part de mes observations. Dans cet ouvrage qui participe plutôt du genre badin que du genre élevé, ce qui n'est pas un blâme, car Bernis nous a légué d'aimables échantillons du genre folâtre, et le *Vert Vert* de Gresset, sans atteindre à la hauteur de la *Henriade*, sait encore charmer nos loisirs; dans cet ouvrage, dis-je, j'ai relevé deux inqualifiables fautes que, je l'espère, vous corrigerez à la cinquantième édition. La première se trouve à la page 4, vers 2e

O joyeux réveil, et l'éclatante aurore

il faudrait :

O le joyeux réveil...

autrement votre vers n'aurait que onze syllabes. Je sais que dans votre école, on traite de puérilité ces choses qui étaient respectables pour nous. Mais, j'aime à croire que vous n'allez pas encore jusque-là dans la voie funeste où vous vous êtes engagé

La seconde faute est page 132, vers 19,

nous l'essaîrons

il faut : nous l'essaîrions,

autrement vous outrageriez la langue française à la fois et la rime, que vous n'avez pas encore supprimée, messieurs, ainsi que vous avez fait de la césure.

Quant à la partie insignifiante de votre badinage, c'est-à-dire les vers, le *Progrès de l'Eure* vous donnera cette semaine mon appréciation sévère mais juste.

Je ne suis pas une âme vénale, mais je voudrais bien que vous me fissiez obtenir du *National* une passe de Bernay à Paris et de Paris à Bernay.

Et dans le fond, j'ai été malade comme un chien après la visite d'un ami Danjou qui figure sur la liste que je vous ai donnée. Il demeure actuellement, 23, faubourg du Temple, et viendra peut-être vous voir pour vous dire comment il m'a laissé.

Bonjour de chez nous à tout le monde.

ALBERT GLATIGNY.

—

J'ai reçu votre lettre hier. Je suis content que vous ayez eu la même idée que moi. Les vacances sont bien mieux placées au renouveau qu'à l'automne. Mais tâchez de venir vers la fin de mai. Vous verrez le décor du premier acte de *Florise*, sous les traits du château de Beaumesnil qui est une merveille.

On va bien chez nous ; à Ecardenville, près Beaumont-le-Roger, hier, 30 avril, le curé s'est fait enterrer civilement.

Un conseil : quand vous enverrez des vers à composer pour un journal, faites-les faux, afin que les imprimeurs les fassent justes, car si vous les leur donnez justes, ils vous les rendent faux et le public qui n'a pas connaissance de votre manuscrit vous prend pour un gnaf, à moins qu'ils ne s'aperçoivent de rien. Chaque fois que j'ai à employer un mot dissyllabique comme *magi-cien*, *fornica-tion*, les protes zélés ajoutent immédiation une syllabe au vers pour faire *magicien*, *fornication*, d'une seule syllabe, ce qui me fait au bout du compte des alexandrins de treize syllabes.

Je ne me désole de ces accidents que dans une certaine mesure, mais ça m'embête tout de même.

Le Singe, comédie rimée en un acte, va être recopiée cette semaine et envoyée à Ravel. J'espère que cette œuvre profondément humaine aura un légitime succès. J'ai lu le drame de Coppée. Son poète a-t-il eu assez raison de lâcher cette Berthe qui brûle des cierges ! Je croyais une lutte violente entre une belle comédienne et une jeune amoureuse pleine de passion, mais j'ai été un peu défrisé par cette mère de famille et cette dévote. Les femmes de Beaumesnil sont laides, vieilles, même les jeunes, et j'aime avec espoir cependant. Aussi ai-je le cœur

inondé de joie. Bonjour à tous. Je vous serre la main sur cette salutaire pensée.

ALBERT GLATIGNY.

Je mets en ordre les feuilles d'un volume de poésies rigolesques qui aura pour titre *Gilles et Pasquins*. Je vais y coller un Scholl et un Wolff farouches.

—

Ah ! patron : que je suis heureux ! Je n'avais pas vu Bernay en été, depuis huit ans. Je n'y étais jamais allé qu'en décembre. Un océan de verdure, des bois, de l'eau, du ciel. C'est à en devenir fou. Arrangez-vous comme vous voudrez, mais il faut qu'avant la fin de mai, un jour que Georges aura congé, nous foutions le camp vers ce pays béni où nous resterons un jour. Je vous mets au courant de toutes mes joies, parce qu'elles me semblent meilleures ainsi, et celle d'aujourd'hui est une des plus vives. Mes braves parents vous disent mille choses

ALBERT GLATIGNY.

—

J'ai quitté brusquement Paris, comme victime de la guerre, copie ajournée, partant plus le sou. Sans Lemerre, je serais ce que nous appelons au fond de la m.... J'avais tout juste de quoi filer. J'ai dû même aller à pied à la gare, ce qui m'a tué pour deux jours.

Comment va Mme Élisabeth ? Ici, on n'est pas gai. Pas d'eau, un incendie effrayant à deux lieues ; les foins roussis, et une masse de jeunes gens qui vont se faire tuer.

Tel est le bilan.

Je devais aller à Trouville donner quelques séances qui m'eussent un peu réargenté, mais on me crierait : *la guerre !* tous les soirs, et je ne me sens pas le cœur de remplir des bouts rimés sur cet épouvantable sujet. J'ai déjà refusé de faire deux chansons que l'on payait comptant et suis tout disposé à refuser de faire la troisième.

Mon père est obligé de mettre son assiette sous la table quand, ainsi qu'hier, il a un pauvre morceau de viande dedans. Je ne dis rien, mais dès que j'aurai quelque chose, je filerai. Bonjour et bonne santé chez vous, je n'ose pas dire de la joie, car moi

qui n'ai jamais été triste, je le suis. Quand tout cela sera-t-il fini ?

Je vous serre la main.

ALBERT GLATIGNY,
Beaumesnil, Eure.

—

Etes-vous gais à Paris ? On est joliment triste ici. Pas de nouvelles, pas de journaux. On se forge des inquiétudes mortelles. Avez-vous des nouvelles de la mère de Mme Élisabeth ? J'ai la tête perdue. Je viens d'apprendre que du 1er, du 2e, 3e et 4e cuirassiers il ne restait que 150 hommes, et notre pauvre Launay qui était au 1er ! Il a un petit enfant de deux ans ! Penser que ce brave ami, si bon, à qui, moi, j'ai tant d'obligations, est peut-être tué ! Un autre de mes amis qui me guidait quand j'étais aveugle en Corse, se trouvait dans le corps de Frossard dont on n'a pas de nouvelles. Je rage contre ma faiblesse. On ne voudra pas de moi et je vous jure que, si on en veut, je partirai avec joie, dans une calamité pareille. Quand je ne serais bon qu'à faire un infirmier, je me rendrais toujours utile. Malheureusement les orages survenus depuis quelques jours m'ont occasionné une espèce de rechute. Si vous avez quelques journaux qui ne vous servent pas, envoyez-m'en de temps en temps. Je ne recevais que le *Rappel* et on vient de le supprimer. Plus moyen de placer de copie nulle part, partant pas d'argent. Impossible de m'abonner à quelque journal. Les paysans qui vont à Evreux ou à Bernay en rapportent des nouvelles qu'ils dénaturent, vous devez penser à quel point. Tous ces bruits bêtes circulent. On ne sait où on en est. Bonjour à tout le monde chez vous.

Je vous serre la main et mes parents vous disent bonjour de tout leur cœur.

ALBERT GLATIGNY.

—

Quand ma mère m'a monté votre lettre ce matin, je relisais justement *Florise* et j'en étais à la scène des Comédiens où Jodelet dit : « Je vous vois de pain déshérités. » Les théâtres déserts, ma pauvre petite comédie dont la réception m'avait remis tant d'espoir dans le ventre, devient une chose chimérique. D'ailleurs, je m'en soucie médiocrement quand je pense à Berton. Qu'on ne joue jamais une seule de mes pièces si l'on veut,

mais que ce brave et adorable être ne soit pas tué ! Savez-vous qu'il a à nourrir trois petits enfants dont le dernier doit avoir deux ou trois semaines, sa femme, et la mère et la sœur de sa femme, et il est pris dans l'appel des hommes de 25 à 35 ans. Quel malheur ! Mon frère n'a pas donné de ses nouvelles depuis le 1er juillet, et sur les listes des blessés revenus à Paris, nous avons vu des soldats de son régiment. J'ai écrit de tous côtés pour savoir s'il est encore en Afrique ou sur les bords du Rhin. On n'en sait rien, même au Ministère. Il n'a pas encore 21 ans. Ils doivent être contents, les braillards qui voulaient la guerre. L'état d'impuissance où me met la maladie me fait encore plus souffrir. Catulle qui était à Munich avec sa femme a-t-il pu revenir ? J'allais peut-être m'arranger avec la Cloche. Supprimée. J'ai honte en songeant à l'argent de Lemerre. Il me semble que je le lui vole. Avec ça que son commerce doit aller comme tant d'autres. Et chez vous ? Comment va-t-on ? S'il y avait, je ne dis pas du danger, mais trop de bruit à Paris, le lit de Georges ne serait pas long à dresser.

Ici, il trouverait le calme, et les arbres, qui me semblent désolés, auraient toujours leur gaieté pour un enfant. Il jouerait d'ailleurs avec ceux du château si ça lui plaisait. Voyez. Vous savez que la proposition vous est faite de tout cœur. J'ai un tas de choses à vous dire, mais tout s'embrouille. Envoyez-moi les numéros du journal de Pagès où sont vos articles. Ça sera comme si vous m'écriviez, vous ne vous fatiguerez pas, et je vous retrouverai, ce que nous voudrions tous être, gais et ne pensant qu'à notre pauvre métier qui nous cause tant de joie et ne fait de mal à personne. Je suis content de savoir Mme Élisabeth un peu rassurée. C'est tellement affreux de ne savoir ce que deviennent les siens ! Notre ami Launay n'était pas à la bataille. Il reste à la réserve pour instruire les victimes arrivantes. Le pauvre officier qui m'a tant et si affectueusement aidé quand j'étais aveugle est mort. Quelle boucherie ! Bautier va peut-être rester à Paris, dans un hôpital, comme médecin. Ce qui m'épouvante le plus, c'est le ton d'indifférence avec lequel j'entends dire autour de moi : hier on a tué dix mille hommes ! Il semble que ce devienne une chose journalière et insignifiante. Est-ce que cette insensibilité se gagne ?

Mes parents et moi vous embrassons tous.

ALBERT GLATIGNY.

—

Eh bien, le moment de la grande épreuve approche. C'est chez nous probablement que les ennemis viendront chercher des vivres. On s'apprête à les chasser comme des loups. J'ai retrouvé un peu de mes forces anciennes pour cette chasse et dussé-je y crever, je ferai mon devoir, mais je n'y crèverai pas. Je suis prédestiné aux aventures cocasses, je suis sûr qu'il m'arrivera de tuer un ou deux uhlans dans des circonstances grotesques, avec une arme ridicule telle qu'une seringue pleine de vitriol. Mon père fond des balles. Ma mère est résolue. Bah : le beau temps va bientôt revenir et la célébrité d'Alphonse Lemerre éblouir le monde entier. Nous allons rouvrir les bouquins et rimer des strophes superbes. Le contact de Victor Hugo sera fortifiant pour tous. C'est la poésie qui est revenue avec lui. Pourquoi est-ce la joie qui m'emplit le cœur ? Cela tient peut-être à ce que le péril est là. Je ne l'ai jamais cherché, mais je n'ai jamais reculé quand je me suis trouvé devant lui. Je ne recommencerai pas aujourd'hui. Vous l'avez dit dans vos premiers poèmes : Les temps sont venus pour les dieux inconnus ! et ils étaient bien inconnus à ma génération, ces dieux qui sont le courage gai et l'amour d'être libre. Avec eux la santé me revient, et l'assurance. Je suis content à présent de savoir mon frère en France et marchant sur Paris avec les troupes d'Algérie. Il paraît que Paris est admirable de calme et de résolution. Brave ville ! Moi, je secoue les paysans d'ici, je les force à faire semblant de ne pas avoir peur. Je deviens presque éloquent. Bonjour chez vous et bien vivement. Je vous serre la main.

ALBERT GLATIGNY.

Je n'ai que les trois premiers numéros du *Traité de Poésie*. Il me manque le 4e et le 5e. Envoyez-les-moi. Je veux apprendre mon métier, fichtre !

—

Comment allez-vous ? Oh ! répondez-moi vite. Je tremble en vous écrivant. Vous allez bien, n'est-ce pas ? Il ne vous est rien arrivé de mal. Et Georges et sa mère ? Répondez-moi vite. Rassurez-moi. Madame votre mère était-elle à Paris pendant tout ce temps ? Ah ! que j'ai pensé à vous pendant ces heures de désolation, mon bon, mon aimé, mon vénéré Banville ! J'ai reçu de vos nouvelles une fois par Malassis. Comment va Asselineau ? Et tous ? J'ai la tête perdue en songeant à vous, à

tous ces êtres chers qui étaient dans Paris. Je vous retrouverai tous. Récrivez-moi bien vite. Dès que ce sera possible j'arriverai à Paris avec ma femme, car je me marie dans sinq ou six jours. Les bans sont publiés. J'ai trouvé une bonne et mignonne petite femme que je vous conduirai bientôt. A bientôt. Je vous embrasse tous, de tout cœur, de toutes mes forces.

ALBERT GLATIGNY,
Beaumesnil (Eure).

—

18 pluviôse, an 79.

Je vous ai écrit le premier jour de l'armistice, mais dans l'encombrement qui a dû se produire, une lettre peut s'égarer, c'est pourquoi je vous récris celle-ci. Comment allez-vous ? Et Mme votre mère ? Et Georges et sa mère ? Rassurez-moi bien vite. Je suis dans l'angoisse. Quand nous reverrons-nous ? Quand pourrais-je vous conduire ma chère petite femme ? Car je me marie après-demain. Répondez-moi vite. La main me tremble d'émotion en vous écrivant. Que j'ai de choses à vous dire, mon bien-aimé maître ! Que je voudrais pouvoir vous embrasser ! Vite, un mot, tout de suite.

Je vous embrasse de tout cœur, vous et les vôtres.

ALBERT GLATIGNY,
Beaumesnil (Eure).

—

6 mars.

Dans huit jours au plus tard je serai à Paris. J'ai reçu deux lettres de vous qui m'ont rassuré et j'en avais besoin. J'ai remis pour vous à Honfleur un petit livre à un monsieur qui rentrait à Paris. L'avez-vous reçu ? Ma chère Emma vous est reconnaissante de l'amitié que vous lui témoignez et je puis vous assurer qu'elle en est digne. Je ne me reconnais pas depuis mon mariage. Je me sens heureux et rajeuni. Je tâcherai de trouver un emploi à Paris, car maintenant je n'ai plus le droit de vagabonder. A bientôt. Je vous embrasse tous.

ALBERT GLATIGNY,
Lillebonne (Seine Inférieure),
Chez Madame veuve Dupont.

Cette lettre est écrite sur la page blanche d'un faire-part de mariage ainsi libellé :

Monsieur Victor Garien a l'honneur de vous faire part du mariage de Mademoiselle Emma Dennie, sa sœur, avec Monsieur Albert Glatigny, à l'état civil de Beaumesnil (Eure), le 11 février 1871.

—

20 février.

Quelle joie ce matin en recevant votre lettre ! Je ne vous avais pas donné de mes nouvelles ? C'est bien possible, j'avais la tête perdue en vous écrivant. Bons, chers et adorés êtres ! Que j'ai souffert en pensant à vous. Enfin, c'est fini, n'est-ce pas ? On pourra reprendre sa bonne vie d'amitié et de travail. Je suis presque guéri. L'amour en est cause. Il faut que je vive à présent. J'ai rencontré dans mon Emma une douce et adorable créature, bonne, intelligente et gracieuse, qui m'aime et que j'aime de tout mon cœur. Je ne me reconnais plus. Ma chère Emma m'a transformé entièrement. Comme je vais travailler ! Que de choses j'ai à vous dire ! Je vous aime, je pleure et je ris. Oh ! quelle angoisse ! Mes parents vont bien. Ma pauvre mère a supporté la douleur de l'invasion avec une dignité héroïque. Je vous embrasse tous, je voudrais être déjà à Paris. J'ai publié un livre chez Malassis. Pother en a rapporté quelques exemplaires.

Je vous saute au cou. A bientôt.

ALBERT GLATIGNY,
Chez Mme veuve Dupont; Lillebonne
(Seine Inférieure).

—

27 germinal, an 79.

Citoyen lyrique,

Un vieux restant de tradition m'empêchant de vous tutoyer, je vous prie (vieux style) pouvant ordonner de m'envoyer la pièce *Cinque francs* qui se trouve dans le deuxième tome du *Parnasse satyrique*. Une fois cette pièce reçue, je livre le mien aux impressions. Ma colossale épouse vous dit bonjour à tous ainsi que mon beau-frère. Quant à moi, la pluie, le canon, l'orage m'emplissent d'ennui et qui pis est réveillent mes douleurs nerveuses dans le côté, ce que je ne trouve pas drôle du tout.

Je vous serre la main.

ALBERT GLATIGNY,
48, *rue Neuve-des-Petits-Champs.*

—

Que devenez-vous ?

Desfossez a dit qu'il me permettrait peut-être une promenade en voiture, samedi. Quelle drôle d'existence et que je m'ennuie ! Ma pauvre Emma me fait souffrir tant elle se dévoue. Chère mignonne ! Quel misérable et quel lâche je serais si je cessais de la vénérer. Tâchez de venir. Nous sommes descendus au second. Bonjour à tout le monde.

ALBERT GLATIGNY,

48, rue Neuve-des-Petits-Champs.

—

Mercredi.

Mes bons amis,

Je reçois votre lettre. Je n'avais d'ailleurs guère envie de venir demain, car, ce matin, je suis allé chez mon pauvre Bautier enlevé en trois jours par une fièvre typhoïde sous les yeux de sa sœur, venue à Paris pour se promener avec lui. Sa mère n'a trouvé que son cadavre. Je ne peux pas vous dire quelle est ma douleur, mon bon petit Bautier ! Un si bon cœur. Maman est à Paris depuis hier et viendra vous voir dans quelques jours, dimanche matin si cela ne vous dérange pas.

Votre navré,

ALBERT GL.

La sœur de Bautier emmène son corps demain matin en Normandie.

—

4 avril 1872 (date de l'enveloppe).

J'ai retrouvé l'ordonnance de Desfossez dont j'ai éprouvé les bons effets et me hâte de vous l'envoyer. Dites à Mme Elisabeth de boire en même temps de la tisane de ratanhia *froide*, ne pas boire de vin et ne prendre que des choses froides pendant deux jours et garder le silence autant que possible. Mais faites attention que moi, c'étaient des vomissements plutôt que des crachements de sang. Dès la seconde gorgée le sang ne coulait plus. Je souhaite que vous n'ayez plus besoin de cette ordonnance, mais si par malheur Mme Elisabeth souffre encore, je vous garantis son efficacité. Je vais toujours mieux.

Votre

A. GL.

—

7 janvier.

Comme la 2e édition du *Traité de Poésie* paraîtra avant qu'il me soit permis de vous aller voir, je vous signale tout de suite une chose à supprimer ou à modifier, à savoir : « Eh bien, pour faire sa *Sara la baigneuse*, Victor Hugo a, sans façon, retourné, écorché ce rythme, etc. »

Victor Hugo a trouvé ce rythme tout retourné chez Olivier de Magny :

Puisque l'heure nous commande,
Chère bande,
De rentrer sur nos ébats,
Et que les mets qui languissent
Se froidissent,
Commençons par le repas.

Et non seulement Olivier de Magny a retourné le rythme, mais Ronsard lui-même, dans le *Voyage d'Arcueil*, au livre des *Gaîtés* :

Debout ! J'entends la brigade,
J'ois l'aubade
De nos amis enjoués,
Qui pour nous éveiller tonnent
Et entonnent
Leurs chalumeaux enjoués.
J'entr'ois déjà la guiterre ;
J'ois la terre
Qui tressaute sous leurs pas,
J'entends la libre cadence
De leur danse
Qui trépigne sans compas.

Victor Hugo n'a donc fait que choisir la moins bonne des deux leçons qui se trouvaient là.

Le temps m'ennuie avec ses mauvaises farces. Je sors d'être grippé de la plus absurde façon du monde. Mon nez s'en est trouvé changé en poulpe rouge. Bonjour chez vous.

Je vous serre la main.

ALBERT GLATIGNY.

7 janvier 1872.

Indication utile pour le *Petit Traité de Poésie* (de la main de Th. de Banville sur l'enveloppe).

—

5 germinal.

Mon beau-frère m'apporte le *National* tout resplendissant de

mes louanges. Au premier jour de beau temps j'irai vous remercier en chair et en os, plus en os qu'en chair. Je ne me sens pas de joie depuis que je demeure à Sèvres. C'est si bon de pouvoir respirer ! Je renais pour de bon et serai bientôt en état de flanquer mon pied dans le derrière de Rogat.

Tâchez de venir un de ces jours. Nous organiserons une grande chasse dans notre bois où j'ai cru découvrir un lézard et un mulot.

Bonjour chez vous.

Votre tout entier,

ALBERT GLATIGNY,

11, *avenue de Bellevue, Sèvres.*

25 mars 1872 (date de l'enveloppe).

—

12 avril 1872.

Si les gens du *National* se doutaient qu'il n'y a qu'à prendre le bateau au pont Royal et qu'en trois quarts d'heure, par ce moyen de prise de bateau, on arrive à Sèvres sans fatigue, sans secousse et sans poussière, ils seraient déjà venus. V'là le chemin à suivre pour venir à la maison.

(*Suit un graphique.*)

Venez donc vite, pas un dimanche, à cause de l'encombrement des bateaux. Arrivez pour déjeuner vers onze heures et demie. Vous n'avez pas trop du reste de la journée pour visiter nos terres. Profitez du beau temps, et venez demain samedi. Votre feuilleton sera fait. Vous corrigerez les épreuves le dimanche matin ou vous ne les corrigerez pas du tout, ce qui est bien plus simple ; j'en ris maintenant, mais j'ai drôlement béni Carjat, Revillon et mon beau-frère. Je n'ai appris cette belle équipée qu'il y a trois jours ; je n'en savais rien de rien. Oh ! les gens qui font du zèle inutile ! On vous attend.

ALBERT GLATIGNY,

11, *avenue de Bellevue, Villa Sainte-Marie,*
Sèvres, Seine-et-Oise, France, Europe.

—

20 avril 1872.

Si, au lieu de me corrompre le cœur et de m'empoisonner l'âme au moyen de viles flatteries, vous m'eussiez tenu ce mâle

et ferme langage, je serais peut-être meilleur aujourd'hui. Enfin ! Faites méditer ces lignes de notre maître Biéville à Georges afin de l'empêcher plus tard d'écrire des comédies où suinte le virus des choses déshonnêtes. Faites-en votre profit vous-même, auteur coupable du *Beau Léandre.*

« *Vers les Saules* est une idylle de M. Albert de Glatigny, qui, au commencement de l'hiver, a déjà donné à l'Odéon une idylle intitulée *le Bois*. Nous aimions mieux *le Bois* que *Vers les Saules*.

Cette idylle, puisque idylle il y a, n'est pas une peinture d'amour ni même une peinture d'amourette ; c'est une petite école de prostitutiuon d'autant plus mauvaise qu'elle affecte une form poétique. Des demoiselles qui accostent des inconnus se promenant seuls, et qui leur offrent de les égayer, sont tout simplement des filles de joie. Ce sont des mœurs qui convenaient peut-être au théâtre du second Empire où l'on ne songeait qu'à énerver les esprits, mais qui ne sauraient convenir au théâtre de la République, d'où l'on doit proscrire tous les exemples malsains. »

E. DE BIÉVILLE.

Maintenant, dans votre prochain feuilleton, vous pourrez à la fois faire plaisir à un ami et rendre hommage à la vérité, en disant que Larochelle joue le Don César de Bazan de *Ruy Blas*, à ravir la perfection même. Nous l'avons vu à Sèvres. Il est merveilleux de gaieté, d'esprit et d'élégance. Je vous réponds que s'il avait joué le rôle à l'Odéon, le 4e acte eût produit tout son effet. Larochelle, en dehors des choses de situation, fait applaudir par son public de blanchisseurs des vers purement lyriques. J'en suis encore enchanté au bout de quatre jours. Malheureusement, Ruy Blas était joué par Frédérick Lemaître, fils, l'ancien directeur de Versailles. Il m'a fait regretter Edmond Albert. Le monstre déshonore son père d'une manière infâme. Il ne sait pas même un mot de son rôle.

Quand viendrez-vous ?

Emma vient justement d'acheter un tas de verres et d'assiettes, ou va les acheter, je n'en sais trop rien, c'est le cas de les venir étrenner en famille.

Je vous serre la main.

ALBERT GLATIGNY.

—

Dimanche.

Demain lundi, vers les dix heures, puis-je vous demander de partager votre déjeuner ? Ne faites pas de folies. Quelques choses très chères me suffiront. Je dois ramener le sentiment de la ville de Paris, égaré à propos des choses d'art. et lui remettre en mémoire le type de la beauté physique en me promenant dans ses rues. Je profiterai même de cela pour aller voir Verteuil et du Quesnel.

Je vous serre la main à tous.

ALBERT GLATIGNY,
11, *avenue de Bellevue, Villa Sainte-Marie, Sèvres.*

28 avril 1872 (date de l'enveloppe).

—

5 mai 1872,

Le *Petit Traité de Poésie* a fait son temps dans la maison de correction. Vous le faut-il envoyer ? Quelques choses demanderaient cependant à être expliquées de vive voix.

Ma femme est à Versailles à voir et à recevoir les eaux en compagnie de son frère. Je reste seul au logis avec deux chiennes dont une Cosette en chaleur. Vous voyez la mélancolie de ma position.

C'est demain ou après-demain que le Théâtre-Français me refuse *Brizacier.*

Votre

ALBERT GLATIGNY.

—

XIe jour des Calendes d'août.

Il y a des temps infinis que je ne vous ai vu, malgré les envies que j'en ai. Cela tient, hélas ! à ce que, lorsque je vais à Paris, c'est pour une affaire à traiter ou quelques sous à toucher et qu'une course suffit à mon éreintement absolu pour deux jours. Je viendrais bien un jour chez vous, exprès pour me trouver en joie, mais les personnes qui demeurent au rez-de-chaussée me paraissent déjà diablement perchées en l'air pour peu qu'elles aient un perron de deux marches. Il faudrait que vous me reçussiez dans la cour ou chez le portier. Plus je vais, plus il m'est

impossible de gravir la moindre montée. Aussi je frémis d'épouvante en pensant que mercredi il faudra lire *Brizacier* au Théâtre-Français. On devrait bien me refuser chez le concierge où il fait frais. Vous devez être heureux, Casimir Delavigne fait de l'argent avec *Andromaque*, et vous aimez cette suite de narrations que vous m'avez fait avaler un soir à l'Odéon. Je n'y serai plus repris. Il faudrait nous donner rendez-vous, uu jour que ça vous ennuirait de faire la cuisine chez vous, pour déjeuner tous ensemble, sur les degrés inférieurs des édifices. Ce que je souffre pour monter cinq marches seulement est atroce. A part cela, je vais mieux. L'appétit revient, je dors un peu, il n'y a que les jambes et le réservoir au souffle.

Bonjour chez vous.

ALBERT GLATIGNY.

22 juillet 1872 (de l'écriture de Th. de Banville sur l'enveloppe).

—

25 septembre 1872.

Nous y sons ! Je ne me suis arrêté qu'une demi-journée à Bordeaux et ne me serais pas cru aussi bel homme que je l'ai été. Grâce à un cognage de front obtenu sur celui d'Emma, et qui saignait lorsque nous sommes arrivés à Bayonne, on m'a pris pour un riche espagnol et l'hôtesse du panier fleuri m'a fait un discours dans la langue d'Hernani, discours auquel j'ai répondu par ces mots : je ne comprends pas du tout !

Nous sommes logés à un petit kilomètre de la ville, au bord de l'Adour, à l'entrée d'un bois de pins, à deux pas de la mer. Javotte a des arbres et des toits à l'espagnole pour se promener. Cosette est maîtresse d'une avenue de deux kilomètres de long et nous avons du soleil de première qualité. Je pense que je vais travailler abondamment et profitablement. C'est la première fois que je respire depuis trois ans. Bonjour à tous les trois. Ma femme vous envoie ses amitiés et devient plus gaie, ce qui me rend heureux, comme vous pensez.

Votre

ALBERT GLATIGNY,

au Ramponneau, Allées marines, Bayonne,
(Basses-Pyrénées).

—

9 octobre 1872.

Merci de ne pas nous avoir oubliés. Votre lettre m'a trouvé en pleine dysenterie, ce qui m'a un peu humilié et surtout affaibli — moi qui ai tant de forces avec ça! — Je suis content que mon pauvre *Singe* ait réussi. Je n'en ai eu de nouvelles que par vous et le fils de Canuche qui joue le mari dans ce drame. Je n'aime pas à causer littérature quand j'écris à mes amis, mais j'ai encore la stupeur de Jocrisse sur la figure en songeant à Leconte de Lisle. Les vers de la Renaissance m'ont épaté. Qu'eût-il voulu faire ? Donner une leçon à Corneille ? Puis, pourquoi faire parler Chimène comme un bon Dieu des poèmes barbares ? J'entends à chaque instant parler espagnol autour de moi et je vous assure que cette belle langue n'a rien qui ressemble aux *or, car, très, selon qu'il est écrit* de Leconte de Lisle. Puis, c'est trop confesser le néant de son imagination. Je n'en suis pas encore revenu. V'là Thierry membre du Comité de l'Odéon ; *Brizacier* est fichu. Aussi viens-je de l'envoyer à Dumaine pour son Théâtre italien. Duquesnel ne m'a pas daigné répondre une seule fois. Comme il me faudrait revenir l'hiver prochain, je vais rester toute l'année à Bayonne. Cela m'évitera des voyages coûteux en diable et un double loyer. Puis, je vais tâcher d'avoir la direction du théâtre pour l'année prochaine. Ce sera facile. Si je m'étais senti plus fort, je l'aurais eue cet hiver, mais avec ma santé, telle qu'elle est, il n'y faut pas songer. Je crois avoir trouvé quelque chose pour mon beau-frère dans une imprimerie de Bayonne. Ça va être décidé dans quelques jours. Pourvu qu'il s'y tienne ! Ma femme vous remercie de votre bon souvenir. Priez Mme votre mère de continuer à nous envoyer le *National* du lundi. Si vous avez fait quelque chose sur *le Singe*, envoyez-le-moi. Bonjour à vous tous.

Votre pas fort aujourd'hui,

ALBERT GLATIGNY.

Je voulais vous envoyer un portrait de ma femme, mais Carjat le détient encore.

—

5 novembre 1872.

C'est inouï ce que je déménage. Ces pays du midi sont adorables, mais pour les vagabonds seulement, et la loi réprouve cette profession. Ce qu'on s'est donné de peine à Bayonne pour

obtenir des appartements sombres, froids, humides est inimaginable. Mais on a bien réussi. Quelle jolie collection de rues Grenetat ! Enfin, Emma, de plus en plus un ange, a trouvé une petite maison en plein soleil sur le rempart. Sans cela nous étions forcés d'émigrer à Biarritz. J'avais bien pensé à Saint-Sébastien, mais j'ai assez de guerre civile comme ça. Le petit aperçu que j'en ai eu l'année dernière me suffit. Après ça, c'est peut-être très gai en Espagne.

Le temps se remet au beau, et il faut lui rendre justice, c'est un beau vraiment beau. Le ciel ne marchande pas le bleu. Quel tas de rayons ! On ne sait plus où les mettre. Ma santé se ressent de ce beau temps. Aussi j'espère jeudi pouvoir conduire Emma voir les *Mousquetaires de la Reine*. Je m'amuserai bien. Rien que de l'opéra au théâtre cette année. A peine quelques vaudevilles joués par des chanteurs ! Je vous envoie ma lettre pour le président de la société des auteurs dramatiques.

J'ai vu avec plaisir par le dessin de Georges qu'il continue à faire dans le grec. C'est une bonne partie quoi qu'on en dise. Emma vous remercie et remercie Mme Élisabeth de son bon souvenir, mais elle m'apprend que nous n'entrerons dans notre logement nouveau que le 16. Encore dix jours à subir des chants d'ivrognes et des piaulements d'enfants barbouillés qui pleurent en patois ! Telle est la vie ! Et on veut que j'aime les hommes ! Bayonne est plein de Carlistes. Ils sont bien désagréables. Si leur patron leur ressemble, c'est un joli coco ! Portez-vous bien tous. Je suis content que mon idée au sujet de Théophile Gautier vous ait plu. J'envoie les vers à Lemerre.

Votre indécis en corps (j'ai un accès violent de toux), mais sans hésitation dans le cœur.

ALBERT GLATIGNY,
jusqu'au 16, *rue Maubec*, 81
après quoi 23, *Remparts des glacis (près la poudrière* !!!).

—

28 décembre 1872.

Quand vous rencontrerez Henri de Bornier, dites à ce bossu qu'on (il en est un joli) entend par réveil tragique la situation d'un homme qui, au sortir du lit, apprend que son père est

égorgé, que sa maison est brûlée, sa fille déshonorée par Albert Wolff, que lui-même est empoisonné : « voilà un rude réveil, maffio ! » et non pas la reprise des tragédies de votre ami Racine. Aurons-nous assez de peine avant de faire quelque chose de propre avec ce Bornier ! Ce cri du cœur exhalé, nous vous envoyons nos amitiés les plus chaudes. Notre pauvre petite Javotte nous a été volée. Depuis huit jours nous cherchons la gentille bête sans pouvoir la retrouver. Cosette est toujours là heureusement. Déposé chez Duquesnel avant la fin d'août, *Brizacier* n'est pas encore lu. J'envoie mon beau-frère reprendre le manuscrit pour le donner à Lemerre. La pluie a cessé. Nous avons un soleil admirable et vraiment chaud. J'en avais besoin. Agar et sa troupe ont donné deux représentations fructueuses. Le *Figaro* a fait le plus grand bien à la pauvre femme. Les infamies débitées contre elle lui ont attiré des masses de sympathie, qu'elle justifie pleinement d'ailleurs, car c'est une brave et bonne créature. L'année va finir sans m'avoir apporté un bien grand soulagement. Néanmoins, je vais mieux. C'est en me reportant à quelques mois en arrière que je peux juger des progrès faits par ma santé. Je reçois toujours le *National* du lundi. J'y apprends que les vers de Legouvé et de Pailleron sont des modèles à suivre, aussi je ne me permets plus que des assonnances. J'ai répudié le rythme et la rime comme choses mauvaises. Et c'est ainsi que vous éclairez le peuple !

Je vous serre la main bien fort.

ALBERT GLATIGNY,

19, *rue des Fauves, Bayonne.*

Emma vous dit bonjour à tous les trois.

—

4e jour des Nones de janvier.

Je vous remercie d'avoir pensé à mon pauvre *Brizacier*. Si quelque chose pouvait me faire plaisir, c'était bien ça, car malgré les dédains de Perrin et de Duconesl, je tiens à cet ouvrage, que Lemerre va publier, en attendant qu'un Directeur en veuille. J'ai envie de le proposer à Roger pour son théâtre Cluny. Les circonstances ne sont plus les mêmes qu'il y a deux ans, et je ne serais pas fâché d'avoir un succès dans le quartier de Duculnesl.

Nous n'avons pas encore trouvé Javotte. C'est quelque filou

de la bande à Don Carlos qui l'aura volée. Heureusement, Cosette me reste, je m'occupe de trouver une direction de théâtre en province. Comme ça je verrai jouer les pièces selon mon cœur et je gagnerai un peu d'argent. Le *Rappel* me lâche sensiblement. Ou il ne met pas les vers que je lui envoie, ou il les insère au bout de quinze jours. Si bien que je finis par ne plus en envoyer, mais ça ne fait pas bouillir la marmite, comme dirait Sarcey. Avez-vous lu son dernier feuilleton du *Temps* ? Quel chef-d'œuvre ! Jamais il ne s'était déboutonné avec autant de grâce.

Nous vous envoyons tout chauds nos souhaits de bonne année du meilleur de notre cœur. Portez-vous bien tous les trois. J'appuie sur ce point, tout me paraissant frivole en dehors de la santé.

Votre

ALBERT GLATIGNY,

19, *rue des Faures*, *Bayonne*.

4 janvier 1873 (date de l'enveloppe).

—

16 janvier 1873.

Ça va-t-il bien ? Les nouvelles que je reçois de Paris par les feuilles publiques me donnent envie d'y revenir. Mais êtes-vous si en fleurs que ça ? Les lilas masquent-ils Wolff au point de permettre aux femmes enceintes de circuler sans inconvénient sur le boulevard ?

Je viens de lire les *Erinnyes*. Ça n'est pas la peine d'avoir fait du grec pendant quarante ans pour être aussi peu sujet du roi Georges Ier. Le plus grave reproche que je puisse adresser à Leconte de Lisle est celui-ci : à force de suppressions, il a rendu la pièce absolument inintelligible pour ceux qui ne connaissent point par cœur l'enlèvement d'Hélène ; on ne sait de quel feu parle son veilleur. Ça peut être un feu de cheminée. Dans l'*Orestie* de Dumas, tout était expliqué de telle sorte que chaque spectateur n'avait rien à deviner et en savait plus que toute l'académie réunie. Je m'attendais à mieux. Talthybios devenu un bourgeois d'Argos au lieu de rester héraut d'Agamennon, pourquoi cela ? Est-ce pour humilier Tallien ? Puis, au milieu de tous ces noms à *K* pourquoi avoir écrit Iphigénie, à propos d'une diffi-

culté de rime qu'un simple Glatigny eût tournée. Je réclame mon Iphigeneia, sans excès cependant. Maintenant, ce qui me vexe, c'est de voir Leconte de Lisle renier les Parnassiens. Les Parnassiens n'ont jamais été qu'un petit groupe de gens aimant les vers et en publiant chez un éditeur commun, et gardant chacun son indépendance d'allure, sans qu'il fût question d'établir de comparaison entre eux : c'est le Parnasse qui a fait connaître Leconte de Lisle dans le public. En reniant ses amis dont l'humilité le fait sourire, il me rappelle Ambroise Thomas regrettant d'avoir signé le *Caïd*, parce qu'il vient de vesser au pied d'*Hamlet*. Ce qui me conduit à vous dire que je reste parnassien, fidèle à mes amitiés dont vous êtes la plus ancrée et la plus solide. J'aimerais mieux brûler tous mes vers (et j'y tiens à mes vers, foutre !) que de m'isoler ainsi dans mon orgueil. Avant d'avoir connu ce reniement, que le *Gaulois* m'a appris hier, j'étais heureux du succès de Leconte de Lisle, au delà de toute expression. Aujourd'hui, je m'en moque. Ma petite Emma vous dit bonsoir à tous et continue à pleurer Javotte (moi aussi). Donnez-moi de vos nouvelles un de ces matins.

Je vous serre la main.

ALBERT GLATIGNY.

—

29 mars 1873.

J'ai reçu ce matin l'avis de ma réception à la Société des Auteurs Dramatiques. Puisque, ayant eu un acte sans collaboration joué à l'Odéon, j'ai droit au vote, je vous vote des remerciements. Comme j'ai eu raison de ne pas vouloir croire aux méchants et de nier l'égoïsme comme dominant le monde. Jamais ma confiance dans les bons cœurs n'a été plus justifiée. Tant d'amitiés penchées sur mes misères ! Je crève de joie au milieu de mes souffrances. Qu'ai-je fait pour être aimé ainsi ? Je remercie tous mes amis en vous qui êtes l'être que j'aime le plus au monde. Tâchez de venir un de ces jours que je voie votre cher visage. Ah ! je vais guérir vite. Champfleury et sa femme sont adorables pour nous. Jusqu'à notre propriétaire qui refuse l'argent de son loyer ! Que voulez-vous que je vous dise après ça ! Je commence à rimer de nouveau, mais, mercredi, pendant

qu'Emma était à Paris, j'ai été pris de douleurs au ventre qui n'ont cessé qu'hier soir et m'ont atrocement tourmenté pendant ces trois derniers jours. Le médecin de Sèvres refusait de m'indiquer un adoucissement, à moins que je n'envoyasse promener M. Sée. Or, M. Sée a fait un miracle en me procurant du sommeil, de l'appétit, toutes choses devenues inconnues depuis quatre ans, et en m'enlevant mon horrible toux. Je crache moins que beaucoup d'hommes bien portants. Vous pensez si j'ai ri au nez de ce docteur de vaudeville. Je m'arrête, ma tête commençant à tourner par suite de la faiblesse que j'éprouve après la rude secousse de ces trois jours. Bonjour à tout votre monde aimé. Maman et Emma se joignent à moi.

Votre

ALBERT GLATIGNY.

—

15 avril 1873.

Patron,

Je commence à croire que le soleil est une belle et bonne chose. Depuis deux jours, j'ai de la joie dans les membres. Ce matin, le docteur Tartivel a paru enchanté des progrès accomplis par le mieux, et je suis si content que j'ai besoin de vous le dire. En même temps, je vais vous prodiguer un conseil : ne demandez jamais d'à-comptes au *Rappel* au moyen d'une lettre, sinon on croira que c'est de la copie et on vous l'imprimera sans aucune discrétion, avec votre adresse. Cela m'a valu des lettres et visites de créanciers, de gêneurs et de gens qui imploraient les dons de Plutus dont je dispose. Un de ceux-là m'a décoché des vers dont voilà un extrait :

La fortune pour vous fut pleine de tendresse,
Elle vous accabla de dons et de faveurs.

Etre pris pour un riche protecteur des lettres est ce qui m'arrive de plus réjouissant depuis que Laurent Pichat m'a reproché, dans un article sur les *Flèches d'or*, d'oublier, au milieu du luxe et des courtisanes, que le peuple souffrait, et cela juste le jour où je signais un engagement de quatre-vingts francs par mois comme souffleur.

Avis pour le *Petit traité de Poésie* : Clément Marot, une seule

fois, je crois, a alterné régulièrement ses rimes et les a divisées en masculines et féminines, et cela justement pour le rythme de *Sara la Baigneuse*.

Dernière lettre inachevée
D'ALBERT GLATIGNY
datée du 15 avril 1873.
(De la main de Th. de Banville, sur l'enveloppe.)

FIN

L'ÉCOLE FRANÇAISE

EN ALSACE ET EN LORRAINE

—

La question d' « Alsace-Lorraine », ou plutôt les questions d'Alsace et de Lorraine, car la liquidation du régime allemand nous a laissé de multiples problèmes à résoudre, continuent à départager les habitants des deux provinces libérées. Ces problèmes comportent aussi bien les réformes d'ordre social que les questions économiques, intellectuelles et religieuses. Ils se résument à nouveau en un seul : celui de l'assimilation des trois départements, ou, pour m'exprimer autrement, de leur réadaptation à la vie française.

S'il est certains points sur lesquels l'entente a déjà été réalisée ou sera relativement aisée à obtenir, il en est d'autres qui sont des montagnes abruptes, hérissées d'obstacles, semées d'embûches et de précipices, et dont l'ascension n'est pas toujours facilitée par ceux qui connaissent à fond leurs détours et leurs obstacles et qui devraient être les guides du pays... Lorsqu'on aborde l'étude des problèmes d'ordre religieux ou scolaire : séparation de l'Eglise et de l'Etat, de l'école et de l'enseignement religieux, suppression de l'école confessionnelle et introduction de l'école neutre et laïque, rivalité entre l'allemand et le français, application de telle ou telle méthode, on se heurte à une hostilité et souvent à un mauvais vouloir qui déconcertent. Certains, champions avérés du particularisme et dont le mot d'ordre est : « l'Alsace aux Alsaciens », ou « Alsaciens d'abord », ne refusent-ils pas d'emblée aux « nouveaux venus » — ce sont les Français qui sont venus s'établir dans

les trois départements depuis l'armistice — et « aux revenants » — les Alsaciens et Lorrains retournés au pays d'origine — le droit de s'immiscer dans les affaires de l'ancien *Reichsland*, sous couleur qu'ils n'y entendent rien, et qu'ils n'ont aucune qualité pour le faire ?

Ce point de vue, à la fois négatif et offensif, a été exacerbé par la faiblesse des autorités françaises et surtout par la création, sans délai de durée, d'un commissariat général, soi-disant chargé de liquider toutes ces horripilantes discussions, devenu en réalité, bon gré mal gré, le porte-drapeau de tous les particularistes, de tous ceux qui veulent, tantôt par leurs arguties, tantôt par leur résistance plus ou moins ouverte, selon les circonstances, retarder l'inévitable et désirable assimilation. Ceux-ci voient en effet dans la perpétuation du commissariat général la garantie de la pérennité d'un état de choses que voudraient voir disparaître au plus tôt tous les Français d'Alsace et d'ailleurs. Et ils sont légion !...

§

Le problème de l'enseignement des langues et de la prédominance qu'il convient de donner au français ou à l'allemand continue à passionner l'opinion publique de nos trois départements. Les uns opinent pour l'introduction immédiate du français à l'école, — il s'agit naturellement de l'école primaire, car les établissements secondaires ont d'ores et déjà le même programme que dans les vieux départements, — les autres estiment qu'il serait préférable de commencer par l'enseignement de l'allemand et d'ajourner à plus tard l'étude du français ; d'aucuns sont partisans à tous crins de la méthode directe, d'autres rompent des lances en faveur de l'ancienne méthode basée sur la grammaire et la traduction.

On peut affirmer que l'écrasante majorité de la population, qui souffre de son ignorance de la langue nationale, demande que les enfants apprennent le français dans les

écoles, qu'ils l'apprennent au plus vite et le mieux possible; mais il sied également de reconnaître que le bilinguisme a d'ardents partisans et que, dans l'introduction radicale des méthodes françaises, nous nous heurtons à l'hostilité d'une grande masse d'habitants.

Et pourtant il est permis de formuler l'axiome que l'Alsace ne sera définitivement française que le jour où notre langue aura pénétré partout. Le grand problème de l'école française n'est donc pas uniquement celui de la langue, c'est aussi celui de l'assimilation. Française de cœur, l'Alsace n'est pas encore française d'esprit, sans qu'on puisse d'ailleurs lui en faire grief. Si coupable il y a, c'est le régime de Napoléon III qui ne sut pas la garder à la France. L'Alsace ne deviendra complètement française, son intégration dans la vie française ne sera parfaite que par la diffusion de notre langue, véhicule de notre littérature, de nos idées, en un mot par la pénétration de notre mentalité ou, pour m'exprimer plus exactement, par la copénétration, la symbiose des deux mentalités.

Nous ne visons nullement à transformer le caractère, les coutumes, les traditions, le dialecte de l'Alsacien, tout ce qui constitue son patrimoine, pas plus que nous ne cherchons à empêcher la Corse de cultiver son patois ou le Breton sa langue celtique. Il y a place sous le ciel de France pour la variété des usages aussi bien que pour la diversité des dialectes. N'est-ce pas cette richesse même qui continue à accroître le charme, le pittoresque de la vieille France?... Que l'Alsacien conserve donc, avec ses mœurs, son caractère si original et son dialecte, en un mot sa personnalité dont il est jaloux à bon droit : nul d'entre nous n'y voit d'inconvénient, au contraire nous n'y discernons que des avantages.

Mais il faut que l'Alsacien soumis, quarante-huit ans durant, à l'influence tenace, persistante de l'Allemagne — et c'est miracle qu'il ait su si bien y résister — s'imprègne de la culture française, qu'il apprenne à observer et à juger

les choses sous un angle français, qu'il raisonne en français. Napoléon avait coutume de dire de ses grenadiers alsaciens: « Ils ne parlent pas notre langue ? Peu importe ! pourvu qu'ils sabrent en français ! »

Nous sommes devenus plus exigeants et le plus gros reproche que nous puissions nous adresser, c'est incontestablement de n'avoir pas développé davantage, avant 1870, l'étude du français en Alsace.

§

Néanmoins il est certains députés catholiques alsaciens qui, au Conseil consultatif d'Alsace et de Lorraine, dans leurs journaux et leurs congrès, ont réclamé le retour à un ordre de chose périmé. L'abbé Haegy, qui fut chargé il y a quelque temps de rédiger au Conseil consultatif le rapport sur le budget de l'Instruction publique, a énuméré un grand nombre de doléances au sujet de l'enseignement public. M. Haegy a affirmé qu'il existe un mécontentement profond à l'égard du personnel venu de l'intérieur et de la méthode d'enseignement direct dont l'emploi est imposé par l'administration scolaire et dont les résultats seraient déplorables. Selon M. Haegy, l'enseignement religieux s'en trouverait sacrifié ; l'enfant ne saurait plus ni le français, ni l'allemand et la fréquentation scolaire s'en ressentirait.

L'abbé Muller s'est associé à M. Haegy pour renouveler les mêmes griefs contre le personnel.

Il y a dans la protestation de l'abbé Haegy, dont la campagne, au point de vue national, est franchement déplorable et dont l'activité en d'autres domaines est — c'est le moins qu'on en puisse dire — nettement néfaste, un certain fond de vérité que l'on aurait tort de passer sous silence, comme le font beaucoup, en haussant les épaules. Le dédain n'a jamais tué un argument.

Il se peut en effet que les enfants les moins doués, qui sont sortis de classe depuis l'armistice et qui avaient débuté sous le régime allemand, n'aient pas eu le temps d'acqué-

rir une connaissance parfaite de notre langue, que dans quelques cas cette connaissance soit même insuffisante ; il est certain, d'autre part, que l'étude du français va creuser un fossé entre la génération qui vient, qui regarde au delà des Vosges, et celle qui s'en va, dont les moyens intellectuels, abstraction faite de l'âge, ne sont pas toujours à la hauteur de leur volonté d'apprendre la langue nationale.

Mais encore faut-il que nous ne sacrifions pas tout l'avenir à ces désavantages passagers, désavantages que nous noircissons à dessein, pour abonder dans la thèse des adversaires de l'école française, car de longtemps encore la langue usuelle, celle de la conversation, demeurera le patois sous ses formes multiples, variant d'une région à l'autre, parfois de village à village. En revanche il importe que le plus tôt possible on ait recours au français dans les relations épistolaires, rapports familiaux ou commerciaux, — et déjà on enregistre à cet endroit des progrès extraordinaires, — que le livre français pénètre partout et élimine complétement le livre allemand. Qu'attendent donc nos autorités pour interdire la vente de cette abominable et pernicieuse production frelatée qui vient d'outre-Rhin, de ces stupides romans d'aventures en langue allemande, et quelles aventures !... des histoires de détectives et de brigands qui intoxiquent sûrement la jeunesse et dont le prix dérisoire contribue à leur diffusion parmi les élèves de l'école primaire et même des collèges et lycées?...

Pour que la « digestion » de notre langue fût parfaite et que, du même coup, la future génération se familiarisât avec la vie française, il faudrait qu'à leur sortie de l'école les enfants pussent passer quelques mois dans les départements de l'intérieur — hélas ! nous sommes obligés d'employer encore ce fâcheux néologisme, — dans des familles, des colonies de vacances, mêlés à leurs petits camarades français, ou même en apprentissage. Voilà pour notre propagande, qui s'emploie si mal à des objets futiles et qui consacre tous les ans 110.000 francs à la publication d'un

Bulletin de la presse allemande, que personne ne lit, un placement qui serait d'un rendement exceptionnel. Voilà aussi pour de généreux donateurs une mission éminemment patriotique qui leur vaudrait la reconnaissance de milliers d'enfants et de parents ou, pour mieux dire, de toute la France.

Mentionnons en passant une série d'œuvres post-scolaires d'un caractère privé : le Livre Français, la Conférence au Village et surtout les Cours populaires de langue française et la Renaissance alsacienne, qui contribuent puissamment à la propagation de notre langue et qui empêchent, avant la caserne, d'innombrables adolescents d'oublier les connaissances qu'ils ont acquises à l'école. Toutes ces organisations méritent la gratitude du pays autant par leur désintéressement patriotique que par les résultats importants qu'elles obtiennent.

Si la période de transition exige des victimes, encore faut-il que nous nous employions à ce qu'il y en ait un minimum. Les Alsaciens ne doivent pas se sentir sacrifiés par les conquêtes de notre langue; il faut qu'ils comprennent que, plus qu'une nécessité, ces conquêtes constituent pour leur province un avantage et un progrès indiscutables et que l'obligation imposée à leurs enfants d'apprendre la langue nationale, si elle réclame au début des efforts d'autant plus méritoires qu'ils sont pénibles, entraînera pour eux dans l'avenir une importante amélioration de leur situation matérielle et sociale, dans leur petite patrie autant que dans la grande.

L'ignorance de la langue représente actuellement pour la plupart des Alsaciens et un grand nombre de Lorrains une muraille d'acier dressée entre eux et leurs compatriotes de l'intérieur, muraille qui barre toute expansion économique, familiale et intellectuelle. Or, il ne doit pas exister de muraille de ce genre, voire de mur mitoyen, entre nos vieilles provinces regagnées et la France. Il faut que rien ne bouche la vue des deux côtés des Vosges. Ouvrons donc toutes

les fenêtres et la plus large de toutes, ouvrons-la à deux battants : celle de la langue...

§

Un autre point de vue, c'est celui de l'abbé Muller, qui estime que l'intérêt de la France est de maintenir en Alsace l'idée religieuse qui est une des forces vives nécessaires pour combattre les périls qui nous menacent. Et l'abbé Muller de défendre le régionalisme alsacien et l'enseignement de l'allemand qui doit assurer le maintien de l'esprit religieux.

Les déclarations des deux abbés politiciens, dont l'un est député, nous donnent le diapason de la lutte qui est engagée et qu'ils cherchent à faire dévier sur le terrain religieux. Pour ces Messieurs l'introduction du français équivaut au triomphe de l'irréligion, du paganisme et de l'immoralité ; le français est l'instrument de la libre-pensée, l'ennemi du catholicisme. Qu'en pensent tous nos excellents catholiques français ?... Leur lutte contre l'école française est avant tout une lutte pour l'école confessionnelle, bien que l'enseignement religieux, obligatoire comme sous le régime allemand, continue à être en vigueur et que tous les enfants alsaciens et lorrains, sauf de rares dispenses, soient tenus d'y participer. Mais ils prétendent que le monopole du français dans les premières années de scolarité empêche de donner en allemand les leçons de religion. Bref, l'enseignement du français n'ouvrirait pas l'intelligence et fermerait le cœur de l'enfant.

Il serait déplorable de vouloir ramener l'enseignement du français à une question de catéchisme, et d'y substituer, uniquement pour servir les fins d'un parti, car en réalité c'est une question d'hégémonie qui est en jeu, jusqu'à l'âge de dix ans, l'enseignement de l'allemand. Est-il besoin de répéter que l'unité de langue est pour nous une des conditions de l'unité nationale et que surtout dans une marche-frontière, en butte à la propagande allemande, il serait absur-

de, plus que cela criminel de notre part, de conférer à l'allemand les mêmes droits qu'au français ? D'autant plus que l'allemand n'est en somme que l'outil écrit de la population qui, dans les rapports verbaux, se sert du patois.

L'exemple de la Suisse, où trois et même quatre langues nationales cohabitent sans compromettre l'unité politique du pays, n'est pas pertinent, car la Suisse n'a pas à redouter comme nous en Alsace l'immixtion perpétuelle d'un élément hostile et qu'à vrai dire il ne s'y trouve pas une écrasante majorité de l'un ou de l'autre élément. Au demeurant, la Suisse alémanique a si bien compris l'importance de son idiome national, en face de l'allemand, que les patois suisses sont instrument d'enseignement dans les écoles primaires et que le haut-allemand, c'est-à-dire l'allemand littéraire, y est enseigné à la manière d'une langue étrangère.

§

La méthode directe que l'on combat est essentiellement une tradition française. Il serait puérile de nier qu'elle n'ait pas ses inconvénients et ses faiblesses. Mais existe-t-il une méthode parfaite ? Tout dépend de son application, c'est-à-dire de la façon dont le maître l'emploie. Quelle méthode veut-on lui opposer ? L'introduction de tout autre système impliquerait forcément l'éviction du français au bénéfice de l'allemand : il est en effet manifeste que l'emploi de la méthode grammaticale basée sur la comparaison des deux langues et la traduction, à la place de la méthode directe qui est une méthode intuitive, nécessiterait l'étude préalable de l'allemand. Le français ne serait plus enseigné que tardivement, à partir de la dixième année, à l'instar d'une langue étrangère, servi à petites doses, comme une friandise, selon l'expression et les désirs de l'abbé Muller.

N'est-il pas préférable d'apprendre le français quand le cerveau est plus malléable et que les notions qu'il s'agit de lui inculquer sont les plus élémentaires?

§

Un autre argument, plus plausible à mon avis, que font valoir les partisans du bilinguisme à l'école, c'est celui de la langue maternelle. Le dialecte alsacien — qui est un patois germanique ou plus proprement alémanique, comme les patois de la Suisse allemande, du reste fortement saturé de termes français — est la langue maternelle de presque tous les habitants, par conséquent on n'a pas le droit de violenter les sentiments de la population en ignorant systématiquement sa langue, voire en s'efforçant de l'extirper. Attendu que l'enseignement en dialecte est impossible, il faut avoir recours à l'allemand. Ce point de vue est évidemment défendable ; il l'est pour les Bretons, les Flamands, les Basques, les Corses, les Provençaux autant que pour les Alsaciens. Chacun de ces composants de notre nation pourrait revendiquer au même titre que ceux-ci l'enseignement de sa langue maternelle. Mais est-il nécessaire de souligner que ce point de vue n'est pas français et que son adoption signifierait le triomphe du particularisme, et la fin de l'unité française, car le particularisme en matière de langue aboutirait à bref délai au particularisme en politique, c'est-à-dire au séparatisme ?

Certes, nous devons admettre le principe du bilinguisme ; je veux dire que nous ne devons pas sacrifier l'idiome du terroir à l'enseignement exclusif du français et que l'introduction de notre langue ne doit pas éliminer entièrement la connaissance de l'allemand.

L'ignorance absolue de cette langue pour les nouvelles générations, surtout pour les classes libérales, le monde commerçant et industriel, dont les rapports économiques avec l'Allemagne sont très vifs, serait dans l'avenir une incontestable cause de faiblesse.

Et cette nécessité de savoir l'allemand s'affirme péremptoire tant que nous occuperons la Rhénanie, que nous aurons besoin de fonctionnaires sachant l'allemand, aussi

longtemps aussi que nous aspirerons à pratiquer une politique rhénane active. Cette même raison peut s'appliquer à la Sarre et aux districts ruraux de l'Alsace et de la Lorraine de langue allemande.

Il ne faut pas que les jeunes générations de fonctionnaires, de médecins, d'avocats, de commerçants, d'ingénieurs issus de nos écoles ne soient pas en mesure de se faire comprendre des anciennes générations.

Il importerait de consacrer toute une étude au mal qu'ont occasionné à la cause française, aussi bien dans nos trois départements recouvrés que dans les régions occupées, les fonctionnaires qui, ignorant tout de l'allemand, n'ont que mépris pour cette langue et traitent couramment de « boches » tous ceux qui ne peuvent s'exprimer correctement en français, comme si l'usage d'une langue implique nécessairement le rattachement sentimental au pays où cette langue est née. Il est pourtant constant que les Américains ne sont pas Anglais, pas plus que les Brésiliens ne sont Portugais ou les Argentins Espagnols, les Suisses Allemands, Français ou Italiens, à plus forte raison que les Alsaciens ne sont pas Allemands.

Malgré les avantages que présente la connaissance de l'allemand, je n'en conclus pas qu'il faille commencer à l'école par l'étude de l'idiome de Goethe ; au contraire, j'estime que, pour contrebalancer efficacement l'influence de la rue et de la famille, il convient de donner, dès les premières années, la prépondérance au français. C'est le francais qui pour tous les jeunes Alsaciens doit devenir le véhicule de l'idée et non pas l'allemand.

Quelque probants que puissent paraître les arguments des adversaires de la prédominance du français et de son application immédiate comme moyen d'enseignement, il reste établi que l'école française est le noyau de notre influence sur les futures générations et que c'est par l'école que nous tuerons tous les germes pernicieux du particularisme. L'école française est et demeurera le principal

organe, le pivot de l'assimilation. Ne l'oublions pas !

§

A notre avis les raisons politiques, qui sont décisives, aussi bien que les raisons pédagogiques militent donc en faveur de l'enseignement immédiat du français. Les obstacles du début surmontés, — et ces obstacles ne sont guère plus ardus en Alsace que dans d'autres provinces de la France, — les résultats viendront récompenser les maîtres et les enfants de leurs longs et patients efforts.

C'est en s'inspirant de ces principes que le Recteur, M. Charléty, a rédigé sa circulaire du 15 janvier 1920 qui a été approuvée par le Commissaire général et le Conseil supérieur. Cette circulaire exige que le français soit appris dès la première heure, excluant l'allemand pendant les deux premières années, sauf pour l'enseignement religieux. Etant donné que cet enseignement est essentiellement oral, nous ne discernons pas très bien les difficultés auxquelles font allusion les ministres du culte. Veut-on ou ne veut-on pas former des générations de citoyens français ?... Nous ne ferons à aucun Alsacien, digne du nom de Français, l'injure de supposer qu'il n'est pas d'accord avec nous dans l'affirmation de ce principe. En conséquence il faut que l'on apprenne notre langue au plus vite, car, dès que le français sera à la portée de toutes les classes de la population, les conflits s'émousseront, les problèmes se résoudront, toutes les barrières qui nous séparent encore s'écrouleront d'elles-mêmes.

L'examen impartial des travaux et des résultats obtenus prouve que les critiques adressées à l'école française, à nos méthodes et à nos maîtres du cadre métropolitain ne sont nullement fondées. Les compositions des examens peuvent être comparées à celles des régions voisines de Belfort et de Nancy. M. Charléty a du reste invité les membres sceptiques du Conseil consultatif à s'en rendre compte par eux-mêmes en participant aux Commissions d'examen du cer-

tificat d'études primaires. Les travaux présentés font honneur aux élèves aussi bien qu'aux maîtres. Par surcroît on a exagéré à plaisir le danger que fait courir à l'école confessionnelle la présence d'instituteurs du cadre français. L'administration leur a recommandé d'appliquer en toute loyauté le principe de cette école et de se conformer strictement à la loi locale sur l'enseignement religieux. Quelques fautes ont pu être commises, mais les adversaires de l'école française sont-ils à l'abri de tout reproche ? Peuvent-ils affirmer que l'instituteur ou l'institutrice français, perdus dans les villages, n'ont jamais souffert de vexations ou de brimades de leur part ?...

Toutes les susceptibilités de la conscience religieuse du pays sont respectées et il est évident qu'aussi longtemps que l'enfant demeurera sous l'influence des familles et des ministres des cultes la foi religieuse n'a rien à redouter.

La population enfantine est fière et joyeuse d'apprendre le français ; déjà dans la rue et dans le tramway, sur le chemin de l'école, pendant les récréations, on s'étonne d'entendre des enfants du peuple s'interpeller, chanter, babiller ou discuter en français.

Il a été tenu compte du fait que le pays est bilingue, et le nombre d'heures réservées à l'allemand pour l'étude de la langue elle-même et pour les cours de religion paraît suffisant.

Il a fallu demander aux maîtres du cadre local un gros effort dont il sied de les féliciter. Beaucoup d'entre eux n'ont pas hésité à se rendre dans les départements de l'intérieur où, loin de leurs familles, ils ont passé les uns six mois, les autres un an, pour se perfectionner en français. Signalons aussi l'enseignement remarquable des religieuses, en particulier celui des sœurs de Ribeauvillé, qui ont obtenu dans leurs nombreuses écoles des résultats qui nous remplissent d'admiration.

La tâche du millier d'institutrices et d'instituteurs du cadre métropolitain est rude, d'autant plus rude que l'accord

qui s'établit en ce moment et dont il convient de se féliciter n'a pas toujours régné entre eux et leurs collègues alsaciens et lorrains. Il y eut à cette regrettable mésintelligence plusieurs causes dont l'une procédait de la différence de culture et d'éducation des deux groupes d'instituteurs. Les uns ont été formés à l'école normale française, libérale et laïque, tandis que les autres sont issus du « séminaire » qui, indépendamment de son appellation, est une institution à base confessionnelle. Au surplus, les écoles normales françaises en Alsace sont encore confessionnelles ; il en est de protestantes et d'autres catholiques, ce qui, on le conçoit, ne contribue guère à asseoir la paix religieuse, ni à rapprocher les deux confessions, voire les trois, car l'élément israélite est assez nombreux. Une autre raison, imputable celle-là à l'administration supérieure, émane de la différence des statuts qui régissent les cadres de l'enseignement primaire. Ces cadres sont au nombre de trois, à savoir : le cadre métropolitain ou général, provenant des vieux départements ; le cadre local, ce sont les anciens instituteurs du régime allemand ; et le cadre nouveau qui comprend le personnel entré en service depuis octobre 1920. Il existe pour chacun de ces cadres une variété de statuts et de traitements. Est-ce tolérable ? Est-ce admissible, depuis plus de quatre ans que nous sommes à Strasbourg ?

Enfin une dernière cause émane de l'antagonisme systématique et du tenace travail de sape de certains milieux cléricaux qui considèrent comme une ingérence, dangereuse pour la foi et surtout pour leur suprématie, l'emploi d'instituteurs métropolitains. Cette campagne est également le fait de quelques individus qui prennent leur mot d'ordre à Berlin ou qui sont demeurés de fervents adorateurs de la « kultur ».

A une réunion qui eut lieu, il y a quelques mois, à Colmar, un avocat particulièrement surexcité n'eut-il pas l'impudence de proférer cette déclaration : « On a envoyé des maîtres qui ne conviennent pas à nos écoles ; il faut que

nous nous défendions, afin que les maîtres français incroyants se disent : dans ces conditions nous ne resterons pas à notre poste, nous préférons rentrer chez nous.... »

Il ne faut pas s'étonner outre mesure qu'après de pareilles menaces on en vienne aux faits, comme dans le village de Schweyen, en Lorraine, où l'instituteur a été malmené par des parents que le curé avait ameutés.

A la faveur de la campagne déchaînée par des propos comme ceux que nous avons cités, d'un caractère nettement anti-français, reproduits complaisamment par les organes de la presse catholique, organes nombreux et puissants qui forment une sorte de trust et qui enveloppent tout le pays dans les mailles de leur réseau touffu, il s'est constitué une Association de pères et mères de familles chrétiennes « pour la conservation de l'école chrétienne ».

Des irresponsables ou des fanatiques sont allés jusqu'à évoquer le nom et l'exemple de l'Irlande et même jusqu'à nous menacer d'une pétition à la Société des Nations. On voit d'ici le parti que la propagande allemande a pu tirer de ces aberrations en Amérique et sous d'autres cieux.

Une scission a failli se produire au sein de l'Union populaire chrétienne, qui est le parti catholique alsacien, — dont tous les membres, il n'est que juste de le reconnaître, sont loin de partager le point de vue étroitement particulariste de l'aile droite, — et qui s'est accolée depuis la mention « nationale ». Pour ne pas envenimer ce débat je préfère ne pas reproduire ici toutes les menaces qui ont été lancées et qui souvent frisent l'invitation à la rébellion; je préfère aussi négliger tous les incidents qui se sont produits et qui ne sont en somme que des épisodes ou des étapes dans la longue lutte engagée pour l'assimilation des deux provinces recouvrées.

§

Je ne voudrais retenir des événements les plus récents que le cas de Saint-Amarin, non pas qu'il soit unique en son

genre, mais pour les répercussions qu'il a eues dans tous le pays et aussi pour les conséquences favorables à notre cause qu'il a entraînées.

Il y a peu de temps, les membres de la conférence de Saint-Amarin, tous ecclésiastiques, réunis à Wildenstein, village des Hautes-Vosges, ont adressé à M. Charléty, au directeur des Beaux-Arts à Strasbourg, à Mgr Ruch, l'évêque, et à M. le député Muller, une résolution demandant que les enfants soient instruits dans leur langue maternelle, c'est-à-dire l'allemand, dès leur entrée à l'école, et revendiquant la connaissance indispensable de cette langue.

A cette résolution de combat les membres de la « Fraternelle », association qui groupe la majeure partie des membres du personnel enseignant du Haut-Rhin, ont répondu par une protestation énergique qui n'a pas tardé à être suivie d'une autre résolution non moins énergique émanant du personnel enseignant du canton de Cernay, limitrophe à celui de Saint-Amarin. C'est la réponse du berger à la bergère. Elle mérite d'être reproduite *in extenso*:

« 1. Heureux d'être de nouveau entrés au giron de la Mère-Patrie, nous sommes tous fièrement décidés d'apprendre à nos élèves le beau parler de la douce langue française et — gens du métier — nous savons qu'on ne pourra jamais commencer trop tôt pour pouvoir atteindre ce noble but. Nous désirons donc ardemment — et ceci comme minimum — que le « statu quo » en vigueur soit maintenu ; c'est-à dire que l'enseignement de l'allemand ne commence qu'avec la troisième année scolaire; mais nous aurions naturellement préféré que ce ne fût qu'avec la quatrième ou même la cinquième.

« 2. Hautement, nous déclarons qu'il est absolument faux que nos débutants comprennent mieux le *Hochdeutsch* (1) que le français, et que ce serait une absurdité pédagogique que de vouloir passer par le *Hochdeutsch* pour arriver au

(1) Le haut-allemand ou allemand littéraire.

au français, vu que notre dialecte est largement doté de vocables français pour interpréter certains détails.

« 3. Il est incontestable que les élèves des six dernières années de scolarité, jouissant hebdomadairement de trois heures d'allemand, feront, en trois mois, plus de progrès que pendant les deux premières années ; aussi sommes-nous convaincus que les élèves normaux apprendront suffisamment le *Hochdeutsch* usuel. »

D'un côté le clergé de Saint-Amarin veut l'allemand dès le berceau, de l'autre les instituteurs et institutrices de Cernay, qui n'est qu'à cinq kilomètres de la première localité, réclament vigoureusement le maintien du *statu quo* et estiment qu'avec trois heures d'allemand par semaine un élève normalement doué apprendra toujours assez de *Hochdeutsch*, c'est-à-dire d'allemand littéraire.

Notre avis, c'est celui des instituteurs et c'est aussi celui de tous ceux qui veulent l'adaptation aussi rapide que possible de l'ancien *Reichsland* à notre idéal national. C'est avant tout au point de vue national qu'il faut en effet se poser pour résoudre un problème qui ne pourrait acquérir pareil degré d'acuité dans une autre région française.

Il suffit de constater l'écho sympathique qu'a trouvé la flamandisation de l'Université de Gand dans certains cercles et journaux pour nous garder soigneusement de toute concession à cet endroit. Bien des partisans de la « *Muttersprache* » (1) maquillent adroitement sous leur prétendu désintéressement des sentiments germanophiles et, si l'on grattait même superficiellement le régionalisme de quelques champions de la langue allemande, on ne serait que médiocrement surpris de découvrir en eux de zélés adulateurs de la « civilisation » germanique et de tout de ce qui vient d'outre-Rhin...

N'hésitons donc pas à les démasquer et à les acculer dans leurs derniers réduits ; en revanche ne soyons pas ladres

(1) Ou langue maternelle ; par extension, dans les polémiques engagées en Alsace, l'allemand.

de nos encouragements aux instituteurs et institutrices qui sont au premier rang du front et qui sont exposés à recevoir le plus de coups, souvent sans pouvoir les rendre. Il faut que nos autorités, nous tous, défendions ces vaillants et modestes artisans de la cause française. La meilleure façon de les protéger, tout en avançant cette cause, c'est de demeurer inébranlables sur un domaine qui met en jeu tout l'avenir de la France dans notre marche de l'Est, sur le Rhin et sur la Moselle, je veux dire l'enseignement primordial de notre langue nationale, symbole de la France une et indivisible.

AMBROISE GOT.

LE ROMAN DU PLAISIR

LE SOUTENEUR BLANC

« Quelque chose d'équivoque m'attire et me repousse. »
MAURICE BARRÈS.

I

— N'as-tu donc jamais tué personne, mon cher André? me demanda Marcellin avec un sourire railleur.

— Hélas ! lui répondis-je, les souvenirs que notre mémoire reflète comme un miroir ressemblent à des ruines. Après cette dernière guerre, qui de nous peut être certain de ne pas avoir été un assassin ?

Depuis mon retour de Venise, Marcellin Claran était la première personne qui me vînt voir ; son bavardage bruyant convenait peu à ma rêverie, car sa mentalité positive d'arriviste sans scrupule me rappelait impitoyablement à la réalité.

Encore un instant auparavant, rangés autour de moi, les bibelots que j'avais apportés de l'Adriatique ravissaient mes yeux : la petite licorne, soufflant des naseaux, dont la corne trop pointue s'est brisée sous mon doigt qui cherchait traîtreusement à l'émousser, pauvre petite licorne châtrée, laquelle ne voudra plus porter aucun idéal héraldique ; et le chameau bossu couleur de soleil africain, modeste vaisseau du désert, étonné de rouler sur la table d'un jeune Français ignorant la vraie couleur du soleil et le glorieux silence de la solitude. Maintenant toutes les images recréées par mon imagination disparaissaient comme des fumées : à travers la fragile coupe, dont les anses imitent des boucles d'oreilles d'améthyste,

je ne voyais plus surgir ainsi qu'une apparition le Campo San Benedetto avec son puits brillant sur les dalles de la place et le Castel Vanessa d'une renommée moins éclatante que celle de la Ca d'Oro, mais digne cependant d'avoir été la demeure d'une héroïne de Shakespeare. Machinalement, j'égrenais les grains des colliers de verre de teintes diverses mélangés sur ma table; ils n'avaient plus le charme qui m'avait séduit dans la boutique fantastique du marchand de la place San Marco ; ils ne semblaient pas à leur place, mais plutôt exilés : c'est que ces bijoux médiocres, mais féeriques, qui enchantèrent si longtemps les femmes d'Asie, perdent leur valeur, une fois transportés en d'autres pays et regardés sous une autre lumière que celle du ciel vénitien ; ils ne s'assortissent parfaitement qu'à la peau mate et aux châles des jeunes filles de là-bas qui font jouer leurs reflets dorés dans l'ombre rose du Campanile. J'entends encore le bruit particulier de la gondole qui me portait à Murano, je me souviens de ma curieuse visite à la fabrique et de mon admiration pour l'art du « panôtrier » qui sait donner à la goutte de verre bouillante la vive couleur des pierres précieuses.

— J'oubliais de m'informer des événements de ton voyage, me demanda Marcellin.

— Oh ! nul rapport entre Venise et toi ! Tu es un peu comme l'enfant qui trouvait la basilique de Saint-Marc gentille sans comprendre que Venise serait plus tard, peut-être, le séjour intermédiaire entre le chagrin et la vie qu'il voudra recommencer.

— L'eau stagnante des canaux est malsaine.

— En effet, pour l'âme...

Marcellin n'insista plus. Au bout de quelques instants de silence, il s'écria :

— Cet idiot de Toron m'insulte dans son dernier article. Il ose écrire que je ferais mieux de vendre des caleçons. Je suis dégoûté de la littérature.

— Dégoûté de la littérature en général ou de la tienne seulement ?

— Les livres que j'écris ne me rapportent rien.

— Mais créer est une joie.

— Il faut que mes joies me rapportent de l'argent !

— Ah ! l'argent... Mais l'art ?

— C'est moins utile ; le public s'en moque. Parlons sérieusement. Voilà ! Je me trouve gêné, comme d'habitude, du reste. Pourrais-tu me prêter quelques centaines de francs ? Je te les rendrai, dès que...

— Je suis moi-même très pauvre depuis mon retour de voyage. Mais j'ai un étui à cigarettes en or : je te le donne ; on te prêtera facilement dessus la somme dont tu as besoin. Les objets de valeur dépouillés du prestige du souvenir sont très utiles dans certaines circonstances.

Marcellin hésita légèrement, bredouilla un remerciement et mit l'étui dans sa poche.

— Mon cher André, me confia-t-il, on se fait des idées tout à fait fausses sur les moyens de faire de l'argent. Peu importe d'où il vient ! L'argent est toujours sale, et mon communisme m'enseigne qu'il faudra le rendre au peuple. Mais il est nécessaire d'en avoir un peu pour en attirer beaucoup. Il ne m'a jamais semblé honteux de me faire aider par une maîtresse désintéressée ; il m'est aussi arrivé de me faire payer des heures qui auraient pu être perdues pour moi, mais que j'employais à rapprocher de futurs amants. A la vérité, les gens aiment ça, payer ! Ce qu'ils paient, leur paraît meilleur !

— Ton langage n'est pas neuf ; il m'amuse sans m'étonner. En somme, à ton avis, l'amour et l'art sont proportionnés aux rentes de l'adversaire ?

— Comme tu comprends bien les choses !

Malgré tout mon scepticisme et le peu de confiance que m'inspirent mes semblables, je ne puis me résoudre à accepter cet argument. Je ne veux pas croire que tous les êtres soient achetables. Ce qu'il y a justement de beau,

de grand, de terrible dans l'existence, c'est le mystérieux partage entre la vie facile et la loyauté : cela ne se commande ni ne s'explique, cela se sent.

Marcellin est impatient d'aller au Mont-de-Piété ; il prend congé de moi. Ame basse qui ferait de la boue avec du soleil et de la monnaie avec de l'or !

II

Ma cousine, Anne de Vouges, est une femme que j'aurais aimée, si je n'étais son cousin. Mais on nous a tellement intoxiqués de littérature banale, quand nous étions enfants, que nous ne pouvions, avec ou sans décence, *cousiner*.

Aujourd'hui je la trouve chez elle dans un grand désordre, et je ne comprends guère ce qui lui arrive, sinon qu'elle attend la couturière ou qu'elle a découvert une intrigue de son mari. Tous ses tiroirs sont sur le parquet, et des coffrets laissent échapper leur contenu sur les multiples coussins d'usage, ronds, carrés, octogones, forme citrouille ou turban de grand eunuque. Je sens que je suis inutile, à moins que je ne devienne absolument indispensable.

Je regarde Anne.

Ses vingt-trois ans sont charmants : elle est brune à reflets bleuâtres comme les plumes du corbeau ou une grappe luisante de raisin noir. Dans la pénombre de son boudoir, elle paraît cireuse, plus que blanche, presque verte. Ses yeux ont une bizarre couleur d'eau morte, qui ne s'expliquerait que si elle pouvait pleurer. Or, je me souviens qu'à dix ans, ayant reçu un énorme ballon de foot-ball sur la joue, elle ne pleura même pas, lorsqu'elle aperçut dans la glace les ecchymoses qui la mâchuraient comme une gifle démoniaque. Anne ne pleure jamais, n'a pas de nerfs et demeure toujours maîtresse du premier mouvement ; elle dirige et ordonne son existence et l'assujettit à sa volonté. Elle est saine et

n'a jamais connu l'écœurement des froids réveils et des longues nuits d'insomnie. Elle est suffisamment cultivée, ne cesse de s'instruire et ne s'attache à rien.

Je la dérange certainement, mais elle ne cille pas, me tend la main, s'inquiète de ma santé, de mon récent voyage et ajoute, parce que cela lui paraît gracieux :

— Ah ! vous êtes fait pour le bonheur, vous !

Un instant je songe que, si elle m'avait dit autre chose, je prenais congé d'elle, discrètement, sans augmenter le désordre. Je réponds :

—Pourquoi pensez-vous, Anne, que le bonheur ne soit pas fait pour moi ?

Au crépuscule de notre enfance, nous avions essayé ces jeux de langage, passionnés ou moqueurs. Nous y excellions, parce que nous brûlions d'un feu caché dont ces délassements n'étaient que les fugaces étincelles, mais il s'éteignit rapidement ; l'intelligence positive d'Anne était pareille à une fleur médicinale : fleur ingénue, elle sentait bon, me guérissait toujours de quelque exaltation secrète, mais aussi de l'envie de lui faire la cour.

Anne de Vouges est plus que belle, elle est séduisante : perle d'une race dont l'orient a l'éclat d'une fortune venue de très loin, du temps où les femmes de la tribu portaient, roulé dans un pli de leurs cheveux, le bijou fabuleux qui devait assurer l'avenir. De nos jours elle montre fièrement le bijou et ses vrais cheveux, épais et doux de la douceur de toute une nuit de rêves.

Ma cousine a épousé le comte de Vouges, un homme un peu chauve à qui elle offrit, dans sa main franchement amoureuse, tout l'orient de sa personne. Antoine de Vouges est très correct, hautain, rempli de subtilités mondaines : il a des opinions auxquelles il ne tient en aucune façon, des principes qu'il ne suit jamais, et il vante la grandeur des traditions sans y croire. Ses habitudes de cercle et de champs de courses le conduisent

à peu près partout où il est certain de ne pas rencontrer sa femme, et je suis persuadé qu'il a dû la tromper dès le lendemain de ses noces, afin de lui en faire prendre inconsciemment l'habitude. Je ne saurais trouver là de quoi le blâmer, car trahir, c'est changer ; or, Antoine de Vouges n'a jamais changé, il est demeuré parfaitement détestable. Sa race remonte aux mille et une faiblesses des mille et une nuits d'un occident rempli de danseuses-rats, de reines de carton, d'écuyères de cirque et de grues blanchies sous les panaches de leur propre lit-corbillard. Quand, par hasard, les enfants nés de cette race sont faits par leur père, ils sont souvent infirmes et laids. Antoine doit certainement avoir plusieurs pères légitimes. Vieux à trente-cinq ans, il sait sourire, séduire, et il a plu à ma cousine qui n'hésita pas à refuser pour lui des millionnaires. Anne l'a choisi parce qu'il était pauvre et spirituel, et aussi, pour être parfaitement exact, parce qu'il éternue dans des mouchoirs authentiquement timbrés d'une couronne de comte. Tandis qu'il m'impatientait par son manque de personnalité, Anne déclarait, au milieu de ses amies non moins enthousiastes, qu'il était unique dans son genre, exquis, inimitable et d'une allure de roi. En effet, il marche un peu plié sur les jarrets, le dos légèrement voûté, avec l'air d'un domestique qui porte sur les épaules une grande maison qu'il vient de nettoyer. Enfin, elle a voulu l'épouser. Le jour où elle m'a dit avec un soupir qui donnait toute son âme : « Je l'aime », je lui répondis : «… d'un amour d'infirmière pour un blessé. Quand il se lèvera du fond de ses dettes pour marcher comme tout le monde, sans son auréole de pauvreté, il vous dégoûtera profondément. »

Et Anne soupire aujourd'hui en murmurant :

— Mon cousin, vous avez peut-être raison.

A quoi répond-elle ? A ma phrase de tout à l'heure, ou à celle d'autrefois ? Pauvre Anne…

Son boudoir est comme un bric-à-brac où un passant

est venu déranger les jolies choses pour en vendre une sans style. Sa robe de tulle pailleté d'azur lui donne l'aspect d'un oiseau des îles se débattant dans un filet, mais comme cette scène me fait penser à un acte de Dumas fils, Anne me donne presque l'envie de me moquer d'elle.

— Mais non, Anne. Je ne demande, au contraire, qu'à continuer d'avoir tort. Antoine est parti ?

— Il m'a trompée.

Aucun drame dans sa voix ; elle constate, et il me semble superflu de discuter.

— Alors ?

— Je cherche... à ne pas mourir.

— Diable, tant que cela ?

— Oui. Et cela fait très mal.

Nous nous taisons. Les douleurs muettes me font toujours peur. Si cette femme ne réagit pas, elle est, en effet, capable d'en mourir. La vie la frappe brutalement comme jadis le ballon de foot-ball : elle ne pleurera pas.

III

Malgré le dégoût qu'inspire le Montmartre factice à l'usage des Américains de passage, je fréquente volontiers chez « Julie », jeune femme aux allures masculines, qui dirige un bar d'apparence candide sous le blanc laqué, où les filles se grisent d'anisette verte. C'est là que je décide d'emmener Anne pour la distraire de son chagrin, car rien n'amuse autant une femme du monde que de se faufiler parmi les filles. Cependant, pour m'assurer que ma cousine ne me parlera pas de ses infortunes conjugales, je fais prévenir Marcellin Claran : il viendra nous retrouver.

En pénétrant dans l'établissement de « Julie », Anne de Vouges se sentit convoitée par les clients et, pour dissimuler sa gêne, elle inclinait sa tête dont la chevelure était nouée de turquoises gravées et baignait par mo-

ments sa figure indifférente et ironique dans un sombre bouquet de roses avec des gestes de pudeur qu'ont les femmes de Botticelli.

Tandis que je compose le menu du souper, Marcellin cause avec Anne ; il avance vers elle son menton énergique et plonge dans les yeux de ma cousine des yeux violets qui contrastent avec son teint basané.

Pourquoi, tout à coup, en regardant les beaux visages d'Anne et de Marcellin, ai-je le désir immédiat de les réunir ?

Marcellin Claran n'avait peut-être pas tort : une immense hypocrisie recouvre le monde et chacun de nous est vénal ; il suffit de nous saisir à notre heure ; ainsi Marcellin est sensible à l'argent, moi au plaisir.

Anne a froid et réclame son manteau. Je glisse ses fourrures sur ses épaules et je lui dis tout bas dans l'oreille :

— Votre vengeance est toute trouvée ; vous connaissez Marcellin Claran et ses opinions. Pourquoi ne le loueriez-vous pas pour un mois d'amour simulé ?

Elle m'observe pour savoir si je plaisante :

— C'est sérieux, ce que vous racontez, André ?

— Je suis toujours sérieux, quand je parle des choses frivoles.

— Mon chagrin pourrait tout au moins vous attendrir.

— Votre orgueil ne me le pardonnerait jamais, Annie.

— Antoine mériterait que je suive votre conseil.

— Ma cousine, Anne de Vouges, dis-je en m'adressant à Marcellin, rage de se regarder passer dans la vie, pareille aux ombres que dans leur caverne contemplent ces enchaînés dont parle Platon, se plaisant aux futilités de l'existence, tourmentée par la volupté. Sa sensibilité est exagérée au point qu'elle devient une souffrance dès que ma chère Annie se sent frôlée par les nuances les plus subtiles. La vérité est qu'elle s'ennuie...

— Madame, répond Marcellin avec le souci d'être littéraire, l'eau des puits ne coule pas vers les fleuves,

mais le temps ne s'enfuit pas moins vers l'insaisissable. Un amant est souvent moins dangereux qu'un mari.

Puis il pose son regard autoritaire sur le sautoir de perles de Mme de Vouges, et ajoute, comme subjugué :

— Peut-être parce que les amants ne sont pas unis sous le régime de la communauté. Je voudrais être votre serviteur pour ne songer qu'à vous amuser.

Je le sens : l'idée, qui a traversé mon cerveau, a déjà pris corps dans celui de ma cousine et de mon camarade.

Et dire qu'il y a des êtres qui s'aiment vraiment ! Parfois dans la rue, où tant de gens vivent et se coudoient, deux êtres se croisent ; chacun remarque combien la physionomie de l'autre est avenante, mais ils passent quand même parce qu'ils ont l'âme également « sentimentale » et qu'ils craignent de se tromper... Peut-être aussi parce qu'ils peuvent appartenir à un monde qui n'admet pas que l'on se retourne sur le trottoir pour dévisager son prochain. Ils éprouvent alors une délicieuse sensation d'amertume. Ils rentrent chez eux, bouleversés, assurés que cette fois ils ont passé à côté du bonheur et qu'ils furent assez fous pour ne pas le saisir ; ils s'imaginent, avec complaisance, l'esprit qui les aurait séduits et aussi le jeune corps si parfumé avec sa force et ses faiblesses ; mais ils ont la suprême consolation de pouvoir doucement achever leur rêve, sans que, leur désir furtif jamais assouvi, ils soient parvenus à cette lassitude où forcément les aurait conduits la réalité, à l'abri des perpétuelles irritations de *la vie à deux*, de ses petites cruautés et de l'odieuse déception, enfin, toujours anti-esthétique.

Voilà à quel jeu de proxénétisme en sont réduits, pour se délasser, ceux qui, comme moi, n'ont jamais pu atteindre à l'amour simple, et qui auraient adoré certainement l'impossible vierge rencontrée seulement dans les romans.

Je ne puis supporter sans émotion le spectacle de l'a-

mour, car aucune joie n'égale celle du désir partagé par deux êtres sains et charmants. Que de fois, la nuit, ai-je, sur mon chemin, rencontré les couples enlacés d'amants silencieux! Parfois, sur les bancs, deux jeunes corps, écrasés dans l'abîme du baiser, retenaient mon admiration curieuse. Rien ne m'émeut comme un garçon robuste mordant la bouche d'une jolie fille. A tel point que j'en suis arrivé à rechercher ces visions dans les maisons où l'on vend ces imitations scandaleuses de la volupté. Mais dans la chambre obscure, au travers du judas voilé par où je contemplais les misérables acteurs de mon bon plaisir, personne n'a jamais pu voir l'émoi et la douleur du monstrueux voyeur que je suis ! Et je rentre chez moi, pleurant de ne pouvoir fournir, ni obtenir de la nature, ces gestes, les plus simples de tous.

— Anne, voulez-vous que nous rentrions ? Et je montre d'un signe accablé la tête des vieux fêtards qui n'osent pas aller se coucher de peur de rêver à leurs anciennes histoires.

— Nous ne pouvons plus nous laisser martyriser par ce jazz-band, dit Marcellin.

Comme il aide Anne à se couvrir, ses doigts frôlent avec adresse les épaules nues de la jeune femme. Elle lui sourit, offrant des promesses.

Hélas ! Je sais que de toutes ces choses vaines, il ne leur restera que lassitude et dégoût ; le passé empoisonnera et rongera leurs cœurs. Mystérieuse perversion, semblable à une femme voilée qui rôde le soir autour des hommes et dont on ignore sous ses dentelles si elle vend de l'amour ou de la mort, quand il ne nous demeure plus que quelques illusions fripées, qu'avez-vous donc apporté dans notre pauvre existence, et sommes-nous, pour avoir goûté à vos joies sans valeur, plus riches de quelque profitable connaissance ?

Perfide et menteuse douceur du souvenir, comme tu nous blesses !

Faust pleurait dans la crinière de son cheval, tandis que, devant sa grande âme pécheresse, passait la procession nocturne !

IV

La situation est compliquée en ce sens que ma cousine a l'appétit d'une vengeance immédiate à laquelle sa personne, son moi intime, ne participerait pas. D'un orgueil superflu ou plus simplement d'une naïveté encore de jeune fille, elle ne veut pas se donner sans amour. Anne n'a aimé que son mari et prétend lui conserver une fidélité réelle, tout en offrant le simulacre d'une éclatante trahison.

J'ai réglé moi-même cette mise en scène ingénue.

Marcellin n'attend rien en nature. Il touchera des appointements pour aller aux rendez-vous publiquement mondains : thés, dîners, soirées, soupers ! Ils se rencontreront surtout en présence du mari, et, s'il y a des risques à courir, ils pourront donner une apparence très noble à cette extravagante abjection. Il faut à Marcellin ses aises pour jouer cette comédie avec le tact désirable. C'est amusant comme les charades en action, comme les tableaux vivants, comme les cent farces de nos lointaines adolescences.

Anne est décidée à ce cortège de mensonges, ainsi que jadis, dans le parc de ses parents, elle apparaissait affublée d'une carapace de carton recouverte de feuilles mortes imbriquées comme des écailles, pour accomplir les gestes hiératiques qui lui conféraient le titre de la Belle devant la Bête.

Marcellin est vraiment superbe d'impudence, et ce théâtre « côté cour des miracles » lui plaît autant qu'à ma cousine « le côté jardin féerique » où elle se livre à des calculs incendiairement froids.

Désormais, vêtu comme un prince de gravure de mode, Marcellin lui fait une cour empressée, dès que le mari

surgit. Il élève le ton de sa voix, rend de précis et minutieux services et enveloppe sa prétendue complice de ses regards d'intelligence. J'ai constaté qu'Anne y répondait mal. J'ai dû lui en faire l'observation :

— Anne, à quoi pensez-vous ? Deux fois Marcellin s'est efforcé de vous glisser un billet doux, et vous n'avez rien fait pour l'aider.

— Ah ! les billets doux sont aussi de rigueur ?

— Naturellement. Si vous voulez que votre mari constate enfin quelque chose de notre intrigue amoureuse, il faut bien qu'il lise une lettre que vous laisserez traîner sur votre coiffeuse, ou que vous cacherez mal dans un de vos gants. N'est-ce pas ainsi que vous l'avez surpris ?

— Antoine n'est pas jaloux, hélas !

— Diable !

— Il a confiance en moi : vous ne vous imaginez pas, André, comme il est désagréable pour une femme d'inspirer la confiance à un homme. Cependant l'empressement de Marcellin ne laisse pas mon mari indifférent. Il m'a prévenue de sa très mauvaise réputation. Il le méprise.

— Un homme a toujours tort de mépriser un autre homme. Tous les mâles se valent, et la supériorité est à celui qui a plus de cheveux que l'autre.

Anne rit, mais je sens qu'elle est du même avis que son mari, et qu'elle méprise Marcellin. Ne pourrait-on pas inventer de l'amour ou du péril, de même que l'on compose certains parfums énervants avec de savants dosages de drogues végétales ?

Je suis convaincu qu'Anne s'éprendra de Marcellin et que Marcellin deviendra l'heureux élu dès qu'ils essaieront de me cacher leur jeu. Pour le moment, mes séduisantes marionnettes fonctionnent sans mécanisme sensuel. Marcellin est trop poli, lorsqu'il est en tête à tête avec Anne, et ma cousine prend aussitôt l'aspect

d'une pensionnaire qui étudie sa leçon de manière à pouvoir la réciter très vite en mangeant les mots.

Quant à la lettre, j'ai voulu l'écrire moi-même ; Marcellin n'a pas le tour de phrase convenable pour insinuer les choses sans les rendre trop précises; on ne peut pas manquer de respect à une femme comme Anne, dès le premier rendez-vous. Voici mon billet :

Chère...

Un tendre pressentiment m'assure que nous ne sommes plus assez jeunes pour nous risquer sans danger au jeu de l'amour. Vous ne gagnerez rien, et je perdrai sûrement, car je m'interdis, strictement, toute souffrance physique et morale. Votre présence me fait mal. Vous me tentez en me tendant une coupe; lorsque j'en approche, je m'aperçois qu'elle est vide. Craignez cependant qu'exaspéré, j'y mette tout de même les lèvres.

MARCELLIN.

Il explique tout sans rien avouer et laisse prévoir une suite intéressante. Marcellin, en le copiant, riait comme un fou.

— Ah ! s'écria-t-il, en terminant la dernière phrase, je n'ai jamais raconté des bêtises pareilles à une femme. C'est précieux et idiot.

— Idiot ? dis-je un peu vexé. Tu ne connais pas Anne ; elle est à la fois cultivée et naïve. Le langage des poètes est plus près d'elle que celui de la passion, et, en la tutoyant selon le rite de Montmartre, tu n'en obtiendras jamais rien.

— Qui te dit que je veuille obtenir autre chose que sa main... par procuration ?

— Ma cousine deviendra peut-être ta maîtresse ; elle ne t'épousera jamais.

— Pourquoi ?

— Par préjugé, peut-être.

— Idées de poète ! Le Comte de Vouges avait plus de dettes que moi, et il coûte plus cher. J'accepte d'épouser

Anne, et c'est bien pour cela que je ne veux pas profiter d'une occasion qui gâterait mon projet. La femme et tout l'argent. Sinon, rien. Elle y viendra. Je m'en charge.

Ces marchandages perpétuels m'irritent. Je quitte Marcellin Claran pour rejoindre Anne de Vouges. Je la trouve calme et distraite : elle avait pris connaissance du fameux billet.

— Vous savez ce qu'il m'écrit ? interroge-t-elle, inquiète.

— Oui, c'est idiot.

— Non, pas tant que vous le croyez. Je l'aurais supposé plus en dehors de la question. On est injuste envers lui : c'est une aimable brute dont la voix sait prendre un joli son, lorsqu'elle parle plus près du cœur.

— Vous trouvez. Je vous assure que c'est idiot.

— Si Antoine découvrait cette lettre, je crois qu'il rirait sans comprendre. Il est plus sage que je ne la lui montre pas.

Et devant moi, qui suis étonné de cette éternelle faiblesse féminine, Anne a serré la lettre que j'avais dictée à Marcellin dans un coffret à serrure secrète, un coffret d'ivoire sculpté par un artiste chinois qui dut probablement y consacrer toute la ferveur d'un grand amour : action inattendue qui chatouille légèrement mon amour-propre.

Ainsi, dans un coin de notre âme palpite l'aile d'un papillon diapré d'une miraculeuse couleur d'outremer, nuancé d'azur comme le serait un rêve fait tout éveillé entre deux inconscients désirs.

V

Marcellin apporte des soins méticuleux dans une autre affaire d'amour et d'argent : son aventure avec Sylvine Collin. Dans une soirée chez mon maître Bruno Marghella où elle prêtait son concours, la fameuse cantatrice, qui représente à l'étranger avec tant de

gracieuse diplomatie la République française en chantant nos refrains patriotiques dans le lit des rois d'Europe détrônés, rencontra Marcellin et fut séduite par la sympathique physionomie de coquin du jeune écrivain plus que par ses talents littéraires. Marcellin envisagea les avantages d'une liaison avec une artiste aussi renommée et souffrit qu'elle s'intéressât à lui. Certains jeunes hommes ne pensent qu'à l'amour, d'autres préfèrent leur gloire future aux caresses possibles du moment.

Sylvine Collin, ce soir, a convié quelques camarades à souper. Gravissant l'escalier de marbre vert de l'hôtel de l'actrice entre Bruno Marghella, le romancier indépendant dont les livres illuminent les ténèbres des âmes maladives, et mon cousin Antoine de Vouges, qui ne perd jamais l'occasion d'admirer de près les attitudes des jolies femmes, je ne puis m'empêcher de sourire en apercevant Marcellin, accoudé sur la balustrade de fer forgé, qui nous attend pour nous recevoir comme le maître de la maison. Mais Bruno Marghella me fait observer que la destinée d'Antoine, chez une de ses maîtresses ainsi que chez sa femme, est toujours de paraître l'invité de Marcellin.

Dans un vestibule qui ressemble à l'atrium romain, les hommes causent et fument ; des flambeaux de bronze éclairent une antique statue de déesse dont le bras fait le geste des jeteuses de sorts en laissant à ceux qui la contemplent le loisir de deviner si son sortilège est, irrésistiblement, celui de l'amour ou celui de la mort. Un étrange jeu de lumière reproduit deux fois sur le mur l'ombre de la statue : symbolique apparition du désir, multiple et infini [illegible]

Les miroirs des salons vénitiens offrent aux hommes, comme une vision sortie des volutes de leur fumée, des femmes en toilette de bal qui passent en riant. Tout à coup, par enchantement, les portes laquées d'un petit boudoir persan s'écartent pour laisser sortir de son coffret

magique Sylvine qui s'avance vers nous cuirassée d'un corsage de diamants, gaînée dans un fourreau de velours jade, couleur assortie à ses yeux ; ses cheveux blonds en mousse sur sa tête lui donnent un air enfantin qui serait presque naturel si son âge ne nous était pas connu. Elle donna le signal du souper. Les propos tenus à table furent divertissants, et les uns comme les autres ne manquèrent pas d'esprit ; la fête commença d'être charmante, mais bientôt un jazz-band caché fit retentir dans la maison les hurlements de ses instruments barbares et des couples se secouèrent avec frénésie et ce ne fut plus que le bal bruyant, somptueux et banal. Sylvine qui dansait avec Antoine de Vouges, mais dont les beaux yeux cernés et éblouis poursuivaient tous les autres hommes, se fit une friction au champagne pour prouver que sa chevelure ondulait naturellement. Cependant, peu à peu, les couples se retiraient, et il ne resta plus vers le matin que quelques noctambules avérés, décidés d'attendre chez Sylvine l'ouverture du bain turc bienfaisant qui les dégriserait, Antoine qui espérait profiter de la fatigue et de l'ivresse de la chanteuse, Marcellin qui jugeait prudent de veiller, Bruno Marghella observateur infatigable et amusé, enfin, moi.

Enervés, les hommes jetaient leur désir à la face de Sylvine comme une proie à la gueule d'une chienne féroce.

Inconsciemment, je dis à Bruno Marghella :

— Le désir des autres hommes pour cette femme éveille mon propre désir.

— Etes-vous donc si peu sûr de votre goût personnel, mon cher enfant, me répondit mon maître, pour être obligé d'adopter celui des autres ?

— Je ne sais, mais j'avoue, en général, une certaine excitation indépendante de la vanité satisfaite lorsque je vole au passage dans le regard d'un homme un désir brutal pour une femme que j'ai remarquée ou que j'accompagne.

— On dit que d'aucuns sont exaspérés d'un pareil procédé ; au contraire, il semble vous ravir, mon cher André ?

— Oui, car les femmes ne sont dans ma vie, au premier abord, que des ornements magnifiques. Comme elles enivrent, autant que les fleurs enivrent l'abeille, j'accorde à tous les hommes le droit de se pencher pour les respirer.

— Je vous entends parfaitement, André. En somme, vous ne vous arrêtez pas à l'hypothèse qu'un jour vous pourrez vous éprendre d'une pauvre fille, gracieuse sans doute, mais très simple, parce qu'une femme ne vous plaît qu'autant qu'elle est décorative ?

— Certes, mon cher maître, mais pas pour les mêmes motifs que Marcellin qui sacrifierait la grâce de Sylvine Collin à la séduction de son luxe et à l'éclat rutilant de ses toilettes lourdes de pierreries.

— Pardonnez-moi de remuer des poussières, mais je vous ai connu plus jaloux, mon enfant... Loin de moi la pensée de blâmer votre tendance à satisfaire un malin plaisir en livrant sans remords les attraits extérieurs de vos amies à la concupiscence des autres hommes; je constate seulement que vos opinions d'autrefois se sont transformées.

—J'ai pu changer. C'est l'œuvre sournoise de l'indifférence. J'ai toujours pensé qu'une reine devait régner sur le cœur de tous ses sujets. Une reine non désirée par tous les hommes de son peuple est-elle vraiment une reine ? Il est vrai qu'elles n'ont pas toutes la beauté des princesses de contes de fées, ni d'imaginaires royaumes au pays des « Mille et une Nuits ». Une pareille réalité étant même admise, sans doute seraient-elles contraintes de choisir chaque jour de nouveaux amants pour ne pas mécontenter leur peuple. Fatalement une semblable existence de reine amènerait de terribles complications dans la politique du royaume, de sanglantes luttes de partis,

et les vagabonds, qui vont de par le monde, raconteraient partout sur leur chemin que les reines font du socialisme.

— Vous avez une manière plaisante d'expliquer pourquoi vous aimez les femmes désirées par d'autres hommes.

Un silence arrêta Bruno Marghella et la voix de Sylvine Collin s'éleva en un chant pur et cristallin. Puis, aussitôt qu'elle eut terminé les dernières notes religieuses de sa mélodie, comme pour confondre les accents célestes aux cris diaboliques, nous entendîmes cette même voix, qui nous avait soulevés vers l'idéal, éclater d'un rire sinistre et proposer un jeu infâme.

Les yeux bandés, seule parmi les hommes complètement dévêtus, elle pariait de les reconnaître à leur contact. Antoine de Vouges protesta un peu, pour la forme ; mais, rompu au vice de luxure, il s'accommoda vite de ce projet; Marcellin flatta la fantaisie ridicule de son amie ; l'ivresse des autres les affranchissait de toute responsabilité.

Dans le coin d'un salon où nous fumions sur une chaise longue Régence, Bruno Marghella, persifleur, me dit :

— Voilà le moment de mettre vos théories à exécution.

— Cela m'ennuie.

— Je comprends cela !

— Ensuite cela n'a rien de commun avec le désir vif et impétueux qui éclate comme une grenade entre deux êtres. Cela est artificiel. Sylvine ordonne son rituel de volupté, comme un maître de cérémonie conduit un deuil.

Cependant je ne réussis pas à me désintéresser complètement d'un spectacle que je devine plutôt que je ne le vois. Des souffles humains m'instruisent du plaisir des corps mêlés.

Ces hommes et cette femme peuvent-ils vraiment croire au plaisir ? Si la lumière les frappait de son impitoyable outrage, ils découvriraient le rictus qui les marque du signe de la souffrance. Emus, Marghella et

moi, songions combien est étroite la prison de l'amour, combien pénible et douloureuse la volupté.

Aucune gaîté, mais une dégradation bestiale d'êtres pâmés dans l'obscurité offrant à nos yeux une honteuse apparition de l'Enfer du Dante : le cycle de ceux dont le perpétuel supplice consistera à « faire l'amour » pendant l'éternité ! Quel être, quelle idée, quelle action naîtra de cette épouvantable danse macabre, de cet accouplement hybride où les hommes déchaînés roulent leur chair fétide sur le corps de l'éternelle folie féminine ? Le plaisir, cette masse dégoûtante d'odeur et de sueur ? Allons donc, simplement l'effroyable curiosité de toujours trouver d'autres passions, d'autres fièvres, d'autres ivresses ! L'homme s'exténue à vouloir d'une seule étreinte embrasser la vie, ses jouissances, ses beautés, ses vices et les choses de l'art éternel. Parfois il s'échappe de sa sordide enveloppe, galérien qui rêve d'être un dieu, pour aller vers d'autres rivages, et, comme il arrive auprès des mers sans couleur, il n'ose plus voir la blafarde lumière qui teint lividement ses paysages intérieurs. Quel atroce labeur que cette poursuite après l'inconnu plaisir pour revenir plein de détresse et honteux de sa défaite ! Amère lassitude trop souvent goûtée, semblable à l'horreur du prisonnier pour les murs fades et souillés de la cellule où il a senti chaque jour étouffer davantage ses espoirs, tu égares notre imagination, tu la précipites vers d'autres inexorables bûchers ! Hélas ! notre destin est de traverser les feux que nous avons allumés, la foule des désirs, la multitude des tentations ; il nous faut errer pendant des jours et des jours, pendant des nuits et des nuits, avant que la lumière ne se fasse dans notre âme usée, avant qu'une vérité essentielle nous apparaisse.

Lentement, le silence se faisait sur la tragédie du plaisir. Mon maître s'avança dans l'obscurité vers le boudoir persan. Il éclaira un petit lustre vénitien dont les bougies roses sortaient du col de fleurs primitives. A

notre stupéfaction, nous aperçûmes les corps confondus de Sylvine et de ses amants allongés sur les divans et à terre, endormis comme des bêtes dans des poses grotesques et obscènes. Alors, je vis Bruno Marghella, l'inquiétant et audacieux écrivain qui évoqua les monstres de toute la hors-nature avec tant de tact, de pudeur et de sévère chasteté, passer sa main sur ses yeux avec un geste découragé. Il aperçut au loin, dans la pièce que je n'avais pas quittée, mon visage blême d'horreur et de désir, de souffrance et de joie, qui l'interrogeait. Comme on jette un drap sur un cadavre, il éteignit.

— André, il faut à tout prix fuir le spectacle du réveil de ça !... Et il me montrait avec mépris, Sylvine, Antoine et les autres.

Ecœurés, nous redescendons maintenant l'escalier de marbre vert. Assoupi, le petit palais de l'actrice prend l'aspect d'un immense tombeau dans lequel on aurait enseveli le plaisir et l'amour assassinés.

En traversant une galerie, je distingue nettement dans une glace une forme d'homme ; je reconnais Marcellin Claran drapé dans une robe de chambre chinoise, pas plus ivre qu'endormi. Il est en train de ramasser un bracelet de perles que Sylvine avait dû perdre dans le tumulte. Il ne nous voit pas, mais comme Bruno Marghella surprend en même temps que moi le geste qu'il fait de cacher les perles dans sa poche, mon maître, avec un sourire plein d'ironie pour l'humanité, me déclare :

— Quoique je fasse dans la soirée, c'est mon heure, à moi aussi, de me remettre au travail !

VI

La présence assidue de Marcellin auprès d'Anne a transformé en sympathie l'indifférence qu'elle manifestait à l'égard du souteneur blanc : elle l'écoute avec bienveillance, et je suis moins souvent invité à assister à leurs entretiens. Marcellin subit l'heureuse influence de Mada-

me de Vouges. Réserve-t-il tout son cynisme pour Sylvine Collin ? Je l'ignore, mais il ne cherche plus à connaître à combien il pourra taxer ses relations, et, chose plus grave, il refuse d'accepter l'argent d'Anne. Le charme de ma cousine, qui a opéré un changement saisissant dans l'esprit du jeune homme, aura peut-être définitivement raison de sa cupidité. Peu à peu la fruste nature de Marcellin Claran s'adoucit; lui, qui se vantait d'être incapable de tendresse, il me confie non seulement son profond attachement pour Anne, mais encore qu'il se sent indigne d'elle, et il essaye de me convaincre qu'il renoncera à toute indélicatesse envers elle pour mériter son amour.

— Je déteste l'argent ! s'écrie-t-il, dévoré d'ardeur. L'argent a créé le vol, le meurtre ; il subvient aux besoins des guerres sans avoir la puissance de guérir les misères de l'humanité ! Pourrais-je acheter l'amour d'Anne ? Non, alors à quoi me servirait la plus immense des fortunes, si tout l'argent combat sans chance de victoire contre les pires fléaux du monde ?

Eclairée par son intime bonheur, comme la jeunesse de Marcellin est bondissante ! Anne et Marcellin m'intéressent prodigieusement, et je les espionne pour leur ravir quelques étincelles de leur joie contenue et triomphale. Je prends plaisir à contempler le visage dionysien de ma cousine; l'amour de Marcellin y a gravé quelque chose qui lui manquait à l'époque où elle se croyait amoureuse d'Antoine. Il faut souvent longtemps pour qu'une femme parvienne à aimer son mari; il suffit d'un instant pour l'en détacher à jamais. Je me laisse engourdir par les regards des amants qui sentent confusément s'élever en eux l'imprudent bonheur de souffrir l'un par l'autre, et, tout à coup, comme l'autre soir dans le salon de Sylvine Collin, je découvre le désir que j'ai de prendre ma cousine, je le découvre dans les yeux chargés d'amour de Marcellin. Pour la première fois, je m'effraie de moi-même, et je fuis, afin de trouver dans le conseil voilé d'amitié

de Bruno Marghella une explication à ce plaisir anormal.

— Je ne suis pas médecin, mon ami, me dit-il. Méditez parfois cette phrase de Chateaubriand qui vous aidera à vous connaître vous-même : « Tel est le danger des passions que même sans les partager vous respirez dans leur atmosphère quelque chose d'empoisonné qui vous enivre. »

— Suis-je donc puni pour avoir voulu faire interpréter la farce de l'amour par des marionnettes que je croyais fabriquer ?

— Il ne faut pas croire au remords. L'essentiel, mon cher André, est de ne jamais perdre de vue la destinée que l'on tâche de forcer, et de diriger sa volonté comme la barre d'un navire.

— En ce cas, maître, vous êtes d'avis que je suis le seul arbitre du choix de mon bon plaisir ?

Bruno Marghella ne répond pas : son silence affirme presque un assentiment.

Je perds mes droits sur la conduite d'Anne. Je ne puis que suivre les événements et attendre. Nous sommes tous pareils ! Nous ne vivons pas, mais nous passons notre vie à attendre le plaisir qui nous donnera une raison d'être momentanée et cela nous apporte le courage de traîner dans la poussière les ailes pantelantes que brisent les orages. Attendre !... Les uns attendent que passent les caravanes, que les déserts disparaissent, que les pluies tombent sur les jardins desséchés ; d'autres attendent l'aube, d'autres un départ, quelquefois un retour ; les plus fous attendent, toute leur vie, un amour qui vaille la peine d'être retenu ! Et c'est ainsi que des peuples ont attendu des rois et que des hommes prient pour le retour d'un dieu ! Les plus sages attendent le plaisir. L'âme du plaisir est un dédale obscur et compliqué où les réalités et les mythes se confondent ; des fantômes, travestis burlesques, parcourent ce labyrinthe de carnaval et de deuil. Complaisant, le plaisir prête aux

choses les purs contours et les couleurs de mosaïque que l'imagination avait rêvés pour elles ; il y a autant de plaisir dans un pieux mensonge que dans la douceur d'un serment. La raison condamne généralement ce que le cœur désire. Hélas ! que vaut le plaisir ? A mesure que notre âge incline vers la vieillesse, le cœur se couvre de poussières qui en s'amoncelant forment des montagnes de regrets. Comme les vagues de la mer qui poussent les galets vers la plage, le moindre vent du souvenir agite ces poussières et leur tourbillon nous aveugle. Des ombres ressuscitent et nous torturent de leurs passions d'autrefois.

Marcellin s'est véritablement mis à adorer Anne. Nous sommes vers le milieu d'avril, à cette aimable époque de l'année où tombe des arbres un duvet semblable à une neige immatérielle qui vole au-dessus de Paris avant de choir, pour être rejetée par les balayeurs le long des trottoirs avec la même insouciance qu'ils entassent en hiver, faisant la toilette des rues, la neige dans les ruisseaux. Ce duvet qui s'échappe des branches pour couvrir le sol a pour moi le prestige de la mélancolie. N'est-ce pas la neige du printemps dont s'amusent les enfants, lesquels, tête levée, s'efforcent d'en attraper les flocons voyageurs ? Je remarque spécialement cette neige du côté des Champs-Elysées où Marcellin a coutume de retrouver Anne ; elle arrive vers lui, le menton hautain et les yeux à demi clos sous les cils, dans un tourbillon parfumé de pétales. Jamais je n'éprouve un désir d'elle aussi violent qu'au moment où je la vois tourner l'angle d'une allée pour venir vers Marcellin.

La moindre intrigue occupe une telle place dans l'esprit et le cœur d'une femme, que celle-ci se désintéresse parfaitement du mouvement universel. Aussi, lorsqu'Anne apprit que son oncle Henry de Vouges venait brusquement de mourir, tandis qu'il achevait de diriger les dernières répétitions de son nouvel opéra, l'impor-

tance de ce désastre pour l'art parut à la jeune femme moindre que ses propres soucis.

Paris, la musique, la poésie, les théâtres étaient frappés de stupeur : Henry de Vouges les quittait, et la haute figure du glorieux musicien s'abîmait dans le calme de l'éternité, laissant son œuvre sublime en témoignage de son passage parmi les hommes.

La famille de Vouges ne semblait pas comprendre pleinement la grandeur de son illustre parent. Elle était plus fière de sa notoriété qu'admiratrice de son art : c'est le propre de la famille de traiter l'artiste qui naît dans son sein selon la valeur que lui accorde le public. L'esprit bourgeois ne sait pas qu'il peut y avoir autant de beauté dans la misère que dans la gloire.

Une foule curieuse s'était jointe aux amis du compositeur et se pressait pour voir un cercueil semblable à tous les autres cercueils qui renfermait pourtant le cerveau d'un être d'exception. Bruno Marghella, qui ne veut pas admettre l'idée de la mort, car son orgueil ne consent pas à plier même devant l'inévitable, murmure :

— Hideuse mort, je te hais parce que tu symbolises mal l'égalité. Tu n'as rien de commun avec l'égalité sociale qui a plus ou moins d'importance. Tu es injuste par ton égalité féroce dans la destruction du bien comme du mal, du sage comme du fou, du génie comme de la sottise !

Antoine de Vouges conduisait le deuil avec une tête de circonstance. La douleur la plus poignante était celle de l'interprète préférée d'Henry de Vouges, de son inspiratrice. Seule, elle mesurait l'irréparable perte. Ecrasée devant le catafalque, le visage altéré par les larmes, cette bacchante amoureuse du soleil et du plaisir paraissait vieille et défigurée.

Dans l'église, pendant la messe, certainement la musique déchirante des orgues recommandait aux vivants de se rappeler, dans l'âpre inquiétude des soirées

solitaires, parmi les choses belles pour toute l'éternité, l'œuvre d'Henry de Vouges, car il avait compris mieux que tout autre le secret des bruissements dans le feuillage, interprété les recueillements nocturnes, les dialogues du vent et de la mer et la nuit sereine.

Lorsque le cortège franchit les portes du cimetière, l'heure était avancée et la faim commençait à tourmenter l'estomac des bons amis affligés. Les discours sur le tombeau furent remplis d'hypocrisie comme tous les discours. Un musicien jaloux de la gloire d'Henry de Vouges exalta la mémoire du défunt en termes qui laissaient transparaître la joie qu'il éprouvait de l'avoir vu s'éteindre. Un autre, aussi célèbre, épouvanté par l'annonciation de la mort, tremblait non d'émotion, mais de crainte, faisait par distraction le signe de croix devant chaque couronne et cherchait d'un œil anxieux parmi la foule celui de ses confrères qui prononcerait son éloge funèbre. La même peur, le même insouciant égoïsme régnaient sur toutes les figures. Un génie disparaissait : quelques paroles, quelques fleurs, quelques larmes, et la vie, l'implacable vie continuait. Je me penchai vers Bruno Marghella :

— Chaque mort m'arrache le cœur. Les funérailles même d'un inconnu me bouleversent. Songer que nous disparaîtrons aussi et que notre départ ne changera rien aux habitudes humaines, c'est une idée que mon égoïsme admet difficilement !

Pendant la triste cérémonie, Marcellin s'était rapproché d'Anne ; il lui parlait tout bas, et je devinais que ses paroles étaient des mots d'amour. Ainsi, même auprès de la mort, les vivants ne peuvent s'arrêter de respirer et d'aimer. Qu'importe aux amants les tombeaux entr'ouverts ! Les corps d'Anne et de Marcellin sont marqués de l'empreinte chaude de la santé, et, même, lorsqu'ils se taisent, ils parlent encore d'amour !

Tout au bout du chemin bordé de chaque côté d'une

rangée d'arbres funéraires d'apparence spectrale, je regardais le symbole offert par le soleil qui s'évanouissait comme sacrifié à lui-même sur l'autel de l'horizon ; les cyprès qui montaient vers lui semblaient des archanges chantant dans leur longue et mystique théorie des louanges à la mort d'un dieu périssable.

La fatigue semble accabler Anne qui défaille ; Marcellin la soutient et l'entraîne. Je les suis derrière les pierres tombales. Peu à peu Anne se remet de son étourdissement ; séduits par l'ambiance et le calme religieux du jardin des morts, ils se perdent dans l'ombre des cyprès. Le cimetière est si vieux que les unes après les autres les tombes se sont enveloppées dans un suaire de mousse : on croirait qu'en leur pudeur les morts veulent davantage encore se faire oublier, ne pas gêner les vivants, et le temps favorise leur désir.

Poètes ignorés, illassables voyageurs, vieux cœurs sédentaires, vous reposez tous indifféremment dans la terre humide, et, que vous ayez eu des vies d'infatigable action ou de poétique rêverie, le destin est le même et la mort semblable pour tous. Quelques corbeaux croassent et s'agitent autour des cyprès dont l'air sied aux choses en deuil; une colonne brisée au sommet se drape dans le lierre grimpeur. Anne et Marcellin s'asseyent sur deux dalles presque enlacées tant elles sont l'une contre l'autre, candides en leur blancheur immaculée: un jeune homme et une vierge y reposent pour l'éternité. Et c'est devant le spectacle menaçant de la mort que Marcellin saisit, pour la première fois, Anne dans ses bras, qu'il ressentit l'attrait vertigineux de sa bouche fraîche, qu'il lui transmit son souffle de jeune humain accueillant et viril. Cet amour, cet excès de vie turbulente me blesse et m'enthousiasme !

La destinée d'amour est condamnée à périr comme la destinée de gloire. L'amour est une vanité, la gloire en est une autre ; l'une et l'autre sont fragiles autant que

les misères : ce sont des poussières d'or comme des effritements d'étoiles. Anne et Marcellin enseveliront leur amour, comme ils ont enseveli aujourd'hui le génie d'Henry de Vouges, et, à leur tour, leurs visages deviendront tout ce que la mort représente d'inique et d'angoissant : de la rigidité, des ténèbres, du silence...

VII

J'ai eu le désir d'aimer. Oh ! mon triste *Roman du désir*, mon *Escalier de velours*, monté d'un pas tour à tour fougueux et hésitant, qui donc aurait pu comprendre si je l'avais écrit vraiment comme je devrais écrire celui-ci, car je suis plus poète dans la vie que sur le papier. Il me faut, à moi, le rapide éclair de tous mes sens en éveil pour y voir dans l'ombre d'un corps et ce n'est pas le noir abîme de l'encre qui m'inspire !

Le roman du plaisir ? M'analyser dans le plaisir ? Ne serait-ce pas pourtant décrire tous ceux de ma génération qui tremblent encore sous un crêpe après la guerre ou après l'amour ? Est-ce que tout ne fut pas dit ou écrit avec du sang pour moi comme pour eux ? Qu'est-ce que le plaisir pour moi, pour eux ? J'ose à peine toucher à ce sujet qui me brûle les doigts et qui me les laisse, ensuite, si glacés, si désespérés, impuissants. Plaisir qui me passe sur la peau comme le vent léger d'un printemps fondant à peine la neige de la peur hivernale, plaisir plaintif et tout brusquement redressé, qui ressemble au mouvement moiré de la gorge de la colombe, se baissant sous l'étreinte invisible des serres de l'amour, puis, l'amour n'étant pas descendu, se relevant, à la fois vaincu et victorieux, prêt à tout, ne désirant plus rien ! Est-il sincèrement nécessaire de désirer quelque chose ou quelqu'un pour l'avoir ?

Très fou, très sage, le plaisir est un balancier, un pendule, entre l'imagination qui espère trop et la chair

qui veut moins ; mais, c'est aussi une terrible maladie, un étrange prurit qui vous met à la merci de ... l'ongle complaisant. Je ne saurais le dénommer autrement qu'une *affection de peau*, dussé-je faire rougir la jeune femme ou l'ami un peu lointains que mes crudités de langage offusqueront !

Plaisir ! Il y a un vieux gâteau, une friandise d'autrefois, que les enfants appelaient indistinctement : *oublies* ou *plaisirs*. Ah ! quand ils sont mangés, les plaisirs ne deviennent-ils pas fatalement des oublies ?

J'ai, de ma cousine Anne de Vouges, le désir du plaisir et non celui d'aimer ; cependant, je suis effrayé comme en face d'une aventure dangereuse. J'ai le redoutable appétit de quelqu'un qui n'a plus tellement faim, et il importe que ce plaisir puisse être de premier ordre pour ne pas tomber au second service.

Me plaît, en ma cousine, le joli ton d'ivoire de sa peau de brune qui a la sourde attirance d'un rayon d'astre sous la frondaison des sapins et je veux toucher...

(Oh ! toucher de la lueur d'astre !)

Me plaît, en ma cousine, la moiteur de sa paume qui colle un peu à la mienne, quand elle noue sa main à ma main pour un jeu innocent.

(Oh ! fixer l'une à l'autre deux moiteurs, par simple inadvertance !)

Me plaît, en ma cousine, le reflet de ses yeux qui ont, parfois, sous les cils, un ondoiement d'eau de parc, d'un miroir d'eau, rempli des surprises du poisson rouge ou doré qui glisse, rapide comme le repli ou le déploiement d'un frisson mystérieux.

(Oh ! arrêter, pour une seconde, le temps seulement de le sentir glisser, le poisson rouge ou doré d'un baiser qui promettra tout et ne donnera rien !)

La femme que je désire est à moi. Celle qui me donne réellement du plaisir n'est plus à moi ; je peux la regarder, de haut, elle n'est plus mienne, me devient l'étran-

gère. Je n'y pense plus, je ne peux plus la confondre avec ma chair, puisqu'elle s'en est détachée par l'accomplissement de l'acte. Mais celle à laquelle je pense m'attire et me repousse par le plaisir que j'ai d'en détailler, d'avance, tout le hasard d'amour, d'en escompter le trésor inconnu.

Le martin-pêcheur est un oiseau tantôt vert, tantôt bleu, selon qu'il se tourne à contre-jour ou dans le plein jour. Mon désir est fait d'un espoir invisible ou d'une joie presque céleste. Rien de vulgaire ni de lassant. Il passe, de l'émeraude au saphir, avec l'agilité d'un être ailé qui saute de branche en branche à l'arbre de la science amoureuse du bien ou du mal. Il monte. Ah ! qu'il ne puisse plus redescendre !...Comme je suis heureux de n'avoir aimé ni voulu ma cousine Anne ! Petit garçon hardi, j'aurais pu profaner ce rêve d'elle par des curiosités malsaines, grand garçon timide, j'aurais débité des phrases pleines de fadaises sans aucune portée sur l'épiderme. A présent, je sais, je veux et je peux. Rien n'est plus exquis que de savoir ce que l'on veut tout en ne décidant rien. Je réalise enfin le plaisir d'être homme. Tout m'est égal. Je suis le régisseur d'un théâtre où je puis intervenir pour allumer ou éteindre la rampe et j'y joue à la poupée par procuration. Je sais bien comment cela doit finir ; le dénouement est d'ailleurs toujours le même, en comédie ou en drame ; je tiens moins au dénouement qu'à la façon de nouer mon plaisir à cette femme. Pourquoi suis-je arrivé, en la guettant au travers du roncier inextricable dans lequel je l'ai jetée, à m'y intéresser charnellement ? Pourquoi ne l'ai-je pas vue plus tôt ? Et c'est là une honte, une tare commune à tous les hommes : le désir de l'un entraîne celui de l'autre. Sans cette explication de la multiplication du désir, de sa contamination, on ne pourrait pas comprendre le succès de très vieilles courtisanes. Ce ne sont ni leurs toilettes, ni leurs bijoux, ni leurs maîtres d'hôtel experts

en arrangements de dîners fins, ni leurs lits aux invites savantes, qui prennent le pauvre étourdi tombé chez elles ou encore novice, ou déjà trop informé ; ce sont les désirs qui émaillent leur peau, les désirs, fards accumulés ou rides perverses tracées par la griffe cruelle des vieux faunes détenteurs de caresses bestiales. Au fond l'homme en arrive à aimer l'homme sur la femme ; il l'y retrouve dans une confraternité à la fois honteuse et charmée, y compris l'affreuse confession des désirs impossibles, les meilleurs.

Je sais, maintenant, qu'il est inutile d'aimer. J'ai eu, en une passion, la première, toutes les expériences. Il n'est pas besoin de sourire à cet aveu parce qu'il est le plus navrant des aveux ; je ne veux pas aimer, je ne veux plus aimer, parce que l'on ne me comprend pas. Mon âme est une idole qu'aucun encens ne flatte, mon corps est un démon qu'aucune joie n'apaise et je suis triste jusqu'à la mort de savoir exactement de quoi il faut se contenter en amour. Qui donc aura la puissance de me pardonner si je ne me pardonne pas moi-même ?

Elles ne comprennent pas. Esther Marcyle dansait ! C'était une danseuse. Ma cousine est une femme du monde. Son ingénuité de jeune fille a dansé devant le buffet de bal de son mariage avec un homme dans lequel il n'y avait rien. Comme cela fut effarant pour elle qui espérait tout, avec une passion saine aux lèvres tendues par la permission de Monsieur le Maire ! Je ris. Je pourrais boire à cette coupe. Mais non, je pleure encore une fois dans la crinière du cheval de Faust !

J'ai vingt-trois ans ? Allons donc, j'ai cent trois ans ! Avec la force féroce et foulante d'un monstre lâché au galop dans la pleine gloire de son intelligence. Ah ! comme il est loin, le miroir de Narcisse, et comme il est déjà franchi le gouffre de la sentimentalité féminine tout bordé de fleurs tendres et d'herbes amères entremêlées qui nous cachent sa profondeur, peut-être absolument la

même que celle du gouffre de notre égoïsme masculin garni de pointes aiguës où s'arrache la chair, lambeaux à lambeaux.

Ah ! je ne veux plus rien que m'amuser.

Marcellin Claran, le garçon taré, vicieux, vénal, aime ma cousine Anne de Vouges et Anne le désire sans l'aimer (chacun doit passer par les mêmes enfers), tandis que moi je les regarderai, j'arrêterai ou je déciderai les gestes de mes pantins. Voyeur ? Non. Dieu. Car Dieu, c'est le grand voyeur. Il n'existe pas : il regarde et n'intervient jamais. N'est-ce point assez d'avoir créé la situation ?

Le plaisir ? Il est partout, puéril, délicat : chez mon tailleur, ce matin, pour la correction d'un pli sur la hanche à mon veston gris : « Monsieur, c'est inutile de marquer votre avantage, croyez-moi. »

Ce soir, mes gants blancs que je lisse sur mes doigts me semblent tout à coup prendre l'onctuosité du pétale de magnolia, et je m'étonne de ne pas les voir noircir, car, lorsque l'on touche au pétale du magnolia, il noircit en exhalant une odeur citrine délicieusement aiguë.

Le monde m'appartient comme je lui appartiens. Mais quand je retournerai à Venise, je me pencherai sur la gondole qui m'emportera, et sous le petit pont, en dôme de chapelle funéraire, je verrai aller et venir mon visage s'estompant dans les cannelures de l'eau ; ou, dans ce sombre cristal taillé, jadis, par des verriers qui voulurent y infuser leur sang et peut-être celui de leurs ouvriers indociles, je verrai passer ma tête, coupée par le bord du bateau rapide comme par le couteau de guillotine.

L'amour ? La mort ?

Nous nous tuons tous les jours, avec plaisir, puisque, tous les jours, nous avançons vers notre fin. Quel suicide plus long et plus intense que le plaisir auquel on sait que l'on n'échappera pas !

VIII

Je vais chez Bruno Marghella quand je me sens fatigué, déprimé, peut-être plus loin de la vie que du plaisir, si rare et si subtil, de me faire faire beaucoup de mal.

J'ai dit, de cet homme, de ce cerveau, qu'il était mon maître. C'est bien mieux : il m'est une sensation hors du temps et de l'espace qui n'a aucun nom en aucune langue, car nous ne savons pas, au juste, quel est celui qui domine l'autre. L'énorme différence d'âge n'existe plus à certaines heures. Plus avancé dans le siècle que lui, je suis le plus vieux par ma race portant plus d'atavisme et de responsabilité que la sienne, mais il n'a pas le courage de l'aveu, de mon aveu, ce qui ne simplifie pas nos relations.

Son salon havane est le repaire des feuilles mortes quoique imprimées, et il y fume toujours ces petits cigares empoisonnés qui dégagent une odeur d'ambre gris, odeur animale évoquant l'échouement sur la grève déserte d'une espèce de sirène mourante qui ne livrera le secret de son parfum qu'une fois complètement réduite, tuée, déchiquetée.

J'ai ma place. Un immense fauteuil ancien qu'il appelle : son *Roi Soleil*, un Louis XIV profond comme le tombeau des majestés évanouies. Toujours distant et un peu railleur, il m'offre son étrange liqueur des îles, vanillée, moxa de la compréhension qui détend les nerfs et donne à la cérébralité une ampleur balayée par tous les vents de l'esprit ou le souffle énorme de la nature. Après avoir énuméré tous les romans parus, parlé des créations modernes dont il note la puérilité sans épargner les siennes, fait le tour des potins mondains ou littéraires, des histoires de cénacle et d'alcôve, un silence tombe.

C'est là que commence mon tourment qui est aussi le plaisir le plus nouveau qu'un être puisse subir librement de la part d'un autre être libre ou libertin. Je regarde

Bruno Marghella à la dérobée. Impassible, enfermé dans son veston de chambre en velours violet, car il sacrifie volontiers à des goûts féminins incompréhensibles chez un travailleur puissant de sa trempe, il sourit à une vision connue de lui seul, et sa main pâle, sans bague, porte à ses lèvres cet élixir qu'il goûte sans le boire.

Il entame les questions les plus intimes. C'est *la question*, simplement.

— Et votre cœur, ça va ?

— Je vous ai déjà dit que je n'avais pas de cœur.

— On dit cela. Le cœur a deux formes : le chagrin ou la joie de le sentir battre, le remords ou l'espoir. On ne peut pas échapper à ces lois.

C'est irritant. Si je réponds n'importe quoi, ce diable d'homme secouera la cendre de ses cheveux avec celle de son cigare et murmurera :

— Vous avez peur d'avouer la vie ou le rêve ?

Si je me fâche en déclarant que rien ne peut m'être plus désagréable que des allusions au passé, il ajoutera toujours calme :

— N'avouez jamais. Ce monsieur Avinain, boucher de son état, aura toujours raison. Mais je ne vous demande pas d'allusion au passé parce que le passé n'existe pas ni l'avenir. Seul, compte le présent, éternelle jeunesse de l'heure.

— C'est absolument mon avis !

Et, comme je suis aujourd'hui plus déprimé qu'un autre jour, je lui lance au visage ce compliment qui est aussi une insulte :

— Ce que vous devez avoir sur les épaules de ces jeunesses des heures, mon cher ! A ce jeu des momentanées perpétuelles vous laisserez certainement, un jour ou une nuit, se vider le trésor de votre cerveau.

Il rit, mais c'est le monstre qui exhibe des dents prêtes à mordre.

— Tant que vous voudrez : j'avoue. J'aime les belles

heures qui ont de longs cheveux, blonds ou bruns, des hanches d'amphore où je peux verser le plaisir. On est bien obligé de faire consciencieusement le métier que vous ne voulez faire que s'il vous plaît sous tous les rapports. Moi, je suis plus modeste : je suis pressé, je passe. Vous avez la prétention de rester ?

Dans le salon où le feu flambant jette une lueur fauve sur le tapis couleur de rouille, où des raies de lumière et d'ombre font glisser comme des formes imprécises de femmes en deuil, le soir descend tel qu'un rideau noir frangé d'or. Du vitrail de la baie, couleur de topaze, vient une fumée, celle de la cheminée d'en face, de l'hôtel voisin de celui de Marghella où l'on doit brûler, je pense, une liasse de lettres d'amour, tellement le nuage est opaque. Et cela me plonge dans une morne rêverie.

Cet homme sait, ou il ne sait pas et devine.

Je n'ai rien à lui avouer. S'il a beaucoup de talent, Bruno Marghella est un être qui se déclare inavouable. La beauté de quelques-unes de ses œuvres ne me masque pas la terrible équivoque de son moral. Il se vante en disant qu'il aime les femmes, les instantanées ou les plus éternelles. Serait-il la victime, comme moi, de la même ombre ?

— Avez-vous songé, mon cher enfant, à l'étrange histoire que celle de la force amoureuse dérivée ?

— Qu'est-ce encore que ce paradoxe ? Ne vous gênez pas ; développez. J'ai bien plus envie de vous entendre que de causer, ce soir. Amusez-moi, cher maître.

Renversé sur le fauteuil où un sculpteur, orgueilleusement naïf, a fait rayonner un soleil dans un cartouche élégant comme un cachet de marquise, je pointe mes deux pieds sur un coussin violet genre prélat. Je ferme les yeux parce que la fumée d'en face, échevelée, tordue en silhouette féminine, entre chez nous, malgré nous. En finiront-ils, les voisins, de brûler leurs archives ? Bruno Marghella s'est levé. Leste, le vieux fauve tourne

dans sa vaste cage, très heureux, tout à coup, de prendre une chimère à bras le corps. Il parle un peu, comme s'il n'avait ni témoin, ni juge, et l'impression est intense, parce que cela lui donne la voix de l'ombre, un accent infernal, persuasif :

— Voici, mon cher André, c'est une technicité un peu hardie, mais je vous offre l'idée pour ce qu'elle vaut, et je vous préviens que c'est possible. Imaginez que les êtres amoureux d'une ville, j'entends les amoureux transis, n'ayant pas d'autre objet que de flamber en dedans, puissent être réquisitionnés par la municipalité de la ville en question ; appelons là *Fascinopolis* pour la commodité du récit. On les met en cercle, un peu le genre du cercle mesmérien, mais dos à dos, pour la décence, et l'on fait passer par leurs mains brûlantes parce qu'inoccupées, un fil de laiton bon conducteur de leur électricité. Nous avons le pôle négatif et le pôle positif en les deux amants parfaitement chastes, quoique de sexe différent. Etant donné plusieurs couples bien doués et bien placés par un électricien connaissant à fond les propriétés, encore peu connues du reste, des volts humains, la force ascensionnelle ou la puissance des transports mis en commun, nous faisons tourner des turbines que je veux en or pur incrustées de pierreries, histoire de plaire aux pôles négatifs de la machine, et *Fascinopolis* est désormais pourvue d'une admirable houille blanche, dispensatrice de lumière ou de mouvement. On peut également en tirer des arcs incandescents (en l'espèce ceux de Cupidon), ou une traction continue pour chemin de fer, autobus ; je me réserve la direction, à distance, des avions de combat par la chaleur irradiante de la pensée amoureuse d'une jeune fille, douée d'une imagination vive autant que désordonnée, qui aurait ainsi le droit de pousser vers la mort...

— Bruno, taisez-vous ! Vous êtes irritant.

Il s'arrête. Le fauve aux aguets me regarde avec un

sourire qui n'est plus le rictus cruel de tout à l'heure. Il s'amuse et m'amuse malgré moi.

— Aimeriez-vous mieux, par hasard, localiser cette force en deux membres de l'association ou de la machinerie de *Fascinopolis*, deux rouages de même nature, des Roméo d'acier, extrêmement solides, d'un engrenage discret, mettons des rouages raisonnables (puisqu'il y a des roues folles) se dirigeant l'un l'autre et se fournissant, mutuellement, la chaleur qui leur manque, isolément. Il y a des métaux par exemple...

— Le radium.

— Sans doute et aussi des animaux...

— Le ver luisant qui, proportion gardée, a une puissance éclairante plus grande que le soleil.

— Mais qui ne luit qu'à l'époque de l'amour.

— Ah ! non, je n'admets pas le frottement.

— Moi non plus, parce qu'il use, s'il émet de la chaleur.

Pendant que nous jonglons avec des mots, je vois l'ombre de la fumée d'en face qui s'immobilise derrière le vitrail couleur d'ambre.

— Bruno ! Regardez !

— Quoi ? Cette fumée vous inquiète-t-elle ? Mes voisins, mon cher, doivent, tout bêtement, brûler leur café eux-mêmes ; cela leur arrive assez souvent, et alors ils ouvrent leurs fenêtres. On n'empêchera donc jamais le café de ces bourgeois, qui se croient volés par leur épicier, de ficher le camp ! Un excès de cuisson, et voici l'arome qui se perd. Je ne suis pas en cuisine comme en art de ceux qui jettent leur arome par les fenêtres ou dans la cheminée. André, vous paraissez nerveux ce soir. Dois-je faire plus de clarté ?

— Non, dis-je d'une voix pénible, car je m'hypnotise dans la vision de cette colonne droite et funèbre comme un cippe derrière la baie de cristal jaune. Je vois la forme d'une femme qui serait déguisée en pierre... en *pierrot noir* ! Brutalement, je saisis le poignet de Bruno

Marghella qui tient encore son cigare au goût de caramel, si bizarre et si entêtant.

— Quoi donc ? interroge placidement Marghella abominablement maître de lui, vous désirez encore du feu ?

La pareille phrase... la mienne !

Je pousse un cri de rage.

— J'en ai assez. Bruno, si vous avouez, moi j'avoue. Je ne serai ni plus fort, ni plus incertain.

Les lèvres fines et imberbes de Marghella se crispent légèrement. On dirait une sangsue gorgée de pourpre humaine qui se tord, aspergée de vinaigre. Son masque pâle et large a le teint d'ivoire d'une statue dans laquelle, seuls, seraient vivants, d'une vie surnaturelle, les yeux phosphorescents d'un félin.

— Mon cher enfant, je comprends très bien ce qui vous rend incertain et différent de moi. Vous avez des doutes. Moi je n'en ai aucun. Allons, je vais vous mettre au net comme une copie qui me serait très précieuse. Je vous conçois un peu, en effet, comme une page de la fièvre de mon cerveau surmené, mais que je ne peux pas me transcrire à moi-même sous peine de trahir à la fois et la forme et le fond. De temps en temps...

J'ai lâché son poignet, et sa main a lâché le cigare qui tombe sur le coussin de prélat, s'y éteint avant d'y avoir fait un trou. Mon maître pose un doigt sur mon front et continue :

—... De temps en temps, vous doutez de *l'accident* et vous songez au *suicide.* Toujours votre peur d'avoir, par un reproche trop violent, par un mot irréparable, poussé Esther Marcyle à se tuer ! Non ! Rien de tout cela. Cette malheureuse femme a glissé sur la pelouse en fuyant une réalité qu'elle s'obstinait à ne pas vouloir admettre : votre amour. Si vous m'aviez provoqué plus tôt, j'en aurais déjà fini avec vos idées noires. Un accident n'est pas un crime, et je vous défends d'y songer entre chien et loup, les jours où mes voisins brûlent leur café eux-mê-

mes. (Il ne faut jamais brûler soi-même ce que l'on adore !) Un peu plus vous m'auriez traité de complice tout à l'heure ! De maître à disciple, il y a d'ailleurs toujours une mystérieuse complicité ; seulement, si on se l'explique, cela ne *tourne plus rond*, comme disent les chauffeurs. Or, moi je tiens à vous qui me plaisez et vous tenez à moi qui vous amuse. Nous n'allons pas, je pense, trahir notre propre cause pour un énervement d'une minute produit par l'ombre d'une femme et empêcher le divin engrenage de nos intelligences de *tourner rond*, sans aucun frottement suspect.

Il rit et ajoute :

— Un accident, oui. C'est plus vulgaire qu'un crime. Cependant ce fut si bien trouvé que l'on a tout enterré sous une avalanche de fleurs en vous serrant furtivement la main au cimetière. Voyons, la mort, c'est toujours un mystère, un dernier pas très compliqué, quoiqu'il s'agisse de danse, ou le faux pas, le dernier qui coûte. André, regardez-moi donc en face !

Il me semble tout à coup grandir, absorber l'ombre, la colonne d'ombre qui s'interpose entre le vitrail et nous. Ou il la dissipera et avec elle mon effroi passager, ou il la contient, la résorbe, quitte à la répandre de nouveau quand cela lui plaira.

— Bruno, je n'ai, croyez-le bien, ni remords ni chagrin, mais cela me peinerait beaucoup de me sentir haï par vous, car vous pouviez aimer encore la femme fatale.

— Ah ! une histoire de jalousie ? Vraiment non. Pourquoi serait-on jaloux des enfants à mon âge ? Tout au plus on leur donnerait des jouets avec la manière de s'en servir.

Son rire strident, pourtant très naturel, m'enrage. Est-il bon ? Est-il cruel ? Est-ce un génie tutélaire ? Est-ce le démon de la nuit de Valpurgis ?

— On peut remplacer une maîtresse, on ne remplacerait pas votre amitié, mon cher maître.

— A la bonne heure, André ! L'amour est un tourment, l'amitié est un plaisir, et vous tenez à moi qui vous amuse, je le répète parce qu'il y a entre nous un peu d'ombre, toute la pudeur de nos deux sauvageries. Soyons très forts.

Ce disant, il alluma les deux torchères de la grande glace en face de moi, ce qui éteignit complètement les lueurs du vitrail couleur d'ambre et noya l'ombre fuligineuse.

En effet, Bruno Marghella vient de m'amuser de la manière la plus sauvage, et j'ai goûté au jeu de ses arguments une volupté neuve qui flatte tous mes instincts depuis le plus noble jusqu'au plus bas. J'ai joué ma tête contre son cerveau, et j'ai gagné : c'est bien lui, le vrai criminel, puisqu'il prétend m'absoudre !

ANDRÉ DAVID.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Emile Bourgeois et Louis André : *Les Sources de l'Histoire de France, XVII° Siècle (1610-1715)*, Auguste Picard. — Georges Maurevert : *Le livre des Plagiats*, Arthème Fayard. — O. P. Gilbert : *Vie du Feld-maréchal Prince de Ligne*, Claude Aveline. — Prince de Ligne : *Lettres à Eugénie sur les Spectacles, édition critique par Gustave Charlier*, Edouard Champion. — A. E. M. Grétry : *Réflexions d'un solitaire, Tome IV, avec une introduction et des notes par Lucien Solvay et Ernest Closson*, Bruxelles, G. Van Œst. — *Les Cahiers Balzaciens publiés par Marcel Bouteron*, Cité des Livres.

Stimulés par l'exemple de M. Gustave Lanson, MM. Emile Bourgeois et Louis André publient, avec plus de zèle que de recherches véritables, un manuel de bibliographie historique : **Les Sources de l'histoire de France, XVII° Siècle**, dont le troisième volume est consacré aux *Biographies*. Evidemment ce manuel est destiné plutôt aux étudiants qu'aux historiens et cela explique sa brièveté, le choix plus ou moins arbitraire des personnages considérés comme entrant dans l'histoire, l'élimination d'une foule d'autres ayant cependant joué des rôles importants.

Bien à tort, MM. Emile Bourgeois et Louis André, dans leur Introduction, considèrent, à notre sens, comme tout à fait discréditée la biographie d'autrefois : des travaux tels que ceux d'Aubery sur le cardinal de Richelieu et du Père Griffet sur Louis XIII ont été documentés aux meilleures sources. Plus volontiers, ce semble, quoique avec quelque méfiance cependant, ils accueilleraient les dires des sermonneurs qui furent incontestablement, dans leurs oraisons funèbres, des apologistes souvent éhontés. Prenons acte néanmoins de leurs prudentes réserves.

Leur travail sera très utile à quiconque ne recherchera que des faits essentiels ; il offrira des sources de renseignements immédiats, et sans doute il n'a pas d'autre but. Pourtant on y souhaiterait, de ci, de là, une connaissance plus accentuée des travaux biographiques principalement modernes, et de cette foule de bro-

chures, en particulier, où sont publiés parfois des documents essentiels. Considérons pourtant que MM. Emile Bourgeois et Louis André ont grandement emprunté aux revues parisiennes, provinciales, étrangères. Ces emprunts ajoutent à l'intérêt de leur ouvrage et en accroîtront la diffusion.

Sans doute, MM. Emile Bourgeois et Louis André éviteront-ils bien des désagréments aux gens pressés et aux paresseux. Il faut donc être indulgent à qui accomplit, à l'usage d'autrui, et pour alléger sa peine, une besogne ingrate. M. Georges Maurevert serait de notre avis bien que l'indulgence ne semble pas être sa qualité première. M. Georges Maurevert, en effet, s'est tout récemment révélé, dans son **Livre des Plagiats**, comme un adroit et farouche redresseur de torts, Il a parcouru les routes de la littérature et, oubliant l'adage latin : *Nil novi sub sole*, il s'est étonné de ne rencontrer, depuis l'origine du monde, que pilleurs de pensées et détrousseurs de morts.

Les plagiaires, à la vérité, pullulent, et dans tous les domaines, et depuis que l'esprit humain formule sa pensée ou ses visions sous une forme écrite ou plastique. M. Georges Maurevert ne nous a point surpris en citant parmi eux La Rochefoucauld, Corneille, La Fontaine, Racine et Molière, souvent serviles copistes et prenant leur bien où ils le rencontraient. Il eût pu encore comprendre, dans sa pléiade, Boileau et une foule de pédants, si imprégnés de grec et de latin qu'ils croyaient avoir eux-mêmes écrit ce grec et ce latin retenus par leur mémoire.

Pascal passe pour un écrivain d'une autre qualité et son immersion perpétuelle dans la métaphysique et les sciences semblait devoir le préserver de tout emprunt à autrui. Ses réminiscences de Montaigne sont cependant incontestables. Il copie l'esprit et la lettre même de son modèle, et la plus illustre de ses *Pensées* n'est, en définitive, qu'une volerie à peine dissimulée.

M. Georges Maurevert nous montre également en posture de larcin quelques philosophes (Voltaire, Diderot), les romantiques (Chateaubriand, Lamartine, Vigny, Hugo) et Stendhal qui se contentait trop souvent de rhabiller les pensées et les phrases du voisin. Les plus originaux parmi nos poètes, un Baudelaire par exemple, les plus doctes et les plus purs parmi nos prosateurs, un Anatole France entre autres, ne parviennent pas à se défendre contre la tentation d'insérer, dans leurs strophes ou dans leurs chapi-

tres, tel hexamètre ou telle phrase qui chante ou qui sonne bien, mais qu'ils ne créèrent point.

Ils ne sont pas bien coupables pour cela, leur acte n'étant probablement pas voulu. Il sont très souvent victimes de leur mémoire. Il n'y a point, à la vérité, dans leur cas comme dans le cas par exemple des classiques du XVIIe siècle, plagiat caractérisé, méthode habituelle d'écrire en translatant en français l'œuvre d'un auteur grec, latin, espagnol ou italien, mosaïque d'emprunts comme dans Boileau ou La Rochefoucauld.

Avec raison d'ailleurs, M. Georges Maurevert, dont l'ouvrage est fort amusant, plein de verve et de bonne satire, se montre clément pour beaucoup de ses victimes sinon pour le plagiat conscient et, pour ainsi dire, professionnel. De son travail on pourrait conclure qu'à la vérité les écrivains d'imagination nous la baillent belle quand ils feignent de mépriser le compilateur acharné à juxtaposer les documents. Les plus hautes œuvres de l'esprit humain ne sont-elles pas autre chose que documents rejointoyés par des artisans de génie et l'érudition livresque n'en fournit-elle pas la plus grande part ? Le *Livre des plagiats* en témoigne de la manière la plus positive.

Sans le document que deviendraient des esprits même primesautiers, même subtils ? Que va faire, par exemple, ce frivole Prince de Ligne lorsque, amoureux de la comédienne Eugénie d'Hannectaire, il se propose d'écrire ces **Lettres à Eugénie sur les spectacles** dont M. Gustave Charlier nous donne une excellente édition critique précédée d'une savante Introduction ? Il se nourrira des doctrinaires qui le précédèrent dans ce domaine ; il fondra dans le creuset de son intelligence leurs théories et nous présentera celles-ci sous une forme synthétique. Qu'y ajoutera-t-il ? Peu de chose. Des considérations d'homme du monde, les réflexions que lui inspirent son urbanité et son goût très fins. Cet ouvrage, pourtant, fait de bribes et de morceaux, d'une originalité médiocre, sera longtemps considéré par les gens de théâtre comme une sorte de bréviaire.

C'est qu'à la vérité le prince a su lui communiquer son esprit et que cet esprit plaisant séduit les contemporains. Ce prince dont les *Mémoires* traduisent le mieux la gaieté, la spontanéité, le pittoresque, mille qualités amènes qui furent de son temps et que nous ne connaissons plus, emplit son siècle de sa réputation

d'artiste, de soldat, de libertin. Nul ne résistait à son attraction de fin bavard nourri de bonne littérature, et Voltaire le goûta, et Rousseau lui-même, l'écoutant, sentit s'adoucir son humeur farouche.

M. O.-P. Gilbert vient d'écrire, d'une manière charmante, vivante, un peu confuse parfois, mais abondant en pages délicieuses une **Vie du Feld-Maréchal prince de Ligne** où l'on trouvera toutes les physionomies de cette âme complexe dans sa futilité. Le livre s'ouvre sur une très remarquable évocation de Belœil, cette propriété des Ligne où le prince, grand technicien de l'esthétique jardinière, bâtit, en dehors de ses *Mémoires*, sa plus belle œuvre. Puis nous entrons dans les détails d'une existence presque tout entière tissée de bonheur. C'est miracle que Ligne ait pu devenir un écrivain si attrayant, car son éducation fut singulièrement négligée. Elle réussit à en faire une sorte d'athée et d'épicurien, avide d'aventures, promenant à travers le monde, de la cour de Louis XVI à celle de Joseph II, un fol amour du plaisir.

Plus tard, Ligne se cultiva lui-même, se défendant du pédantisme, cherchant un simple contentement dans les choses de l'esprit. Il fut, presque sans y songer, grand capitaine. Son cœur était plus accessible à la générosité qu'à l'amour et la grande Catherine de Russie elle-même ne parvint point à le fixer. On préférerait qu'il eût moins écrit. Ses œuvres touchent à toutes les questions, et souvent sans pénétration suffisante. Beaucoup de fatras se mélange à de belles pages dignes d'être conservées. Un choix, dans cet amas de dissertations, servirait mieux la mémoire du prince que des publications complètes de ses œuvres ou de ses inédits.

Un choix aurait aussi mieux servi la mémoire du musicien Grétry dont MM. Lucien Solvay et Ernest Closson continuent à publier les **Réflexions d'un solitaire**. Nous avons déjà, à plusieurs reprises, signalé l'énorme et luxueuse impression des divagations philosophiques laissées inachevées en mourant par Grétry. Le quatrième tome contient heureusement, dans la foule de ses chapitres, bon nombre de pages consacrées à des personnages du XVIIIe siècle, comme Sedaine, à la musique et au théâtre. Ces pages interrompent, par bonheur, le filandreux développement d'idées souvent banales, mais infiniment variées.

Elles sont semblables à de souriantes oasis dans le morne désert.

Le culte d'un homme de talent, voire de génie, ne doit pas, à notre avis, pousser ses admirateurs à recueillir sans discernement tous ses papiers. M. Marcel Bouteron nous montre, en lançant le premier fascicule des **Cahiers Balzaciens**, qu'il partage cette opinion. Nul programme en tête de ces cahiers. Le texte (*Correspondance inédite de Honoré de Balzac avec le lieutenant-colonel L.-N. Périolas*) et les illustrations qu'ils contiennent suppléent à l'absence de programme. M. Marcel Bouteron, agréable écrivain, érudit de qualité, historien et psychologue ayant pénétré tous les mystères de l'immense *Comédie humaine*, ne nous donnera que des inédits d'importance, capables d'expliquer Balzac ou de clarifier son œuvre touffue. Il commence, avec un rare bonheur, car la Correspondance inédite entre Périolas et Balzac dont il nous fait présent, et surtout la lumineuse Introduction qui la précède, nous ouvrent un coin de la vie du grand écrivain et un coin de son âme.

Périolas, c'est le commandant Génestas du *Médecin de campagne*. Balzac connut en 1829, à Saint Cyr où il faisait un cours, cet officier fort docte en art militaire. Vite lié d'amitié avec lui, il compta sur sa science pour élaborer les *Scènes de la Vie militaire* et, parmi elles, cette *Bataille de Wagram* pour laquelle il prit des engagements et qu'en définitive il n'écrivit jamais. La Correspondance contient, en outre, de nombreux détails d'ordre intime, des renseignements sur cette collaboration ébauchée. Elle est très précieuse et bellement illustrée de portraits inédits et de fac-simile d'autographes.

ÉMILE MAGNE.

LES ROMANS

Charles-Henry Hirsch : *Mimi Bigoudis*, Flammarion. — Jean-Michel Renaitour : *Monsieur Scepticus* et *L'enfant chaste*, Delalain-Albin Michel. — Benjamin Crémieux : *Le premier de la classe*, Bernard Grasset. — Claude Roger-Marx : *La tragédie légère*, Albin Michel — Pierre Grasset : *Le Don Juan bourgeois*, Renaissance du Livre. — Binet-Valmer : *Parce que tu souffres... Le désir et le péché*, Flammarion. — Louis Frédéric Bouquette : *Les oiseaux de tempête*, Ferenczi. — Luc Durtain : *Douze cent mille*, Nouvelle revue française. — J. Brousson-Gaubert : *L'aveugle et le Japonais*, B. Grasset. — Alfred Machard : *Graines de bois de lit*, Flammarion. — Maurice de Waleffe : *La reine Taïa*, Fasquelle. — Emma Lambotte : *Mots d'enfants*, Protin à Liége. —

Francis Carco : *Rien qu'une femme*, Crès. — Alexandre Mercereau : *Seraphyma*, Povolozky.

Mimi Bigoudis, par Charles-Henry Hirsch. Nul mieux que Charles-Henry Hirsch ne sait camper, dans son auréole de naïvetés frivoles et cependant attendrissantes, un type de fille de Paris, ouvrière ou mondaine. L'auteur de *Mimi Bigoudis* connaît par le menu les idées de moineau de ces étourdies sans grands vices ni grandes vertus, mais toujours d'une intelligence bien au-dessus de leur situation et surtout valant beaucoup mieux que leurs apparences. Cette petite personne chassée du foyer maternel par l'inconduite de celle qui devrait la protéger contre le danger sentimental fait tous ses efforts pour se protéger elle-même par le travail et sa réelle perspicacité, mais si elle peut échapper au piège grossier de la maison de passe, et aux tentations inélégantes des don Juan trop mûrs, elle finit par succomber à son besoin de tendresse. On ne peut pas toujours confier ses ennuis à sa poupée lorsqu'on se sent devenir une femme. Elle n'est pas amoureuse dans le vrai sens du mot, mais elle succombe à son envie de se blottir enfin dans un nid où elle aura chaud. La déception est immédiate. Elle ne connaît de l'homme que son égoïsme et son avarice. Elle ne demandait rien que la tendresse et elle ne reçoit que la méfiance du mâle qui dès les premières initiations est sans aucune pitié pour sa réelle ingénuité. Elle arrive fatalement au désespoir inconscient du saut dans l'abîme et, comme le dit très bien l'auteur, un suicide de ce genre est toujours le crime de quelqu'un.

Le soin littéraire qu'apporte Charles-Henry Hirsch à ses petits tableaux de mœurs et son perpétuel souci de la vérité du langage en font le peintre le plus parfait de la multiple vie parisienne.

Monsieur Scepticus et **L'enfant chaste**, par Jean-Michel Renaitour, jeune romancier qui promet d'être d'une étonnante fécondité, l'auteur en est déjà à son huitième volume. Il a le défaut d'écrire trop vite, mais il écrit relativement aussi bien que ceux qui peinent sur leurs travaux, en essayant de nous faire croire que le génie est difficile ! Quand on a débrouillé sa voie à travers plusieurs forêts d'idées antiques ou neuves, on rencontre enfin son vrai pays. Tour à tour ardent révolutionnaire ou poète, philosophe ou sentimental, je m'imagine que ce jeune cheval échappé du haras des revendications sociales finira par tirer

sagement le char de sa propre fortune avec la Muse de l'éloquence comme directrice, car il est, en outre, un merveilleux dialecticien. *Monsieur Scepticus* est le titre d'un ouvrage sur le doute, lequel empoisonne une enfance heureuse le faisant hésiter devant l'amour, la religion, la famille et la patrie. Nouées à une intrigue qui n'emprunte rien au romanesque, mais demeure dans la vie, les réflexions philosophiques et les discussions graves sur d'âpres problèmes n'empêchent pas le livre d'être fort intéressant.

L'enfant chaste est une fraîche étude d'adolescent qui perd peu à peu la confiance en une mère un peu légère, mais fort excusable, puisqu'elle fut abandonnée par son légitime compagnon de route. *L'enfant chaste* est une réplique heureuse à tant de livres nous renseignant sur l'inconduite sournoise ou cynique des jeunes gens modernes... et, c'est pour cela justement que cette étude, charmante en son ingénuité, n'a rien du roman à clef... Qui voudrait être chaste de nos jours... même sans son plein consentement ?

Le premier de la classe, par Benjamin Crémieux. Voici les confessions d'un jeune Jean-Jacques qui sont d'une orgueilleuse naïveté. Dans l'amour comme dans ses ambitions, cet excellent élève trop intelligent pour se soumettre aux humiliations naturelles qui seraient, par exemple, de se trouver très inférieur à n'importe quel bon cœur sensible, continue à sacrifier le plus faible pour étayer son règne. En somme, il commence par tuer le chat favori dont il est jaloux pour en arriver à se faire chef de bande, histoire de chercher le trésor des *occitaniens*. Il est peu sympathique et me semble taillé pour faire un excellent député, rempli de confuses aspirations sur l'état de tribun et finissant par tripoter dans les fonds secrets. Livre amusant si on ne s'intéresse pas autrement à ce héros que comme à un pantin victime de ses propres ficelles...

La tragédie légère, par Claude Roger-Marx. L'héroïne de l'auteur est une femme essentiellement de fantaisie, non pas qu'elle contienne une humanité de fantaisie créée par le romancier, mais simplement parce qu'elle ne vit que pour ses caprices personnels. Elle se dupe elle-même et dupe les autres. La guerre, dominant la situation, la rend très souvent fort dangereuse pour celui qui lui donne la réplique. Je ne lui reprocherai que son goût très marqué pour l'argent... du voisin. Elle est à la fois désordon-

née et bonne comptable quand il s'agit de l'intérêt commun. En temps ordinaire, elle aurait pu passer pour une petite vicieuse sentimentale. Dans une époque de troubles, elle est la veuve de guerre qui saura toujours bien tirer son épingle du jeu malgré ses voiles noirs et damera le pion à la jeune fille cherchant un mari par des moyens honnêtes. En tous les cas son histoire est contée avec une bonne grâce vraiment touchante.

Le don Juan bourgeois, par Pierre Grasset. Cette étude semble faite en l'honneur des femmes qui résistent. L'auteur a l'air de croire que Don Juan n'est pas un mythe et que, dépouillé de tout son attirail romantique, il est bien resté l'ennemi, le cruel chasseur : il lui faut des pièces palpables au tableau. Roman de bonne tenue et qui ne cherche pas à scandaliser le lecteur par des actes, mais bien plutôt à le renseigner par les conséquences psychologiques de ses actes. Et l'on rencontre aussi des petites filles croyantes et folles qui veulent en mourir...

Parce que tu souffres... et **Le désir du péché**, de Binet-Valmer. Tragique drame de la conscience entre l'homme de Dieu, le pasteur chargé de l'exemple et l'homme tout court tourmenté de jalousie. Il y a un père qui souffre aussi dans sa chair mourant d'un cancer le mordant au plus profond de ses entrailles alors qu'il voit son fils lutter contre le désir, très légitime, d'absoudre seulement au nom de sa propre passion. Et tout passe dans un renouveau purement évangélique. Le drame de la femme traquée par les passions des hommes et leur rendant cruauté pour cruauté se mêle étrangement à l'aventure d'une louve sortie du bois que poursuivent l'impuissante rage des chiens férocement amoureux de son ardeur sauvage.

Le péché du père possédant sa propre fille sans s'en douter et la tuant quant il s'aperçoit du double lien qui les enserre est peut-être une exagération de ce besoin de logique poursuivant les hommes civilisés. Autrefois, rien n'empêchait les races de remonter vers leurs sources simplement parce qu'elles étaient préoccupées de ne pas se tarir en s'abstenant. Romans de mœurs violentes, mais cependant exprimés en une langue soucieuses de sa dignité morale.

Les oiseaux de tempête, par Z.-F. Rouquette. L'auteur du *Grand Silence blanc* est un écrivain original dont l'écriture ne sent pas l'effort pour parvenir à cette originalité. Ces oiseaux de

tempête sont du même nid que les farouches navigateurs de Corbière. Ils cherchent les îles heureuses des mers australes et vont, de mirages en mirages, jusqu'au radeau de la misère infinie où l'on crève de soif et où on s'entretue pour boire le sang des victimes. De savoureux termes de marine relèvent ces récits d'une navigation fantaisiste et nous retrouvons, sur la fin, l'héroïne mystérieuse du drame de l'Alaska, ce qui nous promet un troisième volume sur ce sujet palpitant.

Douze cent mille, par Luc Durtain. Un brave ouvrier mécanicien devient l'heureux gagnant d'un lot de douze cent mille francs et il s'efforce vers la grande vie. Bongrand n'est ni bête, ni mal bâti. Malgré une instruction un peu négligée, il ne fait pas trop mauvaise figure parmi les oisifs qu'il fréquente, il plaît aux femmes par sa solide carrure, mais il devient la victime de brasseurs d'affaires louches qui le volent et le compromettent de toutes les façons. Plumé, ruiné, Bongrand revient au pays, achète du terrain avec les restes de sa fortune et finit, après ses tentatives de culture, par retomber dans son premier métier de mécanicien. Il s'éprend de son ancienne patronne, se trouve si heureux de son bonheur médiocre qu'il repousse les restitutions du notaire, chat échaudé craignant l'eau froide! Roman essentiellement moral malgré quelques faisandages d'écriture d'ailleurs pleins de saveur.

L'aveugle et le Japonais, par J. Brousseau-Gaubert. Un curieux drame documenté sur les superstitions paysannes et se passant en temps de guerre, à proximité de camps étrangers où se rencontrait le plus étrange conflit des races. Un aveugle s'éprend d'une petite jeune fille simple et bonne qui a eu l'occasion de soigner un aviateur *jaune* tombé dans un champ à la merci de deux bergers. Cette enfant meurt victime d'assassins mystérieux et l'intérêt du livre est surtout fait de ce mystère. On soupçonne enfin les bergers et l'on découvre une conjuration occulte où il fallait sacrifier *une poule blanche*. A la fois très simple et très compliqué, ce roman est très capable de passionner les amateurs de messes noires.

Graines de bois de lit, par Alfred Machard. Où nous retrouverons les jeunes héros : *Trique*, *Nénesse*, *Boat de bibi* qui ne tarderont pas à devenir légendaires. Le livre s'ouvre sur un drame poignant : *Minuit, chrétiens...* qui dans son terrible réa-

lisme et malgré ses situations risquées s'élève jusqu'à la plus haute morale. Cette aventure de la prostituée recevant l'amant du hasard qui devient tout à coup un père pour deux orphelins est une très belle chose.

La reine Taïa, par Maurice de Waleffe. Sorte de prophétie des temps pharaoniques, modernisés enfin par la récente découverte faite en la *vallée des rois*, le roman du *péplos vert*, nous remet en mémoire la vie extraordinaire d'une reine qui voulut détrôner des dieux pour y substituer le culte du soleil. Guerre dans la ville aux cent portes qui se termine par la mort d'une belle esclave dans le supplice du pal. Ce livre est une reconstitution des mœurs antiques. Mais l'auteur en a chassé toute la raideur des... momies par la souplesse de son langage et démontre qu'on peut rester spirituellement alerte tout en pénétrant dans les sombres arcanes des hypogées.

Mots d'enfants, par Emma Lambotte. Illustrés par Marcel Jaspar, ces mots sont souvent à l'emporte-pièce et ne visent pas du tout à la littérature. Ce pourquoi ils sont amusants, pleins d'une verdeur nouvelle et destinés à rajeunir le stock de Messieurs les Journalistes. Ajoutons qu'ils sont sortis de petites bouches belges, fils ou filles de héros, par conséquents, et qu'ils me semblent beaucoup plus précieux que les prétentieuses réflexions de nos prétendus prodiges parisiens... presque toujours fabriquées par le père ou la mère, gens de lettres.

Rien qu'une femme, par Francis Carco. Belle édition de Crès, illustrée d'eaux-fortes par M. Asselin. Roman douloureux du premier émoi sensuel dépouillé, justement, de tout romanesque. L'emprise de la bonne, Mariette, sur le collégien et plus tard, complications nées des vices de la femme qui n'est qu'une femelle. Rien ne vise à l'immoralité tellement l'art l'emporte cependant sur la nature, au moins quant au style.

Séraphyma, par Alexandre Mercereau. Livre mystique et symbolique, orné de bois de Gaspard-Maillol qui lui donnent une allure de bible... janséniste. Hallucinations d'une jeune fille amoureuse et du Christ et de son prêtre. Mais le prêtre échoue parce que, peut être, le Dieu était jaloux de l'homme et Rose demeure la vierge qui n'aspire qu'à l'éternité!

RACHILDE.

THÉATRE

Comédie des Champs-Elysées : *M. Le Trouhadec saisi par la débauche*, pièce en 5 actes de M. Jules Romains (13 mars). — Théatre de l'Atelier : *Huon de Bordeaux*, mélodrame féerique de M. Alexandre Arnoux. — Un article de M. Antoine. — Mémento.

On a joué, le 13 mars, à la Comédie des Champs-Elysées une pièce de M. Jules Romains. On annonçait une comédie légère ; le titre : *M. le Trouhadec saisi par la débauche*, sonnait comme un jeu de grelots. Je partis plein d'espoir et, une fois dans mon fauteuil, j'attendis, en me frottant les mains, que la toile se levât. J'étais on ne peut mieux disposé. J'aime M. Romains. Une récente compétition nous affronta sans nous diviser. J'aime, en outre, le théâtre comique et l'idée d'échapper un moment aux prêches, aux boulevarderies ou aux balbutiements qui font l'ordinaire de nos soirées, me comblait de joie. Cela, je le dis parce que c'est la vérité; et je dirai ce qui va suivre pour la même raison.

La comédie de M. Romains nous apporta une déconvenue si grande que nous taire à son sujet ou rendre à l'auteur quelques devoirs de condoléance nous semblerait indigne de lui comme de nous. Il faut espérer que M. Romains mesurera notre sympathie à notre sincérité.

Que ne nous a-t-il épargné ce cruel devoir ? Pourquoi fit-il ce *Le Trouhadec* si mal saisi et si peu débauché ? Qui donc, quel diable poussa l'auteur de *Lucienne* à faire le badin et le plaisant ? On se le demandait durant les entr'actes. L'explication, j'ai cru la trouver depuis. Elle vaut ce qu'elle vaut; son mérite est la simplicité : M. Jules Romains a voulu écrire une comédie, parce que sa réputation semblait le lui défendre ; il l'a voulu parce qu'il croit, étant universitaire, à la vertu de la « capacité universelle ». Il lui pèse d'être spécialisé. Sa spécialité est d'être un écrivain européen. Or chacun sait que l'Europe n'aime pas beaucoup la futilité française. Mais M. Jules Romains, qui se nomme réellement, je crois, M. Farigoule, est trop latin, trop méridional pour repaître son orgueil du sombre enthousiasme que lui dédient la Suisse alémanique et les pays scandinaves. Ils ont trop célébré l'écrivain austère ; et l'écrivain austère s'est recrié : *Anch'io son giocondo !*

Le malheur est que la verve ne se commande point. M. Romains

a pu apprendre la métaphysique en l'enseignant. Mais il n'y a pas de professeurs de gaîté. Il faut de ces expériences pour montrer aux gens que l'art d'amuser est, de tous, le plus difficile, du moins celui qui réclame d'irremplaçables dons. De Campistron aux actuels fournisseurs d'Orange, la liste est nombreuse de ceux qui vécurent honorablement de rogatons raciniens ; mais il n'y a pas, il n'y eut jamais de sous-Molière.

Et voilà justement qui nous amène au vice principal de ce *Trouhadec saisi par la débauche*. M. Romains qui, romancier, se révéla comme un écrivain hardi, souvent personnel, en tout cas épris de nouveauté, se trouva, quand vint l'heure de se montrer auteur comique, fort dépourvu. Aussitôt le rhétoricien vint au secours de l'artiste embarrassé. Faute de veine, il recourt au procédé. La drôlerie qui lui manque, il la croit pouvoir remplacer par le pastiche du trait molièresque. C'est au point que cet auteur, entre tous intelligent et lettré, ne fait plus, écrivant sa pièce, le départ de l'art classique et de l'art scolaire. Ses personnages parlent tous une même langue, qui n'est point celle de la comédie moderne et moins encore celle de la vie présente. C'est la langue de la « lettre de Molière à Boileau pour le remercier d'avoir écrit la Satire II ». Ainsi l'on entend une petite cabote demander un bijou en ces termes : « Il s'agit (mais vous n'allez pas me croire et j'ai moi-même envie de rire tant la chose paraît folle), il s'agit d'un bracelet ancien, en or jaune, à vingt carats, finement ciselé, avec six brillants et six grenats qui alternent et une perle baroque d'une grosseur peu commune qui couvre un fermoir à secret, etc. » Un inspecteur de police dit : « Je travaillerai de mon mieux à ce que la chose ait la conclusion que vous souhaitez. » Un acte commence par ceci que profère la femme d'un cambrioleur : « Je te déclare, Trestaillon, que c'est une folie et que tu t'en repentiras. » Ainsi s'expriment les comparses. Mais il y a, dans la pièce, un confident, un personnage en qui s'amalgament Scapin, Figaro, l'Hector du *Joueur*, et les clients de la Closerie des Lilas. Ce personnage s'appelle Bénin, son rôle est en entier un long et d'ailleurs remarquable devoir de rhétorique. Quant à M. Le Trouhadec, c'est un membre de l'Académie des Sciences, et il s'exprime naturellement dans la langue du XVIIe, ce qui fait en somme qu'il parle comme les autres personnages de la comédie.

Mais le sujet ? Il tient en quelques lignes : M. Le Trouhadec,

vieux savant, subit les vicissitudes de l'été de la Saint-Martin. Il suit à Monte-Carlo une petite actrice, Mlle Rolande, qui le ruine ; il joue et gagne, se ruine encore, va jouer son reste, le perd, pense au suicide. A ce moment, un cambrioleur lui fait cadeau d'un coffret de bijoux, qu'il accepte sans broncher. Mais Figaro-Bénin attire son attention sur ceci que le généreux donateur est un homme douteux, « qu'il lui est arrivé plusieurs fois de prendre un repos forcé dans des bâtiments de l'Etat qu'on appelle maisons d'arrêt, maisons de détention, établissements pénitentiaires, prisons, selon les convenances du style et les circonstances de la phrase... » M. Le Trouhadec s'affole. Il ne sait que faire du coffret qui lui brûle les doigts. Mais Figaro-Bénin est là pour le sauver, pour dénouer la comédie. Il la dénoue en farce. Du moins, l'auteur prétend-il la lui faire dénouer en farce. Mais il n'est rien de moins farce que cette farce-là. M. Romains (qui est, je crois, quelque chose au Vieux-Colombier) vit auprès d'un homme qui ne prête pas à rire, mais qui appelle ses comédiens : « mes farceurs ». C'est là, sans doute (en ce théâtre qu'on surnomme assez plaisamment les Folies-Calvin), que l'auteur de *M. Le Trouhadec saisi par la débauche* conçut l'ambition de nous divertir, et qu'il écrivit sa farce. Je conviens que l'ambiance ait pu rafraîchir sa verve. Du moins le voisinage eût dû conseiller son esprit. On sait très bien, chez M. Copeau, que le comique intense ou profond naît de la caricature, non de l'arbitraire ; que, de la *Jalousie du barbouillé* aux *Boulingrins*, les fantoches de la farce sont des êtres vivants déformés par le génie de Molière et celui de Courteline. Mais un auteur essaiera vainement de nous désopiler la rate par la rencontre de bonshommes fabriqués, ne se rattachant par rien à la vie, étrangers en tout à la réalité quotidienne de la vie. L'absurde n'est pas nécessairement comique. On nous le montre bien à la Comédie des Champs-Elysées où s'agitent, dans un décor fort plaisant et fort gai, les créations d'un esprit assez maussade. Est-il, je vous le demande, rien de moins humain que ce Bénin, pivot de la pièce et qui parle une langue morte avec tant de prétentieuse lenteur? Et ce Trestaillon, ancien pensionnaire de maison centrale, qui se confie aux passants et distribue les coffrets à bijoux volés par lui dans une villa ? Et M. Le Trouhadec lui-même, n'est-il pas le modèle du faux caractère du « personnage en ligne-brisée » ? Ce Trouhadec ne va pas du réel à l'extravagance, mais il trébuche

sans relâche, d'une scène à l'autre, dans les souvenirs classiques, plantés là comme des bornes. Ces deux personnages, le cambrioleur et le sorbonnagre, étaient joués par de fameux comédiens : celui-ci par Jouvet, celui-là par Carpentier. L'un et l'autre déployèrent toutes les ressources du talent, du don, de l'expérience, sans parvenir à animer ces corps sans âme. Il arriva même, au premier acte, que Louis Jouvet dit faux, et c'est bien la première fois de sa vie. Seul un personnage pétri de chair, celui d'une vieille folle que jouait excellemment Mlle Djem Dax, a « passé la rampe »... et sauvé la pièce. Il faut, au surplus, pour ne point être injuste, louer une sorte de quatuor, exercice littéraire des plus prestigieux et qui fit à la représentation beaucoup d'effet.

Telle est cette pièce de M. Jules Romains. Je n'en discute point la donnée. Il n'y a pas de mauvaise donnée. D'un sujet identique, M. Willy fit : *Un petit vieux bien propre*, livre plein de tact, de tendresse, d'observation, livre hâtif, certes, mais sur des parties magistrales, et qui, par sa vivacité, compte parmi les meilleures peintures des mœurs françaises vers le commencement du siècle. Je le dis à M. Romains : le morne développement de ses cinq actes nous montre dans toute sa largeur le fossé qui sépare l'esprit systématique du don naturel. On ne reprochera pas à M. Romains un excès de facilité. Il se trouvera certes de bons apôtres qui le féliciteront du contraire. Mais je me demande quel visage feraient ces louangeurs perfides si on les contraignait d'entendre un acte de M. Romains après deux actes de M. Sacha Guitry. Que vais-je chercher là ? Il n'est pas besoin d'invoquer Sacha et ses prodiges d'esprit et d'entrain. Aux laborieuses plaisanteries de M. Romains, il faut préférer les plus menues amusettes, pour cette cause qu'un écho passablement tourné éclipse tous les manuels de l'*Alma mater*, qu'un boute-en-train d'estaminet l'emporte sur le plus docte des pédants et qu'une petite image de la vie vaut mieux que le reflet de toutes les bibliothèques. M. Romains a trop fréquenté Molière pour douter de ces vérités. Il en est une autre qu'on oublie trop, particulièrement dans le monde des prophètes. C'est qu'en matière de comique il y a un contrôle des valeurs : c'est le rire. Tous les ambassadeurs du snobisme, répandus dans le monde par les soins de qui vous savez, ne feront point que M. Le Trouhadec ne soit un personnage conventionnel, M. Trestaillon un personnage faux et littéraire, M. Bénin un Figaro de Sorbonne.

On peut tromper quelques généreux adolescents sur la qualité d'un ouvrage de « grande littérature » ; on peut accréditer cette opinion que l'ennui est la marque du sérieux. Mais on ne peut défendre une pièce écrite pour faire rire et qui ne parvient pas à faire sourire les spectateurs les plus complaisants. Pour cela Paris conserve tout le prestige de ses jugements. Dieu merci, nous demeurons, au moins en cela, les maîtres de nos choix. La crainte de commettre une injustice nous peut faire accepter les inventions des claudéliens et respecter les plates imitations des néo-classiques. Mais toutes les voix de l'univers ne forceront point un Français de s'égayer d'un texte sans trait et sans verdeur. On me dis que je fus injuste envers M. Cocteau. Ce serait vrai, si, comme certains et lui-même ont pu le croire, je l'avais jugé à l'aune du boulevard, ou encore si je l'avais mesuré aux tristes farces que l'on nous propose aujourd'hui. Mais je faisais à Cocteau l'honneur de le comparer aux plus grands et aux plus irrésistibles. Cet honneur, nul ne saurait malheureusement l'accorder à Jules Romains auteur comique. C'est en le comparant à M. de Flers que je le trouve mauvais. Une fois encore, il ne s'agit ici que de théâtre. Cela ne vise aucunement l'auteur de *Mort de quelqu'un ;* je n'y saurais trop insister.

J'ignore, au moment où j'écris cette chronique, quel sera, chez nous, le sort de sa pièce. Qu'il soit heureux, je le souhaite de tout mon cœur. On n'en doutera point. Mais je tiens pour assuré que, traduite, elle obtiendra, en Europe septentrionale, et généralement dans les pays protestants, un très grand succès. A quelque chose malheur est bon. Les voyages de M. Le Trouhadec serviront notre réputation, sinon notre littérature, à l'étranger. Cet austère libertin ira démentir la légende, trop répandue chez nos envieux, d'une France étourdie, gaillarde et folâtre.

§

On a joué, quelques jours plus tard, à l'Atelier, un « mélodrame féerique » de M. Alexandre Arnoux : *Huon de Bordeaux*. C'est un noble ouvrage. Un peu trop noble, si je l'entends au sens qui, jadis, s'attachait à ce mot, pour opposer le théâtre tout court au théâtre populaire. Pourtant, M. Arnoux, cela se sent, voudrait atteindre l'humble public des faubourgs.

C'est un aristocrate et un amateur, un écrivain plein de goût, subtil et délicat, aimant les mots comme des objets de luxe,

choisissant les idées comme des tentures d'un appartement. Mais avec tout cela des parts d'altruisme intellectuel. Je connais depuis très longtemps Arnoux : j'imprimai ses premiers vers dans une revue provinciale que nous sommes, tous deux, seuls à n'avoir point oubliée. A dix-sept ans, Arnoux avait déjà l'air pensif, poli, humanitaire, haut cravaté, de ces grands bougeois qui n'avaient point peur de s'appeler Démophile, Agricole ou Gracchus... Mais revenons : *Huon de Bordeaux* a réussi chez Dullin. Cela prouve, une fois de plus, que l'on calomnie le public et que c'est faute de nourriture plus raffinée qu'il ingurgite tant de groins roses et de queues en trompettes.

Il y a, dans le texte de *Huon*, une poésie aérienne, une grâce, une couleur romantiques, de la tendresse, le goût du contraste, le mouvement, enfin tout ce qui peut nous consoler de la sécheresse où s'évertuent les orgueilleux « pompiers » du néo-classicisme. Que M. Arnoux doit donc leur déplaire ! Pensez un peu : l'homme qui traduit Caldéron, ce fauve ! L'homme qui nous restitue le charme des légendes gothiques ! Quel monstre, en un temps où l'on préfère gravement à Musset Népomucène Lemercier, Ponsard à Vigny, Campistron à Shakespeare, Maurras à Renan, Gide à Laforgue — avec autant d'*f* qu'il vous plaira ..!

Dullin a monté la féerie de M. Arnoux avec ces moyens qu'une forme de langage cruellement ironique nomme moyens de fortune. L'ouvrage eût supporté le faste d'une mise en scène considérable. Il y eût fallu quelque mécène. Mais nos fermiers-généraux ne délient plus les cordons de leur bourse en faveur du théâtre. Dullin a pris le plus expédient parti, celui de la simplicité. Impossible de tisser la tapisseries de haute-lice ! Soit : nous barriolerons une belle image d'Epinal ! Il l'a fait et bien fait, encore qu'il y fût inégalement servi par le costumier et le décorateur. Je préfère les décors de M. Touhagues, ingénieux, simples et conçus dans l'esprit d'une « application rigoureuse », aux costumes de M. Guy Dolian, lequel n'ose tout à fait choisir entre la valeur décorative et les valeurs d'imitation. La musique de ce mélodrame est d'un musicien qui plaît parce qu'il ne contrarie point. Il écrit à la manière de Stravinsky, de même qu'il eût, en 1723, écrit à la façon de Rameau. Les comédiens sont bons, avec des poitrines un peu étroites et des voix un peu fluettes. Les gars

célébrés par les trouvères dans le retentissement des harpes et devant les Croisés de la territoriale avaient sans doute d'autres poumons... Toutefois, excepté celui qui jouait le rôle de Charlemagne, les acteurs de l'Atelier ont montré de la foi, du goût, de l'intelligence.

§

M. Antoine a, dans l'*Information* du 26 mars, écrit ceci :

Ces représentations de la troupe Kamerny risquent d'aggraver l'action dissolvante des théories de stylisation, de simplification déjà trop à l'ordre du jour ; elles visent la destruction complète d'un dispositif théâtral, lentement constitué pour le service d'une tradition littéraire incomparable. Non seulement le théâtre, l'organe même de la présentation, est supprimé, mais le décor disparaît aussi. On nous propose de soustraire le comédien à son personnage, d'en faire un instrument indépendant ; je ne sais pas ce que c'est que le bolchevisme ; j'imagine un ensemble de théories tendant au renouvellement absolu des méthodes du vieux monde, et il apparaît bien que nous venons d'assister à une application intégrale du bolchevisme en art.

Il est possible que ces gens représentent l'avenir, mais, pour l'instant, pas plus que leurs conceptions sociales et politiques n'ont réussi à pénétrer dans une société qui a déjà surmonté les crises où le monde de là-bas se débat, je ne crois apercevoir en somme, dans tout ceci, qu'un retour aux balbutiements primitifs.

Et Antoine ajoute ceci qui contient un avertissement :

Au lieu d'absorber, comme par le passé, des apports extérieurs, nous inclinons de lus en plus à nous laisser submerger par eux.

Mémento. — Vaudeville : *Tartufe* (représentation de M. Lucien Guitry). — Folies-Belleville : *La guerre des Barques*, pièce en 3 actes de M. R. Maze ; *Les Fleurs du vase*, pièce en 1 acte de M. Matteï Rousson (représentation du Théâtre National populaire). — Comédie-Française : *Monsieur Bretonneau*, pièce en 4 actes de MM. R. de Flers et A. de Caillavet (reprise). — Les Artisans : spectacle en l'honneur du centenaire de Banville. — Théatre de la Potinière : *Les Portes s'ouvriront*, pièce en 3 actes de M. Albert Perrin (théâtre de « la Flamme »). — Théatre Antoine : *Le sommeil des amants*, pièce en 3 actes de M. Martial Piéchaud.

HENRI BÉRAUD.

SCIENCE SOCIALE

M. Olivier : *La Politique du charbon 1914-1921*, Alcan. — Charles Gide : *Effects of the war upon french economic life*, Carnegie Endowment. Claren-

don press, Oxford. — Henri Cavaillès : *La houille blanche*, A. Colin. — J. Levainville : *L'Industrie du fer en France*, A. Colin. — C. Bartuel et M. Rullière : *La Mine et les Mineurs*, Octave Doin.

Par ces temps où le charbon est à l'ordre du jour, on lira avec intérêt le livre, que l'Institut a couronné, de M. Olivier sur **La Politique du charbon 1914-1921**. Cette politique a présenté pour nous, pendant la guerre et l'après-guerre, un intérêt primordial. La France est, en effet, comme l'a remarqué M. Laur, la dernière des quatre grandes nations pour la production du charbon, la dernière pour la consommation totale, la dernière pour la consommation individuelle, la dernière pour l'exportation, mais la première pour l'importation, et ce ne sont pas là des conditions favorables dans le monde moderne. Peut-être cela changera-t-il quand les réserves de houille seront épuisées et que le monde devra se contenter des forces hydrauliques ; à ce moment la France regardera de haut l'Angleterre, et les grosses usines s'éparpilleront du Caucase à l'Himalaya ; mais nous n'en sommes pas encore là, et le charbon, avec le pétrole pour qui nous ne sommes pas mieux partagés, reste le grand moteur de nos forces industrielles à tous.

Avant la guerre, la France consommait un peu plus de 60 millions de tonnes de charbon dont les deux tiers fournis par sa production et le restant par l'étranger ; la guerre, en supprimant les importations allemande et belge et en nous privant de la production des houillères occupées, nous mettait en déficit de 30 millions de tonnes ; pour retrouver ce manquant il fallut activer la production de nos mines restantes qui, tombée en 1915 à 19 millions de tonnes, remonta à presque 30 millions en 1917 et maintenir les importations en dépit des besoins des autres pays et des obstacles de la guerre sous-marine ; malgré tout il manqua toujours une quinzaine de millions de tonnes, bien que les exigences de nos usines de guerre fussent devenues énormes. D'autre part, il fallut s'opposer à l'accaparement de ce précieux charbon par les intérêts privés, ainsi qu'à la hausse excessive des prix et à la spéculation. Successivement s'y employèrent nos divers ministres des travaux publics, M. Sembat qui réglementa trop, tout en déclarant : Il n'y a pas de crise de quantité ! M. Herriot qui ne réglementa pas assez (crise de l'hiver 1916-1917), M. Violette qui recommença à réglementer, enfin M. Loucheur qui pendant deux ans et demi dirigea habilement la politique du charbon (crise

des transports, hiver 1917-1918) et ainsi put-on atteindre la date de l'armistice.

Mais même alors les difficultés ne cessèrent pas. L'agitation ouvrière en 1919 paralysa chez nous la production presque autant que l'invasion allemande, et l'Angleterre de son côté eut à subir une grève en octobre-novembre 1920 qui lui causa une perte d'extraction de 13 à 14 millions de tonnes. Le retour à la liberté se fit très rapidement dans les deux pays au cours de 1921, mais non sans complications surtout en Angleterre où une nouvelle grève prolongée pendant trois mois (avril-juillet) coûta au pays 250 millions de livres, soit près de 2 milliards de francs-papier, sans faire d'ailleurs triompher les revendications des mineurs dont les salaires du temps de guerre furent fortement abaissés. Chez nous la liberté des prix avait été rétablie dès mars 1921, et les importations de charbons allemands et américains ainsi que le diminution de nos besoins provenant de la crise industrielle avaient permis de déjouer les calculs des producteurs anglais qui voulaient maintenir leurs très hauts prix pour l'étranger en ne les abaissant que pour leurs compatriotes. Une fois de plus le mercantilisme excessif avait échoué devant la liberté.

Aux personnes que ces questions de la vie économique pendant la guerre intéresse, je signale à ce propos la collection des cinq monographies qu'a publiées M. Charles Gide dans la Bibliothèque du *Carnegie Endowment for International Peace* sous le titre d'ensemble **Effects of the war upon french economic life.** Les cinq monographies sont les suivantes : *La Marine marchande* (Henri Mazel), *L'industrie textile* (Albert Aftalion); *les Finances* (Bertrand Nogaro), *la Politique commerciale* (Albert Aftalion) et le *Travail* (William Onalid).

Je parlais des services que nous rendront un jour les forces hydro-électriques quand nos houillères s'épuiseront ; on en aura une juste idée en lisant le volume substantiel que M. Henri Cavaillès a consacré à **La Houille blanche** dans la Collection « Vulgariser sans abaisser », que publie la maison Armand Colin. La houille blanche est certainement inférieure sur bien des points à la houille noire et ne servira jamais de charbon de soute à nos navires, à moins qu'on ne trouve moyen de la condenser en accumulateurs appropriés, mais elle a sur elle cette supériorité d'être inépuisable, puisqu'elle se reforme automatiquement chaque hiver sur

les sommets des montagnes. D'autre part elle n'a pas à craindre la concurrence de la houille verte puisque les essais d'utilisation de la force des marées ne donnent pas encore de résultats satisfaisants. C'est donc elle qui est le grand espoir de notre civilisation industrielle moderne.

Actuellement le monde dispose d'une vingtaine de millions de chevaux-vapeurs en force hydro-électrique dont près de la moitié aux Etats-Unis et au Canada ; le chiffre qu'on donne en troisième rang pour le Japon, 2.850.000, me semble excessif, ce pays n'ayant ni très hautes montagnes ni énormes cataractes comme le Niagara qui donne à lui seul 300.000 c. v. (nous devrions bien employer ces lettres c. v. plutôt que h. p. qui n'ont pas de sens en français). Ensuite viennent la France avec 1.800.000, la Norvège 1.630.000, la Suède 1.230.000, l'Italie et la Suisse à peu près autant. Au-dessous du million se tiennent l'Espagne, l'Allemagne et les autres pays, l'Angleterre ici étant très défavorisée. Toutes ces forces hydro-électriques ne donnent, d'ailleurs, que le douzième environ de la force dégagée par nos autres machines à vapeur et, de ce fait, la houille blanche reste encore très en dessous du charbon ; mais quand on aura capté toutes les forces disponibles qu'on connaît dans les huit grands pays que je citais, on atteindra une force égale à celle que procurent nos houillères, et quand à ces huit pays on ajoutera toutes les autres surfaces du monde, on obtiendra une puissance très supérieure et, comme je le disais, indéfiniment renouvelable. Ceci suffit à montrer l'importance de la houille blanche et l'intérêt que nous aurions à utiliser la dizaine de millions de c. v. que nous pourrions encore tirer de nos montagnes. Ceci sans négliger nos autres ressoures, la houille verte qu'on commence à capter à l'Aberwrach, et cette houille sans nom que constitue l'énergie intra-atomique et qui, quand nous en disposerons, fera prendre en dédain toutes nos sources de force actuelles.

Dans la même collection, M. Levainville donne un volume également subtantiel sur **l'Industrie du fer en France.** Depuis la guerre, la France ayant joint aux 22 millions de tonnes de sa production propre les 21 millions de la production de la Lorraine annexée, se trouve être, après les Etats-Unis, le premier pays du monde pour la production du minerai de fer et par suite des produits bruts ou finis, fonte, fer et acier. Et ses ressources,

de par les nouvelles prospections de l'Ouest, sont énormes ; on les évalue à 7 milliards de tonnes, plus de la moitié de celles de l'Europe entière, l'Allemagne et l'Angleterre, nos concurrents les plus proches, n'ayant chacune que 1.300 millions de tonnes en perspective. Nous pourrons donc devenir la première puissance métallurgique de l'Europe, et peut être du monde. *Di tale omen faveant!*

Le livre de MM. Bartuel et Rullière, **La Mine et les mineurs**, sera le complément naturel du groupe d'ouvrages dont il vient d'être parlé. Il fait partie d'une *Bibliothèque sociale des métiers*, dirigée par M. Georges Renard, spécialiste de l'histoire du travail, et a pour auteurs deux représentants des syndicats des travailleurs du sous-sol. On ne peut que louer d'anciens mineurs capables d'écrire des livres aussi sérieux et parfois aussi érudits, et sympathiser avec ceux dont ils décrivent le travail dur, dangereux et décisif pour notre bien-être à tous. Il n'est pas possible malheureusement de suivre ce livre dans toutes ses parties; je tiens toutefois à signaler le chapitre intitulé: *La mine modernisée* et qui expose les conditions que doit remplir une bonne exploitation minière : des puits solidement et proprement construits avec des ascenseurs de bon modèle, des galeries bien aérées, pourvues de boisage et de remblayage hydraulique, bien éclairées, dotées de machines électriques pour l'épuisement des eaux, et enfin un personnel laborieux, consciencieux et affectueux ; il paraît, et on doit s'en réjouir, que de grands progrès ont été faits dans la voie de la concorde entre ingénieurs et ouvriers, mais qu'il reste à en faire entre ouvriers et porions ; c'est comme à la caserne où le simple soldat s'entend mieux avec son officier qu'avec son sous-officier ; cette question du contremaître est importante et se retrouve partout, mais il faut espérer que, grâce à l'entente de l'ingénieur et de l'ouvrier, elle se résoudra. Il ne restera alors à régler que la question des rapports des travailleurs et des administrateurs qui laisse toujours à désirer ; nos auteurs notamment ne se privent pas de mots aigres pour le capitalisme ; mais là encore, on peut avoir bon espoir ; le jour où les ouvriers auront accès dans les conseils d'administration, ils se rendront mieux compte de certaines choses, et la concorde s'établira alors même entre piqueurs et commissaires aux comptes.

HENRI MAZEL.

AGRICULTURE

La loi de l'Offre et de la Demande ou celle du Prix de Revient. — Dans les milieux urbains on sacrifie trop volontiers à une tendance malheureuse : celle d'imputer aux producteurs agricoles la cherté de la vie. C'est là une légende. Elle aurait besoin d'être complètement dissipée aussi bien dans l'intérêt du producteur que dans celui du consommateur. En effet, le producteur ne peut accepter la responsabilité d'une situation qu'il n'a pas créée et le consommateur devrait s'éclairer sur les causes uniquement dues au mercantilisme de la situation dont il se plaint.

Croit-on que le cultivateur ait bénéficié de l'ascencion subite du cours des sucres et du blé ? Point ou prou, car les sucres ont marqué leur mouvement de hausse quand les betteraves furent passées aux mains des sucriers et les blés quand la majeure partie de la récolte fut entre les mains du commerce.

Voilà deux mouvements de hausse qui ne profitent pas, ou presque, aux producteurs.

En même temps, nous assistons sur un autre produit, le vin, à un mouvement de baisse, qui ne profite pas, ou presque, aux consommateurs. La récolte de vin de 1922 a été exceptionnellement abondante. Elle a dépassé toutes les prévisions. Les vignerons surpris n'ont pu « enfûter » toute leur récolte. Aux aguets, les marchands achetèrent le trop plein à vil prix. Les cours s'infléchirent jusqu'à 30, 25 francs l'hecto sur les côtes de la Loire et du Cher. Ils ne se sont relevés que d'une dizaine de francs. N'empêche que les vins vendus huit sous le litre par le vigneron tourangeau sont revendus à Paris, à Lille, à Rennes, à 2 francs, 2 francs 50, voire 3 francs le litre !...

J'espère que les citadins sont suffisamment informés pour ne pas accuser les vignerons du vin cher. — De ces exemples du sucre, du blé, du vin une constatation est à retirer : quand il y eut hausse, ce fut en dehors des producteurs et quand il y a baisse au détriment des producteurs, ce n'est pas même au profit des consommateurs.

Cherchez les bénéficiaires de ce déséquilibre économique ! Ils sont ailleurs qu'à la Terre !

§

On conçoit que des faits de cette nature provoquent chez les cultivateurs en butte à des critiques imméritées, à des attaques injustifiées un état de mécontentement général, mécontentement qui s'accroît du fait de la hausse des matières fertilisantes et des produits nécessaires à l'agriculture.

Or les engrais augmentant dans une proportion de 20 o/o, le prix de la main-d'œuvre agricole ayant tendance à se mettre au niveau de la main-d'œuvre industrielle, seul moyen, d'ailleurs, de conserver des salariés à la culture, il en résultera une augmentation du prix de revient des produits agricoles. Mais le fait que le prix de revient augmentera n'entraînera pas nécessairement une augmentation du prix de vente, car en matière de production agricole le cours d'un produit n'est jamais fonction de son coût.

Alors l'Agriculture que l'on jalouse et que l'on calomnie entrerait dans une crise dont les conséquences seraient désastreuses pour les cultivateurs et pour la collectivité nationale en même temps. Nul ne devrait, en effet, méconnaître l'étroite solidarité des intérêts agricoles et des intérêts nationaux. La terre, c'est le garde-manger du pays. Si vous tarissez le garde-manger vous appauvrissez la nation, car elle devra recourir à de ruineuses importations, et, comme l'a dit Chéron dans une parole lumineuse : « Le blé le plus cher est le blé de l'étranger. »

L'inévitable conséquence d'une nouvelle crise agricole, ce serait un nouvel abandon des campagnes. Et qui donc oserait reprocher au paysan de s'embaucher dans l'usine, si ce paysan ne trouvait pas aux risques quotidiens qu'il court, du fait de la température, et au travail incessant qu'il fournit une rémunération légitime, si, en un mot, il était contraint de vendre ses produits moins chers qu'ils ne lui coûtent à produire ?

§

Quand vous demandez à votre fournisseur quelle est la cause actuelle de la hausse des superphosphates, il vous répond : « *Le prix de vente suit le prix de revient.* »

L'axiome est logique. Il est légitime que le prix de vente tienne compte du prix de revient, majoré d'un raisonnable bénéfice.

Mais quand vous demandez à un vigneron pourquoi il vend son

vin à vil prix, il vous répond : « *On vend au prix qu'on trouve !...* »

Si les industriels et les commerçants ont la possibilité de tenir compte du prix de revient, il en est tout autrement des cultivateurs et des vignerons. Ceux-ci n'établissent pas leur prix de revient. Et lors même qu'ils l'établiraient, ils subiraient les circonstances et les prix qui leur sont offerts, car ils n'imposent pas leur prix de vente.

Généralement d'ailleurs — et c'est pour eux une grave infériorité vis-à-vis des commerçants avec lesquels ils traitent — ils ne connaissent pas leur prix de revient. Cela supposerait d'abord toute une comptabilité, et plus compliquée qu'on ne le suppose. Beaucoup ne la peuvent tenir, faute de préparation ou d'instruction suffisante. Beaucoup ne la tiennent pas, parce qu'elle demande du temps et qu'ils n'en ont guère, ou parce qu'il était d'usage de n'en pas tenir et qu'ils continuent l'usage. Le prix de revient en agriculture est assurément plus difficile à établir que dans le commerce. Il chevauche sur plusieurs exercices. L'année culturale ne commence pas et ne s'achève pas comme l'année civile. Il comporte maints calculs d'amortissement, de répartition. Il est fonction d'éléments multiples. Il y a tellement de travaux divers, de « façons », comme on dit, d'amendements, de manipulations qui concourent à la production d'un tubercule de pomme de terre ou d'un grain de blé. Néanmoins c'est une grande faiblesse pour le monde agricole d'être astreint à subir des cours établis non pas sur la *loi du prix de revient*, mais sur la *loi de l'offre et de la demande*.

§

Quelle théorie économique, utopique, que cette fameuse loi de l'offre et de la demande ! Et pourtant elle continue de régler les marchés. Or, en temps que théorie pure, elle est une erreur. En tant qu'application, elle est injuste et immorale. Car l'offre et la demande, qu'est-ce que c'est ? Le fait du hasard plutôt qu'un indice certain des disponbilités de la production ou des besoins de la consommation.

Il y a abondance *sur le marché*, l'offre excède de la demande, donc baisse; il y a rareté, la demande excède l'offre, donc hausse. Mais cette circonstance d'abondance ou de rareté n'est pas nécessairement l'indice direct de la *production* : elle est seulement

l'indice de la *circulation* d'un produit. On dira, quand une denrée est rare ou abondante sur le marché, c'est qu'elle l'est dans la production. La corrélation n'existe pas toujours. Tels produits sont abondants à la terre et chers à la ville du fait des intermédiaires. C'est le cas du vin que nous évoquions plus haut.

Voilà, entre beaucoup, un exemple qui montre quelle injustice découle de la loi de l'offre et de la demande. L'intermédiaire achetant à vil prix la récolte du vigneron tient-il compte du prix de revient ? Non, mais de l'abondance. Le débitant de Lille ou de Rennes vendant avec un bénéfice mercantile le vin acquis bon marché tient-il compte du prix de revient ? Non, mais de la rareté du produit dans le lieu de consommation.

Ainsi la loi de l'offre et de la demande fait toujours une dupe : ou le producteur ou le consommateur.

Elle est donc injuste dans son essence même, puisqu'elle n'apporte pas aux travailleurs du sol l'assurance d'être rétribués de leur effort, autrement dit, de leur production.

Depuis longtemps le monde ouvrier grâce à son organisation syndicale a su s'affranchir de cette loi de l'offre et de la demande qui jouait naguère en matière de salaires et qui risquait, à certains moments de chômage, de les avilir.

§

Aucune prétention ne doit paraître plus équitable que celle de la rétribution de l'effort. L'adage populaire ne dit-il pas : « A tout travail, salaire est dû. » Le salaire dû au travail du producteur, c'est le gain. Pour qu'il existe il ne faut pas que les conditions du marché soient telles que le prix de vente puisse être inférieur au prix de revient.

On l'a compris maintenant dans le monde industriel. Les âpres concurrences baissières qui mettaient avant guerre de nombreuses maisons aux prises et provoquaient souvent leur chute a fait place à une autre conception de la lutte commerciale. On s'entend. On se syndique. On établit des unions. On réalise des consortiums. Dès lors, c'est la loi du prix de revient, qui, à peu d'exceptions près, règle le prix de vente et non pas la loi de l'offre et de la demande. A quelque fournisseur ou ouvrier agricole qu'il s'adresse le cultivateur se heurte à une union corporative, à un tarif syndical.

A-t-il besoin d'outilllage ou d'engrais ? Il rencontre la Chambre

Syndicale des contructeurs de machines agricoles, ou le Syndicat des superphosphates, etc. A-t-il besoin du service du charron ou du forgeron? Les charrons ont leur tarif et aucun ne fournit une paire de roues au-dessous d'un prix déterminé ; les forgerons ont leur tarif et aucun ne ferre votre cheval à un prix inférieur à celui de son confrère. C'est ainsi qu'un fer payé vingt-cinq centimes lors de la liquidation des stocks de l'armée atteignait le prix de quatre francs cinquante une fois posé sous le sabot du cheval !... N'a-t-on pas encore vu des syndicats d'entrepreneurs de battage à la machine imposer aux producteurs de grains le tarif de vingt cinq francs l'heure de battage, alors que des syndicats mutuels de battage agricole exécutaient le même travail à seize ou dix-huit francs de l'heure ? Il faut d'ailleurs limiter ces exemples. Le cultivateur les rencontre à tout instant de son activité professionnelle et à tout instant il constate qu'il est désarmé en face de fournisseurs coalisés et d'acheteurs concertés contre lui.

Ses fournisseurs coalisés ont une possibilité que lui n'a pas : celle de pouvoir lui imposer un prix de vente toujours supérieur au prix de revient.

Or, jusqu'à présent, trois raisons empêchent le producteur agricole de pouvoir imposer son prix de revient, majoré du bénéfice légitime qui doit être la rétribution de tout effort :

D'abord, l'absence de détermination précise du prix de revient; ensuite, un certain article du Code Pénal, visant la « coalition », que l'on brandit volontiers contre les cultivateurs et que l'on ne sort, pour ainsi dire, jamais, contre les spéculateurs ; enfin, l'insuffisante union des cultivateurs entre eux, qui, ne parvenant pas à se mettre *tous* d'accord sur leurs intérêts essentiels, causent, par leur individualisme, leur propre faiblesse et la force des corporations concurrentes.

Aussi longtemps qu'ils n'auront pas clairement notion de la communauté de leurs intérêts professionnels, aussi longtemps qu'ils ne sauront pas être unis, un comme tous et tous comme un, les cultivateurs resteront désarmés.

ROBERT MORIN

Membre du Conseil Syndical de la C. G. A.

QUESTIONS JURIDIQUES

Excitation à la débauche : Traite des femmes. Tentative. — Sursis à l'exécution de la peine, casier judiciaire, Bulletins nos 1, 2, 3. — Violation du secret des lettres. Privilège postal. — Outrages aux bonnes mœurs. Loi sur la Presse. Livres, journaux, dessins.

Tandis que la *tentative* de n'importe quel fait qualifié crime est punie ipso facto, la tentative d'un délit n'est punissable que si le texte déclare qu'elle le sera. L'art 334 du C. P., relatif à l'**Excitation et embauchage en vue de la débauche**, ne le disait point.

Ce silence facilitait la *traite des femmes.* Pour que les traitants pussent être atteints, il fallait que le délit soit consommé. Sans doute, la jurisprudence n'exigeait pas les oiseaux dans leur cage définitive ; et c'est ainsi que des pourvoyeurs de « maisons » à Puebla ou Santa-Fé se sont vus condamner alors que leurs victimes se trouvaient encore à Villeneuve-le-Roi ou Meudon, groupées et surveillées, en attendant le départ pour l'Amérique. Mais les recherches des trafiquants étaient libres et le racolage s'exerçait impunément, tant que l'embauchage n'était pas acquis.

La loi du 20 décembre 1922 (*Journ. off.* du 21) ajoute cet alinéa à l'art 334 : « La tentative de ces délits sera punie des mêmes peines. »

Traite des femmes, — c'est le terme dont la loi se sert dans son titre, au lieu de *traite des blanches*, et voici l'expression passée dans la langue judiciaire.

§

En créant le **sursis à l'exécution de la peine**, la loi du 26 mars 1891, dite *Loi Bérenger*, entendait, par son art. 4, que le condamné verrait sa condamnation figurer au casier judiciaire, mais avec la mention expresse de la suspension accordée.

Le **casier judiciaire**, alors, n'avait pas vie législative et n'existait qu'en vertu de circulaires. La loi du 5 août 1899 l'a authentiqué.

Elle établit des *bulletins n° 1*, sur lesquels se trouvent mentionnées les condamnations, à raison d'un bulletin par condamnation ; et deux sortes de bulletins qui sont le relevé des bulletins n° 1. L'un est destiné aux administrations publiques : *bulletin*

n° 2 ; l'autre est délivré, sur leur demande, aux intéressés : *bulletin n° 3.*

La loi de 1891 ne faisait aucune différence, quant aux condamnations avec sursis, entre bulletin 2 et bulletin 3. La loi de 1899 a édicté que ces condamnations ne seraient portées sur le bulletin 3 que supérieures à 1 mois d'emprisonnement.

Cette situation vient d'être changée par la loi du 24 janvier 1923.

Désormais, le bulletin n° 3 ne mentionnera aucune condamnation avec sursis.

Sauf, si, moins de cinq ans après sa condamnation avec sursis, le condamné a été frappé d'une peine d'emprisonnement.

§

La loi du 15 juin 1922 adjoint à l'alinéa, qui constituait l'art. 187 du C. P. relatif à la **violation du secret des lettres**, un second alinéa. En rendant compte de cette loi (*Mercure* du 15-VIII-1922) je posais la question de savoir ce qu'elle entend par ces *suppression* et *ouverture de correspondances adressées à des tiers* réprimées par elle. Le 2e alinéa de l'art. 187 est-il d'accord avec le 1er, qui dit *suppression* et *ouverture de lettres confiées à la poste* ? Ou bien, protège-t-il n'importe quel « pli » comportant expéditeur et destinataire ? — C'est un point, disais-je, sur lequel renseignent sans doute les travaux législatifs.

Ils concluent dans le premier sens, déclare un jugement du Tribunal de la Seine, en date du 9 janvier 1923 (*Gaz. Pal.* 21-22 janvier). Ce jugement acquitte un gérant d'immeuble qui s'est emparé de plis cachetés destinés aux locataires du dit immeuble contenant un exploit de saisie-arrêt et déposés par un clerc d'huissier chez la concierge de l'immeuble.

Il semble résulter du jugement que le gérant a agi dans l'intérêt des locataires, les plis ayant été remis par lui à l'avocat chargé des intérêts communs des locataires et du propriétaire, et que l'inculpé était poursuivi par le saisissant. Mais, même sans cela, le fait ne tomberait pas sous le coup de l'art. 187, puisque la correspondance n'était pas postale.

§

Si *la Garçonne* eût été taxée d'**Outrage aux bonnes mœurs**, non par ses milliers de friands, ou par le Grand Conseil de la Légion d'Honneur, mais par le ministère public, c'est sur les bancs de la cour d'assises que l'auteur allait s'asseoir.

Flaubert et Baudelaire cependant, auxquels M. V. Margueritte n'a pas manqué de se comparer (et il a bien fait de ne pas laisser échapper cette occasion), se sont contentés de la correctionnelle. Car ils tombaient sous la loi du 17 mai 1819, loi de droit commun, alors que le délit relève aujourd'hui de la loi du 29 juillet 1881, sur la Presse.

C'est le privilège du *livre* par rapport à l'article et à l'image, lesquels, dès le 2 août 1882, une loi (modifiée par celles du 11 mars 1898 et 7 avril 1908), rejetait hors du texte qui régit la presse et rendait justiciables du tribunal correctionnel.

Dans une étude intitulée *de la Répression des publications contraires aux bonnes mœurs* (numéro du 15 janvier des *Lois nouvelles*), M. Gustave Richaud donne quelques précisions d'ordre général qui feront comprendre que le parquet, en matière de pornographie par le livre, est tenu à une extrême prudence. Car quelle réclame qu'un acquittement ! et même quelle réclame qu'une poursuite ! Pour commencer par l'acquittement, à toutes les chances d'être acquitté que le délinquant de presse possède, s'ajoute l'effet, ici, que tirera le défenseur de la lecture de passages obscènes cueillis dans des ouvrages qui circulent librement. Mais qui circulent librement, — ce que le jury ignore ou ce qu'il est difficile de lui faire comprendre, — parce que, bien que récents, la *prescription* leur est acquise. Or, *cette prescription est d'un an à partir de la publication ou de l'introduction de l'ouvrage sur le territoire français* (1). Quant à la poursuite, dans un cas analogue à celui du roman susnommé (2), et où l'auteur et l'éditeur pourront monter sur leurs grands chevaux, — bidets, rectifie Willy... (quel cynisme !), — elle va donner un coup de fouet à la vente, puisque *la saisie préventive ne peut avoir lieu*. L'ouvrage incriminé ne peut être saisi, même si le dépôt légal n'a pas été effectué (sauf, alors, jusqu'à concurrence de quatre exemplaires, qui devront être restitués après le jugement définitif, même en cas de condamnation, enseigne M. Richaud).

Cependant, avant d'aborder la Cour d'assises, le ministère public est contraint d'observer une procédure spéciale semée d'em-

(1) Loi du 16 mars 1898. Elle était de trois mois sous l'empire de la loi de 1881.

(2) M. Richaud n'envisage pas ce cas particulier, mais ce qu'il dit du pornographe avoué s'applique *a fortiori* sur ce point au pornographe discutable.

bûches à son encontre, ouvrant à un délinquant toutes grandes les portes du fameux maquis. Mais ce n'est pas tout.

... C'est au procureur de la République qu'incombe la charge de faire la preuve que la publication du livre poursuivi ne remonte pas à plus d'une année. Chose relativement facile si le dépôt légal avait été effectué et si le nom de l'éditeur ou de l'imprimeur figurait sur les volumes ; mais l'on s'abstient généralement de remettre à l'autorité administrative les exemplaires exigés par la loi, et le nom de l'éditeur est des plus fantaisistes : « Mathusalem, éditeur à Tombouctou ; imprimé au sommet de l'Himalaya, l'an XXV av. J.-C. » sont des renseignements que les couvertures offrent aux parquets pour orienter leurs recherches. D'autre part, tant que la prescription n'est pas acquise, les ventes se font clandestinement et le plus souvent, lorsque l'attention de l'autorité est attirée sur un ouvrage, il est facile au libraire de prouver que le livre est édité et mis en vente depuis plus d'un an, ce qui lui donne le droit de s'étaler au grand jour, quelque ordurier qu'il soit.

D'ailleurs, il n'est nullement besoin d'être grand clerc pour se soustraire à toute répression pénale. Le libraire lance le livre obscène sans nom d'éditeur, sans indication d'imprimeur, avec beaucoup de précaution. S'il a la chance d'échapper pendant un an aux investigations de la police, il n'a plus rien à craindre. Dans le cas contraire, il ne lui sera pas très difficile de trouver un amateur d'obscénités capable d'attester qu'il a acheté depuis plus d'un an un exemplaire de l'ouvrage. L'éditeur est-il plus audacieux ? Il effectue le dépôt légal et conserve toute l'édition dans des caisses en son domicile privé ou chez un ami. Une année écoulée, il met l'ouvrage en vente, et grâce au récépissé du dépôt légal, aux écritures et factures de l'imprimeur, il prouvera sans difficulté que la prescription est acquise. Comment le parquet pourra-t-il établir la supercherie ? Que si, chose improbable, quelque défenseur de la morale a eu connaissance du dépôt légal et vient s'informer, on lui répond que l'ouvrage n'est pas en vente ; si c'est le parquet, on fait étalage des sentiments les plus généreux : l'ouvrage imprimé, le dépôt légal effectué, l'éditeur pris de remords ne l'a pas mis en vente et l'a détruit. Mais cette éclipse n'est que passagère et, quelques années plus tard, le livre reparaît, protégé, cette fois, par une prescription dûment justifiée.

Trouve-t-on que les choses vont bien ainsi ? Sinon, le remède n'est pas difficile. Le savant juriste le propose avec l'ingéniosité et la modération qui sont sa marque :

1° établir une surveillance au bureau du dépôt légal, où les volumes déposés ne sont l'objet d'aucun examen, — qu'on laisse

cette surveillance au parquet ou à une commission composée de la façon la plus libérale qu'on voudra, il suffirait ici d'une simple mesure ministérielle.

2° Subordonner le point de départ de la prescription à la formalité du dépôt ; et, pour tout ouvrage ne mentionnant ni nom d'éditeur ou d'imprimeur, ni la date de l'édition, faire courir la prescription du jour de la dernière mise en vente. Ceci exigerait l'intervention du législateur.

3° Faire suivre au livre le destin de l'article ou de l'image et le soumettre au tribunal correctionnel, sous la condition qu'avant toute poursuite le parquet prenne « l'*avis* d'un comité tiré au sort, comme le jury ordinaire, sur une liste comprenant des littérateurs, des moralistes, des professeurs, des journalistes, voire des académiciens, sorte de jury spécial offrant toute garantie, qui pourrait, au besoin, recevoir les explications de l'auteur avant de se prononcer ».

La liberté d'écrire est respectable, mais celle d'attirer le chaland en couvrant quelle marchandise ! d'un pavillon considéré jusqu'ici comme littéraire comporte un grave danger. Ne nous plaçons pas sur le terrain de la morale, si facilement funeste aux intérêts de l'art, voire du bon sens ; mettons-nous sur le terrain littéraire. Depuis le succès marguerittien on compte, paraît-t-il, plusieurs livres à succès près desquels *la Garçonne* pourrait passer pour bégueule. Se montrer hardi dans l'expression de la volupté n'est point à priori-illégitime, mais la délicatesse et la pudeur sexuelles sont, elles aussi, des personnes intéressantes. Allons-nous handicaper l'écrivain qui voudra en faire ses muses? Allons-nous sacrifier non seulement l'ouvrage qui ne sera pas luxurieux, mais encore celui qui ressortira à une autre peinture que la peinture de l'amour physique ?

MARCEL COULON.

ENSEIGNEMENT

Problèmes Universitaires. — La question du latin et du grec est devenue une question nationale. La grande réforme de M. Bérard est discutée avec autant d'intérêt et d'âpreté qu'un problème de politique étrangère. Comme c'est la suprématie intellectuelle qui est encore la plus sûre de toutes celles que la

France peut revendiquer, on comprend la vivacité des polémiques. La « culture » de notre pays est en jeu.

Tout a été dit, ou presque, sur les projets du Ministre de l'Instruction Publique. Or il semble bien, tout de même, que le but essentiel de l'enseignement secondaire soit d'apprendre le français aux élèves des lycées et collèges ; le français avant tout ; à travers le latin, c'est possible ; à travers le grec, si l'on veut. Mais la grande crise d'aujourd'hui, c'est la crise du français. Les lamentations des correcteurs de baccalauréat augmentent d'intensité d'année en année ; on n'écrit plus qu'un français informe. Ne faudrait-il donc pas faire un grand effort pour l'enseignement du français ? Il serait sans doute utile de l'épauler avec l'enseignement du latin, ou même du grec. Mais donnons-lui la première place, la place capitale. Qu'on lui subordonne tout ; et qu'on lui sacrifie, s'il le faut, certaines études, d'une utilité plus contestable. Voilà un point sur lequel nous attirons l'attention des Parlementaires : lorsqu'ils discuteront les idées de M. Bérard, qu'ils songent au français d'abord.

Le mieux serait peut-être de partir *ab ovo* et de procéder à une refonte totale du système de l'Enseignement en France. Les polémiques disparaîtraient si l'accord pouvait se faire sur une proposition analogue à celle que fit autrefois M. Bergson. Collèges, écoles primaires supérieures, écoles professionnelles pourraient être fondus en des établissements uniques, où l'on ferait les études modernes ; ils devraient avoir un personnel recruté comme celui des lycées et par conséquent d'un niveau supérieur à celui des professeurs d'écoles primaires supérieures. L'enseignement classique serait donné dans les lycées. Une réforme de cette nature dont il faudrait discuter les modalités ne pourrait être possible qu'avec une modification du système de recrutement qui doit être, c'est trop évident, à base démocratique.

Mais peut-être ce projet n'est pas viable. En tout cas, il faut se persuader que notre enseignement souffre de plusieurs maux graves :

1° la multiplication des établissements où on fait des études à peu près semblables.

2° l'existence d'innombrables poids morts dans les classes des lycées et collèges.

3° la surcharge des horaires. On enseigne aujourd'hui de tout

un peu ; et on oublie qu'il y a des enseignements essentiels auxquels il est nécessaire de donner la première place.

Si on ne perd pas de vue ces défauts, on arrivera plus aisément à une réforme utile.

M. Bérard a eu une excellente idée en voulant supprimer un assez grand nombre de collèges. Que n'est-il maître de le faire, sans avoir à se soucier d'intérêts électoraux. Il est lamentable de penser que des collèges et des écoles primaires supérieures vivent pour le seul orgueil d'une sous-préfecture.

Les intentions ministérielles sont aussi louables, en ce qui concerne l'Enseignement Supérieur. Puissent-elles devenir réalités ! Nous en sommes encore au régime des Facultés squelettiques, et c'est pourquoi des suppressions impitoyables s'imposent. Pourquoi certaines villes tiennent-elles tant à une Faculté des Lettres ou à une Faculté de Droit ? Est-ce un titre de gloire d'avoir des locaux sans habitants? Et les députés de ces villes seraient-ils satisfaits de faire visiter à des délégations étrangères des salles de cours et des corridors silencieux ? On ne peut comprendre cette obstination dans l'erreur.

Souhaitons que le programme ministériel l'emporte. Il vaut mieux que nous ayons en France quelques grandes universités dotées d'un enseignement complet, que ces dix-huit universités qui sont quelque peu en concurrence, et dans lesquelles certaines Facultés des Lettres ne vivent que par l'apport des étudiants étrangers. Il est naturel de concentrer ses efforts sur les établissements qui en valent la peine. Ce sera peut-être un des bons moyens de remédier à la crise des laboratoires.

Une heureuse innovation serait la création des Congés d'études pour les professeurs d'Enseignement Supérieur, et aussi celle de l'*éméritat*. La culture désintéressée y gagnerait ; et cela ne pourrait qu'être profitable à l'avancement des sciences. On sait que les Universités américaines ont une organisation qui permet à leurs professeurs d'avoir de longs congés réguliers, pendant lesquels ils peuvent se consacrer à leurs travaux ; rien n'est plus facile que d'acclimater en France cette institution.

Il y aurait peut-être d'autres réformes à faire dans le même sens ; dans certaines Universités le baccalauréat est une lourde charge pour bien des maîtres, — dont beaucoup sont éminents, — et qui perdent un temps précieux à faire une besogne fasti-



dieuse. Pourquoi ne pas réorganiser les jurys de baccalauréat de façon à réduire au minimum le rôle des professeurs de Facultés ?

Il faut espérer que tous ces projets se mueront en une grande réforme de l'Enseignement à tous les degrés. Il y a dans l'université un malaise général : pour y remédier, il faut des coupes sombres. Les députés sont souvent aveuglés par les questions de partis ; il y a les modernes et les classiques, la gauche et la droite... Il y a peut-être aussi la culture du peuple français ; on s'étonne que tout le monde ne soit pas d'accord sur la nécessité de certaines réformes. Faut-il donc que dans ce domaine on procède, comme dans les autres, par compromis ?

Déplorons surtout l'invraisemblable lenteur dont souffrent les projets de réforme (depuis plusieurs mois nous attendons la seconde moitié du discours de M. Leygues !) Songeons aussi avec frayeur à tous les amendements qui surgiront au cours des séances que l'on se décidera enfin à leur consacrer. Espérons qu'ils ne seront pas trop contradictoires, et que la Réforme de 1923 (ou qui sait, de 1924) sera un peu plus organique que celle de 1902.

DES ESTOILLES.

LE MOUVEMENT FÉMINISTE

France. — Angleterre. — Hongrie. — Allemagne. — Etats-Unis. — Chine. — Indes. — Turquie.

France. — Le rejet par le Sénat de la proposition de loi en faveur du suffrage des femmes n'a pas découragé les efforts des suffragistes et de leurs amis. Au lendemain même de ce rejet plusieurs députés parmi lesquels nous relevons les noms de Messieurs Justin Godart, Ferdinand Buisson, Andrieux, Bonnefous, Marc Sangnier, Landry, Klotz, Léon Blum, l'amiral Guépratte, Uhry, Paul Boncour et Varenne, ont déposé une proposition de loi ainsi conçue :

A l'âge de trente ans révolus, les femmes sont inscrites sur les listes électorales.

Au début de février, la Commission du Suffrage universel de la Chambre, présidée par M. Bonnefous, a approuvé le rapport de M. Joseph Barthélemy, concluant à l'adoption de ce projet de loi. Le principe du vote des femmes a été adopté par 12 voix

contre 2. M. P.-E. Flandin a fait voter un amendement abaissant de 30 à 25 ans l'âge d'inscription des femmes sur les listes électorales.

Le Conseil de Préfecture de la Seine a déclaré que la participation d'une femme au dépouillement d'un scrutin n'entachait pas celui-ci d'illégalité.

Angleterre. — Mrs Croft est la première femme qui possède un certificat de notaire ; elle exerce cette profession en collaboration avec son mari.

Hongrie. — Depuis 3 ans, les femmes ne sont plus admises à la Faculté de Médecine de l'Université de Budapest. L'Association suffragiste et le Ministre de l'Education font campagne pour obtenir à nouveau leur admission à cette Faculté.

Allemagne. — Le Ministère de la Justice a promis de nommer une femme parmi les membres du Comité pour la nouvelle loi sur le mariage.

Maria Otto vient d'être reçue au barreau. C'est la première femme qui y accède en Allemagne.

Etats-Unis. — Miss Florence E. Allen a été nommée juge à la Cour suprême de l'Ohio.

Mrs Nolan, de San-Francisco, a été élue à la Chambre des Représentants.

Chine. — Une ligue intitulée « La participation politique pour la femme » vient de se constituer à Pékin.

Indes. — Le nouveau projet de loi pour l'éducation obligatoire s'appliquera aux filles comme aux garçons.

Deux femmes ont été élues au Conseil municipal de Saidapet (banlieue de Madras).

Mrs Hodgekinson et Mme Sarojini Naida, Mlle Lorewata, sont candidates à Bombay.

Turquie. — Une femme, Halide Edib Hanoum, va se présenter aux élections de la prochaine Assemblée Nationale.

Mustapha Kemal Pacha est partisan du suffrage féminin.

THÉRÈSE CASEVITZ.

LES JOURNAUX

Le mystère du prix Flaubert (*La Victoire*, 20 mars, *Le Temps*, 16 mars, *Comœdia*, 17 et 20 mars). — Le Centenaire de Banville (*L'Eclaireur du soir*, Nice, 23 mars, *Le Journal*, 12 mars).

Le mystère du prix Flaubert, écrit M. Ernest Prévost dans son

courrier littéraire de **la Victoire**, a réveillé la controverse, déjà vieille, de l'utilité ou du danger des prix littéraires. M. Paul Souday, dans le **Temps**, pense qu'il serait bien d'endiguer cette nouvelle crue ; mais les frères Leblond, pour lesquels le « grand prix » n'a pas de mystère, protestent :

M. Souday attaque la fondation du prix Flaubert et use de l'importance du *Temps* pour la vouloir discréditer. Nous nous bornons à lui poser cette simple question : Si l'on était venu lui demander de s'occuper de la fondation d'un prix de 30.000 francs destiné à des littérateurs, aurait-il refusé et laissé ces 30.000 francs se détourner de la littérature ?... Nous avons accepté parce que ce prix est notamment destiné à réparer les injustices ou omissions, à attirer l'attention publique sur des auteurs qui n'ont pas encore eu le succès auquel une élite d'écrivains estime qu'ils ont droit ..

M. Souday réplique :

Les prix sont inutiles, parce que les écrivains de talent n'en ont pas besoin ; on s'en passait bien autrefois, et ni Balzac, ni Flaubert, ni Stendhal, ni les Goncourt n'en ont jamais eu. Les prix peuvent être funestes, et non seulement parce qu'ils sont souvent mal distribués, mais parce qu'ils exercent une influence déprimante sur beaucoup de jeunes, qui ne travaillent plus que pour complaire à tel ou tel jury ; enfin parce qu'ils font perdre beaucoup de temps aux jurés et aux candidats. La multiplication des prix menace de devenir un fléau public, et nous persistons à croire que l'évergète de MM. Leblond aurait pu mieux employer son argent au service des lettres ; par exemple, en subventionnant soit des éditions à bon marché, soit tant de publications indispensables à la haute culture...

Subventionner des éditions à bon marché, ce n'est pas très excitant pour un évergète amoureux d'une gloire même mystérieuse.

Mais Mme Rachilde écrit dans **Comœdia** :

Paul Souday, sous ce titre : *La multiplication des prix*, déplore, dans *Le Temps* du 16 mars, la fondation du grand prix Flaubert de trente mille francs, parce qu'il ne sait pas du tout de quoi il est question!

Moi je le sais.

Et je ne le dirai pas, n'ayant pas le droit de le dire. Mais je supplie les frères Leblond de s'expliquer très clairement à son sujet, car ils ont tout à y gagner ; ils se rallieront, ce faisant, toutes les bonnes volontés, y compris celle de M. Paul Souday.

Il n'y avait plus qu'un prix à venir, un prix réparant toutes les injustices, rétablissant l'équilibre, c'était celui-là ! Si on admet que la justice en art puisse être utile, si on veut bien se rendre compte que notre époque connaît toutes les misères, même les plus dorées aux yeux du public mal averti, on doit souhaiter une certaine égalité dans les compensations, sinon les récompenses, et c'est pour cela qu'un Mécène vraiment intelligent (aussi malicieux) a désiré fonder le prix Flaubert.

Je n'ai pas voulu faire partie du jury parce que j'ai la douce manie d'être logique. Ayant déclaré bien haut, trop haut peut-être, que je ne voulais plus m'occuper des lauréats futurs, j'ai tenu mon serment. Je ne me sens plus de force à lutter contre la matière grise, celle qui stagne dans toutes les sociétés. La société n'est pas pour l'individu. Elle est, au contraire, généralement contre lui et, en supposant que plusieurs individus s'entendent pour fonder une société, c'est presque toujours au détriment de leur individualité qu'ils la fondent. Les jurys sont formés de gens qui travaillent et de *noms* reluisants qui ne font rien. Lorsqu'on lit beaucoup, on est obligé de s'insurger contre ceux qui lisent peu ou pas du tout. Et il faut bien l'avouer, devant le flot de candidats qui nous submerge, on recule épouvanté... Mais ce n'est pas une raison pour que les dieux ne finissent pas par reconnaître les leurs ! Un nombre formidable de nullités ne suffit tout de même pas pour annuler ceux qui ont vraiment du talent.

Que Paul Souday me permette de lui dire que les frères Leblond ont fait parler d'eux autrement que par *La Vie*, revue qu'ils dirigent aussi sagement que possible, à une époque où on n'aime pas la sagesse, et que leurs luttes courageuses contre l'indifférence française, la coupable indifférence française vis-à-vis de nos colonies, les ont placés au premier rang des écrivains *nécessaires*. (Il y a des tas d'écrivains qui ne le sont pas !) Quand on a lu, en dehors de l'œuvre qui leur valut le prix Goncourt, *Le Zézère* et *L'Ophélia*, deux romans absolument remarquables, on pourrait peut-être leur adresser, en passant, le salut cordial qui leur est dû. Justement, eux, savent combien il est difficile de se faire lire en un temps de mercantilisme où le farceur des lettres est légion, tout autant *d'honneur* que chevalier d'industrie, et ils seront cependant obligés de demeurer neutres en leur qualité de jeunes anciens.

« Quant aux romanciers, qui ont pourtant bien plus de chance de se tirer d'affaire par leurs propres moyens, ils sont déjà comblés... Il n'y en a que pour eux ! » déclare M. Paul Souday qui distribue l'ironie... comme une augmentation *du pain !* Qu'est-ce que c'est que le romancier qui s'en tire par ses propres moyens à moins de malpropretés ? A l'heure actuelle la librairie ne met plus *en montre* que les livres ceinturés par par la bande mentionnant leur récompense. La multiplicité des prix

arrive à l'élimination de tous les auteurs qui ne sont pas ornés de ce pudique pagne, soulignant l'intention.

Alors ?...

Est-ce que mes lecteurs commencent à deviner ? Moi je ne peux pas aller plus loin, parce que j'y perdrais l'amitié des frères Leblond. Je n'ose qu'une chose : « Les sommer, au nom de cette même amitié littéraire, de venir dire ici la vérité sur le prix Flaubert, *toute la vérité...* et il y aura un joli bruit dans le Landerneau des lettres ! »

J'aimerais que *Comœdia* fût la scène où se produisît ce coup de théâtre.

Pour ma part, je tiens de plus en plus à me garer des pains durs comme des prix forts.

Moi, pour employer l'expression de M. Paul Souday, je suis déjà comblée, mais c'est seulement des dons de la nature... et puisque je m'en contente...

A cette sommation, Marius-Ary Leblond ont répondu, avec une précision discrète, nous avouant que les directeurs de *la Vie* « ne sont en l'espèce que de modestes hôtes obligés plutôt au silence comme aux autres courtoisies de la situation ». Ils ajoutent et j'emprunte à M. Ernest Prévost ce résumé de leur article :

— que « le caractère d'un prix ne dépend pas seulement du fondateur de ce prix, encore moins des organisateurs de l'institution, mais du jury, et qu'ils n'ont titre à faire prévoir, nuancer ni surtout limiter les opinions des hautes personnalités constituant celui du prix Flaubert », — que « tous les grands prix vont exclusivement à des débutants qui bondissent, dès leur premier ou second volume, au centième, au deux centième mille, tandis que des chefs-d'œuvre nobles, cités partout avec vénération, ont difficilement atteint, au bout de vingt ans, quelques centaines d'exemplaires »... que « depuis la guerre il n'y a plus aucun équilibre, mais une gêne, des hostilités entre générations »... qu' « il faut essayer de ramener peu à peu les choses à un ordre normal, donner plus de sécurité et d'expansion aux auteurs importants, sans pour cela comprimer les jeunes »... et que « le prix Flaubert, affecté en même temps aux aînés et aux jeunes, contribuera à établir entre les deux générations plus de solidarité et, par un ingénieux système, l'avantage accordé aux uns accroîtra celui des autres ».

Il y a dans ces lignes sibyllines, surtout si on les rapproche de l'article de Mme Rachilde, la véritable clef de ce songe d'or.

Mais, puisqu'il s'agit de prix littéraires, ne pourrait-on pas les concevoir sous une forme plus pure et plus noble, telle que la cou-

ronne de myrthe dont on ceignit jadis le front de Sophocle aux jeux olympiques?

La gloire, pure de toute dorure, est encore la plus belle couronne, et la seule qui puisse satisfaire les nobles esprits.

Cette pratique des prix en espèces assimile les écrivains à des jongleurs, à des esclaves que l'on paye de leurs grimaces ou de leurs acrobaties littéraires. Et ce ne sont même plus des princes, des êtres un peu divins, qui jettent la bourse, mais de simples enrichis qui avilissent ceux qu'il croient honorer, en s'exhibant eux-mêmes comme des imitations de Mécènes.

La gloire d'une Rachilde n'a pas besoin d'un cadre d'or pour briller.

§

En sortant Banville de sa tombe, écrit très justement M. Robert de Souza dans l'**Eclaireur du Soir**, on a beaucoup parlé de la pensée en poésie.

De son vivant, le poète était loué surtout de ses acrobaties rimées et pour sa grâce légère et rieuse dans les intervalles de ses tours. Ainsi les éloges dont on le flattait ne différaient pas sensiblement de ceux qu'on adresse à une écuyère de cirque. Avant tout, il n'avait pas d'idées, il tournait à vide en sautant dans des cerceaux de papier.

Il est intéressant de noter que les critiques et les discoureurs du centenaire furent unanimes à rejeter une pareille manière de juger un poète et sa poésie. Or elle était rigoureusement celle des Brunetière, Lemaître, Faguet et de tous les critiques ayant l'esprit universitaire, soumis naguère encore à la doctrine que la pensée était inséparable de son énonciation directe, de sa formule logique comme dans la prose. Idée d'un côté, image de l'autre, on n'admettait l'image qu'en avant-courrière ou suivante de l'idée nue et abstraite. On a fini par reconnaître à la poésie le droit de penser comme la peinture et la musique par l'image même, par la sensation et le sentiment, nés de l'imagination ou de notre émotion. La progression de l'intelligence publique dans ce sens a été constante avec le romantisme, le parnassisme, enfin le symbolisme qui, plus que tous les autres mouvements poétiques, acheva d'élargir le goût français, si longtemps rétréci par l'habitude du discours logique mis en vers.

A propos de cette évolution de la critique, je veux signaler l'article que M. Georges Le Cardonnel a consacré à Banville dans le **Journal**. Déjà Charles Morice avait écrit de Banville : « Poète, il a la joie des idées, la joie de la couleur et des sons, la joie su-

prême de la rime et de l'ode » ; M. Georges Le Cardonnel fait observer :

Et l'on peut ajouter à une telle louange décernée par M. Charles Morice que jamais la réflexion n'a troublé cette joie d'enfant et d'oiseau chanteur. Théodore de Banville est peut-être bien de tous les poètes celui qui a le moins soupçonné la nature des choses et la condition des êtres. Fait d'une ignorance absolue des lois universelles, son optimisme était inaltérable et parfait. Pas un moment le goût amer de la vie et de la mort ne monte aux lèvres de ce gentil assembleur de paroles.

Et voilà, observe M. G. Le Cardonnel, d'où lui est venue l'accusation d'être un poète sans idées qui devait faire de lui pour un temps une sorte de clown du vers qui n'eut pas son égal. Comme si un poète devait être un métaphysicien ou un moraliste et philosopher en vers ; comme s'il ne devait pas avoir avant tout une manière propre à la poésie d'exprimer des idées. Il est vrai que Banville, bien qu'il voulût se considérer comme un romantique, n'eut pas la même conception amère de la vie que ses contemporains : Gautier, Baudelaire, les frères Goncourt, Flaubert, qui étaient restés par la leur de vrais fils du romantisme ; mais gardons-nous d'en conclure qu'il n'eut pas de philosophie, que son optimisme venait d'une ignorance des lois universelles que, nous-mêmes, nous ignorons d'ailleurs. Il eut sa philosophie, et s'il semble, au premier abord, que ce qu'on est convenu d'appeler le fonds humain paraît manquer à son œuvre, ce n'est vraiment qu'une apparence.

En réalité, ce grand poète fut surtout un grand platonicien, mais un platonicien que n'avait pas touché en vain la foi chrétienne, bien que le mot chrétien ne fût pas dans ses poèmes. Un poète qui m'est cher à tous les titres, écrivait, il y a plus de trente ans déjà, de Banville : « Remarquez bien la nature de son paganisme, c'est celui d'un disciple de Platon. Chez lui, la mythologie ne *pèse* pas. Tout nage, plane, sourit dans un air élyséen qui n'est pas celui dont s'enveloppent les choses mortelles. Si je ne craignais de mêler un peu confusément les images, je dirais que la poésie banvillesque fait songer au paradis des antiques traditions. »

Parallèlement M. de Souza écrit :

On fut injuste pour Théodore de Banville de lui refuser des idées parce qu'elles étaient légères, fines et brillantes, parce qu'elles nous invitaient à la joie, parce qu'elles nous promenaient dans les jardins d'une beauté qui mettait l'Olympe à ses pieds, toute avenante d'une humanité de chaque jour, parce qu'elles nous enveloppaient d'une volupté moins passionnée que spirituelle, parce qu'enfin elles jetaient les pierreries du rire sur les plus belles soies du lyrisme. Puis les idées d'un poète ne se séparant pas de leur forme, aucun poète ne réalisa son art avec une perfection plus complète et plus aisée que Banville. De tous les ro-

mantiques et parnassiens, il n'en est pas un, même Hugo, qui atteignit aussi parfaitement le sommet de son métier. En laissant de côté ses amusements, trop « funambulesques », qui furent des exercices de virtuosité, d'ailleurs fort distrayants, aucun n'eut de souplesses plus variées dans le mouvement, ni des harmonies plus aériennes balancées dans la marche des vers comme des voiles de gaze retenus aux boucles d'or des rimes. Et la rime est beaucoup moins voyante chez lui, en dépit des louanges dont il la célébrait, que chez Hugo, Leconte de Lisle ou Heredia, car elle a dans la richesse une aisance suprême, sa rareté n'est pas excessive, elle n'est presque jamais antinaturelle. Il suffit de la comparer à celle de son mauvais disciple au théâtre, Edmond Rostand. Je dis « au théâtre », Rostand n'existant pas comme poète lyrique. Elle est surtout infiniment diverse et délicatement appropriée à l'image dans la succession de ses timbres. Il y aurait toute une étude à faire sur le soin qu'il prend à choisir des sourdes après des sonores, des claires après des graves, des fortes après des douces. Pas un romantique n'approche de ces finesses dans la disposition musicale, lorsqu'il ne jongle pas et que vraiment il chante.

Mais là où Banville est entièrement lui-même, c'est dans le libre enchaînement des rythmes à travers les vers. Même Hugo, qui offre presque tous les exemples de la réussite, a dans ses enchaînements moins de liberté sinueuse, il vise encore plus au déroulement de la période de vers en vers que des rythmes indépendants entre les vers. En réalité, il n'atteindra toute sa maîtrise en ce sens qu'après Banville ; sa tendance naturelle le ramène toujours à voir le vers pour le vers, tendance qu'ossifieront Gautier, Leconte de Lisle, Baudelaire, Heredia. La mobilité de Banville est toutefois autre chose qu'avant lui le débridement prosaïque qu'exagéra le premier Musset ou après lui Coppée. Elle reste chantante et balancée.

Le seul défaut de Banville, conclut M. de Souza, fut le grand défaut romantique, celui d'être trop abondant dans ses développements. « Il ne comprit pas de son contemporain Baudelaire que l'évocation poétique était d'autant plus intense que le poème était bref et ramassé. »

R. DE BURY.

ART

L'Exposition des Humoristes, galerie la Boétie. — L'Exposition de peintres du Paris-Moderne, galerie Devambez. — Exposition du 1er groupe (Denis Valtat, etc...), galerie Druet. — Exposition d'aquarelles de Laprade, galerie Druet. — Exposition du 2e groupe (Charreton, Widopff, etc..), Galerie Marcel Bernheim. — Exposition Loiseau, galerie Durand-Ruel. — Exposition Svante-Kode, exposition Jacques Nam, exposition Léonce de Joncières, galerie Georges

Petit. — Exposition Jacob Hians, Corneau, Portal, galerie Vildrac. — Exposition Henri Martin, Ernest Laurent, Le Sidaner, galerie Georges Petit. — Exposition Lita Besnard (Cour de Rohan).

L'Exposition des **Humoristes** n'est pas très gaie. La faute en est à l'accumulation de ces dessins légers, faits pour égayer un instant pendant que l'on déplie le journal, et qu'on présente ici, en rangs serrés. La faute en est aussi, et cela n'est point, comme il semble, au premier abord, paradoxal, à l'absence de quelques dessins profonds et amers. Beaucoup de Grévins ou de Chams; pas de Daumier. Pas de satire sociale. Rien que de la bonne humeur, du plaisant, de la facétie légère, une farandole de mots de la fin, un peu étourdissante. Et puis il y a la monotonie des peintures, presque toutes de même bouquet un peu trop éclatant, de la même facture académique et plus lourde qu'elle ne le voudrait.

Nous retrouvons Willette, toujours en verve souriante, dans ses motifs préférés ; Forain qui dans l'atelier ensoleillé, parmi les verrières qu'ouvrent sur l'horizon les clairs paysages accrochés au mur, campé de lourdes silhouettes de nouveaux riches ; Louis Morin, toujours varié, avec des images coquettes et des paysages frais ; Gerbault avec ses types amusants de petites femmes rondelettes, parées d'une feuille ou tout au plus d'une guirlande. Hermann-Paul et ses *gardians* de la Camargue, Hautot, dont la jolie écriture sertit d'aimables motifs, et qui ne manque point de verve satirique, Poulbot, Avelot, Guillaume toujours agréable aux bourgeois qu'il raille, en parlant leur langue, Hellé avec des notations très justes de mouvements et même de réflexions d'enfants, Jodelet bon dessinateur, Déverin, Bils, Cadel, Jean-Loup, Gir. Le faire scrupuleux de Léandre rappelle à une atmosphère d'art. De jeunes chercheurs comme Cornélius, comme Antral poursuivent une formule nouvelle. Roubille qui a tenté, non sans bonheur, le tableau humoristique, a établi dans le sous-sol une devanture de boutique. Ainsi fit Carlègle, bon dessinateur et bon décorateur. Une exposition intéressante de livres nous remet sous les yeux d'agréables dessins de Delaw, de Carlègle, les fables de La Fontaine commentées par Hellé, les personnages molièresques d'Hémard et la curieuse évocation de la rue Montmartroise de Warnod. Certes, les jolies choses ne manquent pas à cette exposition. Elles y sont un peu noyées.

§

L'exposition des peintres du « **Paris Moderne** » est curieuse par une brève, mais judicieuse rétrospective et par une intéressante efflorescence de jeunes talents. La société a voulu évoquer le souvenir de quelques-uns des peintres qui découvrirent, à son aube, le décor moderne. On nous donne l'occasion de revoir un beau Claude Monet de 1877, le *Pont de l'Europe*, si captivant avec ses volutes de fumées jetant jusqu'au faîte des maisons leurs écharpes grises, et d'anciens Guillaumin dont une *Seine* en émaux diaprés, un Lebourg, *Notre-Dame de Paris* dans une neige dont la lividité s'éclaire de feux pâles et tendres, lueurs sur des cahutes sombres, lumières lointaines de Noël; des Forains légers et de jolie coloration dans des sujets de comédie italienne.

A la génération suivante le « Paris-Moderne » a emprunté des aquarelles vibrantes de Signac dont une d'un faire très large résume l'inondation à Bercy; des Luce de période assez récente dédiés à la vie ouvrière, dans une laborieuse recherche de simplicité expressive des allures et des mouvements du travail; puis Marquet avec une de ses Seines simplifiées dont l'influence porta si loin, Steinlen avec des passants de Paris très complètement notés.

Parmi les sociétaires, parmi les récents artistes épris de la beauté de Paris, Mme Marie-Jeanne Barbey qui exprime très heureusement la luminosité d'un soir de fête place de la République, Foujita et ses paysages du Paris des confins, gares et murs déserts, vus avec un vif souci méticuleux du détail et synthétisés dans le gris sommaire des harmonies. L'autobus de Léveillé cahote avec une lourdeur précise dans l'encombrement des carrefours. Il y a là une nuance de modernisme toute fraîche exprimée. Fernand Olivier donne une scène d'inondation. La rue du Haut-Pavé y prend l'aspect d'un coin imprévu de Venise dans les tons fauves et rutilant des rayons de la fin du jour; Jules Lefort détaille ingénieusement.

Chanterou ne manque point de hardiesse dans un fond de maisons qui semble accompagner de contorsions hilares un défilé mélancolique de figurants de carnaval. L'effet de neige d'Emile Alder est digne du bon artiste qui a gravé les vingt petits métiers de Paris; la *Basilique* de Jacquemot, le *Pont-Neuf* d'Igounet de Villiers, *la rue de Fleurus* de Mlle Alix, la *Concorde* de Gilbert

Bellan, le *Bord de Seine* de Jean-Jacques Dufour, le *Mardi-gras* de Giran-Max, le *Palais Bourbon* de Lepreux, le *Square Saint-Pierre* de Menneret, les *Chemins de fer de ceinture* d'Antoine Villard, la *gare de Bercy* de Raoul Ullmann, autant de bonnes toiles.

Les passants de Paris trouvent leur interprète. Une remarquable étude, de beau caractère, d'André Chapuy; un lever de fille à la fois lasse et encolérée, d'un sentiment nerveux et presque dramatique; des silhouettes parisiennes, attifements à la dernière mode, prestement saisies dans le mouvement des masses féminines à quelque grand magasin, par Guy Dollian, des portraits de parisiens notoires, un Pierre Mille au sourire aigu de De Hérain. A la gravure, Gabriel Belot, sincère, ému et hardi; Pierre Desbois. Des figurines en bronze ou terre cuite, d'une bonne humeur bien traduite par Gaston Broquet, etc...

§

Galerie Druet (**1er groupe**), Maurice Denis dont le *Pardon breton* s'inscrit en très agréable lumière et en joli mouvement clairsemé, très habile de disposition, de bons d'Espagnat, des études de Valtat très délicates, figures bien encadrées de nature, cavaliers lancés très prestement dans les bois, traités avec une simplicité expressive, un bon portrait de Vallotton, des visions du Midi de Van Russelberghe. Mlle Wryber, une invitée, a de la finesse, de la vigueur, une réelle aptitude (semble-t-il) au portrait. Invité aussi, M. Marcel Gimond dont les têtes d'hommes ou de jeunes filles ne manquent point d'intérêt et qui voisine ici avec Maillol. Une exposition d'aquarelles de **Laprade** abonde en jolies visions d'Italie, Vicence et Vérone, et nous mène au pays de la Sylvie de Gérard de Nerval.

§

Au **deuxième groupe** de la galerie Marcel Bernheim (ah! que ne s'entendent-ils pour diversifier les noms de leurs groupes ou que ne trouvent-ils un autre mot, même par voie de concours), une très belle série de Victor Charreton, des jardins éclatants, un printemps de fleurs de pommiers escaladant les collines; un soir rouge descendant sur les arbres en fête; tout cela transcrit avec une extraordinaire acuité qui n'omet rien et résume tout en gerbe éblouissante. De Widhopff, des étendues vertes de Touraine, vastes et graduées, d'une très belle

harmonie sobre, contenue, dans les verts, les roses et les mauves, pages tout à fait remarquables et des fleurs d'un bel accent de vie; de Georges d'Espagnat un nu d'un magnifique modelé souple et frais, en une jolie scène d'intimité, d'élégance vraie; la *Lecture* de Charles Guérin, une tête de jeune femme d'une belle sérénité, une *Visite au jardin* aux tons d'éventail multicolore avec les décoratives présences de femmes aux atours de jadis. D'Ottmann, un bon nu, et une plage très agréable; de Picart le Doux une belle étude de femmes en robe rose, très nettement campée, de ligne solide; de Lebasque, des femmes à la terrasse d'une villa près de la mer, ou dans d'harmonieux jardins, tout cela souple, simple, délicat et chatoyant. De Mlle Charmy une jeune femme endormie, dont la jolie fougue d'exécution et la plasticité séduisante masque le sommaire de détails; des sculptures de Gaston Contesse, où ne manquent point les détails gracieux.

§

Galerie Durant-Ruel, de consciencieux paysages d'un fidèle absolu de l'impressionnant **Georges Loiseau**. Dans les petites salles de Georges Petit, M. **Svante Kede** qui rapporte du Maroc une foule de notes d'une apparente vérité ethnique, d'une observation assez particulière, d'un faire trop habituel et timide. **Jacques Nam**, nous donne, peintes ou sculptées, de curieuses déformations d'animaux ou plutôt des instantanés de leurs étirements. M. **Léonce de Joncières** alterne d'évoquer Venise ou de peindre avec une sûreté de détails qui donne trop de prix aux accessoires, des intérieurs mondains et somptueux.

§

Galerie Vildrac des jeunes peintres : **Jacob Hians**, qui dessine bien, construit bien et dont la gamme de couleurs est harmonieuse. C'est un bon peintre de nus qu'il équilibre dans une note de grâce robuste. Il a de bons paysages et une très agréable nature-morte. De **Corneau**, un bon nu; de **Portal**, de prestes notations, largement indiquées et d'un incontestable intérêt esthétique.

§

Chez Georges Petit, **Henri Martin, Ernest Laurent** et **Le Sidaner**. La plupart de ces Henri-Martin sont connus, on retrouve avec joie l'étincellement rocailleux de ces murs jau-

nes dorés de soleil et parés de fleurs rouges. Dans une étude de jardin l'artiste faisant courir au bord des pelouses à la base des socles des Eros en marbre blanc, les élans de fleurs rouges, crée une arabesque jolie et neuve. Des études de femmes nues sont tentées dans des harmonies diverses dictées par un collier de couleur diverse, verte ou rose et qui commande une orchestration différente des fonds ; c'est d'une jolie curiosité. Des vignes vierges posent sur les treilles d'une rotonde, à l'automne, l'étincellement pourpre de leur ondoyant tumulte et c'est d'une rare magnificence.

D'Ernest Laurent, autour d'un grand tableau *sur la Terrasse* où des figures d'ambre léger se couvrent de soleil tiède, des nus très délicats, comme émus, légèrement embués ; mais quelle clairière de clarté aux nuques, aux épaules, et de la vigueur dans cette tiédeur immobile des modèles ! Des fleurs robustes sur des fonds plus solides que ceux d'où s'enlèvent le modèle humain et deux quais Malaquais (le paysage est rare dans l'œuvre de l'auteur) notes prises sur son chemin.

Les toiles d'Henri Le Sidaner offrent un charme incontestable. Son effort tend à dégager davantage l'intimité brillante et recueillie des choses et de la nature dans un beau soir silencieux, comme dans sa jolie *Maison aux roses* dans sa *Ville au clair de lune*. C'est le peintre des instants très doux de la vie. Souvent, il supprime les personnages. Devant cet horizon de féerie tranquille de la ville et des eaux, sous ce ciel gemmé et tendre où il semble que des émotions défaillent, quel sentiment dominait les personnages qui ont laissé ces chaises vides près de la table desservie, qui y ont abandonné une rose et un chapeau de paille au ruban jaune... C'étaient certainement des jeunes femmes.. Il n'est point besoin qu'elles soient peintes. Il y a un effluve subtil qui évoque ici, imprécisément, de la grâce et de l'élégance.

§

Des masques de Mme **Lita Besnard**, quelques-uns sont déjà presque populaires. C'est qu'on les a trouvés singulièrement expressifs. Ils procèdent d'un art joli, élégant et qui met la bienveillance au premier rang de ses qualités, ce qui n'empêche point l'observation très fine de l'artiste de fixer dans les prunelles du modèle le regard familier et d'en donner l'expression très vivante. Sa galerie de masques est déjà nombreuse. A son exposition, à son joli atelier de la Cour de Rohan, un coin du

vieux Paris qui subsiste, archaïque un peu, mais comme familier aux artistes, tout voisin de la rue de l'Eperon où fut le jardinet de Banville, voici les masques de Florent Schmitt, Barrès, Paul Boncour, Guiffyre, Berthe Dangennes, Maurice Verne, André David, Maurice Garçon...

GUSTAVE KAHN.

CHRONIQUE DU MIDI

L'enseignement de la langue d'oc. — L'action occitane. — La langue de Mistral et le baccalauréat. — Flamingants et félibres. — Les œuvres de Bigot. — L'Armana Prouvençau. — L'Almanach occitan.

Grâce à la présence rue de Grenelle d'un ministre de l'Instruction publique qui est Béarnais et Béarnais ne dédaignant ni la langue, ni la littérature de son pays, la question de **l'enseignement de la langue d'oc** se pose de divers côtés et même à la tribune de la Chambre. Nous ne parlerons pas ici, car ce n'est pas le lieu, des interventions de MM. Léon Daudet, Xavier de Magallon, Edouard Herriot (*Mistral est aussi grand que Virgile*, a déclaré le député du Rhône) et de quelques autres. Mais nous noterons les solutions présentées, en dehors du Parlement, par des personnalités compétentes, telles que M. Jean Bonnafous, professeur au lycée Henri IV, M. Ismaël Girard, scrétaire-adjoint de l'Ecole Occitane, et M. Emile Ripert, professeur de langue et de littérature provençale à l'université d'Aix-Marseille.

Pour M. Jean Bonnafous (*Provençal de Paris* du 21 janvier) l'enseignement de la langue serait impossible si on le décrétait et si on prétendait le réaliser d'un seul coup. « En effet, dit-il, la langue n'est pas fixée, les manuels n'existent pas, les recueils sont presque introuvables, les éditions sont quasi épuisées, enfin le personnel n'est pas prêt. »

Il faut donc, d'abord, acquérir une connaissance d'ensemble de la langue d'oc et, pour cela, étudier son dialecte avant de passer aux dialectes voisins, par ordre de difficulté croissante :

> Ainsi les Provençaux continueront par les auteurs languedociens, puis les gascons et les catalans ; les Gascons et les Catalans suivront l'ordre inverse, chacun en ce qui les concerne ; quant aux Languedociens, leur situation leur permettra de suivre tel ordre qui leur plaira.

Les auteurs ne manquent pas, mais la plupart des ouvrages devraient être réédités et il y a là de l'occupation pour la Société

des Amis de la langue d'oc qui, sous l'impulsion de M. Joseph Loubet, médite de coordonner les efforts dispersés.

Quant au personnel, il est certain que, dans l'enseignement primaire, rien ne serait plus facile que de le trouver. Dans l'enseignement secondaire et dans l'enseignement supérieur, il faudrait prendre quelques mesures, par exemple rendre obligatoire pour les nouveaux professeurs de lettres qui voudraient enseigner dans le Midi l'option de langue et philologie dites provençales, qui n'est encore que facultative et créer une licence et une agrégation de langue d'oc.

De la sorte, conclut M. Jean Bonnafous, nous marcherions à grands pas vers le statut définitif. Il se formerait une phalange d'excellents linguistes doublés de félibres enthousiastes qui seraient capables de s'atteler avec toutes les garanties désirables à l'œuvre de synthèse, d'unification littéraire et grammaticale qu'il serait prématuré de tenter et présomptueux de vouloir définir dès à présent, mais dont la nécessité s'impose et vers laquelle nous devons tendre sans répit.

§

Dans le *Gai Saber*, qui se publie à Toulouse, M. Ismaël Girard, traite, sous le titre de **l'Action Occitane**, des meilleurs moyens de parer à l'insuffisance des manuels d'enseignement et propose une organisation qui suppléerait « à la carence des pouvoirs publics ».

A la tête de chaque grand dialecte (provençal, languedocien, limousin, gascon, auvergnat, catalan) M. Ismaël Girard prévoit une *Commission d'études philologiques dialectales* qui examinerait et mettrait au point les ouvrages présentés : grammaires, dictionnaires, morceaux choisis, éditions des classiques. Au-dessus de ces commissions provinciales fonctionnerait une *Commission philologique générale*, qui aurait pour tâche : l'action politique, l'action littéraire, la publication d'une revue de doctrine « d'où seraient exclus les imbéciles » et d'un journal populaire.

Le vaste programme de M. Ismaël Girard comporte encore la constitution d'une société d'éditions et celle d'un comité d'action « composé d'hommes résolus ». Il faudra, en effet, beaucoup de résolution pour mener à bien l'épuration de chaque dialecte et pour retrouver l'unité « dont la *dreita parla dura* resplendit autrefois ». Mais M. Ismaël Girard et ses amis sont sur le bon chemin, puisqu'ils sont décidés à agir suivant en cela la vraie

leçon de Mistral et l'exemple du vaillant Francis Pouzol qui écrivait dans le nº 1 du *Bulletin de l'Ecole du Bombardement*, qui florissait dans les tranchées :

Nous séparerons les mots et les choses vides des réalités vivantes. *Choses vides*: les écoles qui ne se réunissent pas, les maintenances qui ne sont qu'une rivalité d'écoles, les courses à la cigale, les banquets, les congrès où l'on ne parle que français. *Faits vivants*: les conférences, le théâtre, l'édition à bon marché, par-dessus tout : le journal.

§

Dans l'ensemble du problème de l'enseignement de la langue d'oc, M. Emile Ripert a choisi un point particulier et il a demandé à un certain nombre de personnalités littéraires, politiques et universitaires de se prononcer sur l'admission de **la langue de Mistral au baccalauréat.**

Les réponses, qui ont paru dans la *Renaissance* (3-10-17 février) sont d'autant plus intéressantes que M. Emile Ripert avait écarté de son enquête les félibres « dont il eût été vraiment trop facile de collectionner les réponses enthousiastes ou virulentes ». Les littérateurs et les hommes politiques ont approuvé l'idée d'admettre aux examens du baccalauréat la langue de Mistral, Parmi les professeurs, par contre, trois s'y sont nettement opposés et plusieurs ont fait des réserves.

Dans les conclusions de son enquête, M. Emile Ripert résume ainsi les réponses des littérateurs :

Parmi les réponses du premier groupe relevons quelques formules saisissantes : « Le provençal devrait être enseigné en même temps que le latin, au moins dans toute la France méridionale », dit M. Jean Ajalbert. « Immédiatement après le français », dit M. Louis Bertrand. Pour le lycéen qui fait ses humanités, l'étude de *Mireille* et de *Calendal* peut valoir celle de l'*Eneïde* », dit M. André Dumas, cependant que M. Léon Lafage constate les services que peut rendre le provençal à l'étude du latin, au point de vue du nombre et de l'accentuation, et que M. Georges Lecomte souhaite que cette mesure soit adoptée « dans l'intérêt des lettres françaises » et « par respect pour la mémoire de Mistral », dont Mme de Noailles constate que l'œuvre est plus connue en Allemagne qu'en France. M. Henri Pourrat a peine, dit-il, à imaginer un bachelier ignorant la *Chanson de Roland* et *Calendal*. M. Armand Praviel constate que nous avons été conviés, dans les lycées et collèges du Midi, à admirer Ecouchard-Lebrun et Eugène Manuel, et que nous n'avons jamais entendu nos maîtres prononcer le nom de Mistral. Pour éviter le retour de pareilles erreurs pédagogiques, M. Paul Sou-

chon propose d'incorporer enfin dans l'étude de la littérature française celle de la littérature provençale, qui en est « la face dorée et azurée » et, pour conclure, M. José Vincent trouve qu'il y a quelque honte pour la France à ce qu'une pareille question puisse être posée.

Les représentants du Midi : MM. Pasquet, sénateur, Adrien Artaud, Hubert Giraud, Victor Jean, Xavier de Magallon, députés, ont donné une approbation sans réserves. Même sympathie chez des universitaires comme M. Gustave Lanson, directeur de l'Ecole Normale Supérieure, MM. Anglade, Bourciès, Sabatier, professeurs de Faculté, M. Albert Cahen, inspecteur général, M. Gendarme de Bévotte, inspecteur d'Académie. Mais, arrivons aux objections.

La première est celle-ci : le provençal n'est pas une langue étrangère et, pour certains, elle n'est pas non plus une langue nationale. M. Emile Ripert répond à « cette sympathie effective, comme à ce facile dédain » :

La langue provençale n'est pas une langue étrangère à la France, sans nul doute, mais elle exige néanmoins une étude différente de celle du français ; elle offre le même avantage que l'italien, le portugais, l'espagnol ou le roumain, par la comparaison utile qu'on peut en faire à tout instant avec le latin et le français ; elle oblige l'élève à l'exercice de la traduction, elle lui offre des modèles de style et de poésie différents des modèles français, tout en étant aussi remarquables.

Et d'autre part, disons, si vous voulez, qu'elle n'est pas une langue officielle, mais n'osons pas dire qu'elle n'est pas une langue nationale, si nous ne voulons pas offenser par là une notable partie de la France qui, depuis quatre siècles, s'obstine à la parler et à l'aimer, tout en étant très loyalement française, et si nous ne voulons pas altérer l'histoire, qui nous montre comment, depuis le moyen âge jusqu'à nos jours, nos deux langues et nos deux littératures d'oïl et d'oc ont été intimement unies.

La seconde objection n'a pas été faite seulement par des opposants, mais aussi par de fervents régionalistes, tels que MM. Charles Brun et Charles le Goffic : « Pourquoi seulement la langue de Mistral ? » ont-ils demandé. Et M. Camille Jullian : « Si vous dites provençal, d'autres diront basque, béarnais, celtique, flamand, alsacien. »

M. Emile Ripert se rend bien compte de la force de cette objection, qu'il estime « fort juste en son principe », mais qu'il croit « cependant prématurée et pour l'instant hasardeuse ».

Il nous semble, au contraire, que si cette enquête prouve quelque chose, pour le provençal de Mistral, elle doit prouver tout aussi bien pour les autres dialectes et pour les autres langues de France. Se limiter à la langue de Mistral, c'est s'aliéner des concours et des enthousiasmes indispensables, faire renaître les querelles entre les divers dialectes d'oc, soulever l'opposition des Bretons, des Flamands, des Basques et des Alsaciens. L'intérêt, autant que la justice, demandent donc qu'on applique largement et indistinctement, si on doit l'appliquer, la mesure proposée.

Une troisième objection a été faite, notamment par M. Brunot, doyen de la Faculté des Lettres de Paris. Les langues autorisées déjà au baccalauréat ont une valeur pratique, commerciale, une valeur d'échange, le provençal point. A cela, un autre universitaire, M. Albert Cahen répond : « Peut-être y a-t-il quelque excès à n'envisager l'étude des langues vivantes dans l'enseignement secondaire qu'en vue de l'usage et nullement de la contribution qu'elle peut apporter à la culture générale de l'esprit. » Et M. Paul Sabatier répond mieux encore quand il attribue l'ignorance des Français en langues étrangères à leur ignorance de leurs propres ressources linguistiques :

Savoir s'exprimer en deux langues, dit-il, en français et en provençal ou en alsacien, n'est pas seulement un enrichissement du cœur et de l'intelligence, c'est aussi une sorte d'initiation inconsciente, mais infiniment précieuse, à la vie des mots et des langues.

Pour donner une conclusion pratique à son enquête, M. Emile Ripert propose au ministre de l'Instruction publique de vouloir bien signer le décret suivant :

Est ajoutée à la liste des langues autorisées aux examens oraux du baccalauréat par décret du 28 décembre 1918 la langue provençale, telle qu'elle a été fixée par les travaux et les œuvres du poète Frédéric Mistral et des membres du Félibrige ; les divers textes de langue d'oc, établis d'après les mêmes principes, pourront être soumis par les Facultés intéressées (Aix-Marseille, Bordeaux, Lyon, Nancy, Toulouse, Paris) à l'agrément du ministre de l'Instruction publique et seront admis dans les mêmes conditions aux examens du baccalauréat, s'ils paraissent offrir les mêmes garanties littéraires et philologiques.

Je souhaite, pour ma part, que la langue de Mistral soit admise au baccalauréat, mais je pense que la signification régiona-

liste d'une telle réforme ne sera complète que le jour où elle s'étendra à tous les dialectes d'oc et à toutes les langues de France et où elle s'appuiera sur l'enseignement *à tous les degrés* de ces dialectes et de ces langues.

§

J'entends ici s'élever les protestations de gens sans doute bien intentionnés qui ne manqueront pas de montrer les dangers de cette résurrection des parlers locaux et de comparer **Flamingants et Félibres**.

A ceux-là, M. Pierre Devoluy a répondu par avance dans l'*Eclaireur de Nice* (1er janvier) quand il écrit :

Si le Félibrige revendique les droits de la langue d'oc, il sait qu'elle est la sœur jumelle du français et que le français a sur elle une avance énorme pour la diffusion de la pensée, sinon pour l'expression positive et poétique de la vie.

Davantage : le Félibrige est essentiellement latin. Pour lui, les langues romanes sont un bloc, une sorte de roc que bat le flot barbare. En Belgique, il est donc avec les Wallons, de toute nécessité ; et même si les droits du flamand, dialecte germanique, — n'étaient pas entièrement reconnus par le Gouvernement belge...

Si c'est de l'égoïsme latin, les félibres mistraliens, qui chantent l'hymne « A la race latine », se réclament sans vergogne de cet égoïsme-là.

§

MM. Azémard, imprimeurs à Nîmes, vont rééditer bientôt les **œuvres de Bigot** qui comprennent *Li Bourgadiero*, *Li Faieo toumbado*, *Li flour d'ermas* et les *Poésies françaises*.

Antoine Bigot (né en 1825, mort en 1897) a écrit surtout des fables qui sont très populaires dans la région nîmoise et qui le méritent, car nul, comme Bigot, n'a pénétré l'âme du paysan de la Garrigue et ne l'a traduite avec une telle bonhomie et tant d'ironie et de pittoresque. Malheureusement, l'auteur nîmois n'a jamais voulu accepter la graphie mistralienne et il emploie une graphie qu'il croyait phonétique et qui est en réalité une rebutante cacographie.

Se rendant compte qu'il y avait là un très sérieux obstacle à la diffusion des œuvres de Bigot, MM. Azémard ont demandé à M. Sully-André Peyre, directeur de *Marsyas* et poète languedocien distingué, de vouloir bien redresser la graphie de Bigot selon les règles instaurées par Mistral.

Nous allons donc avoir une édition de Bigot épurée, qui sera la bienvenue chez tous les fervents de la littérature d'oc et qui mettra à leur vraie place et en pleine lumière d'exquis chefs-d'œuvre populaires.

§

Me voici en retard avec le vieil **Armana Prouvençau** qui, dans sa soixante-neuvième année, porte toujours « soulas et passe-temps à tout le peuple du Midi ». Contes, chansons et poésies le remplissent comme à l'ordinaire. En dehors des signatures traditionnelles, comme celle du Cascarelet, on y trouve celles de Charloun Rieu, Jules Véran, Joseph d'Arbaud, Marius Jouveau, Bruno Durand, Jean de la Vaulongue, Joseph Loubet, etc.

§

A Samaton (Gers) paraît, pour la première fois, l'**Almanach Occitan** qui déclare être né « sous le signe généreux de l'action ». Je ne lui reprocherai pas d'être écrit en grande partie en français, car sa ferme volonté est de faire « chaque année une place plus grande à la langue occitane jusqu'au jour où sa voix sera toute d'oc ». Tel qu'il est, varié, pittoresque, illustré, littéraire, agricole, industriel, commercial, sportif, l'*Almanach Occitan* me paraît être un admirable instrument de propagande occitane et promis au plus long avenir.

PAUL SOUCHON.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Conférences et conférenciers. — Paul Valéry à Bruxelles. — Une lettre inédite de Charles Baudelaire. — Léon Chenoy : *Les Fusées noires*, Ça ira. — Herman Frenay-Cid : *L'Exaltation de l'homme*, *Un Cahier retrouvé*, Collection « La Meuse ». — Noël Ruet : *L'ombre et le soleil*, Revue sincère. — Hubert Krains : *Le pain noir*, Renaissance du Livre belge. — Georges Delaunoy : *La Complainte du Bouvier*, Renaissance du Livre belge. — Mémento.

Les premières giboulées sonnent le glas de la « saison » bruxelloise. Les Directeurs de théâtre renoncent aux nouveautés périlleuses et, entre deux ou trois hâtives reprises, se complaisent à la banale exploitation d'un répertoire usagé ; les peintres ivres de ciels nouveaux exposent, non sans contrainte, des toiles où s'avère leur fatigue et, cédant aux mirages conjugués de l'amour et du printemps, les poètes remisent parmi d'anciens lauriers leurs lyres désaccordées.

Seuls, les virtuoses et les **conférenciers**, suprêmes servants

d'un sacerdoce éphémère, s'obstinent encore à vaincre la lassitude d'auditoires bénévoles que hante déjà, malgré l'entêtement des arpèges et des tropes, la rumeur prochaine des oiseaux et des jeunes feuillages.

Si le virtuose en prend son parti, pressé qu'il est de fuir les sonores prisons où l'enferma l'hiver, le conférencier, imbu d'une importance d'autant plus grande qu'elle est de fraîche date, s'y résigne moins aisément et s'accroche, avec une insistance de nouveau riche, à tout salon susceptible d'accueillir ses gloses.

Encore s'il n'était que poète ou savant illustre et messager de vérités nouvelles ! Mais le conférencier se recrute rarement parmi les porte-lyre et les hommes de science : mondains frottés de littérature, archéologues à lunettes, académiciens en herbe, généraux retraités, instituteurs farcis de principes et, cohorte redoutable entre toutes, bas-bleus de tout poil et de tout plumage, ont syndiqué leurs prétentions et leurs incompétences et pris d'assaut tous les domaines de l'esprit. Habiles à dépister les goûts dominants de leur clientèle, ils soumettent tel grand homme, tel chef-d'œuvre ou tél haut problème à d'habiles triturations qui varieront selon les milieux où on les convie et il suffit de se rappeler les angoisses de M. Pierre Lasserre, invité à parler de l'œuvre renanienne devant un auditoire de gens du monde, pour s'imaginer le sort des victimes choisies par un orateur moins scrupuleux.

Bâtarde de livre qu'elle ravale et du spectacle auquel elle escroque sa mise en scène, la conférence, par ce qu'elle a de vulgarisateur, de brillant et de hâtif, répond aux secrètes aspirations des foules d'aujourd'hui.

Déférente à leurs exigences, elle dépouille tout problème de ses captivantes arguties, toute vie de ses secrets, toute méditation de son mystère toute cime de ses nuées et, malgré ses ambitions s'obstine à n'être, selon l'expression de Baudelaire, que l'idée d'une idée.

En revanche, sous les feux convergents du pathétisme et de l'éloquence, elle met en lumière les pires sophismes et les plus lamentables lieux-communs, préalablement truffés d'anecdotes et de calembours. Prudente, elle s'interdit l'accès des territoires contestés et renonce aux aventures comme aux découvertes. Révéler lui importe moins que confirmer : entre Aicard et Mallarmé

elle choisit Aicard et, dûment stylée par elle, la foule n'hésite pas entre M. Jean Bernard et **Paul Valéry**.

On a souvent raillé les élites de devancer l'avenir dans la frappe des médailles souveraines. Une génération ne survit pas à l'étiolement de ses curiosités et c'est parce qu'elle se noue parmi les jeunes gens, que l'élite offense toujours, dans ce qu'il a de plus sensible, l'enthousiasme amorti des sexagénaires.

Un siècle incrimine volontiers ses grands hommes d'avoir allumé sans permission des phares sur des sommets inaccessibles aux familiers de la promenade.

C'est la jeunesse d'hier qui découvre Stendhal, Baudelaire, Mallarmé, Rimbaud et Verlaine. C'est la jeunesse d'aujourd'hui qui livre bataille autour de Marcel Proust et de Paul Valéry.

Grâce à deux groupements d'ici, *les Ecrits du Nord* et *Ceux de demain*, nous avons eu récemment l'honneur d'entendre le poète du *Cimetière marin* parler de la *Poésie pure* et de *Baudelaire et sa postérité* et nous apprîmes ainsi à mieux aimer encore celui qui « se fait très simplement toujours plus admirable écuyer de sa propre nature... se dénoue et se rassemble, resserre la correspondance de sa volonté avec ses pouvoirs, pousse son raisonnement dans les arts et préserve sa grâce ».

De Baudelaire qu'il évoqua comme un flambeau magique dont la flamme le consume, de Baudelaire exilé naguère, pour notre plus grande honte, dans l'injurieuse solitude du *Cercle artistique* de Bruxelles, il me fut donné de découvrir une lettre inédite qui semble avoir trait à l'ascension en ballon que le poète comptait faire avec Nadar et Georges Barral, le jour de la fête nationale belge.

M. Ernest Raynaud (1) raconte les raisons pour lesquelles le poète dut renoncer à son projet.

La lettre en question est adressée à M. O'Connell, Chaussée de Haecht, 115, à Bruxelles, qui paraît avoir sollicité l'honneur de remplacer Baudelaire dans son voyage aérien.

Datée du 30 août 1864, elle est libellée comme suit :

Monsieur,

Je viens d'écrire à M. Nadar, à votre sujet. Je lui dis simplement que je le prie de reporter sur vous la faveur qu'il avait bien voulu me faire, et qu'il lui sera impossible de trouver ici un compagnon plus agré-

(1) *Charles Baudelaire*, Librairie Garnier, 1922, pp. 240 et 241.

able que vous. — J'ajoute que si je ne suis pas ici lors des fêtes, vous vous présenterez vous même chez lui. Vous trouverez toujours l'adresse de M. Nadar chez M. Ghémar, rue de l'Ecuyer ou rue Neuve-Sainte-Gudule.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments bien distingués.

CHARLES BAUDELAIRE.

Un poète qui « perdu, honni, banni, persécuté, haï, incompris » rêve de « se réfugier dans l'espace et de vivre désormais dans les profondeurs de l'éther » doit faire sourire M. Léon Chenoy qui dans **Les Fusées Noires** se refuse

au départ solennel
vers les nuages lourds pris pour des îles

et dédaigne

l'heure de parler espoirs
comme si la vie lui devait quelque chose

pour

accepter l'existence et ne plus rien attendre
que de soi.

De ce strict évangile, M. Chenoy, qui est une des personnalités les plus attachantes de nos jeunes lettres, a imprégné sa conscience d'écrivain au point de s'interdire les tentations qui ne manquent jamais de solliciter quiconque regarde au delà de soi-même, et son culte pour Stendhal, à qui il consacra une pénétrante étude (1), l'incite à discipliner chaque matin d'un décalogue son incertitude secrète et son peu de goût à conclure.

Les poèmes de M. Chenoy sont des miracles de volonté : on y sent bouillonner une fiévreuse imagination, des nostalgies, des curiosités et des aspirations aussitôt dépistées et réduites au silence par un logicien d'autant plus implacable qu'aux yeux de tous il dissimule dans son cœur glacé la flamme d'une passion désespérée.

Fusée noire : rien n'en révèle rien.
Mais de t'en approcher
tu sentirais qu'une flamme se consume
dans l'air, devant toi.

Ce n'est pas sans raison que M. Chenoy intitule *Attitude* un de ses poèmes : tout son livre n'est pas autre chose et c'est à la

(1) Léon Chenoy : *Stendhal et la rectification de l'enthousiasme*, Ça ira, 1921.

fois son mérite et sa faiblesse : son mérite par l'unité que cette attitude lui imprime, sa faiblesse par l'atmosphère paradoxale dont elle l'environne. Le psychologue y fait tort au poète qui se venge en grisant parfois son intime ennemi de songeries insidieuses. Le combat entre le logicien bardé de scrupules et « celui qu'un rayon de lune exalte » fournit de passionnantes passes d'armes qui se termineront tôt ou tard, comme tout bon roman de chevalerie, par le triomphe de celui

> que le feu des vrais et graves sentiments
> conserve au clair enthousiasme. . . . .
> ... l'existence a beau attacher ses grelots,
> les textes, les espoirs, les vœux nous semblent vides,
> des mots, allons, rien que des mots,
> rien que des leurres pour enfant,

soupirait, nouvel Hamlet, M. Chenoy dans un de ses poèmes.

Ces mots tant décriés, ce n'est pas M. Herman Frenay-Cid qui les dédaigne. Il les brandit avec allégresse, comme des trophées de sa victoire sur les rêves qui le harcèlent. Tantôt ils sont enguirlandés de roses rouges, comme dans **L'Exaltation de l'Homme**, tantôt de violettes, comme dans **Un carnet retrouvé**.

L'Exaltation de l'Homme frémit encore de la fièvre des combats, car M. H. Frenay-Cid a fait la guerre, et l'on y entend sonner d'héroïques fanfares. *Un Cahier retrouvé* groupe les méditations tour à tour tendres, désabusées ou graves d'une âme reconquise à la vie quotidienne :

> L'aventure est bonne à ceux qui en reviennent
> chargés d'espoir, riches d'amour et de pitié
> et peuvent y rêver en caressant leur chienne
> et fumant près de l'âtre un fourneau calciné.

On retrouve dans ces deux plaquettes les thèmes chers aux poètes de tous les temps et M. Frenay-Cid, sans souci de vaines originalités, s'y abandonne avec une ferveur et une souplesse charmantes.

Plus souple encore, trop souple même quelquefois, est l'inspiration de M. Noël Ruet. Ce jeune écrivain, agenouillé devant le perpétuel miracle des jours, prend prétexte de tous ses émerveillements pour s'épancher dans les harmonieux alexandrins de

l'Ombre et le soleil qui, soumis à de plus strictes lois, satisferaient davantage encore l'admiration qu'il a fait naître en nous. Mais comment tenir rigueur à ce magicien qui, pareil aux paysages de sa Wallonie, déroule, sous un ciel d'aquarelle, les décors de son âme ingénue ?

Il est environné de tant de sources, entouré de tant d'arbres en fleurs, choyé par tant de vents légers, qu'il n'est plus que chansons de brises, frémissement de feuilles et rires de fontaines.

Un bois qui murmure n'a aucune idée, et n'est pas plus puéril pour cela ; il y a dans son murmure quelque chose de divin. Il y a bien quelque chose de divin aussi dans le don de parler pour ne rien dire, au degré où le possèdent certains poètes.

Ainsi parlait Jules Tellier... Ainsi parlait aussi Stuart Merrill : ainsi parleraient-ils encore l'un et l'autre, en écoutant chanter le délicieux poète de *l'Ombre et le soleil.*

M. Hubert Krains, lui aussi, s'est voué à l'exaltation de la terre wallonne qui sert de cadre à tous ses romans. Mais ce n'est pas dans ses décors qu'il l'interroge et sa chanson lui importe peu. Tenté par les conflits secrets de la douleur, de la misère et de l'amour, qui dès le commencement du monde agitent le cœur humain, il les transpose dans la vie des pauvres gens de son pays promus ainsi à une sorte de pathétique héroïsme.

Un de ses premiers livres, **Le Pain Noir**, édité jadis par le *Mercure de France*, reparaît sous le signe de *La Renaissance du Livre Belge* et garde, malgré l'épreuve des années, sa sobre grandeur. A en juger par son schéma, *Le Pain Noir* pourrait être rangé parmi les récits régionaux, mis à la mode par l'école naturaliste.

Mais M. Krains, que préoccupe peu l'anecdote, amplifie ses romans à la façon d'un poème bien ordonné. Non pas qu'il les encombre de lyrisme inutile. Il n'est pas d'écrivain plus austère et plus dépouillé. Toute sa puissance réside dans son dédain des concessions. Ses drames s'amorcent et se poursuivent avec une implacable rigueur. On y sent palpiter le vol des Erynnies comme dans une tragédie eschylienne et *le Pain Noir* commémore, à sa manière, l'éternelle revanche de la fatalité sur deux pauvres êtres coupables d'avoir méconnu une courbe de leur destin.

Depuis, M. Krains a publié d'autres livres où son talent, vivifié par un goût plus averti, s'est libéré de certaines maladresses.

On pourrait, certes, relever dans *le Pain Noir* quelques images assez banales et des lourdeurs de forme que M. Krains doit réprouver aujourd'hui. Mais par son irrésistible puissance et le rayonnement de fraternité qui en émane, *le Pain Noir* reste un maître ouvrage dont s'enorgueillissent avec raison les lettres belges.

Comme *le Pain Noir*, **La Complainte du Bouvier** de M. Georges Delaunoy reflète une grande honnêteté.

Vivant de la vie des champs, participant même aux travaux rustiques autrement que par la contemplation, M. Delaunoy, dont, sauf erreur, voici le premier livre, célèbre dans les cinq nouvelles qui le composent les bêtes et les gens de son pays. Très simplement, il nous convie à partager la douleur du bouvier séparé de son bœuf familier, la détresse d'un misérable devant sa jument morte, l'émoi du paysan qui s'exile, tous épisodes ignorés ou méconnus de l'humaine tragédie.

Pour peu que leur mémorialiste en ait vécu les péripéties et possède quelque sensibilité, voilà matière à bonne et saine littérature.

M. Delaunoy ne nous a pas trompés : son livre est de ceux qui relevent la dignité de l'homme. On y sent palpiter un cœur viril et chanter une âme de poète.

Que ne se borne-t-il à cela !

Le plus grand danger que puissent courir les solitaires est de vouloir tirer des spectacles auxquels leur sensibilité les convie des leçons ou des considérations philosophiques dont la naïveté contrarie, sans qu'ils s'en doutent, le but qu'ils se sont proposé.

M. Delaunoy n'y a pas toujours échappé et certaines de ses pages en subissent le dommage.

Dieu merci, la vie rustique offre assez de thèmes émouvants, pour se passer des truchements par quoi nous dissimulons le néant des choses et de nous-mêmes.

Mémento. — Théâtres : *Marais* : Monsieur Vernet. — Le Peintre exigeant. — La Puissance des Ténèbres avec Georges Pitoëff.

Parc : *Peg de mon cœur*. — *Mon Ami Teddy*. — *La Vie d'une femme,* de Saint-Georges de Bouhélier.

Expositions : *Cercle Artistique* : Anto Carte. — Marcel Wolfers. — Paul Mathieu.

Galeries Giroux : Servaes.

Le Centaure : Raoul Dufy. — W. Paerels.

Revues. *Le Thyrse* : G. M. Rodrigue : *Paul Valéry à Bruxelles.*

La Renaissance d'Occident : Noël Ruet : *Poèmes.* — C. Guyot : *La Poésie de P. J. Toulet.*

La Vie Wallonne : A. Rassenfosse : *Souvenirs à propos d'Auguste Donnay.* — *Vieilles chansons du pays de la Sûre.*

La Nervie : Numéro consacré à *Francis Vielé-Griffin et Gaspard Maillol.*

La Bataille Littéraire : Emile de Bongnie : *A propos d'une visite* (Paul Valéry).

La Wallonie en fleurs : Charles Delchevalerie : *La Petite Vieille.*

La Flandre littéraire : Léon Chenoy : *Retour à la Tradition.*

GEORGES MARLOW.

LETTRES CATALANES

Mossèn Miquel Costa i Llobera (5 mars 1854-16 octobre 1922.)

Le retard apporté dans la publication de notre dernière chronique trimestrielle catalane sera cause que cet article, consacré à feu Miquel Costa i Llobera, vienne un peu à la suite de quantité d'autres, dans les divers organes, — journaux et revues, — de Catalogne (*Veu de Catalunya, Publicitat, Catalana, La Revista, etc.*) et, une fois n'est pas coutume, dans la vieille *Corres* de Madrid, dont une commémoraison de Costa, signée *Blanquerna*, évoque le mort entre les amandiers et les pins de l'Ile d'Or, au bord, aussi, des eaux enchanteresses et nous montre son cadavre, enfin, non loin de l'arbre symbolique par lui chanté, dans sa cité natale de Pollensa. Mais c'est, croyons-nous, — et en attendant que Gabriel Alomar, correspondant au vœu de *Blanquerna*, se décide à écrire, sur ce survivant des classiques humanistes, le livre qu'il serait si à même de donner — aux trois articles du poète En Joan Alcover dans la *Vanguardia* des 31 décembre 1922, 2 et 3 janvier 1923 qu'il faut renvoyer le lecteur désireux de posséder une notice concrète sur la vie et l'œuvre du disparu.

Né le 5 mars 1854 dans la vieille demeure, — une de ces demeures majorquines si merveilleusement évoquées par Blasco Ibáñez dans *les Morts commandent*, paru en français en 1922 chez Flammarion, — d'un propriétaire de Pollensa, Miguel étudia à l'*Instituto* (Lycée) *Balear*, puis aux Universités de Barcelone et de Madrid. Les deux années qu'il passa en la capitale castillane,

si elles ne lui permirent pas d'y devenir avocat, l'initient du moins à la vie littéraire espagnole d'alors, — c'était l'ère d'Echegaray au théâtre, de Castelar à la Chambre, de Moreno Nieto à l'*Ateneo* et de Juan Valera dans le roman et à l'*Institucion libre de Enseñanza*. Retourné à Pollensa dans l'intention de n'y être qu'un obscur propriétaire rural, Costa, qui avait déjà rimé dans la manière des Jeux Floraux, où il avait obtenu un premier accessit, se sent envahi, cependant, d'une mélancolie mystique qui le fait se décider pour la prêtrise. Mais, avant de partir pour Rome, il a soin de faire préparer par ses amis le petit recueil de ses *Poesíes*, qui verra le jour en 1885. On sait, entre hispanisants, que l'ode *A Horaci*, qui y figurait, eut l'heur d'être, la même année, reproduite et exaltée comme supérieure aux odes saphiques de Carducci, par Menéndez y Pelayo dans sa compilation en deux tomes : *Horacio en España*, qui forme les volumes XXVII et XXVIII de la *Colección de Escritores Castellanos*.

Costa passa cinq années à Rome, à l'Université Grégorienne. Sous-diacre en septembre 1887, diacre en avril 1888, il est, la même année, reçu licencié en théologie et consacré prêtre. Il avait, durant les loisirs des vacances, visité la péninsule : Naples, le Vésuve, Milan, Florence, Gênes, le lac de Come, Bologne, — où l'Espagne entretient toujours son vieux Collège, — l'Ombrie, Venise, etc. et nous retrouverons tous ces thèmes italiens dans sa collection de *Liriques*, en 1899. Un de ses amis de collège, J. L. Estelrich, italianisant de valeur, attira l'attention de Juan Valera sur ce recueil et c'est ainsi que le célèbre écrivain en inséra quelques pièces dans son *Florilegio de poesias castellanas del Siglo XIX*, dont les cinq volumes ont paru de 1901 à 1904. Et c'est, précisément, dans les *notes* au tome V que Valera parle du peu d'attention, ou de l'injuste dédain qui, à Madrid, comme dans le reste de l'Espagne, sont réservés aux compositions poétiques catalanes. Mais voici ce qu'à ce propos écrit le critique littéraire et bibliographique de *Nuestro Tiempo*, le Catalan Pascual Santacruz, à propos, précisément, d'un ouvrage catalan, dans le nº de janvier 1923 de cette Revue de Madrid : « L'opuscule de Rahola est écrit en catalan. Il ne me semble pas mauvais que les gloires de la Catalogne, qui, étant catalanes, sont aussi des gloires espagnoles, soient célébrées dans la langue régionale, ou

dans celle, auguste et presque internationale, de la Castille. J'ai lu l'*Atlantide* du grand Verdaguer et l'*Eloge du Montserrat*, de Balaguer, en catalan, avec la même dévotion que les *Dialogues* de Pi i Margall et les *Lettres à un sceptique* de Balmés, en castillan. Mais ce n'est point la même chose que d'écrire pour être lu, au mieux aller, par un million et demi d'habitants et de le faire pour être savouré, ou compris, par 110 millions. » C'est là, à peu près, le raisonnement de Léon Daudet, p. XI de son *prologue* au *Catalan de la Manche*, cité plus bas. Pour ce qui est des poètes de la Catalogne, il est bien certain que la question ne se pose même pas, et qu'écrire en une autre langue qu'en catalan est et sera toujours, pour eux, inconcevable. C'est aux Espagnols à apprendre le catalan s'ils ne veulent pas se priver des jouissances esthétiques que leur réserve la connaissance de la magnifique école littéraire surgie à l'ombre austère des Pyrénées Orientales et au murmure berceur de la Mer Latine. Et enfin, comme observe En Juan Alcover, non sans quelque paradoxe : « En castillan, les lecteurs *possibles* pourront être beaucoup plus nombreux ; les lecteurs *effectifs* le seront infiniment moins. »

En 1890, Costa a réintégré la maison de Pollensa et y exerce son ministère. Il est devenu un grand prédicateur. En deux ans, il prononce 107 sermons ! Il les écrit d'abord, puis ne tarde pas à se laisser aller aux élans de l'inspiration. En 1902 (car il concourt aux Jeux Floraux, après une si longue abstention), il est nommé *Mestre en gay saber* et préside, en 1904, 1907 et 1908, les Jeux Floraux de Barcelone, de Palma et de Girone. En 1903, paraissaient ses *Horacianes*, qui connurent enfin le franc succès, celui d'un public de lecteurs et non plus d'un groupe de critiques amis. Les éditions se vendent, l'*Ateneo* de Barcelone dédie une soirée à l'auteur. L'effort de Costa pour dompter une langue âpre de nature et la rendre malléable sans que pour autant l'effort académique vînt briser l'élan de l'inspiration, était si parfait que l'on aurait mauvais gré à lui chercher noise sur cette imitation de mètres carducciens. Costa réédite, en les augmentant considérablement, ses *Poesies*, qu'il s'est efforcé, point toujours heureusement, de corriger. Ce poète est aussi un grand voyageur. Il parcourt l'Espagne et nous le trouvons à Paris et à Sainte-Sophie comme à Tolède ou dans les Apennins. C'eût été un merveilleux narrateur de récits de voyages, s'il eût voulu, au lieu d'écrire à

un seul ami ses impressions, en faire participer le public. Sur le vapeur *Ile de France*, qui l'emmène en Terre-Sainte, il trace de belles esquisses de ses visions de la Grèce et de l'Egypte. Quel charmant prologue eussent formé ces épîtres à son livre de *Visions de Palestina*, paru en 1908 !

Mais Costa avait dans le vers sa forme d'expression naturelle. Ses écrits en prose sont des œuvres de circonstance et ce voyage de Palestine, il le rédige en une forme intermédiaire entre la prose et le vers, celle du verset hébreu, dont la loi organique est le parallélisme des concepts. Ce rythme non acoustique, mais idéal, crée une sorte de poésie. Pour le reste, Costa, qui était correspondant de l'Académie Espagnole et de celle d'Histoire, de celle des Belles-Lettres de Barcelone, etc., avait, en 1909, été nommé chanoine de la Cathédrale de Palma, où il résidera désormais habituellement. Il y continue sa traduction en vers catalans des hymnes de Prudence et donne en 1916 le recueil de ses *Sermons Panegírics*, paru à Barcelone. La mort, d'ailleurs, le surprit prêchant. Le 16 octobre, jour de la Pureté de Marie, il était monté en chaire, à l'église Sainte-Thérèse, pour y célébrer le centenaire de la canonisation de la Vierge d'Avila. Il avait pris pour thème ce texte du *Cantique des Cantiques* : *Ego dilecto meo et dilectus meus mihi, qui pascitur inter lilia*. Son verbe fluait sans que rien indiquât le moindre accident. Mais, en expliquant à son pieux auditoire comment Thérèse, « se sentant profondément émue par une image du Christ attaché à la colonne, tomba à ses pieds », l'orateur sacré se tut soudain, puis s'écroula au fond de la chaire de Vérité. Il ne devait plus se relever. La mystique amante de Jésus, en lui ouvrant la vision des célestes pourpris, lui avait ravi la vie.

Les œuvres de Costa resteront comme des modèles de haute et sereine émotion. Leur sens inné de l'eurythmie, leur clarté méditerranéenne enchantent. Chez lui, nulle trace de ce déplaisant humorisme d'autres poètes actuels catalans. L'humorisme est un amer ferment d'âme désabusée. *Poète grave et parfois solennel* : telle serait la meilleure définition de ce prêtre. L'âme de Costa, plus encore qu'une culture d'humaniste, recélait une pureté de saint. Classiques et romantiques auront pu se disputer la prédominance de l'heure. Lui était né avec le don divin de l'harmonie totale, avec le frisson du rêve. Ses qualités résistent à toutes éphémères classifications.

Leur essence est de l'ordre insaisissable des forces premières. Celles, par exemple, qui, projetant dans l'azur l'envol de l'alouette, lui arrachent de la menue gorgerette ces trilles d'ivresse et d'amour qui font, dans la plaine rayonnante d'azur, se pâmer d'aise, en même temps que de nostalgique tristesse vers un au-delà illusoire, ces éternels pèlerins d'idéal que sont les hommes.

Mémento. — Dans un erratum de notre dernière *chronique*, on attribue à Sagarra l'opuscule que Josep M. de Sucre a bien voulu nous dédier sur Joan Maragall (Barcelona, 1921).

Le poète Tomás Garcés dédie à cette dernière *chronique* un de ses *Carnet de les letres*, dans la *Publicitat* du 7 février. Il est, en somme, de notre avis sur le caractère trop « cérébral » de la poésie catalane actuelle. Mais, comme lui, nous pensons que l'actuelle réaction contre ce système, — López-Picó en fut un typique exemple, — ne tardera pas à mûrir des fruits succulents de belle et populaire versification, sans, naturellement, rien du « floralisme » périmé d'antan. Le plus difficile serait de souder la culture classique, — qu'entend populariser la Fondation B. Metge, — aux postulats tout de même un peu compliqués du Parnasse contemporain. Mais le génie n'est-il pas fait de surprises?

La *Revue Moderne des Arts et de la Vie* du 30 janvier contient dans d'intéressantes *notes* sur le Salon d'Automne de Madrid, une très juste louange de Joaquim Biosca, « dont la noblesse des œuvres le dispute à la puissance de leur conception ». Et c'est un jeune, étant né à Barcelone en 1882. Dans la *Revista del Centre de Lectura*, de Reus, numéro de septembre dernier, A. Fuster Valldeperas, a, d'ailleurs, célébré la « sincérité et l'honnêteté » de ce *finissimo artista*, ainsi que l'appelle le *Fantasma* napolitain de R. Marvasi, numéro du 15 décembre 1922.

M. A. Falgairolle, littérateur montpelliérain qui donne des articles sur l'Espagne dans la presse de province et, parfois aussi, dans les graves *Débats*, — voir *Einstein à Barcelone*, dans le numéro du 11 mars 1923, — dirige maintenant les « numéros spéciaux » de la Revue d'Aix-en-Provence, *Le Feu*. Le numéro double de décembre 1922, — nos 23 et 24, — est consacré à Barcelone, sous une belle couverture aux couleurs espagnoles. Il y a là, *de omni re scibili*, de fort intéressants articles, — 17 en tout, — sur la Catalogne, dont la plupart signés d'écrivains catalans. *Le Feu* annonce, d'ailleurs, d'autres numéros consacrés à l'Espagne. Puisse-t-il réaliser sans le dilettantisme coutumier cette tâche capitale !

Le roman de Santiago Rusiñol — ce Catalan qui n'a jamais pu se décider à écrire son patronymique en Catalan, — traduit par M. Marius André dans la *Revue Universelle*, a paru chez Plon en un volume

préfacé par Léon Daudet. Cette sorte de réplique catalanophile du *Don Quichotte* révèlera aux Français une ambiance à laquelle ils ne sont guère accoutumés, sans doute. Si nous avions à juger l'œuvre, nous serions plutôt sévère : c'est une bouffonnerie sans aménité, une charge tendancieuse. Les fautes du traducteur sont nombreuses : nous en avons relevé, sur notre exemplaire, près d'une quarantaine, de nature diverse, allant du contre-sens au solécisme.

Dans le *Mercure* du 15 mars, H. Béraud ne sait pas dire comment s'appelait au juste l'Espagnol qui a commis, à l'*Œuvre*, cette *Dame Allègre* qui s'entend si bien à pratiquer l'amour « contact entre deux épidermes ». C'est, hélas ! un Catalan, M. J. Puig i Ferreter, traduit en notre langue par Don Juan Piera. N'insistons pas : la Catalogne nous reprocherait de renforcer l'ironie et citons seulement, — comme cas typique de cette perversion de la critique théâtrale espagnole à laquelle faisait récemment allusion J. Grau dans un article de *Comœdia*, — le dithyrambe de Don A. Mar sur cette ordure, dans le *Diario Universal* du 24 février dernier....

CAMILLE PITOLLET.

LETTRES DANO-NORVÉGIENNES

Chr. Collin : *Ved en ny Tids Frembrud, A l'aurore d'une époque nouvelle*, Kristiania, Gyldendal. — Gerhard Gran : *Alexander L. Kielland og hans samtid, Alexander L. Kielland et son temps*, Stavanger, Dreyer. — Reidar Œksnevad : *Fransk elskovsfilosofi, Philosophie française de l'amour*, anthologie, Kristiania, Steen.

M. Chr. Collin est professeur à l'université de Kristiania, où il enseigne la littérature anglaise, et s'est particulièrement occupé de Shakespeare, à qui, dans son ouvrage sur *l'Homme de génie*, est consacrée une série de chapitres d'une pensée à la fois simple et pénétrante. Mais Shakespeare, ni la littérature anglaise, ne suffisent à la curiosité de son esprit. Il a étudié Malthus, et Darwin, et le mouvement social en Angleterre. Il a écrit un livre sur *Léon Tolstoï*, un autre, dont j'ai rendu compte ici, sur *l'Enfance et la Jeunesse de Bjœrnstjerne Bjœrnson*, commencement d'un vaste ouvrage dont on espère voir la suite un jour. Littérature, développement de la science, évolution sociale, formation et rôle des grands hommes, politique internationale considérée non au jour le jour et dans ses aspects changeants, mais à travers l'histoire et pour en rechercher les lois, tels sont les multiples sujets que ses livres, — environ une douzaine, — ont abordés. La guerre, naturellement, l'a fortement ému, et il a écrit *la guerre mon-*

diale et la grande transformation, où il prenait très nettement parti pour les Alliés, et affirmait son espoir de la création d'un monde politique meilleur par leur victoire. J'aurais du rendre compte de cet ouvrage ici, mais je l'ai reçu en retard, et comme j'aurais voulu écrire un article développé, j'ai laissé passer le moment.

La production de M. Chr. Collin, qui paraît dispersée, lorsque l'on énonce ainsi, en une liste, les sujets si divers qu'il a traités, a pourtant une unité, car il y cherche constamment à répondre à une seule question : qu'est-ce que la civilisation, quelles sont les lois de son progrès ou de sa décadence ? Question unique, — ou double, si l'on veut, — car elle a un double aspect, suivant qu'on l'envisage comme un problème purement scientifique, ou que l'on s'efforce de trouver les conditions nécessaires pour que la civilisation de demain ne soit pas en décadence, mais en progrès. Le nouvel ouvrage de M. Chr. Collin : **A l'aurore d'une époque nouvelle**, montre, rien que par le titre, que les préoccupations d'ordre pratique tiennent au moins autant de place que les scientifiques dans l'esprit de l'auteur. Il voudrait prévoir l'avenir de l'humanité, et indiquer, si possible, comment on pourrait s'y prendre pour le préparer. Mais une pareille consultation doit avoir une base scientifique. C'est pourquoi il considère constamment à la fois les deux aspects du problème qu'il s'est posé.

Ces deux aspects sont pourtant bien distincts, et gagneraient tous deux à être plus nettement séparés. Par là, également, une certaine confusion, parfois, serait évitée. Dans l'étude scientifique pure, par exemple, il n'y a pas lieu d'assigner un but à la civilisation *a priori*, on peut seulement se demander si, en fait, lorsqu'elle est florissante, les progrès observés peuvent être d'ordres divers, variables et peut-être opposés dans des périodes ascendantes successives, ou si les progrès matériels, artistiques, sociaux, etc., sont nécessairement concomitants. Au contraire, sur le terrain pratique, il s'agit d'abord de savoir quelle sorte de progrès on désire voir se réaliser. M. Chr. Collin souhaite évidemment un progrès total, qui comporte l'amélioration du bien-être et de la moralité du grand nombre en même temps que le développement de la science et des arts. Il ne choisit pas. Il paraît admettre que le progrès, lorsqu'il se produit, est toujours universel. Même si cela est vrai, il vaudrait la peine de le démontrer par une étude historique des périodes florissantes.

Parmi les progrès, on peut à peine dire qu'il y en ait un auquel M. Chr. Collin tienne plus qu'aux autres. Ils sont évidemment, pour lui, inséparables, et il les veut tels, car son magnifique optimisme ne peut renoncer à aucune de ses espérances. Mais il en est un qui tient, dans son dernier livre, plus de place que les autres, ce qui rendrait cet ouvrage bien difficile à comprendre à la plupart des lecteurs français, s'il était traduit. C'est le progrès religieux.

Cette expression, pour les croyants catholiques, signifierait sans doute l'adhésion plus nombreuse ou plus fervente à la doctrine révélée. Mais M. Chr. Collin déclare lui-même qu'il ne croit à aucun dogme. « Les diverses représentations de Dieu, avec les conceptions du monde et les organisations ético-religieuses correspondantes, sont des phénomènes historiques qui suivent les lois de l'évolution », dit-il. Et cette évolution, il la suit dans le passé, depuis les temps les plus anciens jusqu'à la cité, au paganisme développé, à Socrate et au christianisme, marquant des états successifs, qu'il cherche à définir, de la pensée religieuse. Il constate un progrès, et il veut le continuer, il le croit en voie de s'accomplir. Il conseille aux prêtres de réviser leur théologie, de l'accommoder à la science, de la rendre plus souple, de manière qu'elle puisse, à chaque instant, s'accorder avec l'évolution, et l'aider. Il n'y aurait donc plus de dogme. Il n'y aurait plus d'Eglise, du moins au sens où nous l'entendons. Pourtant, il voudrait voir se créer de multiples associations religieuses libres. La science, si elle se fondait, proclamerait que « un Etre absolu est inconcevable pour la conscience humaine. C'est seulement comme un créateur du monde travaillant par degrés, montant d'échelon en échelon, que nous pouvons imaginer le supra-humain ». Ces idées proviennent évidemment d'une foi spiritualiste, qui est, je crois, d'origine plutôt traditionnelle que métaphysique, et qui est renforcée par un souci pragmatiste ; « l'idée de Dieu est un grand instrument humain, approprié à un usage humain fécond ; un instrument pratique de travail pour des hommes qui respectent la valeur de l'outil dans la mesure de l'aide qu'il apporte ». Cette aide est nécessaire à l'homme pour fortifier son espérance, elle justifie la conception optimiste de l'avenir humain, conception nécessaire pour donner à la race le courage de vivre, car elle exprime la foi dans la victoire de la vie sur la mort. C'est pourquoi

elle se maintiendra contre les conceptions opposées, notamment contre l'agnosticisme pur, qui tend à supprimer de notre conscience les domaines encore inexplorés par la science. M. Chr. Collin développe sa thèse avec une argumentation abondante où apparaît la richesse de ses connaissances, et certaines de ses pages ont un bel élan poétique.

S'il s'était adressé à un public catholique, sa critique de la religion dogmatique aurait été peut-être plus incisive, d'une part, et il aurait, d'autre part, cherché à montrer aux incroyants que l'idéalisme répandu parmi eux est, au fond, un sentiment religieux. C'est ainsi qu'il aurait pu se faire comprendre. Mais son idée d'une sorte de conciliation entre la religion, désormais dépouillée de ses dogmes, et le laïcisme, organisé en associations religieuses libres, nous paraîtrait quand même bien étrange.

Elle serait toute naturelle en Angleterre, qui est le pays dont M. Chr. Collin connaît le mieux l'histoire, la littérature, et l'évolution sociale. C'est aussi en Angleterre surtout qu'il a étudié l'histoire des sciences, et ceci joue un rôle important dans sa thèse. La religion non dogmatique doit être en accord avec la science, qui doit même avoir le pas sur elle. Or de nombreux savants ont considéré leurs découvertes comme la révélation de la nature divine, et la science elle-même comme une sorte de création progressive. Ainsi, dans l'esprit de Newton, de Darwin, la science est associée à une idée religieuse. La science peut donc être destructrice de religions dogmatiques, mais, au moins dans l'esprit des savants que M. Chr. Collin a particulièrement étudiés, elle demeure religieuse, essentiellement. Par contre, la littérature semble souvent très étrangère aux préoccupations religieuses, et parfois on en a fait un instrument de démolition de l'esprit religieux, mais les manifestations littéraires les plus hautes, qu'il trouve chez des hommes tels que Victor Hugo et Bjœrnstjerne Bjœrnson, rassurent M. Chr. Collin.

On voit que les problèmes scientifiques sur lesquels il fonde sa thèse n'ont pas été étudiés à part et en eux-mêmes. L'auteur était pour cela trop pressé d'en faire l'application aux problèmes pratiques. Il a simplement puisé dans l'arsenal de ses connaissances très étendues les faits qui lui semblaient suffisants pour sa démonstration. Mais il a ainsi ouvert une foule de perspectives,

et quoi que l'on pense de ses conclusions, son livre est d'un haut intérêt par la multiplicité des idées qu'il suggère.

Il est singulier de placer à côté de l'ouvrage de M. Chr. Collin le livre du professeur Gerhard Gran sur **Alexander L. Kielland et son temps**, car il se trouve précisément que les tendances d'esprit de Kielland se rapprochaient, à un degré rare en Norvège, de celles des incroyants idéalistes français. Non qu'il eût subi une influence française quelconque. M. Gran a pu savoir quelles ont été ses lectures : Heine et Kierkegaard sont les auteurs qu'il a lus et relus dans sa jeunesse, et c'est par Kierkegaard qu'il a été affranchi de la religion. Plus tard, lorsqu'il est venu en France, il a lu pas mal de littérature française, mais alors son esprit était formé. Deux influences extérieures ont seules déterminé son orientation antireligieuse : Kierkegaard et le milieu, — particulièrement sans doute son milieu local, sa ville de Stavanger, à laquelle il est toujours resté si attaché, où régnait une sociabilité de bon ton, aimable et libre, ce qui était rare alors en Norvège, et dont sa famille était le centre, mais où était aussi répandu un piétisme extrême, même pour la Norvège de sa jeunesse. Il était poli, aimait les manières élégantes, mais il était en même temps simple, et avait horreur de la contrainte et de l'hypocrisie. On comprend dès lors comment sa nature a réagi dans ce milieu. Et l'on ne s'étonne pas que, lorsqu'il s'est mis à écrire, il se soit adressé d'abord aux frères Brandès, qui l'ont accueilli avec empressement comme un bel instrument de démolition de l'esprit religieux, — et c'est bien ainsi que Kielland se considérait lui-même, car il s'est nettement proposé de servir, par ses livres, une action de propagande, et il tenait à ce que ce fût su, c'était sa fierté, disait-il, et il en faisait un principe. Il s'inquiétait si ses livres n'irritaient pas suffisamment l'adversaire, et pensait qu'il n'avait pas frappé assez fort. Heureusement, il se trouvait, en outre, qu'il avait du talent.

Ses romans ne donnent d'ailleurs nullement l'impression d'écrits polémiques, il y en a même un où il a traité avec tant de sympathie un sectaire piétiste que le public a pensé que Kielland avait tout de même des sentiments religieux. Mais pour comprendre son œuvre pleinement, il est clair qu'il faut replacer Kielland dans son temps et son milieu. Seulement, ce romancier n'était propagandiste que par ses romans, il n'était ni orateur, ni

homme politique, il n'a été journaliste qu'un instant, et, à part cela, n'a jamais été mêlé à la vie publique. Pendant les périodes de sa vie où l'on n'a pas de lettres de lui, on ne sait pas ce qu'il est devenu, ni ce qu'il a pensé. Aussi ne peut-on pas le situer alors dans son temps, et l'y montrer en action. M. Gerhard Gran a donné, du mouvement des idées en Norvège à l'époque de Kielland, des résumés vivants, où toutes les manifestations essentielles sont mentionnées selon la proportion de l'importance qu'elles ont prise au moment même, mais il observe lui-même que Kielland en était absent. Décidément, ce grand propagandiste était uniquement un écrivain.

Les anthologies françaises de M. Reidar Œksnevad ont obtenu un joli succès, et il les continue. Cette fois, il s'agit de la **Philosophie française de l'amour**, qui forme suite à ses *Pensées françaises sur les femmes et l'amour*. Dans ce nouveau volume, il donne des extraits de quelques auteurs anciens qu'il avait jusqu'ici négligés ou dont il a voulu donner un choix plus complet, et aborde ensuite les écrivains du XIXe siècle, pour arriver jusqu'à ceux d'aujourd'hui. La liste n'est pas nombreuse : Balzac, Daniel Stern, Barbey d'Aurevilly, Paul Bourget, Georges Courteline, P.-J. Toulet, Claude Anet, Etienne Rey. On pourrait se livrer au petit jeu de demander à de grands liseurs quels noms ils proposent pour une anthologie de ce genre parmi les auteurs de ces cent dernières années : les huit écrivains le plus souvent désignés formeraient sans doute une liste bien différente de celle-là. On s'étonne, en particulier, de voir Stendhal omis. Mais M. Œksnevad n'a fait précéder son anthologie d'aucune introduction, et il pourra compléter sa collection. Il suffit que ces traductions très soignées et bien groupées, tantôt de maximes, tantôt de passages un peu plus longs en manière de portraits, soient d'une lecture attachante. M. Œksnevad se plaît à faire regretter qu'il ne se soit pas étendu davantage.

P.-G. LA CHESNAIS.

LETTRES NÉO-GRECQUES

La Nation. — Le jubilé du *Noumas*. — G. Drossinis : *Ersi*, Sidéris, Athènes. — Th. N. Synadinos : *To Elliniko Tragoudi*, « Akropolis », Athènes. — Stephanos Xanthoudidis : *Fortounatos*, comédie crétoise de M. A. Foscolo, Eleftheroudakis, Athènes. — Mémento.

Comme préambule aux réflexions d'ordre purement intellec-

tuel qui vont suivre, il n'est peut-être pas sans intérêt de répéter ici, au regard des événements de l'heure présente, que **la Nation** est tout autre chose que ce que peuvent croire les Turcs : un groupe d'hommes qui attaque ou qui se défend. La *nation*, au contraire, est une conscience collective, œuvrant séculairement dans le sens et au profit d'un idéal déterminé de culture. Constituée, affermie et développée par une série d'efforts et d'épreuves, elle peut être recépée au ras du sol, comme l'arbre orgueilleux que tranche la cognée du bûcheron ; le premier soleil favorable excite la poussée de nouvelles tiges.

Ainsi de l'Hellénisme. Sa crise de résurrection n'est pas faite seulement d'une question de frontières ou d'irrédentisme ; elle est organique et intérieure en même temps ; elle impose l'analyse et la filtration d'idées neuves, en conformité de conjonctures imprévues. Comme tel, l'Hellénisme a sa part de travail dans l'élaboration du monde intellectuel et moral d'aujourd'hui et de demain. Pour lui tout est épreuve et lutte sans répit. C'est pourquoi la lecture des *Portraits littéraires* de M. D. Tangopoulos est particulièrement passionnante ; ils font revivre sous nos yeux les grands protagonistes de la révolution linguistique, qui déroule, depuis un tiers de siècle, ses péripéties, et qui ne peut trouver sa solution logique qu'à la faveur d'une transformation progressive et radicale de l'âme grecque.

Dans le combat qui se poursuit, le *Noumàs*, qui fêtait récemment ses vingt années d'existence, a joué un rôle presque décisif, auquel M. Clément, l'éminent traducteur français de Palamas, a voulu dans sa préface rendre le plus juste des hommages. **Le jubilé du Noumas** a provoqué d'instructives manifestations oratoires ou de presse, dont la teneur a été recueillie et publiée dans une brochure spéciale. Tout ce qui compte actuellement dans les Lettres helléniques, voire dans la Science et dans l'Art de la Grèce nouvelle, est passé depuis vingt ans par les colonnes du *Noumas*. Il était réservé à la voix autorisée du grand poète Costis Palamas de le redire.

Se plaçant résolument au-dessus des partis et des sectes, et pénétré de la sainteté de l'Art, dont l'incarnation suprême est la Poésie, Palamas a lumineusement montré que le tenace effort du *Noumas*, luttant pour permettre au peuple grec d'écrire la langue qu'il parle quotidiennement, vise uniquement la restauration

d'une culture proprement nationale et humaine. Et il n'est pas d'idéal plus noble, plus large, mieux conforme aux aspirations de notre époque.

Avec esprit et bonhomie, M. Vontiéridis évoque les premières années du *Noumas* ; il conte les difficultés matérielles et morales, les arrêts de croissance, les attaques et les calomnies dont le vaillant organe fut l'objet, l'ardente foi de ses promoteurs, leur sérénité dans la lutte ; M. Rigas Golfis insiste sur l'efficacité des armes que vient leur fournir la satire, quand un Mistriotis accusait les démotisants de trahir « la patrie, la religion et la famille ». M. Costas Paroritis analyse les idées directrices du *Noumas*, dont l'œuvre n'est pas seulement littéraire, mais aussi politique et sociale. La portée pédagogique de son action est affirmée judicieusement par M. Glinos, et le théâtre de M. D. Tangopoulos a depuis longtemps désigné le fondateur du *Noumas* comme un implacable ennemi de tous les préjugés. Le *Noumas* transformé va poursuivre courageusement sa carrière, sous la jeune direction de M. Panos Tangopoulos.

Citons en passant ces justes paroles du grammairien Philindas : « Vilaras fut le Moïse du Démoticisme ; Psichari en est le Messie : le *Noumas* est l'apôtre Paul. »

La bataille linguistique engagée en Grèce offre bien le même caractère que celle dont Vouk en Serbie dirigea les péripéties passionnées pour le triomphe du popularisme acquis dès 1860, et l'on peut s'étonner que la science d'un Psichari, le génie d'un Palamas, le talent de tant d'autres n'aient pas encore pu assurer en Grèce la défaite définitive du Purisme scolastique. Les combatifs dénonceront volontiers les méfaits de l'opportunisme ; en réalité, c'est l'appui officiel donné au Scolasticisme qu'il faut d'abord détruire, et le Scolasticisme tient toujours l'Ecole, la Presse, l'Administration. En Serbie, lors de la réforme de Vouk, bien des choses étaient encore dans l'enfance. Pourtant, depuis une trentaine d'années, la Grèce littéraire ne compte guère que par ses œuvres en langue populaire, et nous y avons bien des fois insisté à cette place.

En 1888, Psichari détermina l'étendue du champ de bataille et précisa les positions. Son *Taxidi*-annonciateur fut la graine d'où le *Noumas*, quinze ans plus tard, devait éclore. D'autres cependant avaient préparé le terrain, sinon au point de vue pure-

ment philologique et scientifique, du moins au point de vue littéraire. Bikélas avait enseigné à ses compatriotes les beautés de la terre hellénique. Les nouvelles générations allaient s'inspirer des mœurs, des légendes et des paysages. A ce titre, les mérites d'un Georges Drossinis, dont la carrière, parallèle à celle de Palamas, débute en même temps, demeurent incomparables. Son passage à la *Hestia* marqua un sérieux pas en avant, et il contribua largement par son exemple à mettre à la mode la littérature de terroir en prose et en vers, telle que l'ont illustrée les Krystallis, les Christovassilis, les Ephtaliotis, les Vlakhoyannis, les Karkavitisas. Issu d'une famille rouméliote, Drossinis connaît à merveille la vie des paysans de Thessalie. C'est la veine qu'il a exploitée avec le plus de bonheur, de charme et de grâce. Renonçant toutefois en partie à l'impressionnisme idyllique, il a donné à ses dernières œuvres un tour plus subjectif. Influencé quelque peu, semble-t il, par le D'Annunzio de la *Ville Morte* et des *Vierges aux Rochers*, il divise en deux parties aux titres symboliques (*Charites*, *Erynnies*) son roman récemment paru, **Ersi**, où il transpose, avec une incomparable élégance de forme et de pensée, les pulsations de sa propre âme.

M. Drossini est bien l'une des grandes figures de la renaissance littéraire néo-grecque.

Le personnage de l'archéologue est à rapprocher de celui dont Karkavitsas nous a laissé la forte image ; la comparaison permet d'apprécier les oppositions fondamentales de tempérament qui distinguent les deux écrivains... Hélas ! Karkavitsas, l'auteur applaudi des plus intenses récits de mer dont s'honore la Grèce moderne, vient de disparaître. Aussi bien avait-il depuis longtemps cessé d'écrire. Peintre minutieux et réaliste de milieux rustiques ou miséreux, comme dans *le Mendiant*; il n'a rien d'un penseur et ne réussit guère à s'élever du particulier au général. C'est pourquoi il a échoué en partie dans l'*Archéologue*. Karkavitsas n'était pas fait pour le symbole.

En vérité, toutes les sources de rajeunissement sont dans le peuple, dans l'étude attentive de son âme et de son génie, dans les trésors traditionnels dont il se fait instinctivement le gardien. Chaque groupe humain aspire aujourd'hui à se créer une culture propre, à l'aide d'un esprit résolument moderne et qui appartienne à l'humanité entière. Chaque art ainsi se renouvelle, en repre-

nant contact avec le sol ancestral. La musique, art universel d'apparence, n'échappe pas à cette loi, et M. Théodore Synadinos vient de le montrer avec autorité dans les cinq magistrales conférences qu'il réunit sous ce titre significatif : **La Chanson grecque**. Examinant tour à tour, au regard de l'évolution de la musique vocale en Occident, *la Chanson populaire*, *la Chanson éducative*, *la Chanson pour le peuple*, *la Chanson heptanésienne*, *la Chanson d'art*, il signale les progrès et les erreurs, désigne la voie à suivre dans le sens national. Rien ne dure qui n'exprime une âme. M. Synadinos pense juste et fait preuve, par ailleurs, d'une très réelle érudition. C'est à la source populaire que les musiciens doivent retourner puiser, eux aussi. Seules les pensées d'avenir conditionnent l'étude intelligente du passé. Celle-ci alors devient passionnante. Lorsque le désastre turc s'abattit en 1669 sur la Crète vénitienne, celle-ci était en pleine floraison littéraire. De cette floraison MM. Sathas et Legrand nous ont révélé naguère les trésors principaux. L'éminent éditeur critique de l'*Erotocritos* nous donne aujourd'hui, d'après le manuscrit même laissé par l'auteur, la belle comédie inédite de Marc Antoine Foscolo, écrite en 1669, **Fortounaos**, œuvre puissante, pleine de verve satirique, aux caractères pris sur le vif (le *pédant*, le *matamore*) tout imprégnée, certes, d'influence italienne, mais essentiellement grecque et crétoise par la langue, l'atmosphère, le tour d'esprit. La pièce est en cinq actes et en vers politiques rimés, avec quatre intermèdes mythologiques des plus curieux. Le commentaire initial de M. Xanthoudidis sur les origines du poète et le caractère de l'œuvre porte la marque précieuse du vrai savoir et de la mesure. L'Hellénisme a été et demeure une grande force intellectuelle humaine.

Mémento. — M. Jean Polémis, gracieux poète épris de formes pures baignées de calme songe, nous offre sa huitième gerbe lyrique : *Hespérinos*. L'artiste affirme une fois de plus ses brillantes qualités, moins l'audace. A la perfection verbale des *Bas-reliefs* nous préférons les courtes prières, *Sentiers*, où le cœur parle davantage, et certains apologues élégiaques.

Un relent de romantisme heptanésien persiste aux pages d' *Itiès kai Daphnès* (Saules et Lauriers) de M. Gerasimos Spatalas : Il y a une véritable originalité de conception dans le poème du *Corbeau*, de l'émotion et de la grâce dans les souvenirs du pays natal et les impressions de nature. Avec son nouveau recueil *I Kardia mé ta phidia* (Le Cœur

et les serpents) M. Thanassis Kyriazis, chantre nostalgique de vers mélodieux, colorés et pleins de sentiment, est en train de conquérir l'une des premières places parmi les poètes de sa génération. Moins de force et de nouveauté dans les *Thliména Loghia* de M. Andréas Loïzos, mais de belles promesses. Citons encore *Phos*, *Phones hai Myra*, de M. Pervolarakis, d'où jaillissent de vives étincelles généreuses. Méditations passionnées d'un homme moderne. Des pièces comme *Amour*, *Mystère, Existence, A mes Parents* retiennent fortement l'attention.

Nous eussions voulu parler également du poète zantiote Dem. Thérianos. C'est un beau talent. Il nous faut remettre à plus tard. Du côté des revues, signalons une judicieuse étude de M. Calogeropoulos à *Pinacothiki* sur le regretté poète et dramaturge Pol Dimitracopoulos (Pol Arcas), l'un des mieux doués de sa génération, et qui eut des étincelles de génie. A Alexandrie, *Néa Zoï*, avec de belles pages signées Costas Ouranis (étude sur le poète portugais Augusto Gil), M. Valsa, etc., reprend brillamment sa publication aux côtés de *Grammata* qui devient bilingue. A Lixouri sous la direction de Denys Zakythidos, *Promethéas* devient l'organe d'un groupe de jeunes. De bonnes références sur Avlikhos et Karkavitsas.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

CHRONIQUE D'ÉGYPTE

Le tombeau de Tout-Ankh-Amon. — Les Hymnes de Khoun-Aton. — Les mystères égyptiens, grecs et chrétiens : Osiris, Adonis, Jésus. — Mémento.

Il est écrit au *Livre du sortir du jour*, qui est le *Livre des morts* : « Je fais connaître à l'Ouest les choses de l'Est. » N'est-ce pas l'Egypte elle-même qui parle ainsi ?

Voici qu'on mène grand bruit en occident autour de la découverte, aux environs de Thèbes, dans la vallée des Rois, du tombeau d'un pharaon de la XVIIIe dynastie : le roi Tout-Ankh-Amon. Cet hypogée, un ami qui a eu le privilège de le visiter m'en donne la description : c'est, dans un désordre pittoresque, tout un entassement de richesses insoupçonnées ; il a vu, intactes dans leurs enveloppes blanches, les provisions du mort, ses habits royaux, le trône qui porte, incrustée dans le lapis-lazzuli, l'image du monarque, les pliants d'ébène et d'ivoire, les sistres, les sandales, et ces trois lits de repos dorés qu'ornent des têtes de lion, de vache et de typhon ; il a vu, sculptées dans l'ébène, les effigies du Roi, chaussé de sandales d'or, tenant le sceptre et coiffé de l'Urœus ; il a vu les coffrets peints que décorent des scènes de chasse et de guerre, les coussins brodés de perles, les étoffes

précieuses (dont quelques-unes imitent l'aspect des peaux de panthère) toutes chargées d'ornements, de paillettes et de monnaies d'or ; il a vu cette canne du roi dont la crosse, formée des corps enlacés d'un lutteur asiate et d'un lutteur noir d'Afrique, fait songer, par l'art achevé de la ciselure, aux œuvres les plus parfaites de Benvenuto Cellini ; il a vu toutes les reliques de ce mobilier funéraire et votif, les candélabres d'argent, le bahut contenant les robes royales et jusqu'au gant d'enfant de la jeune reine Ankhesniaton ; les barques qui conduiront le mort vers les « Champs d'Yalou », et qu'on appelle « Caro » (le nocher grec « Charon » sans doute en a tiré son nom) ; les chariots légers du Roi, et le plus beau d'entre eux, celui de gala, couvert de couches d'or fin, garni de cuir travaillé, et portant le sceau du Pharaon ; il a vu — mais à tout citer on se lasserait — les urnes d'albâtre dont l'anse est formée par le corps d'un dieu cynocéphale ; les statuettes de porcelaine émaillée, dont les tons surprennent et font rêver ; les frêles couronnes d'or et les bouquets de feuilles diaphanes offertes au défunt ; les canopes qui renferment son cœur et ses entrailles ; les statues des dieux-animaux protecteurs : « le taureau au beau mufle », le chacal « qui ouvre le chemin des morts », et le chat dont les yeux de pierre luisent dans les ténèbres. Enfin il a pénétré dans la troisième chambre jamais profanée : là, dans un espace de quatorze pieds carrés, s'élève, pareil à l'Arche de David dans le Saint des Saints, le dais de cèdre sculpté et recouvert de feuilles d'or qui protège le sarcophage inviolé du Roi Tout-Ankh-Amon.

Ce qui fait l'intérêt tout particulier de ce trésor, c'est que l'art égyptien était parvenu, sous le règne de Tout-Ankh-Amon, à l'une de ces périodes d'extrême raffinement qui précèdent les décadences. Tous les objets trouvés dans ce tombeau sont d'un travail précieux, d'un goût sûr et d'une finesse exquise. Les statues ont une expression animée que n'ont pas celles des époques antérieures. Tout cet art délicat et quelque peu mièvre, ces formes amenuisées, ces sourires énigmatiques et las, qui font songer à ceux de Léonard de Vinci, toute cette rare efflorescence qui diffère si profondément du caractère hiératique et conventionnel des styles égyptiens qui précèdent et qui suivent, est la conséquence, nous le savons, de la réforme religieuse accomplie par Aménophis IV, précurseur de Tout-Ankh-Amon.

Jamais en Egypte, écrit Fechheimer, autant qu'à cette époque de révolution religieuse et politique, il n'a été exécuté de figures traduisant si profondément l'âme des personnages... L'objectivité stricte, la conception rigoureuse des maîtres anciens, sont remplacées par le raffinement plastique, la recherche de formes plus subtiles... Les visages, traités autrefois de façon architectonique, reflètent maintenant l'émotion intérieure... Dans la lumière diffuse, qui n'est plus concentrée que sur les paupières et sur les lèvres, la peau paraît vivante et, sous les yeux, finement transparente. La répartition égale de la lumière sur tous les plans, le pathétique des lignes en mouvement sont des éléments nouveaux ; ils devaient servir à exprimer la personnalité sensible du roi, dont les traits les plus cachés captivaient l'artiste.

Comme son frère Aménophis, Tout-Ankh-Amon fut sans doute un prince raffiné, de santé délicate, et tout porte à croire qu'il mourut jeune. L'admirable statue trouvée par Georges Legrain à Karnak nous fait voir Tout-Ankh-Amon, presque adolescent, portant sur les traits de son visage et sur sa poitrine etroite et creuse les stigmates facilement reconnaissables de la tuberculose. Frère consanguin et gendre tout à la fois d'Aménophis IV, Tout-Ankh-Amon fut le deuxième successeur de cet étrange et mystérieux monarque qui nous apparaît comme la figure la plus complexe et la plus attachante de l'histoire pharaonique. On sait que ce prince, quatorze siècles avant Jésus Christ, tenta de réformer la religion de l'Empire égyptien et de substituer au culte d'Ammon-Ra, patron de Thèbes, celui du dieu solaire Aton. Prenant le nom de *Khounaton*, ou *Iakhnaton* (qui signifie « l'aimé d'Aton »), il transporta la capitale de l'Empire de Thèbes à Tel-El-Amarna, proscrivit le culte des anciens dieux, et composa à la louange d'Aton-Harmakhis, « Ardeur du disque solaire », des hymnes dont l'accent n'est pas sans quelque parenté avec le lyrisme des psaumes hébraïques ; mais, par la fraîcheur et la naïveté des images, c'est surtout à saint François d'Assise que me font songer ces chants que je transcris ici ; peut-être y reconnaîtra-t-on aussi la voix de Walt-Whitman :

O Aton, initiateur de vie, tu parais à l'horizon oriental, la terre est riche de ta ferveur,

Toutes les terres, toutes les choses que tu conçois, tu les embrasses de tes rayons,

Les unissant des liens de ton amour, ce qu'elles donnent, tu le conquiers !

Tu es loin ; mais tes rayons touchent la terre, le jour accompagne tes pas.

Tu lances tes traits, et les ténèbres sont en fuite, et les deux terres sont en fête,

Et les hommes s'éveillant se dressent à ta vue,

Et, les membres lavés, leurs mains adorent ton lever...

Les troupeaux paissent le pâturage, les arbres et les herbes croissent,

Et les oiseaux, les ailes étendues, adorants de ton double, volent dans les fourrés, et les brebis bondissent,

Et revivent tous les oiseaux en leurs nids quand tu te lèves pour eux!...

En de tels accents on croit entendre comme un écho de la voix du Psalmiste. Ils sont cependant, ces hymnes du roi d'Égypte, antérieurs de bien des siècles aux hymnes du Roi de Judah. Cette parenté, comment alors l'expliquer ? Toujours obsédés par la recherche et la confirmation des traditions bibliques, des égyptologues anglais ont cru reconnaître en Khoun-Aton ce Pharaon dont les Écritures ont fait le protecteur et l'ami de Joseph. Hypothèse ingénieuse, mais qui paraît bien peu fondée jusqu'à ce jour ! Selon M. Weigall le monothéïsme de Moïse dériverait de l'hérésie d'Aton : Dieu unique, père bienveillant de toute la création, Dieu abstrait qu'on ne peut figurer et qui réprouve le culte des images. Et cette hérésie d'Aton dériverait elle-même des croyances apportées en Egypte par les patriarches hébreux et par leur descendance. Tout ce que nous pouvons avancer de certain (selon l'égyptologue Alexandre Moret, dont le jugement me paraît le plus sûr) c'est qu'Aménophis eut pour mère une reine Tii, de naissance vulgaire, dont les parents portaient les noms de *Iouaà* et de *Touaà*, où l'on a cru reconnaître quelque assonance sémitique. On a retrouvé en 1905 le tombeau des parents de la reine Tii. Sa mère Touaà offrirait un type assez purement égyptien ; son père Iouaà aurait le visage « orné d'un grand nez busqué ». D'autre part, sur un document plus récemment découvert, Iouaà serait qualifié de « prince du Zabi », c'est-à-dire de la région du Liban (1). Si l'inscription est authentique, Aménophis, nous accorde M. Moret, pourrait être le petit-fils d'un Sémite, ce qui, par ailleurs, n'expliquerait que faiblement l'étrangeté de sa physionomie. Il n'en demeure pas moins certain qu'une connaissance approfondie de la religion pharaonique, de ses symboles, de

(1) *Rois et Dieux d'Égypte*, par A. Moret.

ses interprétations ésotériques, nous aiderait à comprendre bien des mythes de l'Hellade païenne et de la Phénicie, et peut-être éclairerait étrangement pour nous l'origine de certains mystères judaïques et chrétiens. Frazer, Chabas et Moret, d'autres encore, ont ouvert la voie. Peut-être n'avait-on pas fait, jusqu'ici, la part assez grande à l'Egypte dans la formation ésotérique de toutes les religions orientales et, entre toutes, du christianisme. Ce n'est pas sans raison que les évangélistes nous montrent, sur les genoux de Marie, Jésus dormant ses premiers sommeils dans la Terre de la vierge Isis, aux lieux mêmes où fut la ville sainte d'Héliopolis. C'est là que fut initié Moïse; c'est là que Platon, selon le Timée, se fit instruire dans la sagesse des prêtres égyptiens. Osiris, fils de la Terre et du Ciel, aîné des hommes et leur chef, Régent de l'Eternité, Osiris qui prend la forme de l'Homme et « vient vivre parmi nous », Osiris immolé, sanglant, qui par sa mort nourrit les hommes et les sauve du trépas, Osiris qui, mis en terre, ressuscite, c'est Athys, c'est Adonis, et c'est aussi la préfiguration de Jésus Rédempteur. Hérodote, dans seize villes du pays, vit les Egyptiens jouer devant leurs Temples les « mystères de la passion d'Osiris ». Il entendit les lamentations de la Vierge douloureuse et les ululements des filles de Bubaste. Le même cortège funèbre pleurait Adonis à Byblos(1). Le même drame de la passion se jouait, au moyen âge, sur le parvis des cathédrales, et se joue encore aujourd'hui à Oberammergau, dans les montagnes de Bavière.

Egypte, toujours au commencement de toutes les choses! Nil, symbole éternel! La marche de l'humanité n'est-elle pas pareille à ce long serpent parmi les sables?

Mémento. — L'Université Égyptienne du Caire a commémoré le centenaire de Renan par une série de conférences. M. Louis Clément a parlé de l'écrivain. Le Dr Mansour Fahmy de Renan et de l'*Avenir de la Science*. Le Dr Taha Hussein a pris pour sujet « Renan et Averroès » et le Cheikh Mustapha Abdel Razek: « Les rapports de Renan avec le Cheikh Mohamed Abdou. »

(1) M. Pierre Montet vient justement de découvrir à Byblos, dans un temple égyptien, une statue de déesse représentant la dame de Byblos, œuvre égyptienne remontant à 3.000 ans avant Jésus-Christ. Les objets les plus récents portent les noms des rois de la sixième dynastie (2.500 ans avant Jésus-Christ). Les objets trouvés au-dessus du dallage montrent que le temple fut en exercice vers 2.000 ans avant Jésus-Christ et reçut des offrandes depuis le moyen empire jusqu'à l'époque romaine.

Le poète Hafez bey Ibrahim vient d'achever la traduction en langue arabe des *Misérables* de Victor Hugo.

La Société Royale de Géographie du Caire publie une importante Étude historique de M. Georges Douin sur les « Prodromes de la bataille d'Aboukir ».

F.-J. Bonjean, auteur d'une *Histoire de douze Heures*, vient d'achever, en collaboration avec le Cheikh Ahmed Deif, son roman égyptien *Mansour*.

HÉLI-GEORGES CATTAUI.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Giovanni Giolitti : *Memorie della mia vita*, Milano, Treves, 2 vol. — *Siwa, the Oasis of Jupiter Ammon*, by C. Darlymple Belgrave with an Introduction by general Sir Reginald Wingate, Londres, John Lane the Bodley Head Ltd., Vigo Street, W. 1.

En 1921, le député italien Olimpo Malagodi, étant en visite chez M. Giolitti, lui demanda s'il était vrai qu'il eût employé ses loisirs pendant la guerre à écrire ses Mémoires. « Nullement », répondit Giolitti. Malagodi s'étant efforcé de lui persuader « qu'une expérience de gouvernement aussi vaste qu'était la sienne, aurait non seulement une valeur historique, mais même didactique », Giolitti finit par se laisser persuader. Il fut convenu que Malagodi ferait les recherches nécessaires, ce qu'il exécuta, mais l'ouvrage a été écrit ou dicté par Giolitti « dans son style *sec et précis* », comme le qualifie si justement Malagodi. Giolitti a en effet une extraordinaire horreur des fleurs de rhétorique, mais son livre n'en est pas moins d'une lecture fort agréable.

Giolitti naquit en 1842 à Mondovi, d'une famille de montagnards originaire du Val de Macra, l'une des sources du Pô. Son père, qui était greffier du tribunal, mourut un an après sa naissance. A 20 ans, Giolitti fut attaché au cabinet du ministre des Grâces et de la Justice, situation qu'il quitta cinq ans après pour devenir substitut du procureur du Roi à Turin. En 1869, il passa au ministère des Finances où il réorganisa la perception des impôts. En 1876, il devint secrétaire général de la Cour des Comptes. Enfin, en 1882, il fut nommé conseiller d'Etat et, sans l'avoir sollicité, député. Le 9 mai 1889, il devint ministre du Trésor dans le ministère Crispi et eut alors un spécimen « du peu d'aptitude et du peu d'habitude de Crispi d'examiner les choses avec pondération, ce qui lui faisait commettre des erreurs fan-

tastiques ». Giolitti, cet été-là, se trouvait en vacances à Cavour dans les Alpes quand Crispi lui télégraphia de venir sans retard à Rome. A son arrivée, il lui dit qu'il fallait s'attendre à un coup de main de la France sur la Spezzia. Giolitti ne lui cacha pas qu'il n'y croyait point et lui en donna les raisons, mais sans pouvoir le convaincre. Crispi avait prévenu l'Angleterre. Celle-ci envoya à Gênes un amiral qui parla publiquement de la communauté d'intérêts entre l'Angleterre et l'Italie dans la Méditerranée. Plus tard, Giolitti apprit que l'information de Crispi lui venait d'un agent secret qu'il entretenait au Vatican !

En 1892, Giolitti devint pour la première fois président du Conseil. Il eut alors à solutionner la crise de la faillite de la Banca Romana que ses directeurs avaient essayé de conjurer en émettant clandestinement une 2e série de billets portant les mêmes numéros que les premiers, et dut aussi faire face à l'agitation « fasciste » des ouvriers agricoles et industriels siciliens. Il n'eut pas le temps de développer sa politique sympathique à ces derniers, la Commission d'enquête sur la Banca l'ayant blâmé d'avoir fait nommer sénateur Tanlongo, le directeur de celle-ci. Giolitti fut remplacé par un ministère Crispi, « réactionnaire et dictatorial », suivi jusqu'en 1898 par des ministères du même genre. Giolitti, dont les vues politiques correspondaient à celles de nos radicaux-socialistes, ne rentra au pouvoir qu'en 1901 comme ministre de l'Intérieur. En 1903, il forma son second ministère et fut forcé le 4 mars 1905 de se retirer pour raison de santé. Le 27 mai 1906, il forma son troisième ministère et conclut avec la Russie en octobre 1907 l'accord de Racconigi par lequel l'Italie s'engageait à adhérer à l'ouverture des Dardanelles ou tout au moins à leur neutralisation. En échange, la Russie s'engageait à reconnaître la prépondérance des intérêts italiens à Tripoli. Les deux pays s'engageaient de plus : 1° à maintenir l'intégrité de l'Empire ottoman ; 2° à soutenir au besoin le principe de nationalité dans les Balkans ; 3° à ne conclure qu'en commun de nouveaux accords avec l'Autriche-Hongrie au sujet de l'Orient.

Le 1er juillet 1911 éclata la crise d'Agadir. Dès le 26 suivant, Giolitti fit faire à Londres une première communication au sujet de son désir de résoudre la question de la Tripolitaine. Il croyait que cette solution devait avoir lieu en même temps que celle du Maroc. La France et la Russie furent sondées ensuite.

A raison de l'amitié et des intérêts de l'Allemagne et de l'Autriche avec la Turquie, Giolitti *les informa le plus tard possible* de sa résolution. J'ai montré dans ma *Diplomatie de Guillaume II* (pages 254-255) que la surprise qu'éprouva Guillaume de l'action de l'Italie arrêta le 20 septembre l'envoi de l'ultimatum qui allait nous être adressé et amena la continuation des négociations qui aboutirent au traité du 4 novembre.

Giolitti déclare qu'il n'eut qu'à se féliciter de la France et l'incident du *Carthage* et du *Manouba* a conservé pour lui quelque chose d'obscur. Les vaisseaux avaient été arrêtés le 15 et le 18 janvier 1912. Le 19, le premier secrétaire de l'ambassade de France, Legrand, vit Giolitti qui lui dit que l'affaire était de celles pour lesquelles le tribunal de La Haye semblait avoir été créé. Legrand demanda à Giolitti s'il pouvait télégraphier cette offre.

Giolitti le pria de le faire aussitôt, ce qu'il exécuta. A 13 h. arriva à Rome un télégramme de l'agence Havas relatant cette proposition du gouvernement italien. A 15 h. Poincaré, alors président du conseil, prononça un discours quelque peu âpre et quasi menaçant où il n'était pas fait mention de la proposition italienne. Je ne sais, dit Giolitti, si le hasard voulut qu'il ne fut point informé, mais son discours qui répondait un peu à l'irritation nationaliste provoqua naturellement une réaction dans la presse italienne et il parut pendant quelque temps que la cordialité des rapports entre les deux pays (elle avait bénéficié de l'attitude nettement amicale de l'opinion publique et du gouvernement français) en était obscurcie. Clemenceau critiqua l'attitude de Poincaré en disant : « Il pouvait être moins carré. » Mais les choses s'arrangèrent et Poincaré lui-même chercha à dissiper l'impression de ce discours en se conduisant tout à fait amicalement dans les vicissitudes ultérieures de cette guerre.

La guerre balkanique suivit. En mars 1913, l'Autriche sollicita l'Italie de demander conjointement avec elle aux autres puissances un mandat pour agir contre le Monténegro et la Serbie, mais Giolitti s'y opposa et télégraphia à San Giuliano, ministre des Affaires étrangères : « La folie et même les délits d'un petit Etat destiné à disparaître sont bien moins graves qu'une guerre européenne et ne sont pas comparables au danger de la provoquer pour le mettre plus vite à la raison. » Vers le 5 avril, l'Autriche insista de nouveau, mais Giolitti tint bon. La Serbie ayant le 8 avril abandonné le Monténégro, l'Autriche voyant son projet d'agression manqué, proposa d'aider financièrement le Monténégro pour

soutenir sa dynastie. San Giuliano, communiquant cette proposition à Giolitti, lui décrivait l'abattement de l'ambassadeur d'Autriche Merey, *la soumission de la Serbie ayant fait perdre l'occasion de l'attaquer.* Le 11, Giolitti répondit : « Je crois la chute de la dynastie monténégrine inévitable pour plus tard, mais il est bon qu'elle n'ait pas lieu tout de suite afin de ne pas retarder la conclusion de la paix. L'Italie pourra aider financièrement dans la même proportion que l'Autriche, mais pas plus... »

On sait qu'à la fin de 1914, Giolitti a révélé que le 9 août suivant, l'Autriche avait de nouveau demandé la coopération de l'Italie contre la Serbie. Il n'ajoute rien à ce qu'il avait dit sur cet épisode.

Au commencement de 1912, Giolitti avait fait voter une modification de la loi électorale qui introduisit un suffrage presque universel. Il n'en résulta pas un grand changement dans la force des partis aux élections d'octobre 1913. Néanmoins les radicaux s'étant brouillés avec le reste de la gauche, le ministère Giolitti dut faire place à un ministre Salandra-Sonnino (droite). Giolitti était à Londres quand il apprit l'ultimatum. Il se mit en route pour retourner en Italie et télégraphia le 1er août de Paris à San Giuliano pour recommander la neutralité. Dans une lettre du 5, il dévoila le fond de sa pensée :

Heureusement l'affaire a été conduite par l'Autriche de façon à justifier notre neutralité. Je ne dissimule pas que celle-ci pourra avoir des mauvaises conséquences pour nous, mais le gouvernement ne pouvait suivre une autre voie. Un conflit de l'Italie avec l'Angleterre n'est pas possible et la manière dont la guerre fut provoquée par l'Autriche aurait rendu beaucoup plus difficile à notre pays d'y participer avec enthousiasme. De plus l'Autriche se propose évidemment des fins qui ne concordent pas avec nos intérêts. Nous devons plus que jamais cultiver nos bons rapports avec l'Angleterre et faire le possible pour limiter ou abréger la durée et les conséquences du conflit. Nous devons aussi nous tenir militairement prêts.

Au commencement de 1915, les débats en Italie au sujet de l'intervention dans la guerre devinrent ardents. Giolitti préconisait un accord avec l'Autriche, celle-ci ayant le plus grand intérêt à l'accepter. Tandis que les interventionnistes croyaient que la guerre serait fort courte, lui, croyait qu'elle serait fort longue. Le gouvernement anglais déclarait lui-même que son armée ne serait prête qu'en 1917 ; le front à attaquer dans le Carso et le

Trentin était formidable, une révolution russe probable. 300 députés envoyèrent à Giolitti leurs cartes pour lui annoncer qu'ils adhéraient à cette politique. Les démonstrations populaires contre Giolitti et le Parlement sont probablement ce qui amena le maintien de Salandra et la déclaration de guerre. Giolitti retourna alors à Cavour et jusqu'à la fin de la guerre soutint loyalement le gouvernement.

ÉMILE LALOY.

§

Siwa, the Oasis of Jupiter Ammon, c'est, enchâssée dans une dépression du désert Lybique, une île en plein océan de sables, à 200 milles au sud de Solloum, port-frontière entre l'Egypte et la Tripolitaine, sur la Méditerranée, et environ 400 milles à l'ouest de la vallée du Nil. En 1820, Méhémet-Ali qui préméditait d'annexer un jour à ses possessions la Tripolitaine, la Tunisie et l'Algérie, décida, sur les instances de M. Drovetti (1) qui y flairait des fouilles fructueuses, de poser à Syouah un jalon sur la voie de la conquête du Nord de l'Afrique en y établissant à tout hasard un avant-poste. L'expédition, dirigée par M. Drovetti et commandée par Hassan bey el Chamacherdji (2), gouverneur de la Béhéra, s'ébranla au début de djamad el awal, année 1235e de l'H. (1820) ; vers la fin de djamad el thani, l'Oasis se rendait ; le 3 du mois de radjab, M. Drovetti et Hassan bey rentraient au Kaire, le premier désappointé, le second chargé d' « une forte somme d'argent et d'une énorme quantité de dattes (3) » arrachées aux vaincus à qui, par surcroît, il venait d'imposer un tribut annuel. Depuis lors Syouah est restée un fief désertique de la dynastie de Méhémet. Un bien maigre fief. C'est en faisant la moue que les *mamours* égyptiens prennent le chemin de l'Oasis. Cette sinécure pèse aux *effendis* comme un mortel exil, loin des plaisirs du Kaire et des *moudiriéhs* (4), loin des « cinés », des cafés, des « troubles » et des

(1) Je recommande particulièrement à Mr. C. Darlymple Belgrave la lecture du *Voyage à l'Oasis de Syouah rédigé et publié par M. Jomard* d'après les matériaux recueillis par M. le chev. Drovetti et par M. Fr. Caillaud... Paris 1823. Mr C. D. Belgrave ferait bien aussi de se méfier de certaines sources : Fénélon n'est pas un « French *poet* » ni les *Adventures of Telemachus* un « play », c'est-à-dire une pièce de théâtre [p. 89 de son livre].

(2) Et non pas Hassein bey *Shemishera*, comme l'imprime l'auteur. Cfr. El Djabarti, t. XI, p. 307, 308, 309, des *Merveilles*.

(3) El Djabarti : *Merveilles*, t. IX., 309.

(4) Chef-lieu de département.

démêlés du *Wafd* avec la Résidence, le « Palais », ou le Ministère. Ils soupirent après tout cela qui fait le charme de l'Egypte de Lord Allenby et de Fouad Ier, et dépérissent d'ennui et de sueur au milieu d'une existence à leur goût effroyablement monotone et si primitive, dans une « cité » qui grimpe curieusement le long d'un roc jailli des palmeraies, hutte sur hutte, une rue, un quartier sur l'autre, « plus semblable à un rucher qu'à une ville », enveloppée du bourdonnement assourdi des voix humaines et du grincement des meules. « C'est une vie solitaire. On l'aime, ou on la hait... » Les *mamours* la haïssent ; Mr C. Dralymple Belgrave, qui de 1920 à 1921 y fut stationné en qualité de *district officier*, l'aime. Ce coin perdu et original, ce microcosme d'un autre âge, tapi sur un roc jaunâtre, tapissé de huttes grises, entouré de palmeraies qu'arrosent des sources a conquis son cœur. Après la tourmente de la Grande Guerre, il a vécu là comme dans un rêve, parmi les trois à quatre mille naturels de souche berbère, qui lui ont paru réunir les traits essentiels des Orientaux : « hospitaliers, guère scrupuleux, indolents, pittoresques, ignorants, superstitieux, de bonne humeur, aisément portés à la joie ou à la colère, recherchant l'intrigue et ultra-conservateurs ». Ils l'ont diverti et il s'est intéressé à leurs mœurs, à leurs coutumes, à leurs superstitions ; il a recueilli sur les lèvres des cheikhs l'histoire de l'Oasis, qui est plutôt une espèce de tradition orale, car les bonnes gens de Syouah ne savent ni lire ni écrire (1), et avec des détails peu connus sur leurs relations « politiques » avec l'Egypte et surtout sur le raid Senoussi durant la guerre, des croquis et de fort belles photographies, Mr C. D. Belgrave nous offre un petit livre plein de fraîches impressions, d'un coloris très net, écrit avec simplicité. Cela se lit comme un conte, et l'on se croit à Syouah, avec ce *district officier* cultivé... « par un clair de lune, sous ces immenses contreforts surplombant la vieille cité étrange, à travers des rues et des places désertes qu'anime de temps à autre le passage de silhouettes de blanc drapées ».

AURIANT.

(1) Et c'est pourquoi on est surpris que l'auteur ait pu trouver chez eux une « histoire anonyme de Soryah », écrite en arabe, à propos de laquelle on eût aimé avoir quelques précisions.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Lieutenant de vaisseau de Ryvoire: *Histoire de la Guerre Navale 1914-18*, gr. in-8, Fournier. — Commandant R. Thys : *Nieuport 1914-18. Les inondations de l'Yser et les Sapeurs-pontonniers du Génie Belge*, p. in-4 illust., Desoer., Liége — Fr. Martial Lekeux : *Mes cloîtres dans la guerre*, Plon. — Lieutenant-colonel Albert Carré : *Les engagés volontaires alsaciens-lorrains pendant la guerre*, Flammarion. — X. Toran-Bayle : *Salonique, Monastir et Athènes*, Etienne Chiron.

C'est une bonne fortune pour le public qu'un officier de marine, professeur d'histoire maritime à l'Ecole d'application des enseignes de vaisseau, ait eu l'idée de publier le résumé de son enseignement. Ce résumé forme la matière d'un gros in-octavo de 426 pages intitulé : **Histoire de la Guerre Navale 1914-1918**. Nous sommes ainsi à même de connaître la qualité de l'enseignement donné à de jeunes officiers, dont les aînés firent la guerre, avec des fortunes diverses, il n'y a pas très longtemps. Reconnaissons de suite que c'était une tâche malaisée, délicate, que de rédiger de telles leçons. M. de Ryvoire, l'auteur de ces leçons, y a apporté une discrétion remarquable, et il a réussi à nous donner une sorte de ces beaux ouvrages *ad usum Delphini*, où les historiographes de jadis gardaient un silence éloquent sur les sottises des grands de la terre. Le silence de M. de Ryvoire est aussi éloquent que celui de ses devanciers. Les gens du monde pourront lire son livre, car il est volontairement dépouillé de tout appareil technique ou critique. Ils y trouveront dans la dernière partie, la plus intéressante, des « conclusions de bon sens », qui attestent au moins l'honnêteté d'esprit de l'auteur et la rectitude de son jugement. Ainsi si ce gros livre ne se distingue pas par un accent de sincérité et le parti-pris de recherche de la vérité, c'est qu'il ne pouvait guère en être autrement dans un enseignement officiel, donné au lendemain d'événements dont les acteurs sont pour la plupart encore vivants et en bonne place. Mieux aurait valu, dans ce cas, continuer, comme par le passé, à parler devant de jeunes officiers des gestes d'un Suffren ou d'un Nelson, plutôt que d'essayer de ravauder les combinaisons indigentes d'amiraux dont la postérité peut se passer de connaître les noms.

La vérité a cependant une force qui finit toujours par percer. C'est ainsi que M. de Ryvoire écrit :

A mesure que la guerre sous-marine se développait, nous avons vu les gros bâtiments se renfermer dans les rades. L'année 1917 n'apporte aucun changement à ce mode de coopération passif de la flotte aux divers plans militaires. Les cuirassés ou croiseurs se déplacent rapidement, d'une rade à l'autre, soit pour des buts politiques, comme les affaires d'Athènes au mois de juin, soit pour des raisons d'ordre matériel, telles que carénage, permissions... C'est au cours d'un voyage de ce genre, par exemple, que le *Danton* fut torpillé le 19 mars...

Le *Suffren* et le *Gaulois* subirent le même sort, dans des circonstances semblables. Or, le vice-amiral Darrieus, qui est notre grand docteur en stratégie, aurait dit, d'après M. de Ryvoire : « La maîtrise de la mer ne peut s'obtenir que par deux moyens : le blocus des forces adverses dans les ports, ou bien encore l'anéantissement de ces forces par un combat. » Il nous paraît permis de conclure, en nous appuyant sur ces prémisses, que les sous-marins allemands ont exercé la maîtrise de la mer, pendant la plus grande partie de la guerre, puisque la crainte seule d'une rencontre avec eux bloquait les flottes cuirassées dans les ports. Ajoutons que si cette maîtrise finit par leur échapper, ce fait est dû, pour la plus grande part, à l'amirauté allemande, qui alimenta d'une manière insuffisante la guerre sous-marine.

§

M. le commandant R. Thys consacre à la mémoire de la Compagnie des Sapeurs-Pontonniers de l'Armée Belge un magnifique ouvrage, **Nieuport et les Inondations de l'Yser 1914-1918**, qu'accompagne une illustration abondante : aquarelles, eaux-fortes, cartes en couleurs, six cents clichés photographiques. Le texte, d'une précision toute militaire, sans aucun développement littéraire, ruine la légende puérile de l'éclusier génial, manœuvrant une vanne et arrêtant du coup l'invasion allemande. En réalité, il fallut toute une série de mesures judicieuses, longuement étudiées, minutieusement calculées, pour provoquer l'inondation, puis, la régler, la contenir, à certaines époques, l'alimenter à d'autres, tout cela sous le feu de l'adversaire, pendant quatre ans de guerre. Nous aurions beaucoup à apprendre dans cette étude en vue de la protection de notre frontière du nord par l'inondation, mesure que le général Herment préconisait deux ans avant la guerre pour la défense de Lille.

JEAN NOREL.

§

A la librairie Plon, on trouvera une intéressante et curieuse publication sur la guerre allemande en Belgique, la défense du pays et la période tragique qu'il dut traverser en 1914. L'auteur, ancien officier entré en religion, était à l'abbaye de Turnhout quand se produisit le conflit, et demanda à en sortir pour prendre part à la défense. De là le récit qu'il signa : Fr. Martial Lekeux, franciscain, commandant d'artillerie, et intitulé : **Mes cloîtres dans la tempête**. Sorti de son couvent, — avec la bénédiction du Provincial — M. Martial Lekeux, toujours costumé en moine, se dirige en hâte sur Liége où habitent les siens et contre lequel se porte l'effort de l'ennemi. Mais à un arrêt du train il achète une pipe et du tabac, — de suite repris par les habitudes du siècle. Fumant et pérorant, interrogeant les uns et les autres et surtout les soldats avec lesquels il se trouve, alors que des événements si graves s'accomplissent, il finit même par sembler suspect et c'est tout au plus s'il n'est pas pris pour un de ces espions qui fourmillaient alors. A Liège il peut reprendre des vêtements militaires, mais se trouve quand même appréhendé et conduit au bureau de la place où plusieurs le reconnaissent. Les Allemands attaquent et c'est un terrible bombardement des forts et de la ville; l'artillerie belge est médiocre à côté de la leur et une fois de plus la victoire est aux gros projectiles qui défoncent et démolissent tout. L'auteur rejoint un moment des troupes qui font une sortie, et c'est une boucherie horrible, qui laisse sur le sol des monceaux de cadavres. L'ennemi se trouve momentanément repoussé, mais il faut bientôt évacuer la ville. C'est le tableau poignant de la retraite avec les incidents, les péripéties, le désordre lamentable qui accompagnent en général une opération de ce genre. — On retrouve ensuite l'auteur dans un des forts d'Anvers, dont le siège commence. Je passe sur divers incidents que le volume rapporte, comme l'exécution d'un officier allemand condamné pour espionnage mais où l'on indique que cette pratique est imposée en Allemagne et que les officiers la tiennent à honneur. C'est ensuite un tableau effroyable du bombardement des forts de la ville, qu'assomment les monstrueux projectiles des Allemands. On sait que la cathédrale même fut atteinte et nous nous souvenons d'un curieux dessin exposé au Salon des *Artistes*

français il y a trois ou quatre ans et qui en montrait l'aspect lamentable après le siège.

De fait, des rues et même des quartiers entiers de la ville avaient été détruits, lorsque l'évacuation fut décidée. Les récits de l'époque ont dit ce que fut ce lamentable exode, le départ des troupes, la population, pauvres et riches, s'empilant dans des barques pour passer l'Escaut ; l'entassement misérable des hardes et des objets de ménage sur des carrioles que poursuivaient encore les projectiles de l'ennemi. Les dernières troupes, parmi lesquelles se trouve M. Martial Lekeux, finissent par évacuer la place et se dirigent vers la Hollande, toute proche. Au moment de passer la frontière, l'auteur se refuse à suivre ceux qui commandent et avec quatre hommes décidés à le suivre s'enfonce dans le pays de Waës, qu'occupent déjà les Allemands et où il faut des prodiges d'adresse et de ruse pour échapper. Le récit de cette course héroïque donne, du reste, un des chapitres les plus intéressants du volume. Un moment, les fugitifs se trouvent rejetés en terre néerlandaise, capturés, mais s'échappent, repassent la frontière et finissent par rejoindre le gros des forces belges retranchées sur l'Yser et qui barrent aux Allemands la route de Calais. Le récit de M. Martial Lekeux ne reprend qu'après les premières batailles et lorsque la ruée allemande a été arrêtée par l'inondation. C'est la longue guerre de siège qui commence, la lutte dans la boue, la destruction peu à peu de ce pays maritime où ne devaient rester à la fin que des décombres de villes et de villages parmi des lagunes qu'empestaient des cadavres allemands. Après de longs mois passés dans les lignes on envoie enfin en congé l'ancien religieux. Il gagne Paris, y tombe malade de fatigue et, à peine remis, a une altercation avec un fringant officier, après quoi il n'a plus que l'idée de regagner le front ; il y reste encore quelque temps, puis tout le contingent est relevé, — après seize mois de garde sur notre frontière, sur les derniers lambeaux du sol belge, que n'a pu atteindre l'ennemi.

On goûtera diversement ce livre, qui semblera peut-être bizarre à certains. Son auteur sorti d'une maison religieuse est toujours religieux, et c'est comme moine qu'il se bat, qu'il invoque et qu'il prie. Mais il a aussi son franc-parler, la blague belge, qui semble plutôt savoureuse, l'esprit matois et l'œil clair; il est tout désigné pour bien voir, pour apprécier. Mes *Cloîtres dans la*

tempête, ce sont ses idées, sa vie de moine qu'il poursuit sur le front et qui caractérisent un des côtés les plus curieux de l'âme belge, gardant énergiquement sa foi et toujours prête à la défendre comme le Fr. Martial Lekeux a défendu le sol envahi.

Avec une remarquable préface du général de Castelnau, le lieutenant-colonel Albert Carré a donné une curieuse publication sur **les Engagés volontaires Alsaciens-Lorrains pendant la guerre.** Certains avaient de suite passé en France malgré les risques de l'aventure; leur nombre atteignit 16.000; d'autres, 20.500 environ, mobilisés par l'Allemagne se rendirent prisonnniers, sur lesquels 1.650 s'engagèrent parmi les nôtres. D'autres prisonniers en Russie lors de la débâcle allemande arrivèrent à Brest dans l'enthousiasme général. Certains allèrent sur le front où ils se distinguèrent particulièrement ; mais le plus grand nombre fut envoyé en Afrique, prenant la place d'un contingent qui se trouva disponible pour le front. M. Albert Carré parle encore de l'arrivée à Besançon des Alsaciens échappés aux griffes du militarisme allemand et dont le nombre dépassait toutes les prévisions ; le dessinateur Hansi, — qui avait si abondamment caricaturé les Boches et qui, à la déclaration de guerre, n'eut que le temps de déguerpir, ainsi que son émule Zislin, etc... Le volume de M. Albert Carré, appuyé de nombreuses reproductions photographiques, offre de curieuses anecdotes et constitue une attachante lecture. — Hansi avait eu des difficultés avec les autorités allemandes et avait même été condamné à Colmar lorsqu'à la déclaration de guerre il vint s'engager parmi les nôtres, — au moment même du reste où l'on allait s'assurer de sa personne. Nommé interprète, il eut à interroger de nombreux prisonniers allemands, et un jour même, — le hasard a des ironies, — on lui amena un officier qui avait été chargé de son arrestation à Colmar. Hansi reconnut son homme et le hobereau se plaignant de se trouver mal logé il lui répliqua en souriant : « L'hospitalité qui vous a été offerte vaut celle que vous m'avez proposée à Colmar. » — L'officier regarda plus attentivement son interlocuteur, le reconnut enfin et tourna les talons sans mot dire. La leçon avait porté.

La préface du volume de M. X. Torau-Bayle : **Salonique, Monastir et Athènes**, est à retenir, car c'est sans doute la première fois qu'un essai est donné sur le rôle de l'Angleterre dans

la guerre qui éclata en 1914. L'auteur de cet essai établit que l'Angleterre avait depuis longtemps préparé, avec l'aide de ses colonies, une campagne contre l'Empire allemand dont la prospérité militaire et surtout commerciale lui portait ombrage. Elle fit ensuite durer le conflit, et après l'échec des Dardanelles, — dont elle fut surtout responsable par l'incapacité du commandement, — ne nous suivit qu'à contre-cœur à Salonique où elle entrava surtout les mouvements du général Sarrail jusqu'à ce que l'heure sonnât d'une déconfiture générale de l'ennemi.

M. Torau-Bayle, après avoir parlé de la situation en Orient en octobre 1915, s'occupe de la rupture du traité d'alliance gréco-serbe et de l'écrasement de la Serbie dont les forces se trouveront presque détruites par les Austro-Allemands. Le traité d'alliance serbo-grecque, ayant été rompu qui garantissait l'intégrité des territoires, l'invasion bulgare devait descendre presque jusqu'aux portes de Salonique. On parle cependant de l'Albanie, de l'occupation italienne et de la politique des co-alliés ; de la création des bases navales de Corfou et de Céphalonie, ainsi que de notre arrivée à Salonique. Le volume relate ensuite la trahison grecque au fort de Rupel, l'ultimatum diplomatique qui imposa au roi Constantin la démobilisation de ses troupes, les opérations qui devaient faciliter la mobilisation roumaine, la trahison de Sérès, la base navale de Salamine, la révolution grecque à Salonique, et le triumvirat Venizelos-Coundouriotis-Danglis sur qui l'on publiait récemment de si curieux détails. On parle de l'influence diplomatique pendant l'offensive de Monastir, enfin des négociations entreprises directement avec le roi Constantin, qui joue naturellement un assez vilain rôle dans cette histoire, de l'ultimatum des alliés, du guet-apens d'Athènes (1er déc. 1916) qui reste une des plus tristes pages de cette longue histoire, des intrigues russes et anglaises en faveur de Constantin, de l'offensive du printemps 1917 enfin, et comme épilogue, de la mission en Grèce de M. Jonnart, de la déposition de Constantin et de l'offensive victorieuse de 1918. — Le livre en somme vaut d'être retenu. Il intéresse par les faits qu'il relate, qui se trouvent souvent compléter et éclaircir ce que nous savions déjà. L'expédition de Salonique est un curieux épisode de la grande guerre et qui devient plus curieux encore à mesure que s'éclaircissent les faits, qu'on peut apprécier le rôle de cha-

cun et quel fut le gâchis politique dont souffrirent les Alliés, avec les intrigues toujours renouvelées de l'Angleterre.

CHARLES MERKI.

À L'ÉTRANGER

Italie.

L'activité réformatrice de M. Mussolini. — L'article que M. de Ambris a publié dans le *Mercure* n'a (il fallait bien s'y attendre) nullement satisfait les fascistes. *La Rassegna italiana*, que dirige M. Tommaso Sillani, fait, dans son numéro de février, de violents reproches à M. de Ambris.

M. de A..., y est-il dit, pouvait se dispenser de diffamer son pays, comme il vient de le faire en terre étrangère. Il se laisse entraîner par la passion à des affirmations si erronées que celles-ci, répandues par un organe aussi autorisé (*autorevole*) qu'est la revue française bien connue, peuvent porter un grand préjudice à cette Italie qu'il prétend aimer, et qui est aujourd'hui très dignement représentée par les hommes qu'il attaque, *puisque aujourd'hui le fascisme, c'est l'Etat.*

Nous n'entrerons pas dans le détail des critiques adressées au député syndicaliste italien.

Honorable De Ambris, conclut l'article, quand on n'a pas de cœur pour comprendre, qu'on ait au moins un cerveau pour se taire !

Et, mon Dieu, c'est à peu près le raisonnement qu'on tient actuellement à tous ceux qui ne pensent pas comme les amis de M. Mussolini. Il faut se taire ; ou bien, si on parle, cela ne peut être que pour soutenir le dictateur et justifier son action... Cela me rappelle le geste d'un de mes amis italiens que je rencontrais récemment dans un restaurant d'une grande ville lombarde : « Avant toutes choses, me dit-il, et pour ne pas être inquiétés, sortons notre bon *Popolo d'Italia* ; mettons-le bien en vue à côté de nos couverts, et ce sera le meilleur moyen d'avoir la paix. »

On ne saisit pas très bien l'état d'esprit des fascistes, qui, maintenant qu'ils sont arrivés au pouvoir, devraient au contraire se montrer moins agressifs, bonshommes même. Un des rares journaux italiens qui actuellement osent critiquer ouvertement les procédés du gouvernement fasciste, le *Corriere della Sera*, déplore qu'il n'y ait pour ainsi dire plus de liberté de penser en

Italie. Le sénateur catholique Crispolti ayant dit à Turin « qu'une critique honnête et loyale était la condition unique pour qu'on puisse croire à la sincérité de nouvelles adhésions bruyantes », le *Corriere* ajoute :

Que M. Mussolini ne néglige pas un semblable avertissement, qu'il le considère au contraire comme un des plus amicaux qui puissent lui être adressés. Car c'est seulement en écoutant de telles paroles qu'il pourra éviter des erreurs qui seraient fatales à la nation et à lui-même. Qu'il soit l'implacable chirurgien qui nous guérisse de nos blessures ; mais qu'il ne pense pas condamner le peuple italien à vivre pendant de longues années dans la triste enceinte d'une maison de santé.

Ainsi parle, avec tristesse et découragement, le grand journal libéral de Milan. Et en parlant ainsi, il songe à l'apostrophe que M. Mussolini lança aux ennemis du fascisme, le 7 mars, quand il se rendit, solennellement, au ministère des Finances pour soumettre à son collègue le budget des Affaires Etrangères. Entouré de soldats bien armés, il s'exprima ainsi :

Pourquoi tous ces soldats ? Pour démontrer que le gouvernement est solidement appuyé. Je déclare que je veux gouverner, si cela est possible, avec l'assentiment du plus grand nombre de mes concitoyens ; mais en attendant que cet assentiment existe, je réunis le maximum de régiments disponibles. Car il peut arriver que la force fasse naître cet assentiment ; et en tout cas, si cet assentiment venait à manquer, *il y a la force.*

Il n'est pas possible d'être plus clair.

M. Mussolini ne laisse passer aucune occasion d'avertir ses ennemis ; il a autour de lui des bataillons qui lui sont dévoués jusqu'à la mort ; et c'est avec emphase qu'il a, tout récemment, à la clôture des travaux du Grand Conseil Fasciste, proclamé qu'il y aurait encore de beaux lauriers à conquérir pour les chemises noires.

Faut-il dire qu'on a parfois l'impression que ces menaces sont de pure forme, destinées peut-être à tenir toujours en éveil l'esprit de sacrifice des fascistes, et à décourager ses ennemis de toute tentative insurrectionnelle ? Car, à l'intérieur, M. Mussolini fait œuvre positive, et même œuvre de conciliation.

Œuvre positive : les réformes qu'il a faites depuis bientôt cinq mois qu'il est au pouvoir sont innombrables ; aidé de ses conseillers et de ses ministres, il recherche partout les économies à

réaliser ; avec l'autorité que lui a donnée la révolution de novembre, il était le seul qui pût imposer au corps gangrené des cheminots une épuration sérieuse ; pour qui a connu la « Babel des Transports » et l'omnipotence du Syndicat des employés de chemins de fer, c'était une œuvre presque irréalisable. Or les protestations se sont vite calmées : tout le monde considère maintenant la chose comme naturelle et respire ; le trou immense va être à peu près comblé. N'aurait-il fait que cela que déjà M. Mussolini aurait rendu à son pays un grand service.

En outre le Dictateur manœuvre non sans habileté entre les partis ; il s'agrège les uns et dissocie les autres. Il s'est allié aux nationalistes, et cela a fait beaucoup de bruit. Trois nationalistes, le ministre Federzoni, le député Dudan et M. Maraviglia font partie du Grand Conseil Fasciste. Peut-être cette union donne-t-elle au Ministère fasciste un caractère trop accusé ; mais il fallait bien que M. Mussolini s'entourât de tout ce qui dans les anciens partis conservateurs avait un peu de vitalité. En faisant cela, en créant un grand parti « national fasciste », il a réduit à sa plus simple expression l'opposition qui pouvait lui venir des partis de droite, et il a en même temps jeté un certain désarroi dans les groupes libéraux, qui ne savent trop que devenir, et cherchent en vain à retrouver leur équilibre ; depuis qu'ils n'ont plus la plateforme de Montecitorio, ils sont décontenancés ; c'est maintenant qu'ils se sentent très éloignés de leurs anciens électeurs. L'interview donnée par M. Salandra à M. Vettori, rédacteur en chef du *Giornale d'Italia*, est l'image de cette indécision libérale. S'il se produit un accord entre libéraux et fascistes, comme le souhaitent certains journaux italiens, ce sera entièrement au profit des fascistes.

M. Mussolini est beaucoup plus préoccupé du parti populaire, mieux organisé que tout autre. N'est-ce pas pour lui plaire qu'il a pris cette décision énergique de séparer nettement le fascisme de la franc-maçonnerie ? Le *Corriere d'Italia* fut un des quotidiens qui approuvèrent le plus ouvertement cette tendance nouvelle. Cependant Don Sturzo semble faire de nombreuses réserves sur une entente possible entre les populaires et les fascistes. D'autres membres du parti populaire sont très « collaborationnistes ». La crise existe donc, chez les catholiques, comme chez les libéraux. Et il est possible que, tout en combattant les méthodes

de gouvernement de M. Giolitti, M. Mussolini arrive aux mêmes résultats que lui, décomposant les anciens partis et créant autour du noyau fasciste un grand parti dévoué à sa personne et à ses idées. Il est difficile de faire des pronostics. Nous en sommes à la période critique, mais le Dictateur étant décidé à garder le pouvoir, il est évident que les partis s'accommoderont assez vite du nouvel état de choses.

Au fond, l'évolution des partis reste au second plan. Ce qui excite l'intérêt général en ce moment, c'est l'activité réformatrice de M. Mussolini, c'est sa politique extérieure ; c'est aussi sa politique coloniale. Les succès militaires remportés en Tripolitaine ont rappelé aux Italiens qu'ils avaient une colonie, et que M. Nitti et ses successeurs l'avaient un peu négligée. Il n'est pas inutile de noter que ce regain d'activité coloniale coïncide avec la publication d'articles tendancieux sur le rôle important joué par les émigrés italiens en Tunisie et même en Algérie (cf. trois articles récents du *Giornale d'Italia*). Il ne faut pas s'en étonner outre mesure, car c'est un nationaliste, M. Federzoni, qui est à la tête du ministère des Colonies, et un nationaliste qui n'a jamais caché ce qu'il pensait du futur rôle méditerranéen de l'Italie.

En même temps on a réorganisé l'armée, avec le souci d'avoir, même en temps de paix, des effectifs importants ; le raisonnement est le suivant : « Nous avons mobilisé pendant la dernière guerre 65 divisions ; il ne sera pas excessif d'en avoir en temps de paix au moins 30 de prêtes. » Sur ce terrain encore, les réformes positives de M. Mussolini contrastent avec l'activité brouillonne de M. Nitti qui n'avait réussi qu'à détruire toute discipline dans les casernes.

Ce qu'il y a de plus notable dans l'œuvre du cabinet fasciste, c'est la sagesse de sa politique extérieure. L'ancien directeur du *Popolo d'Italia* devint très conciliant, à peine avait-il franchi le seuil du palais de la Consulta. Que comportèrent en effet les séances de la dernière session parlementaire (d'ailleurs très brève et vide de discours) ? La ratification des accords de Washington pour la réduction de la marine de guerre, des accords commerciaux signés avec la France, l'Espagne, la Tchécoslovaquie, et surtout celle du traité de Santa Margherita ; en sorte que les relations entre l'Italie et la Yougoslavie sont devenues presque cordiales. Les tendances de Mussolini, directeur du *Popolo d'Italia*,

semblaient belliqueuses ; celles de Mussolini, ministre des Affaires étrangères, sont pacifiques ; il rêve de jouer un rôle de médiateur dans les grandes affaires internationales qui, sur le Rhin ou en Orient, retiennent l'attention des Ministres Alliés.

Il a même été assez souvent question d'un rapprochement intime entre la France et l'Italie au cours de ces dernières semaines. Il y a eu des confirmations et des démentis. Si M. Barrère, dit-on, se prodigue depuis quelque temps en réceptions et en dîners, contrairement à ses habitudes, c'est qu'il espère faire signer à son gouvernement un pacte fructueux. De même on commente favorablement la « mission » du sous-secrétaire d'Etat Siciliani à Paris. Mais il n'est pas de problème plus délicat que celui des relations franco-italiennes ; les commentaires de la *Stampa*, de la *Tribuna*, de *l'Idea Nazionale*, et de beaucoup d'autres journaux doivent nous rendre sceptiques. Si le gouvernement français arrive à des accords économiques précis, ce sera déjà beaucoup. Une alliance politique semble encore très lointaine (1).

Les problèmes les plus variés se présentent donc à l'esprit de M. Mussolini. Il est indéniable qu'il met à résoudre la plupart d'entre eux une bonne volonté et une rapidité qui stupéfient les députés. Il a pris sa tâche au sérieux, et il use largement des « pleins pouvoirs » qu'on lui a donnés. Il veut faire des économies dans tous les domaines : il a même failli faire supprimer la vénérable Académie de la Crusca et la Direction Générale des Beaux-Arts ! Il est animé d'un zèle ardent de réformateur. La *Gazzetta Officiale* est pleine de décrets de toute nature, gros de conséquences et hardis dans leur nouveauté. Quelle différence avec le placide travail parlementaire : ici, c'est la montagne qui accouche d'une souris ; là, ce serait plutôt la souris accouchant d'une montagne !

D'ailleurs même ceux qui ont accueilli avec mélancolie l'arrivée de M. Mussolini au pouvoir reconnaissent déjà, malgré les nombreuses critiques qu'ils lui adressent, les services qu'il rend à son pays. Cet ancien révolutionnaire remet de l'ordre dans une maison qui, jusqu'au mois de novembre 1922, était fort désordonnée.

COELIO.

(1) Cf. sur l'état d'esprit de la majorité des Italiens l'article de M. G. Bevione : *La Crisi europea* (Rivista d'Italia, février 1923).

§

Pays Arabes.

Le mouvement arabe. — Les événements se rapportant au mouvement arabe prennent de l'allure. Des délégués de tous les pays arabes : Hedjaz, Yémen, Assir, Syrie, Palestine, Mascat, Nejd, dûment autorisés par leur pays, viennent de tenir à Londres une réunion qui a duré une quinzaine de jours. Les discussions échangées se sont passées sous la présidence de Lord Curzon. Le but de ces diverses délégations a été nettement posé dès le début : la Fédération de tous les pays arabes en un seul Etat : la Nation Arabe.

Les dissensions entre Arabes et tribus sédentaires ou nomades tendent à disparaître. L'inimitié séculaire, qui séparait jusqu'à présent le roi du Hedjaz de l'Emir Yahia, maître du Yémen, fond comme neige devant la chaleur de ce nationalisme arabe renaissant. Il y a certes partout des divergences, mais tout est considéré comme secondaire devant l'immense tâche d'union fraternelle de la race dont le souffle est tellement ravivé que tout s'efface devant lui chez ces peuples impulsifs.

Rien n'a encore transpiré de ces réunions ; des accords sont finalement intervenus.

Une chose est certaine ; l'influence anglaise s'est encore une fois manifestée durant tout le cours des débats, et l'impression emportée par les délégués arabes a été que l'Empire Britannique prête une oreille favorable à la demande des nationalistes arabes, et, ce qui est mieux, qu'il est tenu responsable d'aider de tout son concours à la réalisation de l'Union arabe, de par les garanties et assurances qu'il leur a fournies, dans ses négociations avec eux pendant la guerre, particulièrement en la personne de Hussein Ier, roi du Hedjaz, en promettant aux pays arabes une indépendance complète. Nous trouvons dans le *Daily Mail* du 14 mars l'une des premières clauses de leurs accords :

> Tâcher par tous les moyens légaux et constitutionnels de s'assurer de l'indépendance entière et de l'union étroite des peuples arabes habitant la Syrie, la Palestine, l'Iraq (Mésopotanie) et le Hedjaz, l'Yémen, l'Assir, et le Nejd et Mascat.

Dans la presse française on semble faire la sourde oreille à ces appels de plus en plus renforcés, et qui empruntent maintenant les voies diplomatiques pour s'imposer à l'attention de l'Europe

Les délégués sont d'accord sur un point essentiel : Confédération Nationale, garantissant l'union de tous les Pays arabes ; mais aussi autonomie de ces mêmes Etats dans la limite des intérêts régionaux.

Enfin l'application des principes les plus modernes à l'Union Nationale, avec une décentralisation aussi large que possible pour les intérêts économiques.

Que va-t-on faire ?

L'attitude de l'Angleterre est évidente. Quant à la France, va-t-elle continuer à se tenir à l'écart de ce mouvement débordant, le combattre secrètement, ou bien en profiter, au contraire, pour sauvegarder ses intérêts en Orient ? Un avenir prochain nous le révélera.

Formons un vœu. Que les Arabes n'oublient pas leur affinité de race avec la civilisation française, et qu'ils en tiennent compte, avant tout, dans leurs essentielles réalisations. C'est la seule renaissance qui puisse faire d'eux une grande nation moderne.

NAOÛM.

§

Russie.

LE CATHOLICISME ET LA RUSSIE. — Le procès de l'archevêque catholique de Petrograd, Mgr Cieplak, et de 15 autres membres du clergé catholique en Russie, condamnés à des peines sévères par la « justice » bolchevik, ont de nouveau attiré l'attention de l'opinion publique du monde entier sur la situation de l'Eglise en Russie rouge, en général, et de l'Eglise catholique en particulier.

Pour une meilleure compréhension du problème, je dois faire une petite excursion dans l'histoire religieuse de la Russie.

La division de la population de l'ancienne Russie, au point de vue confessionnel, correspond, dans une certaine mesure, à sa division nationale, les Grands-Russiens, les Ukrainiens et les « Belorouss » (Blancs-Russiens) sont, dans leur majorité écrasante, orthodoxes ; la majorité des Juifs professent le judaïsme ; les Polonais et les Lithuaniens sont catholiques ; les Arméniens appartiennent à l'église gréco-arménienne ; les Georgiens son orthodoxes ; les Lettons, les Esthoniens et les Finlandais sont en majorité protestants ; les Tatares de la Volga et de la Crimée, de même que les Kirghizes, les Bachkires, etc., sont musul-

mans ; parmi les Kalmouks, les Bouriates, etc., on trouve beaucoup de bouddhistes. On peut dire que toutes les religions sont représentées sur la grande plaine de la Russie européenne et de la Sibérie.

Jusqu'au mois d'avril 1905, quand a été publié le premier oukase proclamant la liberté des croyances religieuses, la Russie ne connaissait pas une tolérance parfaite en cette matière et l'Eglise orthodoxe, étant une institution officielle, « convertissait » souvent les non-orthodoxes au moyen de mesures policières. C'est surtout dans les régions de l'ouest de la Russie que ces mesures étaient appliquées le plus sévèrement, c'est-à-dire là où l'orthodoxie se trouvait devant l'opposition et la concurrence du catholicisme.

La rivalité entre les deux Eglises dans l'ouest et le sud-ouest de la Russie date de plusieurs siècles. Tant que la Pologne catholique constituait un Etat indépendant et pouvait exercer, dans ses régions, sa pénétration politique, l'Eglise orthodoxe s'y montrait souvent impuissante devant la propagande romaine et, au XVIe siècle, la population orthodoxe de la Russie de l'Ouest (lithuanienne, blanche-russienne et ukrainienne), y compris le clergé, subissait une forte influence catholique, sous forme de l'*ouniatstvo* (*unia*), confession intermédiaire entre l'orthodoxie et le catholicisme, et qui reconnaissait d'une part les rites de l'Eglise Orientale, de l'autre, l'autorité du Pape. Les « Uniates » étaient devenus l'objet d'une lutte acharnée entre l'orthodoxie et le catholicisme. Après le partage de la Pologne entre les trois Empires, le gouvernement russe s'était mis à convertir les « Uniates » de vive force ; la police leur interdisait de fréquenter les églises catholiques, allait jusqu'à leur enlever leurs enfants pour les élever dans l'orthodoxie.

Après la publication de l'oukase du 17 avril 1905, beaucoup de ces orthodoxes involontaires et fictifs sont retournés à leur religion. En 1910, l'ober-procureur du Saint-Synode le constatait dans un rapport officiel, où l'on lisait ce qui suit :

Depuis que la tolérance religieuse existe en Russie, l'Eglise orthodoxe a perdu beaucoup d'adeptes. D'après les informations de la direction centrale du Saint-Synode, la plupart de ceux qui abandonnent l'Eglise Orthodoxe ne tarde pas à embrasser soit la religion catholique, soit la religion mahométane, soit la religion protestante.

Le plus grand gain a été du côté du catholicisme : sur 218.209 personnes qui, suivant les données officielles, avaient abandonné l'orthodoxie dans une période de 2 ans et demi, du 17 avril 1905 jusqu'en décembre 1907, 170.936 personnes avaient passé à la religion catholique (ce chiffre ne se rapporte qu'à 9 évêchés de la Russie du Sud-Ouest (Ukraine Occidentale) et est inférieur à la réalité).

L'ober-procureur du Saint-Synode donnait aux pertes subies par l'Eglise orthodoxe l'explication suivante :

La raison principale et générale de cette apostasie des masses consiste dans le fait que, même avant le 17 avril 1905, la majorité de ces masses n'appartenait à l'Eglise orthodoxe que formellement et continuait à donner sa foi à une autre religion, souvent à celle de ses pères.

Les victoires du catholicisme nous apparaissent comme d'autant plus importantes que l'Eglise orthodoxe avait, à cette époque, derrière elle, l'appui de tout un Etat très puissant.

A côté de l'influence que le catholicisme russe avait conquise parmi les éléments populaires, il faut enregistrer celle que, depuis longtemps, il savait avoir dans les milieux de la haute société d'une part et de la haute pensée d'autre part. Depuis l'époque d'Alexandre Ier le catholicisme avait en Russie des adeptes parmi les éléments de la haute aristocratie. Quant à la haute pensée philosophique et religieuse en Russie, le catholicisme y sut remporter deux victoires vraiment intéressantes : une dans la première moitié du XIXe siècle, sous Nicolas Ier, dans la personne du remarquable penseur russe Pierre Tchaadaev, et une autre à la fin du même siècle, sous Alexandre III, dans la personne de Vladimir Soloviev, un des plus grands philosophes que la Russie ait connus (1).

On voit qu'avant la révolution de 1917, l'Eglise catholique avait déjà des attaches solides dans les différentes sphères du monde russe. La révolution de mars 1917 apporta à la Russie la réalisation la plus complète du principe de la liberté de conscience religieuse et, par cela, a ouvert un vaste champ d'action à l'Eglise catholique comme à toutes les églises, en général. Mais, en même temps, la révolution de mars 1917 a fortifié les positions

(1) J'ai donné un résumé des idées de Tchaadaev et de Soloviev dans mon livre, *La Russie et l'Europe* (Paris, 1917, chez E. Flammarion).

morales de l'Eglise orthodoxe qui a cessé d'être une organisation gouvernementale et est devenue une véritable association libre de fidèles avec un chef suprême, — le patriarche, — à sa tête. Dans ces conditions, la rivalité spirituelle entre l'orthodoxie et le catholicisme en Russie aurait pu prendre des formes très intéressantes. Mais le coup d'Etat bolcheviste a dévié l'évolution de l'Eglise et l'a mise de nouveau dans des conditions défavorables et anormales. Ayant proclamé, dans leur « loi fondamentale », la liberté de conscience religieuse, les bolchéviks ne tardèrent pas à violer ce principe comme tous les autres principes libéraux, démocratiques et socialistes. J'ai déjà eu l'occasion de parler dans le *Mercure* des persécutions contre l'Eglise en Russie rouge et je n'ai pas besoin d'y revenir dans le présent article. Je dirai seulement que le nombre total des ecclésiastiques (évêques et prêtres) fusiliés par la Tché-Ka dépasse 1.200 personnes. Ce sont, sauf quelques rares exceptions, des membres du clergé orthodoxe, parce que jusqu'à ces derniers temps la terreur bolcheviste ne visait que l'Eglise orthodoxe, et les autres confessions n'en souffraient que dans une mesure infime.

Cette absence de toute égalité devant l'oppression ne pouvait ne pas produire une très forte impression sur les orthodoxes. Ils arrivaient à la conviction que leur Eglise était particulièrement haïe par les gouvernants bolcheviks comme une église *nationale* et le sentiment religieux outragé se confondait avec une forte et juste rancune patriotique. Le caractère extrêmement aigu qu'a pris, sous le bolchevisme, le courant antisémite dans tous les milieux russes s'explique, dans une grande mesure, par ce fait que l'Eglise israélite n'a pas été aussi persécutée par les bolcheviks que l'orthodoxie.

La même rancune se manifestait contre le catholicisme, parce que, je le répète, jusqu'à ces derniers temps, les églises catholiques et le clergé romain en Russie avaient trouvé chez les bolcheviks beaucoup plus d'indulgence que les églises et les ecclésiastiques orthodoxes. Les orthodoxes étaient prêts à soupçonner l'Eglise romaine de vouloir exploiter la situation malheureuse de sa sœur orthodoxe sous le régime bolchevik pour tirer de ses malheurs un avantage égoïste. Des bruits très malveillants se répandaient en Russie, selon lesquels un accord secret aurait été conclu entre la curie romaine et les dirigeants des Soviets qui auraient assuré

aux catholiques la possibilité d'une libre propagande en Russie. Ces bruits s'appuyaient sur ce fait curieux que parmi les communistes étrangers attachés au service du gouvernement bolchevik et de la IIIme Internationale se trouve un catholique pratiquant, ancien officier français M. Pascal, dont on raconte qu'il nourrit un étrange rêve d'alliance entre le bolchevisme et le catholicisme qui aurait pour résultat la création d'un monstre bolchevico-catholique ou catholico bolchevik.

La conférence de Gênes où s'était produite la fameuse rencontre amicale entre Tchitchérine et un prélat catholique qui poussa cette amitié jusqu'à trinquer publiquement avec le commissaire soviétique responsable dans la même mesure que les autres membres du gouvernement bolchévique des honteuses persécutions contre l'Église orthodoxe ne pouvait que donner une nouvelle force aux soupçons des orthodoxes. La presse anti-bolchévique attaqua violemment les catholiques et la papauté, les rendant responsables du geste vraiment déplacé de l'archevêque de Gênes. De nombreuses protestations sortirent des milieux orthodoxes de l'émigration russe. Dans les réunions tumultueuses du clergé et des fidèles de l'Eglise russe à l'étranger on attaqua et même on insulta l'Eglise catholique, dont un haut dignitaire s'est permis de communier avec un représentant de l'indigne régime de la terreur. L'Eglise romaine et son influence en Russie en reçurent un coup d'autant plus terrible que ce coup leur a été porté par la main imprudente d'un des plus hauts représentants de cette Eglise, dans la personne de l'archevêque de Gênes. Dans les milieux orthodoxes commença à se répandre la conviction profonde qu'un pacte honteux avait été signé à Gênes entre les bolchéviks et les catholiques et que le pouvoir suprême de l'Eglise romaine aurait promis aux bolchéviks son concours sur le terrain de la diplomatie internationale en échange de la liberté de propagande et de prosélytisme que les bolchéviks auraient garanti en Russie aux catholiques.

Dans cette atmosphère de suspicion, même les actes généreux étaient interprétés d'une façon malveillante. Par exemple, lorsque, après la conférence de Gênes, les catholiques ont reçu des Soviets l'autorisation d'envoyer en Russie une mission philanthropique pour secourir les enfants affamés, beaucoup d'orthodoxes inclinaient à voir dans cette mission une œuvre de propagande antiorthodoxe faite avec l'appui des bolchéviks.

Si on prend en considération tout cela, on ne s'étonnera aucunement de l'impression qu'a produite dans les milieux orthodoxes le procès de l'archevêque Cieplak. Pour beaucoup d'orthodoxes, ce procès, et les peines sévères auxquelles il a abouti, sont un véritable soulagement moral. Non dans ce sens qu'ils se réjouiraient de la condamnation des prêtres catholiques, mais parce que cette brutale offensive du gouvernement bolchevique contre l'Eglise catholique détruit la pénible impression qu'avaient produite les événements antérieurs et met fin à la malheureuse légende d'un accord secret entre les tyrans rouges et les chefs du catholicisme.

L'Eglise catholique, par la condamnation de ses serviteurs en Russie rouge, est mise sur un pied d'égalité avec l'Église orthodoxe, parce que l'égalité devant les persécutions et les souffrances est souvent la plus appréciée par ceux qui souffrent. Et si la réalisation du rêve de Tchaadaev et de Soloviev sur l'union des deux Eglises se réalise jamais, ce n'est pas l'archevêque de Gênes, qui a trinqué avec Tchitchérine, mais les prêtres catholiques condamnés à mort par le tribunal rouge à Moscou qui auront contribué à cette union.

G. ALEXINSKY.

VARIÉTÉS

Le Cas Russell. — Si la loi anglaise, jalouse gardienne des vertus nationales, veille pudiquement à ce que l'adultère soit banni du théâtre et du cinématographe, elle donne au public une large compensation en laissant à la presse le soin d'étaler avec art et minutie les comptes-rendus des procès de divorce. La vie privée des parties en instance devient aussi publique qu'une séance à la Chambre des Communes, et les secrets d'alcôve les plus intimes sont tirés à des millions d'exemplaires pour l'édification de la jeunesse et la consolation de la vieillesse... La loi anglaise est vraiment la plus précieuse continuatrice des traditions naturalistes et les mânes de Flaubert, de Zola et de Mirbeau doivent tressaillir d'aise en célébrant ses bienfaits.

En France, nous avons eu *la Garçonne;* en Angleterre nous avons eu « le cas Russel », qui depuis sept mois a passionné la curiosité publique à un degré inimaginable. Ce cas extraordinaire, invraisemblable même, jette une étrange lumière sur les mœurs d'après-guerre, et, dans la « tranche de vie » qu'il nous offre,

nous montre un type saisissant de la femme moderne, indépendante et cynique. Il vaut la peine d'être conté par le détail, car aucun roman n'en peut égaler la crudité savoureuse.

En 1918, le jeune John Russel, âgé de 22 ans, fils de Lord Ampthill et descendant d'une illustre lignée d'ancêtres, parmi lesquels on compte des généraux, des amiraux, des politiciens comme le fameux Thomas François Russell, duc de Bedford, et une des lumières du parti libéral anglais dans la première moitié du XIXe siècle, ce jeune homme, donc, officier de la marine royale, fit, selon la bonne et saine coutume britannique, un mariage d'amour avec Miss Christabel Hart, qui était, bien entendu, la fille d'un colonel décédé. Christabel, qui avait quelques mois de plus que son jeune mari, symbolisait à merveille la « féministe », pour ne pas dire la « garçonne », puisque ce terme est pris aujourd'hui dans un sens péjoratif. Grande, svelte, souple et jolie, elle ne connaissait d'autre règle et d'autre morale que son bon plaisir. Elevée par une mère toujours en extase devant elle, ayant habité pendant deux ans à Paris, au Quartier Latin, où elle étudiait « les arts », elle avait, très jeune, jeté son bonnet, non point par-dessus les moulins, mais par-dessus la barrière des sexes, qu'elle semblait ignorer complètement.

L'homme, pour elle, n'était qu'un camarade, avec lequel on peut, sans le moindre inconvénient, sortir le jour, sortir le soir, sortir la nuit. Pour Christabel Hart, atteinte de la « bougeotte rythmée », l'homme n'est autre chose qu'un partenaire pour la danse, une machine à tango ou à fox-trott. Quant à l'accouplement qu'évoquent ces dances, qu'est-ce que ça lui fait? Son ignorance en matière d'amour atteint aux limites du sublime. Elle croit, cette chaste jeune fille qui se prête avec délices aux frôlements des dancings, qu'un baiser sur la bouche a des propriétés créatrices et qu'un enfant peut naître du contact de deux lèvres. Elle demande à sa mère quelle magique vertu peut bien avoir une alliance, puisque la maternité récompense ou plutôt afflige les femmes qui la portent. C'est fantastique, mais c'est l'exacte vérité.

Bref, cette vierge et demie accepte, après bien des hésitations, d'épouser le bon géant, — il mesure 1 mètre 86 et chausse du 49, — qui brûle pour elle des feux les plus sacrés et les plus ardents. Le mariage a lieu sous la condition expresse que le ménage n'aura point d'enfants et s'abstiendra, par conséquent, des moyens

séculaires dont la pauvre humanité se sert pour en avoir. Le jour des noces, les deux époux vont au théâtre, se couchent bien tranquillement et s'endorment. A trois heures du matin, la jeune mariée se réveille et dit à son austère conjoint : « Ça n'est donc que ça le mariage...? » Celui-ci, très loyal, lui répond qu'il n'a pas oublié sa promesse de ne prendre aucun risque pour donner des enfants à sa femme, et un sommeil angélique déverse à nouveau sa paix bienfaisante sur les hôtes originaux de la chambre nuptiale.

Puis, peu à peu, Mrs Russell subit la loi commune. De vagues tendresses s'emparent d'elle et le bois dont elle est faite semble s'échauffer un peu. Des baisers et des caresses délicates la rapprochent de son mari, à qui elle envoie, quand il est loin d'elle, des lettres passionnées où elle l'appelle « mon vieil ange », ce qui est infiniment symbolique. La vie conjugale se poursuit avec des « crescendos » et des « diminuendos ». Quand l'aimable gamme des premiers fait entendre sa sympathique résonance, le mari s'efforce de connaître enfin sa femme, au sens biblique du mot. Rien à faire. Une implacable volonté l'arrête à temps, et cette volonté n'est pas la sienne. Le caractère des époux s'aigrit. John Russell a quitté la marine royale. Il faut vivre et Mrs Russell se lance dans les affaires. Elle trouve des capitaux et fonde à Curzon Street une maison de couture, à laquelle son énergie donne vite une prospérité qui ne fait que s'accroître. Elle travaille le jour et elle danse la nuit. Pas avec son mari bien entendu, qui ignore tout ou presque tout des voluptés de Terpsichore. Elle danse n'importe où, avec n'importe qui et elle rentre chez elle n'importe quand. Et pendant ce temps-là, le descendant du duc de Bedford attend mélancoliquement son insaisissable Christabel, qui préfère à son « home » les élégantes garçonnières du « West End ». Un beau jour, en revenant de Paris, elle lie, dans le train, connaissance avec un fils d'Israël, M. Mayer, très versé dans les grosses affaires et qui lui prodigue ses conseils désintéressés. Elle va chez lui, et, dit-on, prend même un bain dans son appartement; mais les Anglais sont si propres qu'il n'y a pas lieu de s'étonner de cette macération. Et John Russell attend toujours que sa femme se jette convenablement dans ses bras. Celle-ci le repousse avec une répugnance marquée et c'est un désespoir pour elle que d'aller passer le 18 octobre 1920, un week-end, à la campagne,

où elle devra partager le même lit que son mari, car, bien entendu, ils faisaient depuis longtemps chambre à part. Pendant ce week-end, pourtant, des « relations partielles », pour employer l'expression anglaise, prirent place... et c'est là le point culminant de l'affaire.

Puis, la même existence suivit son cours normal ou plutôt anormal. Mrs Russell dispensait des robes coûteuses, le jour, et foulait avec frénésie, le soir, au bras de cavaliers innombrables, le parquet des dancings; Mr Russell tournait ses longs pouces et se lamentait. Il prenait çà et là quelques distractions, et éprouvait un plaisir particulier à s'habiller en femme, pour s'auto-suggestionner, probablement. Il avait, dans sa garde-robe, une collection de bas de soie et de costumes féminins, qu'il porta à quelques bals costumés. On pouvait fredonner en le voyant la chanson populaire de Fragson :

> Ah, les grandes femmes,
> Tant plus que c'est grand, tant plus que c'est joli !

Mais tout cela n'avançait pas les choses, et pourtant les choses étaient avancées plus qu'on ne le croyait.

Un jour du mois de juin de 1921, Mrs Russell alla voir une diseuse de bonne aventure, qui s'intitule pompeusement « experte psychologue ». Horreur et stupéfaction ! Cette vénérable dame, à qui des vibrations occultes l'ont révélé instantanément, apprend à sa cliente qu'elle est enceinte de sept mois et demi. Vous concevez le trouble de celle-ci, qui au bout de quelques jours va trouver un docteur qui confirme sans hésitation le verdict de la pythonisse. — « Mais c'est impossible, objecte Mrs Russell, puisque je n'ai eu aucune relation sexuelle avec mon mari. » Le médecin examine sa peu banale cliente et constate avec surprise qu'elle est vierge, tout en étant enceinte ! « Me voilà comme la Vierge Marie », s'exclame Mrs Russell, qui est loin d'être ravie de cette immaculée conception.

Comment annoncer cette miraculeuse nouvelle à son mari, qui sait mieux que personne qu'il ne peut être pour lui question de paternité ? Mrs Russell est une femme de ressources... « Vous êtes somnambule, dit-elle à celui-ci. Vous m'avez prise une nuit où vous étiez dans un état de sommeil somnambulique et je ne me suis pas réveillée. » Et voilà. C'est aussi simple que cela ! Le

bon Russell, subjugué par sa femme, commença à se dire que c'était, après tout, fort possible; puis à la réflexion devint fort incrédule. Christabel lui persuada ensuite que des relations trop proches les avaient unis lors de ce fameux week end du 18 octobre... Mais, cette fois, John Russell ne voulut rien savoir. Après un échange de lettres aigres-douces avec sa femme et après avoir pris conseil de ses parents, à qui il avait fait confidence de l'anomalie de ses effusions conjugales, il pensa sérieusement à obtenir l'annulation de son mariage. Les deux époux prenaient leurs positions respectives, celle de la femme étant évidemment la plus intéressante, lorsque, le 15 octobre 1921, l'enfant du miracle, un adorable bébé rose et joufflu, fit son apparition dans ce bas monde. Mrs Russell trouva immédiatement une ressemblance frappante entre l'enfant et son père présumé. Celui-ci refusa, bien entendu, de voir le moindre trait commun entre le bébé et lui. La famille de John Russell s'obstina à ne pas trouver l'ombre d'une ressemblance entre l'enfant et le mari de sa mère, tandis que la famille de Mrs Russell découvrait chaque jour des marques frappantes de la paternité de John Russell. La guerre était déclarée. L'héritage d'un grand nom et de vastes propriétés étaient en jeu. Lord Ampthill ne voulait point que celui qui serait appelé un jour à porter son titre fût un bâtard, ainsi que son fils l'affirmait. Il lança ce dernier dans un procès de divorce, qui devait prouver l'adultère de Christabel Russell avec deux inconnus, et prouver également que John Russell ne pouvait matériellement pas être le père de l'enfant. Le procès qui se plaida il y a sept mois environ ne prouva rien du tout. Le jury répondit : « Non » aux deux questions relatives à l'adultère de Mrs Russell avec deux « correspondants » inconnus. John Russell en fut pour ses frais, et quels frais, près de onze mille livres sterling. Le public, lui, en eut pour son argent et les révélations capiteuses dont le procès fut émaillé ont enivré délicieusement et à bon compte les imaginations des calmes sujets de Georges V.

Mais le sang bleu de Lord Ampthill criait vengeance, comme aurait dit Ponson du Terrail. Le noble Lord, préférant la ruine à un héritier bâtard, ordonna à son fils, qui, soit dit en passant, semble toujours être sous la tutelle ou de sa femme ou de son père, d'intenter un second procès en divorce, en alléguant, cette fois, l'adultère avec M. Mayer, dont il fut parlé plus haut, et avec

un « correspondant », ou complice inconnu. L'as du barreau britannique, Sir Edward Marshall Hall, prenait, cette fois, en mains les intérêts de John Russell et assumait la charge de montrer au jury parmi lequel siégeaient deux femmes (ô doux privilège de l'égalité des sexes), que son client ne pouvait pas être le père de l'enfant et que la conduite de Mrs Russell avait été immorale avec M. Mayer, d'abord, et avec ce fameux « correspondant » inconnu qui était sans nul doute le « père inconnu » de l' « enfant connu » !

Les mêmes histoires furent racontées et entendues avec le même plaisir. La veulerie du mari et les caprices de la femme furent fustigés avec art par les avocats respectifs. La coutume anglaise de l'examen contradictoire donna lieu à des passes d'armes étonnantes entre Sir Edward Marshall Hall et Mrs Russell.

—Des larmes vous viennent-elles quelquefois aux yeux ? demanda par exemple le premier.

— Seulement quand je sens un oignon, répondit Mrs Russell.

— Pensez-vous que nos grandes actrices sentent des oignons pour se faire pleurer ? répliqua l'avocat.

— Je ne suis pas une actrice.

— Je dis que vous êtes une actrice et que vous avez joué la comédie pendant toute votre vie conjugale. Et vous la jouez encore ici.

— Pas du tout, je vous imite.

Ce ton-là fut maintenu pendant toute la durée des débats, où Sir Edward Marshall Hall remporta une victoire stratégique de premier ordre en soumettant à Mrs Russell trois photographies qu'il disait être de son mari, à l'âge de dix-huit mois, âge actuel du bébé Russell.

— Trouvez-vous que ces photographies, demanda-t-il, ressemblent à votre enfant ?

— Certainement, elles lui ressemblent, répondit la mère, après les avoir attentivement examinées.

—Eh bien ! s'écria triomphalement l'avocat, ces photographies sont celles de trois bébés inconnus.

Coup de théâtre, coup de maître ! La thèse de la ressemblance du bébé avec John Russell était irrémédiablement détruite. L'enfant, néanmoins, fut amené aux débats et fit une connaissance prématurée avec les appareils archaïques de la justice anglaise. Ses

grands yeux contemplaient avec admiration les perruques moyenâgeuses du juge et des avocats, et ce petit, que le mystère de sa conception n'empêche pas d'être un admirable bébé, fut exposé dans une chambre privée aux regards inquisiteurs du jury.

Bref, après une instance qui dura onze jours et dont les frais s'élèvent à quatorze mille livres sterling, le jury rapporta un verdict d'après lequel Mrs Russell n'avait pas commis d'adultère avec M. Mayer, mais en avait commis avec un inconnu. Le divorce fut prononcé en faveur de John Russell.

Quant à l'enfant, son destin n'est pas fixé par ce jugement, car il n'a pas été prouvé que l'inconnu en question fût son père, et jusqu'à nouvel ordre, car selon toute vraisemblance Mrs Russell va faire appel et un troisième procès va prendre place, Geoffroy Russell est l'héritier présomptif du titre et des biens de Lord Ampthill, biens fortement endommagés, du reste, par les dépenses colossales de cette histoire d'amour moderne.

Au fond, tout ce procès, c'est un peu le procès du féminisme. Voilà une femme d'une intelligence d'élite, d'une incomparable énergie, comme elle l'a montré pendant la guerre, en dirigeant à Woolwich une section d'ouvrières dans une usine de munitions, d'une indépendance sans limites et d'une asexualité admirablement pratique. Une telle femme est-elle faite pour le mariage ? Certes non, si le mari est un John Russell, bon jeune homme plein d'amour et de faiblesse, dont la personnalité est absorbée par celle de sa femme, et dont l'affection et la douceur ne peuvent parvenir à faire valoir des droits élémentaires.

Certes oui, si le mari est un homme, dans le sens complet du mot, non pas de ces hommes pour qui la femme est, selon l'expression de Nietzsche, « la récréation du guerrier », ou bien « l'être aux cheveux longs et aux idées courtes » qu'évoque Schopenhauer, mais pour qui la femme est la grande amie que l'on dirige d'abord, en attendant qu'elle vous dirige.

Un acte d'autorité, je ne dis pas de brutalité, la première semaine du mariage, aurait probablement été accueilli par la froideur indépendante de Christabel Russell avec une intense satisfaction et une reconnaissance muette.

Vingt-quatre mille livres sterling eussent été épargnées, un grand scandale eût été évité et je n'aurais pas eu à narrer cette histoire.

MAURICE THIÉRY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Guillaume Janneau : *Au chevet de l'art moderne* ; Alcan. 10 »

Paul Vitry : *Le musée d'Orléans*, peintures. Avec 48 illust.; Laurens. 3 »

Histoire

Elie Halévy : *Histoire du peuple anglais au XIXe siècle*. Tome II : *Du lendemain de Waterloo à la veille du Reform Bill, 1815-1830* ; Hachette. 25 »

Alexandre Iswolsky : *Mémoires, 1908-1910*. Préface de M. Gabriel Hanotaux; Payot. 12 »

Dom Ch. Poulet : *Guelfes et Gibelins*. Tome I : *La lutte du sacerdoce et de l'empire, 1152-1250*. Tome II : *La diplomatie pontificale à l'époque de la domination française, 1266-1378* ; Vromant, chaque vol. 7 »

Littérature

Jean Ajalbert : *Propos de Rhénanie* ; Monde nouveau. 7 »

Paul Appell : *Souvenirs d'un Alsacien* ; Payot. 7 50

Lucien Aressy : *La dernière Bohème. Verlaine et son milieu*. Fantaisie Préface de Rachilde, avec 4 illust. hors texte et de nombreux dessins de divers ; Jouve. 7 »

B. Champsaur y Sicilia : *Ma mort*, traduit de l'espagnol par Mme Alfred Barodet ; Jouve. 5 »

Jean-Bernard : *365 pensées* ; Figuière; 3 »

Raymond Postal : *Feuilles d'observation* ; La Revue normande. 5 »

Jules J. Rochat : *A l'enseigne du poisson d'or* ; Chez l'auteur, Berne. » »

Edmond Rocher : *Louis Pergaud, conteur rustique*. Avec 2 portraits. (Collection les Hommes et les Idées) ; Mercure de France. 2 »

La Roseraie d'Arménie. Tome II. Choix de poèmes de divers auteurs. Traduction précédée d'une introduction et accompagnée de notices par Archag Tchobanian ; Leroux. 70 »

Pierre Salet : *Les livres de Confucius* ; Payot. 3 »

Mlle de Scudéry : *Isabelle Grimaldi, Princesse de Monaco*. Avant-propos et notes de E. Seillière; Monde nouveau. 7 50

Louis Thomas : *Confession de la mort* ; Le Divan. 2 »

Miguel de Unamuno : *L'essence de l'Espagne*. Traduit de l'espagnol par Marcel Bataillon : Plon. 7 »

Musique

A Bonaventura : *Verdi* ; Alcan. 7 50

Ouvrages sur la guerre de 1914

Elisabeth Le Brocq : *Captive, journal d'une Française en Allemagne pendant la guerre 1914-18* ; Bohrer. 9 »

Souvenirs de guerre du Kronprinz, traduits de l'allemand par les chefs de bataillon Mabille, Mollard et Rusterholtz; Payot. 20 »

Général A. Tanant : *La troisième armée dans la bataille*, souvenirs d'un chef d'état-major ; Renaissance du livre. 7 »

Philosophie

Alcuin Miliait : *Les opérations cardinales de l'esprit humain, Noble Pantagruel* ; Doin. » »

Gonzague Truc : *L'avenir de la raison* ; Renaissance du livre. » »

Poésie

Jean Carrère : *Les chants orphiques ;* Plon. 7 »
Jane Hugard : *Joies et peines mes compagnes*, La Licorne. » »
André Manière : *Frémissements ;* Soc. mut. d'édition. 1 25
Albert de Ricaudy : *Vicissitudes et nécessité du génie ;* S. n. d'édit. » »
Jean Rista : *La Vision. Soirs de bohème ;* Jouve. 3 »

Politique

Fernand Corcos : *Israël sur la terre biblique* (Le Sionisme au travail). Préface de M. Paul Painlevé. Lettre de M. de Monzie ; Jouve. 7 50

Questions médicales

Docteur Pierre Bonnier : *Défense organique et centres nerveux ;* Alcan. 10 »
C. Massot et Biquard : *L'instrumentation en radiologie pratique ;* Maloine. 14 »
Sur la réforme de l'enseignement et la refonte du statut professionnel de l'art dentaire en France ; Maloine. 3 50

Roman

Paul Bourget : *La geôle ;* Plon. 7 »
Léon Charpentier : *L'épopée de la vielle Ecosse ;* Méricant. 6 75
Léopold Chauveau : *Histoire du Poisson Scie et du Poisson Marteau.* Avec 30 discours de Pierre Bonnard ; Payot. 5 »
Eugénie Contard : *Nadie ;* Edit. Adyar. 6 75
Théodore Draiser : *Douze hommes*, traduit de l'anglais par Fernande Hélie ; Rieder. 10 »
Alexandre Dumas : *Joseph Basalma*, tomes I, II et III ; Nelson. Chaque tome. 4 50
Paul Ginisty ; *Au seuil du bonheur ;* Flammarion. 7 »
Edmond Glesener : *Le cœur de François Remy ;* Renaissance du livre. 7 »
Pierre Guéguen : *Marées de printemps ;* Rieder. 6 50
Herman Grégoire : *Makako singe d'Afrique ;* Renaissance du livre. 6 75
Alberto Insua : *Le goût du danger*, traduit de l'espagnol par Renée Lafont ; Flammarion. 7 »
Emile Henriot : *Aventures de Sylvain Dutour contées par lui-même ;* Emile-Paul. 6 75
Louis Hémon : *La belle que voilà ;* Grasset. 7 50
Francy Lacroix : *Voluptés d'autrefois ;* Renaissance du livre. 6 75
Arild Liénaux : *Mascarades rustiques ;* Renaissance du livre. 5 »
Paul Morand : *Fermé la nuit ;* Nouv. Revue française. 6 75
Louis Pergaud : *La vie des bêtes*, études et nouvelles suivies de *Lebrac, bûcheron.* Introduction d'Edmond Rocher : Mercure de France. 7 »
Henri Pourrat : *Les jardins sauvages ;* Nouv. Revue franc 6 75
Abel Vallette : *Histoires de brigands et autres ;* Figuière. 2 50

Sciences

Hélène Metzger : *Les doctrines chimiques, du début du XVIIe siècle à la fin du XVIIIe siècle ;* Presses universitaires de France. 25 »
Abel Roy : *La théorie de la physique chez les physiciens contemporains*, Alcan. 15 »

Sociologie

Lydia Bach : *Le droit et les institutions en Russie soviétique ;* Libr. gén. de droit et de jurisprudence. 18 »
Georges Risler : *Le travailleur agricole français.* Préface de J. Méline ; Payot. 10 »

Théâtre

Brieux : *Théâtre complet. Tome V : Le berceau. Simone. Suzette*; Stock. 9 »

Henry Céard : *Le mauvais livre et quelques autres comédies*; Libr., française. 6 75

Anthelme Grivet : *Les chouans*, drame en 4 actes, en vers ; Perrin. 5 »

Maurice Rostand : *Le Phénix*, drame en 3 actes, en vers; Flammarion. 6 50

Voyages

J. H. Volbertal : *Ermenonville, ses sites, ses curiosités, son histoire*. Avec des illust. ; Imp. réunies de Senlis. 12 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Albert Glatigny et Camille Pelletan. — Les origines de Théodore de Banville. — Une lettre inédite de Théodore de Banville à Paul Verlaine. — Prix littéraires. — Amaroc News. — M. Maurice Boissard et la « Nouvelle Revue française ». — Choses d'Alsace. — La noblesse de Cambronne. — Bouts-rimés. — Le plus vieil arbre de Paris. — Le sang de taureau est-il un poison? — Projets abandonnés et projets oubliés. — Réponse du sculpteur Desbois au sujet du monument Nerval. — Publications du « Mercure de France ».

Albert Glatigny et Camille Pelletan. — Le 19 avril 1873, il y a cinquante ans, un groupe d'écrivains et d'artistes accompagnait la dépouille d'Albert Glatigny du logis où il venait de succomber, le 16 du même mois, 11, avenue de Bellevue, à Sèvres, jusqu'au cimetière de cette commune.

Sa famille avait suivi sa volonté souvent exprimée que son corps fût porté directement au tombeau, sans aucun service funèbre.

On remarquait, dans la file recueillie qui escortait le corbillard : Leconte de Lisle, Paul Meurice, Auguste Vacquerie, Ernest d'Hervilly, Alphonse Lemerre, Champfleury, Bracquemond, Emile Blémont, Léon Valade, Léon Dierx, Camille Pelletan, etc. Chacun des assistants jeta sur le cercueil un bouquet de fleurs. Léon Cladel prononça l'adieu suprême.

Parmi ces amis du poète, nul peut-être ne lui fut plus attaché que Camille Pelletan. Jusqu'à la fin de sa vie, l'homme politique resta le fidèle admirateur des *Vignes folles* et des *Flèches d'or*. Il n'admirait pas moins, il va sans dire, le Glatigny satirique et républicain du *Charivari* et du *Rappel*, l'esprit frondeur qui, ayant à composer une cantate à l'occasion des fêtes données en l'honneur de l'Empereur, y introduisait des rimes très banvillesques mais aussi très richement agressives. Un vers se terminait par ces mots : *Ce mâle empire*. C'était bien. Mais la rime suivante : *De mal en pire*, pouvait prêter à commentaires. Ce rapprochement était bien fait pour plaire à Pelletan qui,

trois ans après la mort de son ami, tenait à proclamer, à propos d'une représentation de *L'illustre Brizacier* :

Glatigny a été une des natures les plus extraordinaires qu'il nous ait été donné de rencontrer.

Cette phrase, on la trouve dans une étude, bien curieuse à relire aujourd'hui, que Pelletan donna, le 12 octobre 1876, à la *Vie littéraire*, journal hebdomadaire dirigé par Albert Collignon et auquel collaboraient Emmanuel des Essarts, Paul Arène, Jules Troubat, etc.

Le futur ministre de la Marine y trace, un peu plus loin, cette pittoresque silhouette de Glatigny :

Un grand corps mince d'une hauteur extraordinaire ; on eût pu le définir comme la ligne en géométrie : une longueur sans épaisseur ; des jambes immenses, faites pour arpenter tous les chemins ; des bras sans bornes... Le cou élevait à je ne sais combien de pieds au-dessus du niveau de la mer une maigre et mobile figure toute rayonnante d'enthousiasme poétique, dont la bouche s'ouvrait pleine de strophes, dont les yeux s'écarquillaient, flambant de joie, et dont tous les plis semblaient autant de points d'exclamations lyriques.

— Lisez Glatigny ! tel est le conseil que Pelletan répète aux lecteurs de la *Vie littéraire*. Et il termine son article par ce morceau tout enthousiasme et tout lyrisme :

Lisez-le ! Tantôt c'est l'échappé des forêts païennes, plein de l'ivresse de Pan ; tantôt le bohème ébauchant, en ébauches larges et crues, des coins entrevus au passage et, parfois, telle esquisse que Villon ou Régnier seuls auraient osée ; tantôt, c'est le dévôt à l'art célébrant ses dieux, ou bien l'esprit libre, crayonnant ou flagellant les prud'hommes et peignant à sa façon le « rosier » des maigres vertus bourgeoises. Apothéoses ou caricatures, partout il apporte la même surabondance. S'il cingle, il arrache la peau ; s'il rit, il crève sa casaque ; s'il admire, sa louange part en dithyrambe ; s'il parle des hautes forêts, il leur fait verser une extase capiteuse ; c'est lui qui a terminé une pièce sur les grands bois par ce vers d'un faune furieux :

Et je danse dans l'herbe avec des pieds fourchus.

Tel il se retrouve dans ses pièces funambulesques, parisiennes et politiques, les *Gilles et Pasquins* ou ses Chroniques du *Rappel*. Dans ces dernières, le vagabond des champs sort de l'éternelle nature et décharge sur les nains du jour et les bouffons du trottoir parisien la colère de son rire, mais avec quelle fantaisie ! avec quelle saillie ! avec quel imprévu ! avec quel splendide mépris des formes académiques !... La souffrance elle-même ne put pas abattre la vaillance du poète. A ses derniers moments, dix fois plus faible encore que la nature ne l'avait fait, la toux de la mort dans la poitrine, ses longs membres ne pouvant plus se soulever, sa sérénité, son entrain, cette joie lyrique, qui faisait le fond de sa nature, essayaient encore de se faire entendre avec la voix éteinte du poitrinaire...

Camille Pelletan fait allusion ici à l'extraordinaire activité cérébrale

qui anima le poète à ses dernières heures : Glatigny trouva la force d'écrire à ses amis pour se rappeler à leur souvenir ou tenter de les rassurer sur son état. — L. DX.

§

Les origines de Théodore de Banville.

Marseille, 24 mars 1923.

Monsieur,

Voulez-vous me permettre d'apporter quelques compléments et quelques rectifications à l'écho publié dans le *Mercure* du 15 mars sur les origines de Théodore de Banville? Ce qu'en dit votre collaborateur s'accorde, dans le fond et même parfois dans la forme, avec ce que j'en ai écrit moi-même, il y a onze ans, dans l'introduction de mon étude sur le poète. Mais il est un peu aventureux, je crois, de dire, même sous la forme dubitative : « La famille Faullain de Banville ne semble pas avoir appartenu à la noblesse. »

Leurs opinions républicaines « n'empêchaient pas » les Banville « de *se dire* les descendants d'Olivier Gohier sieur de Banville » ; c'est peut-être tout simplement parce qu'ils le croyaient de très bonne foi et peut-être sur pièces authentiques. Les lettres d'anoblissement d'Olivier Gohier ont été réellement possédées par les Banville ; M. Rochegrosse a bien voulu me les communiquer et m'autoriser à en prendre copie, ainsi que du brevet de porte-enseigne de la compagnie de Turqueville; les armes attribuées à Olivier Gohier (d'azur au chevron d'argent) sont bien celles qui figurent sur le cachet du grand-père du poète. Notez que les lettres sur lesquelles j'ai *vu* ce cachet sont du 14 ventôse an IV, c'est-à-dire d'une époque où l'usage d'un cachet de « ci-devant » constituait une réelle imprudence. Les gens qui achètent, comme l'a dit un de vos confrères, « leur noblesse à la foire d'empoigne » ont d'ordinaire un peu plus le sens de l'opportunité.

Il reste qu'entre Olivier Gohier de Banville et Germain Faullain, je n'ai pu trouver un lien de parenté qui expliquât le passage du titre de l'un à l'autre. Les papiers de la famille de Banville ou de la famille Denozier nous révéleront-ils un jour quelque chose? Il se pourrait; il se pourrait aussi que des documents utiles eussent disparu dans les perquisitions qui bouleversèrent en 1793 le logis des Banville à Moulins. Il se pourrait encore que Germain Faullain se fût approprié un titre qui ne lui appartenait pas; je vais plus loin: j'admets que les lettres de noblesse de Gohier de Banville soient fabriquées de toutes pièces. Mais dans un petit pays, à une époque où les gens du roi pourchassent les usurpateurs de noblesse, cette supercherie est-elle vraisemblable? Nul madré Normand n'eût joué ce bon tour de faire « remettre à la taille » l'héritier — ou le pseudo-héritier — d'un receveur du taillon! Et le nigaud qui aurait fabriqué ces fausses lettres de noblesse se serait

donné comme ancêtre un homme anobli pour des actions récentes — donc encore contrôlables — et un homme contre lequel certains devaient nourrir de solides rancunes ! Tout cela me paraît bien invraisemblable : je reste convaincu moralement, jusqu'à preuve contraire, 1° que les lettres de noblesse d'Olivier Gohier sont authentiques ; 2° que les Faullain de Banville étaient (j'ignore à la vérité comment) ses héritiers légitimes ; 3° que les Banville, le poète, son père *et son grand-père* étaient d'une absolue bonne foi et ne se sont pas « prétendus les héritiers » de Gohier pour « justifier une noblesse » dont à ma connaissance ils n'ont jamais fait étalage.

Pourquoi n'ai-je pas de 1906 à 1912 cherché à éclaircir ce problème ? Il n'a pas dépendu de moi que l'effort ne fût tenté, mais je me suis heurté à des difficultés matérielles insurmontables : je n'ai pu faire dans le Cotentin aucune recherche sur les Banville ni les Gohier. Depuis j'ai tenté de reprendre l'enquête, dans la mesure où cela est possible quand on habite l'autre bout de la France. M. Paul Le Cacheux, archiviste départemental de la Manche, a bien voulu me donner les précieuses indications suivantes :

Il existait à Guilberville (Manche) une famille Gohier et une famille de Banville. Un Gohier, s^r de la Tusinvieu, fut anobli en 1596 (précisément les lettres de noblesse d'Olivier Gohier faisaient allusion à d'autres membres de la même famille précédemment anoblis) ; une branche des Banville de Guilberville aurait habité Valognes, ce qui nous rapprocherait singulièrement de la région où vécurent les ancêtres *certains* du poète.

D'autre part les Faullain existaient à Turqueville depuis le XVe siècle et on peut suivre leurs descendants jusqu'au XVIIIe. Toutefois, m'écrit M. Le Cacheux, aucun de ces Faullain ne se dit noble, aucun n'ajoute à son nom le titre de « sieur de Banville », et plus loin : « Je n'ai rien trouvé sur Olivier Gohier, s^r de Banville, qui combattit à Saint-Jean d'Angély, etc... » Je dois dire à mon tour que les nombreux Faullain sur lesquels l'obligeant archiviste de la Manche m'a communiqués des renseignements ne peuvent être jusqu'ici identifiés avec aucun des Faullain de Banville sur lesquels j'ai eu quelques indications sûres.

Il s'en faut donc que le problème soit simple : la noblesse des Banville n'est pas prouvée ; la thèse de la noblesse usurpée me paraît soulever des objections sérieuses. Les registres paroissiaux de Sainte-Mère-Eglise, Turqueville, Sainte-Marie du Mont, Valognes et toute cette région pourraient peut-être nous apprendre quelque chose. Les registres de la cour des aides de Rouen, de la généralité de Bayeux ou de Caen pourraient bien aussi donner quelques indications utiles. Cela tentera-t-il les chercheurs ? Banville mérite peut-être que le *Mercure* leur adresse un appel. Et s'il appert des pièces d'archives que les Faullain ni les

Gohier ne furent anoblis, il y a moins de trois siècles, il restera au poète l'indiscutable titre de poète lyrique, une noblesse, eût-il dit, qui remonte à Orphée.

Daignez agréer, etc.

AUG. FUCHS.

§

Prix littéraires. — Le jury du concours de littérature spiritualiste a décerné le prix Claire Virenque, d'une valeur de 3.000 francs, à M. André Dumas, auteur de *Ma petite Yvette*, et à Mme Marie Gasquet, auteur d'*Une fille de saint François*.

§

Une lettre inédite de Théodore de Banville à Paul Verlaine.

Monsieur Paul Verlaine
Hôpital d'Aix-les-Bains
(Savoie).

Villa Banville, près Lucenay-les-Aix (Nièvre).
Mercredi 21 août 1889.

Mon cher confrère,

Vous savez combien vos poèmes me charment et combien j'en admire l'âme intense et délicate ! Depuis le 10 juin, je suis ici, assez malade aussi comme toujours. Aussitôt que j'ai eu votre lettre du 17, j'ai écrit à Paris où ma commission a été faite par un ami intelligent et sûr. Ni la réimpression de *Sagesse*, ni l'exemplaire de *Parallèlement* ne sont arrivés chez moi à Paris, rue de l'Eperon 10. Et ici pas davantage.

Mille bons souhaits pour votre santé et pour votre succès près de ceux qui savent lire.

THÉODORE DE BANVILLE.

§

Amaroc News. — Tel était le titre d'un journal, non pas marocain comme on pourrait se l'imaginer, mais rhénano-américain. Ce journal, qui paraissait quotidiennement à Coblence depuis le mois d'avril 1919, était l'organe de l'armée américaine d'occupation (*American Army of occupation*) ; destiné, comme auparavant les *Stars and strips*, qui parurent pendant la guerre, aux troupes américaines, il renseignait les différentes garnisons américaines de la Rhénanie occupée sur ce qui se passait dans le monde, et notamment dans leur milieu. Il ne se produisait pas une mutation dans l'armée de nos amis, pas un retour dans ses foyers d'un officier, d'un sous-officier ou même d'un caporal, sans que les *Amaroc News* les portassent à la connaissance de tous ses camarades. Les distractions offertes à l'armée américaine et à ses alliés y étaient longuement mentionnées, et surtout les distractions sportives, qui étaient l'objet de multiples rubriques.

On pouvait considérer les *Amaroc News* comme l'un des mieux faits, sinon le mieux fait, parmi les journaux de l'occupation. Avec son dernier numéro, qui parut le mercredi 25 janvier, disparaît un des témoins, et non des moins curieux, que les historiens de l'occupation devront consulter à l'avenir.

Mais où pourront-ils le consulter ?.... Au Musée-bibliothèque de la Guerre peut-être ? Car nous doutons que la Bibliothèque Nationale se soit préoccupée d'acquérir une collection du journal de l'occupation américaine. En possède-t-on seulement une en Rhénanie française ?

Disons pour les bibliographes que la collection complète des *Amaroc News* comprend trois années entières plus 279 numéros. Elle deviendra bientôt, sans nul doute, un objet de curiosité rarissime, à l'égal du journal de l'armée d'Egypte, publié au Caire, du temps de Bonaparte.

§

M. Maurice Boissard et la « Nouvelle Revue française ».

Paris, le 1er avril 1923.

Mon cher Directeur,

Les courriers littéraires de journaux qui ont bien voulu signaler mon départ de la *Nouvelle Revue française* en ont rapporté un peu inexactement les raisons. Autant dire les choses comme elles sont.

Le vendredi 23 mars la *Nouvelle Revue française* m'a fait porter au Mercure les épreuves de ma chronique dramatique à paraître dans son numéro du 1er avril.

Le lendemain samedi j'ai reporté à la revue mes épreuves corrigées.

Le lendemain dimanche j'ai reçu une lettre de M. Jacques Rivière. Il m'expliquait qu'il n'avait pas encore lu ma chronique quand il m'en avait envoyé les épreuves et que les trois pages qu'elle comprenait sur M. Jules Romains et sa comédie *Monsieur le Trouhadec saisi par la débauche* étaient « tout à fait impossibles ». Suivait l'avis tout net qu'il supprimait ces trois pages et envoyait le reste à son imprimeur pour tirage du numéro.

Sur le champ, j'ai envoyé ma réponse à M. Jacques Rivière : si la suppression était maintenue, je lui donnais ma démission.

On ne m'a donc pas *demandé* de supprimer ces trois pages (ma réponse eût d'ailleurs été la même). Je n'ai rien eu à *refuser*. Je n'ai pas non plus donné ma démission pour aller ailleurs. A ce moment personne ne connaissait mon départ et j'ignorais s'il me serait offert une autre collaboration. La *Nouvelle Revue française* m'avait promis une entière liberté pour mes chroniques. Cette liberté m'était supprimée. Cette raison suffisait. Je n'avais plus qu'à m'en aller. Ce que j'ai fait. La revue ni moi n'en mourrons.

A vous.

MAURICE BOISSARD.

§

Choses d'Alsace.

Paris, le 30 mars 1923.

Monsieur le directeur,

Vous ne m'en voudrez pas, si, encore une fois, je vous demande l'hospitalité pour une petite réponse à M. Froelich.

J'avais rectifié quelques erreurs dans son article sur les choses d'Alsace. M. Froelich avait imputé le geste peu respectueux du conseil municipal de Strasbourg envers Jeanne d'Arc à des tendances allemandes dans le dit conseil. J'ai dû lui rappeler que l'anticléricalisme seul était en cause.

M. Froelich avait prétendu que les mesures dites « de rétorsion » auraient trouvé en Alsace un accueil enthousiaste. J'ai dû appeler son attention sur le fait qu'à la fin du compte il n'y avait en Alsace, dans les journaux, qu'une protestation unanime contre les « rétorsions ». M. Froelich ne se contente plus des erreurs déjà commises au sujet des choses d'Alsace. Il en ajoute d'autres. Il confond cette fois-ci Mulhouse avec Strasbourg ; c'est en effet dans cette dernière ville, et non à Mulhouse, que paraît l'*Elsaesser*, l'organe du plus grand parti bourgeois dans les deux départements.

M. Froelich veut faire rire ses lecteurs, en leur apprenant qu'il ne me connaît pas. Je puis dire qu'il y a réciprocité d'indifférence. En tous les cas, s'il m'avait connu comme m'ont connu les Lemaître, les Bucher, les Henri Albert — dont j'étais le correspondant — il se serait gardé de raconter des histoires d'Alsace qui cadrent peu avec le sérieux et la dignité de la revue dont il est un des collaborateurs.

Veuillez agréer, etc.

THOMAS SELTZ
Député du Bas-Rhin.

§

La noblesse de Cambronne.— Sous ce titre (*Mercure de France*, 15-III 1923, p. 861) M. Camille Pitollet me cherche noise — c'est lui-même qui le dit — au sujet de la date des lettres patentes accordées à Cambronne. J'avais écrit que ce célèbre général fut créé baron de l'Empire, le 4 juin 1810. Erreur ! répond M. Camille Pitollet, « c'est le 16 juillet 1810 que furent expédiées les lettres patentes en question », et il termine en rappelant le « conseil d'un mystérieux » doyen anglais »... « *always control your references* ».

Ce conseil est judicieux. Il ne fait que formuler le premier devoir de quiconque entreprend un travail ou une recherche historique — si futiles soient-ils, comme dans le cas présent.

Pourquoi faut-il que ceux qui le connaissant le mieux ne soient pas toujours ceux qui s'y conforment avec le plus de soin ? Ainsi, M. Camille Pitollet, s'il avait vérifié la date des lettres patentes relatives à Cam-

bronne, non dans un ouvrage imprimé, si bien fait soit-il, mais à la source même, c'est-à-dire aux minutes des Lettres patentes enregistrées au Sénat et portant création de titres héréditaires conservées aux Archives Nationales (série CC, 240-255), aurait trouvé (CC, 248 f° 26) la minute de la lettre qui nous occupe et qui se termine ainsi :

Donné En Notre Palais de Saint-Cloud, le quatre du mois de juin de l'an de grâce mil huit cent dix.

Parfaitement, 4 juin 1810, comme je l'avais dit.

Mon honorable contradicteur a eu le tort de prendre la date de l'expédition pour celle de la signature. Il voudra donc bien me permettre, en échange de son conseil, non de lui en donner un, à mon tour, mais de lui fournir une indication : à savoir que l'expédition d'un document n'est pas la même chose que sa rédaction et sa signature, et que celles-ci sont antérieures à celle-là, généralement de quelques jours, parfois même davantage. — A. CHESNIER DU CHESNE.

§

Bouts-rimés. — Notre professeur de troisième se croyait obligé d'avoir son opinion sur le romantisme et de nous en faire part, encore que son rôle fût simplement de nous initier à la littérature grecque. C'est lui que je vis juger Victor Hugo d'un haussement d'épaules, lui que j'entendis déclamer ce vers qui, à son avis, résumait bien la technique du poète :

Où, ô Hugo, jachera-t-on ton nom !

Peut-être d'autres élèves ont-ils eu la chance d'avoir eu affaire à des initiateurs aussi avertis. Peut-être ignorent-ils le nom de l'auteur de ce vers superbe. Je ne le garderai pas pour moi.

Feuilletant, à la Bibliothèque Nationale, un tome des *Mémoires de la Société Héduenne*, mes regards — et non pas mes yeux, comme écrit Flaubert, — tombèrent sur le compte rendu d'une séance tenue par cette Société, le 29 juillet 1880, sous la présidence de M. Bulliot. Celui-ci fut un remarquable érudit local et qui, par ses fouilles bien conduites au sommet du Beuvray, rendit à l'histoire générale d'importants services. Le malheur fut que, comme un simple professeur de troisième et, sans doute, comme la plupart de ses collègues, il se piquât de littérature. Je m'en aperçus, avec une douce surprise, à lire le discours dont il saluait l'illustre mémoire de M. Prosper de Noiron, « qui a été, dans notre ville, peut-être le dernier représentant de la littérature de salon ». On pense bien que M. Bulliot ne dit « dernier » qu'en un sens rigoureusement chronologique. Né à Autun le 29 août 1804, avocat stagiaire à Paris le 9 décembre 1826, M. de Noiron se maria en 1832 à Beaune d'où il vint souvent à Autun et où, grâce à lui, se fonda en 1837 une Académie Héduenne ». On pense bien, également, que,

lors de son séjour « dans la capitale », il eut son mot à dire, lui aussi, en littérature, et que les derniers classiques étaient pour lui infiniment supérieurs aux premiers romantiques. Ces certitudes, ce n'est point la province qui les lui fit perdre. Guidée par lui, l'Académie Héduenne ne se gêna point pour dire leur fait aux novateurs. Ces messieurs étaient rompus à l'art inabordable des bouts-rimés. Leur Académie avaient ses Annales manuscrites avec cette épigraphe :

Aimez-vous la bêtise? On en a mis partout!

« devise mensongère! » s'écrie M. Bulliot; mais était-il besoin d'insister? et avec cette autre :

Et sache, si pourtant Boileau n'en parle point,
Qu'un bout rimé vaut, lui seul, un gros livre.

On se gardera d'en douter, du moins sur la foi de M. Bulliot qui note que l'Académie d'Autun réussissait de prodigieux tours de force avec des rimes telles que *somme* et *somme*, *pas* et *pas*, *livre* et *livre*, et qui nous apprend que l'un de ces grands poètes, Henri de la Jeunetoye, « aurait dû laisser un nom dans les lettres « autunoises ». Vous étiez modeste, M. Bulliot. Et c'est ce M. de la Jeunetoye qui écrivit une pièce commençant par ce vers :

Où, ô Hugo, juchera-t-on ton nom!

« Sa pièce, surprise sur sa table par un ami parut dans le journal l'*Europe* sous le nom du chevalier de G. »

La Bruyère écrivait : » C'est un métier que de faire un livre, comme de faire une pendule. » Il est vrai que, pas plus que Boileau, il ne parlait du bout rimé qui, à lui seul, en vaut un gros.

FÉLIX CULPA.

§

Le plus vieil arbre de Paris. — Quel est le plus vieil arbre de Paris? Vraisemblablement l'acacia qui se trouve dans le jardin des Plantes, vers la rue Buffon, dans le prolongement des galeries de minéralogie.

En 1601, Jean Robin, l'auteur du « Jardin du roi Henri IV », recevait d'Amérique du Nord un arbre inconnu en France, l'acacia. En 1635, son fils, Vespasien Robin, plantait un rejeton de cet acacia dans le Jardin royal — aujourd'hui Jardin des Plantes, — cette plantation coïncidant avec l'époque où le Jardin royal était définitivement institué par un édit de Louis XIII, enregistré au Parlement cette même année 1635.

En 1850, l'acacia de Robin portait comme inscription :

Robinier faux acacia
Premier acacia cultivé en Europe
planté par Vespasien Robin en 1635.

A cette époque il couvrait de son feuillage une buvette établie près de lui.

C'est à Linné qu'il doit son nom, souvenir des Robin.

Sa carcasse est appuyée sur des béquilles de fer, son tronc enserré dans un corset de ciment, mais, malgré ses trois siècles d'âge, il a encore des fleurs et des feuilles.

§

Le sang de taureau est-il un poison. — Sous ce titre, nous avons rapporté (*Mercure de France*, 15 février 1923) les opinions de Plutarque, de Sophocle et d'Aristophane qui considéraient le sang de taureau comme un poison mortel.

Voici un exemple de plus à ajouter à ceux que nous avons cités et qui confirme la croyance de l'antiquité aux effets nocifs du sang de cet animal.

Hérodote raconte (III, xv) que Cambyse ayant appris que Psamménite, roi d'Egypte, qu'il avait fait prisonnier et qu'il retenait auprès de lui tentait de recouvrer son royaume en provoquant la révolte de ses anciens sujets, « le condamna à boire du sang de taureau, dont il mourut sur le champ ».

§

Projets abandonnés et projets oubliés. — Qu'est devenu certain projet de monument commémoratif des gloires culinaires aux Halles centrales pour lequel un comité s'était constitué, en 1903, et qui avait à sa tête MM. Marguery, président ; Moquard, trésorier ; Capdeville, secrétaire général, projet que *Le Journal* du 6 avril 1903 exposait en ces termes :

Les médaillons de Carême, Brillat-Savarin, Grimod de la Reynière, Beauvilliers, Urbain Dubois, cuisiniers ou gastronomes illustres, surmonteront une fontaine entourée de vasques jaillissantes où seront sculptés des forts de la Halle, des marchandes de poissons et autres professionnels dont l'industrie ravitaille le ventre insatiable de Paris.

Cette fontaine, consacrée aux gloires des professions qui mettent en œuvre les éléments quotidiens apportés aux Halles centrales, dans le centre même du mouvement alimentaire de Paris, mêlera le murmure de ses ondes jaillissantes au multiple murmure des foules. Elle chantera l'eau, cet élément essentiel et primaire, sans lequel aucun autre ne peut exister, et prendra ainsi l'aspect d'un symbole, tout en exprimant l'idée de l'utilité par excellence : « Célébrité et salubrité publiques. »

Ce projet de fontaine serait-il tombé à l'eau ? — L. DX.

§

Réponse du sculpteur Desbois au sujet du monument Nerval. — A la suite de la publication, dans le *Mercure de France* du 1er avril dernier, d'un écho rappelant le projet de 1910, un rédacteur

de *l'Eclair*, M. Jean Gille, s'est rendu chez le sculpteur Desbois et lui a posé cette question : — Eh bien ! mon cher maître, et votre maquette de Gérard de Nerval ?

Le sculpteur Desbois m'interrompit d'un geste sec.

— Je l'ai détruite.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que je ne veux plus entendre parler de cette affaire. Un jour le président du comité dont s'agit — un poète dont le nom ne revient pas à mon esprit — vient me voir et me dit : « Voulez-vous faire un buste de Gérard de Nerval ? » J'accepte ; je me mets au travail ; je réunis des documents ; j'achète les premiers matériaux ; je dépense par conséquent de l'argent. Puis je n'entends plus parler de rien... Le comité ne donne plus signe de vie. Je me trompe : son trésorier m'a remis, je crois, quelques centaines de francs qui ne représentent qu'une partie de mes débours. En vain fis-je plusieurs tentatives pour savoir si ces messieurs avaient abandonné leur projet. Tous mes appels restèrent sans écho. Alors comme j'ai autre chose à faire de plus pressé et de plus intéressant, j'ai purement et simplement brisé le modèle que j'avais fait. Et voilà.

— Bien, mon cher maître, ne parlons plus de Gérard de Nerval.

— Vous me ferez plaisir...

Cette conversation a été rapportée dans *l'Eclair* le 31 mars 1923. — L. DX.

§

Publications du « Mercure de France ».

LA VIE DES BÊTES, Etudes et Nouvelles, suivies de *Lebrac, bûcheron*, roman inachevé, par Louis Pergaud. Introduction d'Edmond Rocher. Portrait de l'auteur par Jean-Paul Lafitte. Vol. in-16, 7 fr. La première édition a été tirée à 770 ex. sur vergé Lafuma, savoir : 745 ex. numérotés de 170 à 914, à 15 fr. ; 25 ex. marqués de A à Z (hors commerce). Il a été tiré 169 ex. sur vergé de Rives, numérotés à la presse de 1 à 169, à 30 francs.

LOUIS PERGAUD CONTEUR RUSTIQUE, par Edmond Rocher, avec 2 portraits. Vol. in-16 (collection *Les Hommes et les Idées*). 2 fr.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.



Extrait du catalogue :

HONORÉ DE BALZAC

LE MOYNE AMADOR

CONTE DROLATIQUE

Illustrations en couleurs de QUINT

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

20 exemplaires sur **Vergé de cuve**, avec une **AQUARELLE INÉDITE** et une suite en noir	280 fr.
50 exemplaires sur **Vergé de cuve** avec une suite en noir	180 fr.
500 exemplaires sur **Vergé de cuve**	100 fr.
Reliure en **veau plein** avec décor dans le goût de l'époque du conte	*80 fr.*

EDMOND HARAUCOURT

LE POISON

Illustrations en couleurs de LUCIEN SIMON
reproduites à la main sous la direction de l'artiste

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

10 exemplaires sur **Vélin à la cuve** avec une suite aquarellée, une autre en noir et une **AQUARELLE ORIGINALE** de Lucien Simon	*épuisés*
50 exemplaires sur **Vélin à la cuve** avec une suite en noir	150 fr.
450 exemplaires sur **Vélin à la cuve**	90 fr.
Reliure en **veau plein** avec décor de style breton	*125 fr.*

La Maison publiant un catalogue de livres rares, éditions originales, livres illustrés, livres romantiques, etc., d'OCCASION, l'enverra à tout bibliophile qui en fera la demande.

ŒUVRES DE RACHILDE

ROMAN

Les Hors Nature, *mœurs contemporaines*, roman. Volume in-18 .... 6 fr. 50

La Tour d'Amour, roman. Volume in-18 .... 6 fr. 50

L'Heure sexuelle, roman. Volume in-18 .... 7 fr.

La Jongleuse, roman. Volume in-18 .... 6 fr. 50

Contes et Nouvelles, suivis du Théâtre. Vol. in-18 .... 7 fr.

La Sanglante Ironie, roman. Volume in-18 ..... 7 fr.

L'Imitation de la Mort, Volume in-18 .... 6 fr. 50

Le Dessous, roman. Volume in-18 .... 6 fr. 50

Le Meneur de Louves, roman. Volume in-18 . 7 fr.

Son Printemps, roman. Volume in-18 .... 6 fr. 50

LITTÉRATURE

Dans le Puits, *ou la vie inférieure, 1915-1917*, avec un portrait de l'auteur par Lita Besnard, reproduit en héliogravure. Volume in-18 .... 6 fr. 50

THÉATRE

Théâtre (précédé de *Contes et Nouvelles*). Volume in-18 .... 7 fr.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne.

BULLETIN FINANCIER

La quinzaine qui a précédé les fêtes de Pâques a été marquée par deux faits saillants : mouvements désordonnés des changes, la livre faisant des bonds de trois francs dans une même journée, puis une décision inopinée, prise à la veille de la liquidation par la chambre syndicale des agents de change, rendant à partir du 27 mars la libre négociation des titres russes, qu'ils soient estampillés ou non. Un décret de septembre 1918 obligeait les porteurs des valeurs de ce pays à faire estampiller leurs titres pour permettre au gouvernement français de connaître l'importance de notre créance en Russie, mais ce visa fait sans contrôle sérieux ne rendait, paraît-il, aucun service, d'où sa suppression. Toujours est-il que faite brutalement elle a causé une grande perturbation dans les milieux financiers qui, redoutant chez nous une avalanche de titres fabriqués à Pétrograd ou à Moscou, ont vendu rentes, valeurs industrielles en grande quantité, d'où une dégringolade assez sérieuse de ce compartiment, sur lequel toutefois les cours les plus bas n'ont eu qu'une durée éphémère.

Si nous en exceptons les valeurs étrangères, qui obéissant aux fluctuations des changes se sont montrées nerveuses et mouvementées, l'ensemble de notre marché est resté très ferme et l'ère des dégagements semble close. Il est même facile d'observer une amélioration sensible de la cote depuis que l'émission des Bons du Trésor touche à sa fin, les rentes françaises sont bien défendues et se maintiennent sans notable changement. Au groupe étranger, continuation de la reprise du Turc unifié à 72,40 Rentes russes faibles, le 4 o/o consolidé à 23,50, le 3 o/o 1891-94 à 16,40.

Les établissements de crédit semblent figés à leurs cours précédents, les nombreuses transactions auxquelles ils ont donné lieu n'ayant eu d'autre résultat que d'assurer leur stabilisation. Nous retrouvons effectivement le Crédit Lyonnais à 1.540, le Comptoir d'Escompte à 984, etc. La Société Générale, dont l'Assemblée ordinaire s'est tenue le 26 mars, cote 725, nous en publierons ultérieurement un compte rendu succinct. En banques étrangères, reprise de la Banque ottomane à 770 et de la Banque du Mexique à 658.

Nos grands chemins de fer sont fermes, mais avec des affaires très restreintes, bon courant de transactions sur les charbonnages français : Marles 369, Bruay 2355. En valeurs cuprifères la tendance s'améliore sur le Rio à 2613, Londres se livrant chez nous à des achats importants, ainsi que sur Montecatini à 143. Cette dernière société distribue cette année un dividende de 15 lires contre 14 l'exercice précédent. Meilleures dispositions également sur les valeurs de navigation, de produits chimiques et sur les sucrières. La hausse de l'étain redonne de l'activité aux valeurs intéressées : jouissance Tinta 425, la part 585. Tekkah passe de 575 à 599.

Aux valeurs diverses et conformément à nos prévisions, les établissements Debray se présentent en vive reprise à 1.385 et les actions Poliet et Chausson cotent 1385 contre 1342. En Banque, on relève les cours ci-après : Financière des Caoutchoucs 157; de Beers 1008; Bakou 2.580; Rand Mines 188; Royal Dutch 23.700; Shell 303; Alsacienne de produits chimiques 109,50; Phosphates Tunisiens 810.

LE MASQUE D'OR.

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France, Marc Texier.